

Angela Behelle

# AU BONHEUR DE CES DAMES

Roman



◆ BLANCHE

DU MÊME AUTEUR

*LA SOCIÉTÉ*, Éditions La Bourdonnaye

Tome 1 : *Qui de nous deux ?* - Éditions J'ai Lu (poche)

Tome 2 : *Mission Azerty* - Éditions J'ai Lu (poche)

Tome 3 : *À votre service* - Éditions J'ai Lu (poche)

Tome 4 : *La Gardienne de l'oméga* - Éditions J'ai Lu (poche)

Tome 5 : *L'inspiration d'Émeraude* - Éditions J'ai Lu (poche)

Tome 6 : *La Fille du boudoir*

Tome 7 : *Sur la gamme*

Tome 8 : *Le Premier pas*

*Voisin, voisine*, Éditions J'ai Lu

© 2015, Éditions Blanche  
[www.hugoetcie.fr](http://www.hugoetcie.fr)

ISBN : 9782846284981

Angela Behelle

# AU BONHEUR DE CES DAMES

*Roman*

Collection dirigée par Franck Spengler

# CHAPITRE 1

– Alors ?

Je me tournai vers ma mère qui attendait ma réponse avec anxiété. Elle se frottait les mains dans un geste habituel qui trahissait son stress. J'avais déjà eu droit à son discours dans la voiture, je savais ce qu'elle espérait de moi.

– Il est très bien, cet appart.

– Ce n'est pas le grand luxe, mais ton père et moi avons trouvé que cet endroit avait du cachet, à l'époque. Maintenant, il est mieux encore.

Les arguments maternels avaient des accents d'excuses. Je ne voyais pas pourquoi puisque j'étais tout à fait d'accord. Je jetai un coup d'œil dans ce qui s'apprêtait à devenir ma salle de bains. Tout avait été refait à neuf, depuis les éléments sanitaires jusqu'au carrelage blanc qui couvrait les murs et le sol. À côté se trouvait ma future chambre. Elle était juste assez grande pour recevoir un lit et un chevet, mais elle était dotée d'un placard intégré très pratique.

Je revins vers la pièce principale. Elle se divisait en deux espaces séparés par une table-bar. D'un côté, une mini-cuisine comprenait l'essentiel des équipements nécessaires à ma survie, à savoir une plaque de cuisson, un réfrigérateur, un four micro-onde, de l'autre, un salon accueillerait fort bien un canapé confortable. En tout, mon nouveau chez moi comptait moins de 30m<sup>2</sup>. Cela n'avait rien de commun avec l'immense propriété à la campagne dans laquelle j'avais grandi, mais j'aurais été bien en peine de me plaindre, il y avait là tout ce qui pouvait convenir à un étudiant. J'adressai un sourire à ma mère qui se torturait toujours les mains pendant que je faisais la visite.

– Il me plaît, lui dis-je avec conviction. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter.

– J'en suis contente, Jérémy.

En vérité, mon avis en la matière importait peu. Mon père estimait de toute manière avoir réalisé un bon investissement. En gestionnaire aguerri, il avait fait l'acquisition, quelques années auparavant, de cet appartement parisien dans l'objectif clairement avoué qu'il puisse devenir le mien lorsque mes études me conduiraient à rejoindre la capitale. Si ma mère était réfractaire à ce que je quitte la maison, son mari, lui, y était très favorable. Aussi n'avait-il pas attendu la proclamation des résultats du baccalauréat pour résilier le bail du précédent locataire et faire réaliser des travaux de rénovation indispensables. Bien lui en avait pris puisque ma réussite n'étonna personne, pas plus que mon choix d'intégrer un grand lycée afin d'y suivre une année d'hypokhâgne qui me tentait beaucoup. Le placement s'avérait donc plutôt judicieux pour lui qui s'exonérait de loyers exorbitants ainsi que pour moi qui pouvais jouir d'un logement indépendant en plein cœur de Paris.

Mes pas résonnèrent sur le parquet. Le son emplit l'espace vide. Par la fenêtre du salon, je scrutai la rue, trois étages plus bas.

– Il est peut-être un peu loin de ton école, mais au moment où nous l'avons acheté, nous ne pouvions pas savoir, plaida ma mère en me rejoignant.

– Ça ne fait rien. Le métro est à côté, et le quartier a l'air sympa.

– Il y a une petite épicerie et une pizzeria, s'empressa-t-elle de préciser.

À titre personnel, j'étais plutôt attiré par la vitrine située juste en face. Il s'agissait d'une librairie spécialisée dans les ouvrages anciens. Mais je connaissais l'autre grande préoccupation maternelle : la qualité de mon alimentation. Je lui souris donc pour la rassurer sur ce point également.

– Oui, j'ai vu.

Ces trois malheureux petits mots déclenchèrent les lamentations que je redoutais.

– Oh ! Mon poussin, ça me fait tellement drôle de savoir que tu vas quitter la maison.

Je détestais ce surnom de « poussin » dont j'étais affublé depuis ma naissance. Cela me valut une réaction épidermique.

– Maman, j'ai dix-huit ans !

Ma rebuffade ne l'étonna pas. Elle s'efforça de me sourire et je regrettai ma rudesse. Au fond, c'était pour elle que c'était le plus difficile. J'étais son fils unique, la chair de sa chair, sa plus grande fierté. De quoi faire fuir n'importe quelle candidate au titre de future belle-fille.

– À force de le mater, tu vas en faire un curé, affirmait mon père quand elle se plaignait de perdre son précieux rejeton.

– Jérémy est sérieux et s'attache d'abord à ses études.

– Et toujours puceau.

– La belle affaire ! Tu souhaiterais peut-être qu'il culbute toutes les filles du quartier ?

– Je veux juste qu'il devienne un homme.

Cette remarque entendue par hasard, et sans qu'ils s'en doutent, m'avait fait l'effet d'une gifle. Je pensais un peu naïvement que mes brillants résultats scolaires et ma parfaite éducation étaient tout ce qu'on attendait de moi. J'avais réalisé brutalement que ça ne suffisait pas aux yeux de mon père. Peut-être même s'inquiétait-il de mon orientation sexuelle. « Devenir un homme » signifiait-il « ne pas être un homo » ?

Je chassai cette idée et j'en revins à l'inspection des lieux.

– Trois étages sans ascenseur, ça ne fait rien ? continua ma mère, décidément prête à appuyer sur tous les défauts.

– Ça va me permettre de faire un peu de sport.

Elle me contempla d'un air hautement dubitatif. Je savais pourquoi. Mes quelques tentatives pour me mettre au sport de manière volontaire s'étaient toutes soldées par un échec. Au bout de trois ou quatre séances, je finissais invariablement par en revenir à mes bouquins délaissant, sans regret, baskets et tee-shirt puant la sueur tandis que mes copains se complaisaient à transpirer en meute. Il fallait un intello dans le nombre, j'étais celui-là.

Après réflexion, j'étais arrivé à une conclusion lucide et objective sur mon propre cas. Malgré mon mètre quatre-vingt, je n'affichais sur la balance qu'un poids de soixante-huit kilos, ce qui faisait de moi un échelas sans carrure ni résistance physique. Je n'étais pas rapide ni très fort ni très adroit. Mon reflet dans le miroir ne me permettait pas non plus de me réjouir. J'avais quelques disgracieux boutons d'acné. Si je n'en souffrais pas au point de subir un traitement, ils avaient la fâcheuse habitude de surgir de la plus éclatante des manières, en plein milieu du front ou du menton, ce qui m'empêchait de me raser certains jours. L'héritage paternel influait sur ma pilosité. Mon père était loin d'être un ours, mais il avait les sourcils et les cheveux épais. La tondeuse me préservait d'une touffe ingérable, mais elle me cantonnait dans un style très passe-partout. Enfin, pour la mode, il ne fallait pas compter sur moi. Ma penderie ne comprenait que des basiques, au grand désespoir de ma

mère. Comme il s'avérait impossible de me traîner dans les boutiques, elle se chargeait généralement d'acheter des vêtements auxquels je n'accordais pas la moindre attention. Par chance, je ne portais pas de lunettes et l'alignement de mes dents très blanches était parfait. Ces deux qualités que je m'octroyais m'offraient une consolation minimum.

– Tu es sûr que ça va aller ? insista ma chère maman.

– Oui, j'en suis sûr.

Mon assurance et ma détermination l'impressionnèrent suffisamment pour qu'elle n'y revienne plus.

– Tes meubles arriveront la semaine prochaine, expliqua-t-elle. Je t'aiderai à tout ranger.

– Non merci. Je me débrouillerai.

– Mais, Jérémy...

– S'il te plaît, l'interrompis-je en détachant chaque mot afin qu'elle comprenne l'importance de ma décision.

– Très bien ! Comme tu voudras.

Sa déception fut si visible que je regrettai d'avoir été abrupt envers elle.

– Il est temps que je m'assume, tu ne crois pas ? repris-je en adoucissant mon ton.

– Tu as raison, céda-t-elle, résignée.

– Merci quand même.

Cela suffit à ramener le sourire sur son visage.

– Tu reviendras souvent à la maison, n'est-ce pas ?

– À moins que papa et toi décidiez que vous vous sentez trop bien sans moi.

Ma taquinerie lui fit monter le rouge aux joues.

– Ne dis donc pas d'âneries ! me gronda-t-elle gentiment.

– Je ne rentrerai pas toutes les semaines, mais, une fois par mois, ça te convient ?

– Seulement ? se désola-t-elle.

– Hypokhâgne, ce n'est pas le lycée. Je vais avoir du boulot.

– Oui, mais tout de même...

– Je ferai de mon mieux, je te le promets.

J'aurais aimé la prendre dans mes bras, mais je connaissais trop bien ses élans de tendresse. Je n'avais pas très envie d'être câliné comme un bébé. Je m'en abstins pour m'intéresser de nouveau au logement. Une fois le tour du propriétaire terminé, nous redescendîmes tous deux par l'escalier en colimaçon. En fait, tout me plaisait dans cet immeuble ancien, jusqu'à la lourde porte-cochère que ma mère eut du mal à pousser. Avant de regagner la voiture stationnée dans un parking souterrain voisin, je traversai la rue pour satisfaire ma curiosité à la vitrine d'en face.

– Eh bien ! Toi qui aimes les livres, te voilà gâté, commenta ma mère en me voyant admiratif.

– Ce sont des ouvrages de collection. Ça m'étonnerait qu'ils soient très abordables. Certains doivent coûter une petite fortune.

– C'est surprenant qu'une boutique comme celle-là fonctionne encore de nos jours.

– Il y a toujours des passionnés. C'est formidable.

– Pourquoi ?

– Il ne doit pas rester énormément de magasins comme celui-ci. Le libraire doit être un vieil homme tout rabougri et aussi fané que les pages des antiquités qu'il vend.

– Je ne sais pas si tu verras quelqu'un franchir cette porte, approuva-t-elle d'un ton pessimiste.

- Moi, je la passerai volontiers, un de ces quatre.
- Décidément, tu ne jureras donc toujours que par les livres.

Je crus deviner comme une admiration soulagée dans sa voix. Pour elle, il n'était pas prévu que je change. J'aurais pu lui répondre que les livres étaient la meilleure diversion à une vie affreusement banale, mais je craignais qu'elle le prenne mal. Je me tus et nous repartîmes, bras dessus, bras dessous, jusqu'au parking. Le voyage de retour vers la maison fut en grande partie silencieux. Je branchai les écouteurs sur mon portable et la musique n'importuna pas ma conductrice. Deux heures et demie plus tard, nous franchissions le portail de la propriété familiale en Normandie. Ce soir-là, mon père attendit mon verdict avec un indéniable intérêt. Nous eûmes alors la plus longue conversation que nous n'avions jamais eue. À la fin, je crus voir briller une lueur d'espoir, de joie et de fierté dans son regard qui m'insuffla une dose de confiance dont j'avais besoin et je lui en fus reconnaissant.

\* \* \*

Tous les meubles étaient installés, j'étais enfin chez moi. Libre et tranquille. La solitude n'était pas un problème, au contraire. J'appréciais d'avoir cette assurance de ne pas être dérangé. Je m'affalai dans le canapé et contemplai mon nouveau décor. La bibliothèque, sur le mur du fond, était ce que j'aimais le plus. Elle donnait une certaine élégance à cet endroit. J'avais souffert pour monter tous les bouquins jusqu'au troisième étage. J'en ressentais quelques courbatures dans les jambes et les bras. Cependant, c'était un mal nécessaire. Je n'aurais pu vivre ici sans mes livres.

La rentrée avait lieu la semaine suivante, j'étais déjà prêt, presque impatient. En attendant l'instant T où j'entrerais en classe, je pris doucement mes marques dans l'univers encore inconnu de mon quartier. Au bout de la rue, la petite épicerie était tenue par un Algérien largement sexagénaire, autrement dit, elle était ouverte en permanence. Un employé d'une vingtaine d'années l'assistait pour mettre en rayon et faire les approvisionnements. On les entendait tout le temps se chamailler en arabe. Du moins, c'était ce que je croyais, au début, avant de comprendre que c'était leur façon habituelle de communiquer. Je m'en rendis compte en y passant presque tous les jours au gré de mes besoins. L'expérience acquise lors du déménagement fit que je n'envisageais pas de monter les trois étages, chargé des courses de la semaine. J'optais plus volontiers pour la solution qui consistait à rapporter le strict nécessaire quotidien.

Quant à la pizzeria voisine, il en émanait une si délicieuse odeur au moment des repas qu'il me fut difficile de résister très longtemps. Mais je n'imaginai pas de m'attabler seul dans le restaurant. Cela ne m'était jamais arrivé et je ne m'y serais pas senti très à l'aise. Alors, un soir, j'achetai une pizza à emporter pour la déguster tranquillement devant la télé dans mon petit nid douillet. À ce moment-là, je compris que ma nouvelle vie s'annonçait très bien.

Pendant cette semaine de repérage, la seule boutique que je ne visitai pas comme je l'avais prévu était cette librairie en bas. Ce n'était pourtant pas faute d'être attiré par sa vitrine. Mais bizarrement, mon courage s'arrêtait là, comme si je craignais de faire figure d'éléphant dans un magasin de porcelaine. Cette fichue timidité de ma part eut pour effet de doper ma curiosité à l'égard de cet endroit dans lequel je n'osais pénétrer. Aussi, je me surpris à épier régulièrement la devanture par la fenêtre du séjour.

De l'extérieur, la boutique ne donnait pas signe d'une grande activité. En quatre jours, je n'y vis entrer que cinq visiteurs, dont un couple qui en ressortit les mains vides. Un vieux monsieur vint à deux reprises l'après-midi, le mardi et le jeudi, et il y resta chaque fois un très long moment. Ce

client fidèle et régulier devait probablement être un ami du libraire. Je les imaginais devisant de tout et de rien, en buvant un café ou un thé comme deux compères. Mes soupçons furent renforcés par le fait que l'homme repartit systématiquement les mains dans les poches sans avoir visiblement fait le moindre achat.

Je fus largement plus surpris, le vendredi, lorsqu'un garçon à peine plus âgé que moi en franchit le seuil sans hésiter, comme un habitué des lieux. Il était presque dix-neuf heures, la lumière était allumée à l'intérieur. Hélas, même ainsi, on ne distinguait pas au-delà du premier rayonnage. Dès lors, je fus aimanté à ma fenêtre tant cette visite me parut insolite. Le jeune homme ressortit une dizaine de minutes plus tard, avec un paquet enveloppé dans du kraft, et partit d'un pas nonchalant en direction du métro. Derrière lui, une grille métallique descendit et la lumière s'éteignit aussitôt. J'eus beau guetter, je ne vis plus personne aux abords du magasin. Il devait sûrement exister un autre accès, sauf à ce que le libraire ait fait de sa boutique son propre logis.

Je demeurai quelques instants ainsi, le nez au carreau, en songeant à ce client qui n'avait pas eu les mêmes scrupules que moi. Mes hésitations me parurent alors bien stupides. J'étais désormais à Paris et je me comportais encore comme le petit provincial timide. Rien ne m'interdisait de traverser la rue, et d'entrer là-bas, ne serait-ce que pour voir. Je me jurai que ce serait chose faite dès le lendemain. Le dimanche, hélas, la boutique n'ouvrit pas. J'aurais pu y penser. Je reportai donc mon projet à un autre moment et n'y songeai plus. Je passai ma journée à préparer mes affaires et à surfer sur internet.

Ma mère appela en début de soirée. Je subis longuement ses encouragements qui me rappelèrent trop bien ma condition d'adolescent. Elle ne consentit à me délivrer qu'après m'avoir soutiré la promesse que je donnerais des nouvelles rapidement afin de faire connaître mes premières impressions sur les études que j'apprêtais à entreprendre. De la part de mon père, je fus destinataire d'un simple « bon courage, fiston » qui me suffit amplement et je pus raccrocher.

Cet appel contribua à augmenter le stress. J'étais toujours nerveux avant chaque rentrée, et celle-là était toute particulière. Aussi je dormis mal et me levai, le lundi, avec une boule au ventre. Heureusement, par précaution, j'avais effectué le trajet en métro jusqu'au lycée, la semaine précédente, et ce, plusieurs fois, afin de me rassurer. Pendant la bonne demi-heure que dura le voyage, je fixai bêtement la vitre par laquelle je voyais défiler le sombre décor du tunnel et les stations s'enchaînèrent. Je les comptai les unes après les autres pour ne pas me tromper. Je poussai un soupir de soulagement lorsque je mis un pied sur le quai de celle à laquelle je devais descendre. Je parcourus ensuite les quelques rues qui me séparaient du lycée. Une foule importante se pressait devant ses portes. À en juger à la mine de certains, je n'étais pas le seul à être impressionné. L'imposant établissement inspirait le respect et l'admiration. Au fond de moi, j'en ressentis de la fierté ; j'avais été admis dans un véritable temple de la culture. Les colonnades de la cour intérieure rappelaient d'ailleurs cette vocation.

J'intégrai un groupe d'une quarantaine d'étudiants, tous prêts à en découdre avec cette année de classe préparatoire. Nous nous regardions les uns les autres sans entamer de réelles présentations. Dans la grande salle en forme d'amphithéâtre, je pris place, au hasard, à côté d'un garçon plutôt bon chic bon genre qui m'adressa un large sourire. Il me tendit une main cordiale que je saisis avec un peu de surprise. Il s'appelait Thomas de Sommeville, il avait vingt ans et, dans la minute qui suivit, je sus que son père était diplomate. Cette information qu'il présenta comme un simple détail ne m'étonna pas vraiment. En tout cas, ce garçon me fut immédiatement sympathique et facilita grandement le déroulement de cette première journée. On nous distribua le programme des réjouissances, une liste de livres à acheter, et nous eûmes droit, cerise sur le gâteau, à la visite guidée

des locaux.

De manière exceptionnelle, nous fûmes libérés très tôt dans l'après-midi. J'acceptai volontiers l'invitation de Thomas à aller prendre un verre dans un bar voisin afin de faire un peu mieux connaissance. Il était séduisant et avait la parole et l'humour faciles. Peut-être fallait-il y voir la confirmation de l'adage selon lequel les contraires s'attirent, car le courant passa formidablement entre nous. C'était la première fois que je me liais aussi vite avec quelqu'un. De mes années de scolarité normande, je n'avais gardé aucun véritable ami, à peine quelques vagues copains avec lesquels le contact était rompu depuis les vacances et qui ne me manquaient pas.

Nous bavardâmes deux bonnes heures avant de nous séparer sur le trottoir en nous réjouissant de nous retrouver le lendemain. Pendant le trajet dans le métro qui me ramenait chez moi, je consultai la liste des ouvrages que nous allions étudier. J'en avais déjà lu certains comme *Les liaisons dangereuses*, ou *Madame Bovary*, mais d'autres avaient échappé à ma boulimie de lecture. En songeant à ces achats impératifs, l'idée de la librairie voisine ressurgit. Puisque j'avais le temps, je décidai d'assouvir enfin ma curiosité.

## CHAPITRE 2

Un tintement de clochettes retentit au moment où j'ouvris la porte. Cela me surprit et arrêta mon geste. Le petit carillon se balançait en égrenant ses dernières notes. Malgré mes précautions, la musique résonna pareillement quand je refermai derrière moi. Immédiatement, une odeur puissante de papier ancien et de cuir atteignit mes narines. Je venais d'entrer dans un univers magique, feutré et silencieux, préservé du monde extérieur et qui semblait avoir traversé les siècles sans jamais avoir changé. Le bois était omniprésent, du sol au plafond, en passant par les étagères et l'escalier en colimaçon étroit qui menait à une mezzanine dont je ne soupçonnais pas l'existence du dehors. Je regardai autour de moi avec des yeux de petit garçon émerveillé en attendant de voir surgir un antique enchanteur portant des lunettes sur le bout du nez et dont l'image trahirait à coup sûr la vaste culture.

Un bruit de talons lent et régulier me sortit de ma contemplation béate. Je n'eus cependant pas le temps de présenter les salutations que la politesse élémentaire exigeait. Je demeurai statufié, comme frappé par la foudre. Devant moi s'avancait non pas un vieux sage, mais une femme et quelle femme !

Quel âge pouvait-elle avoir ? J'étais bien incapable de le définir. Sûrement plus de trente, peut-être quarante ans. Mais je m'en moquais. J'étais subjugué. Elle approchait avec une tranquille assurance et un petit sourire avenant sur ses lèvres d'un rouge profond. Ses cheveux auburn étaient soigneusement relevés dans un chignon strict et son visage ressemblait à celui d'une poupée de porcelaine au teint diaphane et aux yeux verts lumineux. Je n'en avais jamais vu d'aussi belle. J'eus du mal à me détacher de ses traits délicats, et ce fut pire encore lorsqu'elle s'arrêta à quelques centimètres de moi. Son apparence n'avait rien d'ostensiblement provocant, mais son chemisier d'un gris perle soyeux s'ouvrait de façon légèrement indiscrete sur le dessus d'une poitrine qu'on devinait magnifiquement opulente. Pour le puceau que j'étais, ce spectacle inédit était aussi fascinant que troublant d'autant que, juchée sur de hauts talons, elle rivalisait presque de taille avec moi. Je luttais véritablement pour me soustraire à l'attrait qu'exerçaient ses seins et oser la regarder bien en face. Je ne pus, hélas, m'empêcher de rougir stupidement. Constatant mon émotion, elle prit l'initiative de la conversation en m'adressant un simple « bonjour ». Sa voix était chaude et veloutée comme une caresse. Je fus hypnotisé instantanément et seule mon éducation me préserva du plus grand ridicule.

– Bonjour. Je... ne voulais pas vous déranger, je souhaitais... découvrir votre boutique, bafouillai-je en désignant inutilement la porte derrière moi comme unique argument à mon comportement brouillon.

Son sourire écarlate s'élargit et son regard de jade kidnappa le mien. Elle laissa passer plusieurs secondes avant de me répondre avec un calme que je lui enviais.

– Je savais que vous viendriez.

– Vous... saviez ?

Ma légitime stupeur ne faisait aucun doute, ma voix s'était envolée dans un aigu que je déplorais

après coup, mais que je n'avais pas pu maîtriser. Elle ne s'en moqua pas, au contraire. Elle m'expliqua gentiment m'avoir vu à plusieurs reprises devant sa vitrine.

– En général, les personnes qui marquent autant d'intérêt pour la boutique finissent par entrer, ajouta-t-elle en m'observant d'une façon qui me mettait au supplice.

– Ah ! Oui. En fait, c'est parce que je suis... enfin... j'habite en face, précisai-je maladroitement.

Elle hocha la tête et me considéra d'un air indulgent.

– Je sais cela aussi. Je vous ai vu pénétrer dans l'immeuble. Si je ne m'abuse, vous logez au troisième étage.

« Waouh ! » fut la seule expression qui me vint à l'esprit, mais je réussis à la contenir, cette fois, estimant que ça ne donnerait pas de moi une image très flatteuse.

– Vous aviez donc un avantage sur moi, me risquai-je timidement.

Elle eut un petit rire et son regard se dirigea vers la rue, par-dessus mon épaule.

– D'ici, on a un excellent poste d'observation.

– C'est ce que je constate. Pourquoi une sonnette alors ?

– M'imaginez-vous en train de guetter les passants et les habitants des immeubles voisins en permanence ? demanda-t-elle sur un ton plaisantin.

– Non... évidemment. C'est juste que...

– Mon comptoir est situé au fond de la boutique, et au-delà de la deuxième étagère, je n'ai plus vue sur l'entrée.

Mon attitude penaude et passive paraissait l'amuser. Sans doute était-ce pour cela qu'elle décida de poursuivre un échange dont, a priori, elle ne devait avoir rien à faire.

– Alors, comme ça, vous venez d'emménager ? m'interrogea-t-elle sur un ton plus léger.

Sa curiosité à mon égard me flatta. Je me secouai pour lui répondre en essayant de faire appel à toute mon assurance pour faire meilleure figure.

– Oui, depuis deux semaines. Il y avait... quelques travaux à faire avant.

Ses fins sourcils parfaitement dessinés se haussèrent un peu et elle me considéra avec plus d'attention.

– Se loger à Paris n'est pas chose facile.

Je compris son insinuation et, sur le moment, je crus malin de faire étalage de mon aisance.

– Ça ne m'a pas posé trop de problèmes, cet appartement appartient à mes parents. Il fallait juste qu'il soit prêt pour la rentrée.

– Vous êtes étudiant ?

– Je commence une classe prépa.

– Serais-je indiscrete de vous demander quelle classe ?

– Hypokhâgne, lançai-je crânement espérant l'impres-sionner.

Ses belles lèvres rouges se pincèrent dans une moue adorable tandis que ses yeux verts continuaient de m'observer, m'empêchant ainsi de satisfaire la furieuse envie qui me tenaillait de contempler sa poitrine pigeonnant sous mon nez.

– Je comprends mieux votre intérêt pour les livres.

Elle s'éloigna de quelques pas dans un déhanchement qui me noua la gorge, puis elle se retourna vers moi en me toisant des pieds à la tête.

– Hypokhâgne, répéta-t-elle, songeuse. Je vous imaginai plus jeune que ça.

Je crus sur l'instant qu'elle me considérait comme un enfant. Sa remarque cinglante fouetta mon orgueil de mâle en devenir.

– J’ai dix-huit ans, répliquai-je sur un ton défensif.

Elle sourcilla en enregistrant l’information qu’elle désirait visiblement obtenir. Je me fis soudain l’effet d’être une souris entre les griffes d’une chatte habile. Aussi recouvrai-je assez d’aplomb pour lui rendre la pareille.

– Il faut se méfier des apparences. Vous... n’êtes pas précisément comme je l’avais supposé avant d’entrer ici.

– C’est-à-dire ?

– Je pensais trouver un vieux monsieur.

– Un vieux monsieur ?!

Elle haussa son seul sourcil droit. Elle ressemblait à l’une de ces femmes sublimes, belles et inaccessibles des magazines. Pourtant, elle était bien là, en face de moi, à portée de ma main. Elle croisa les bras sous sa poitrine et son chemisier s’ouvrit un peu plus. Mes joues et mon front devinrent brûlants, et ma voix sortit tout enrouée de ma gorge.

– Oui... enfin, c’est juste que... vous... ne... enfin que vous...

Je ne pus aller plus loin. L’émotion me privait de mes moyens. Ce fut elle qui compléta la phrase que j’avais entamée.

– Je n’ai pas le profil de l’emploi ?

– C’est... un peu ça, admis-je piteusement.

– Dois-je en conclure que vous êtes déçu ?

Ma réaction fut immédiate et je lui jurai que non dans une protestation aussi vive que sincère. Son visage prit un air malicieux. Elle jouait avec moi comme avec une marionnette, sans s’en cacher. Et moi, pauvre imbécile, j’étais tellement démuni. Fort heureusement, elle eut pitié de moi. Elle décroisa les bras et fit quelques pas en jetant un regard circulaire sur le royaume dont elle était la maîtresse.

– Il s’en est fallu de peu que vous ayez raison, dit-elle en redevenant plus sérieuse. Il y a trois ans, cette boutique appartenait à un vieux monsieur. Elle est magnifique, n’est-ce pas ?

– Oui, incontestablement.

Ses yeux revinrent se planter dans les miens comme pour vérifier que je disais vrai. Je me sentis obligé de compléter.

– Elle est tout à fait... fascinante.

Ces mots pouvaient tout aussi bien s’adresser à la libraire qu’à la librairie. Je m’en rendis compte avec un énième temps de retard et je crus bon d’enchaîner aussitôt.

– Et vous vendez beaucoup ? demandai-je en désignant au hasard l’étagère voisine.

– Je traite essentiellement avec des professionnels qui me passent commande. Le magasin seul ne suffirait pas. Il vient ici plus de curieux que d’acheteurs.

Je me sentis visé et je rougis de plus belle.

– Je suis désolé.

– Ne le soyez pas, me rassura-t-elle en m’adressant un charmant sourire. J’estime qu’il est de mon devoir de laisser les passionnés et les amoureux de beaux livres approcher ce qu’ils n’auront probablement jamais l’occasion d’acquérir. Ces œuvres appartiennent un peu à tout le monde. Je suis heureuse de constater que des jeunes gens apprécient ces merveilles.

– C’est vrai qu’ils sont incroyables.

– Cette boutique est la vôtre. Si vous le souhaitez, vous pouvez consulter ces ouvrages à votre guise. Il vous suffit pour ça de traverser la rue.

Son invitation me laissa coi quelques secondes.

– Vraiment ? insistai-je, médusé.

– Oui, vraiment.

Sur ce, elle me tourna le dos et s'éloigna en direction de son comptoir situé dans le fond du magasin. Le bruit attira mon attention sur ses escarpins noirs dont les talons fins devaient bien mesurer une douzaine de centimètres. Ça lui donnait une allure folle. Ma mère ne portait pas de pareilles chaussures. À coup sûr, elle aurait mis sa sécurité en jeu. D'ailleurs, personne dans mon entourage immédiat ne se serait risqué à de telles hauteurs.

Elle marchait tranquillement avec l'assurance que confère l'habitude. Chacun de ses pas faisait onduler ses hanches et pointer ses fesses moulées dans sa jupe étroite. Jamais je n'avais été tant troublé par une paire de seins ou des jambes qui se frôlent. Si j'avais encore un doute sur ma sexualité, il fut levé en un quart de seconde. Je n'étais attiré ni par les garçons ni par les filles de mon âge, mais par une femme, une vraie. Je le sus, car, pour la toute première fois de mon existence, j'éprouvai inopportunément l'inconfort d'un pantalon devenu trop étroit.

Sans plus se soucier de moi, elle se pencha en avant sur son bureau pour récupérer un papier et m'offrit ainsi une vue imprenable sur les fabuleux globes d'un blanc laiteux émergeant de la dentelle d'un soutien-gorge. Je sentis alors l'urgence de la fuite et fis un pas en arrière.

– Je... je vous remercie de votre accueil, bredouillai-je en manifestant ostensiblement l'envie de m'en aller.

– Vous partez déjà ? s'étonna-t-elle en s'asseyant à son comptoir.

– Je ne veux pas abuser de votre temps.

– Vous n'abusez de rien, je vous assure.

Je crus deviner comme un sous-entendu dans sa réplique, mais je n'étais plus en état de réfléchir. Mon sexe pulsait à une cadence infernale.

– C'est... c'est gentil, grommelai-je en ramenant mon sac devant moi afin de cacher mon émotion trop vive.

J'espérais qu'elle ne s'était aperçue de rien. Son calme apparent et la légèreté de son ton quand elle me répondit ne le laissèrent pas supposer.

– La porte vous est grande ouverte, réitéra-t-elle en souriant. N'hésitez pas à revenir, si le cœur vous en dit.

Je promis que je n'oublierais pas son invitation et je m'enfuis rapidement de la librairie. Je traversai la rue et grimpai les trois étages à toute vitesse. Sitôt rentré chez moi, je me débarrassai de ma veste et de ma besace. Je posai une main prudente sur mon entrejambe enflammé. Mon propre contact me fit peur. Il fallait que je fasse quelque chose. Par sécurité, je filai à la salle de bains pour ouvrir ma braguette et baisser mon pantalon. La bosse qui marquait mon boxer était impressionnante. Je descendis mon sous-vêtement avec précaution. Ma queue était si gonflée et si rigide qu'elle était plaquée contre mon ventre. Elle palpait tellement que je me crus malade. Je la pris doucement en main, mais je me rendis rapidement compte que ça me soulageait davantage si je la serrais fermement. Contrairement à certains de mes copains de lycée, je n'étais pas adepte de la masturbation. Mes érections matinales étaient les seuls événements notoires de ce point de vue là et ne justifiaient pas que j'y porte un remède quelconque. Mais cette fois était différente. Je bandais à en avoir mal.

Presque malgré moi, je commençai à me branler. Un gémissement m'échappa. Je me contraignis à sceller mes lèvres et j'accélérai le mouvement. Sous mes paupières closes, le souvenir de la belle libraire s'imposait sans que je le veuille. Je revoyais ses talons, son cul balançant au rythme de ses pas et surtout le renflement voluptueux qui tendait le tissu de son chemisier. J'aurais donné cher pour

y poser mes doigts, y plonger mon nez. Je me laissais envahir de ces images torrides pendant que je m'activais de plus en plus vite sur ma verge en pleine révolution. Une secousse électrique parcourut mon bas ventre et me tétanisa. Il me sembla qu'un flux de lave incandescente jaillit de ma queue dressée comme un glaive dans ma main. Je ne pus contenir une plainte tandis que mon sperme giclait par à-coups violents. Chaque saccade m'ébranlait un peu plus. J'étais crispé, incapable de faire un geste, soumis aux spasmes qui agitaient mon corps tout entier.

Enfin le flot se tarit. L'air entra de nouveau dans mes poumons et je pus respirer. Je me sentis vide, épuisé. Je constatai alors le résultat. Le carrelage de la salle de bains était maculé de petites flaques blanches. J'ignorais complètement que j'étais susceptible de fournir autant de semence. Bêtement, j'en fus content. Je pouvais désormais ajouter un élément de plus à la liste de ce que je considérais comme des qualités.

## CHAPITRE 3

Comme la semaine précédente, aux alentours de dix-neuf heures, je surveillai la fermeture de la librairie depuis ma fenêtre. Et je fus tout aussi étonné et déçu de voir le rideau métallique descendre et la lumière s'éteindre sans apercevoir âme qui vive. J'aurais donné cher pour la revoir juste un instant, la regarder s'éloigner sur le trottoir dans cette démarche chaloupée qui avait fait naître en moi les toutes premières émotions d'homme. Je quittai donc mon poste d'observation à regret, mais pas sans espoir.

Après tout, ne m'avait-elle pas invité à revenir à ma guise ?

Alors que j'aurais dû me soucier davantage de mon nouvel emploi du temps et du programme chargé qui m'attendait, mes pensées furent tout entières dirigées vers cette femme dont je ne savais rien, hormis qu'elle était sublime. Mon ignorance ajoutait à son mystère et renforçait la fascination qu'elle exerçait sur moi. Je vécus cette soirée singulière comme un automate, l'esprit empli d'elle. Elle m'accompagna ainsi jusque dans mes rêves où ses seins et son cul prirent une allure fantasmagorique. Elle me les offrait sans pudeur et moi, je les possédais avec passion. Je me vis, droit debout, héros triomphant, en train de l'inonder de mon sperme jaillissant.

Je me réveillai brutalement, le front en sueur, le cœur battant la chamade. Mon ventre était bizarrement humide. J'allumai la petite lampe de chevet pour constater avec stupeur et inquiétude que j'avais joui. Passé le moment d'incrédulité, je me résignai à aller faire une toilette rapide avant de me remettre au lit en aspirant à un repos nécessaire. À défaut de dormir profondément, je somnolai jusqu'à l'heure où mon réveil m'intima l'ordre de me lever.

Je ne pus m'empêcher de lorgner la devanture de la librairie en prenant mon petit-déjeuner. De même, je marquai un temps d'arrêt sur le trottoir en sortant de chez moi-même s'il était bien trop tôt pour espérer quoi que ce soit. Je continuai de rêvasser pendant que le métro me ballottait. Ce jour-là, le décor sinistre du tunnel et l'enchaînement des stations me furent indifférents. Je songeai aux lèvres rouges qui m'avaient souri, au décolleté indécent qui m'avait ouvert la porte d'un monde inconnu. Je me réveillai presque en sursaut pour descendre de la rame.

Au moment où je tournai à l'angle de la rue, je fus interpellé par une voix enthousiaste. À partir de cet instant, le joyeux et fantaisiste Thomas ne m'accorda plus l'occasion de divaguer. Nous gagnâmes ensemble le lycée et prîmes place dans la salle de cours, comme la veille, côte à côte et avec un peu d'avance, ce qui nous permit d'observer un peu mieux nos petits camarades de promotion. Sur son insistance, je fus contraint d'admettre qu'ils avaient tous des têtes d'intellos, moi, y compris. Mon voisin se mit à rire en m'entendant me ranger dans la même catégorie que tous ces étudiants bien décidés à faire leurs preuves.

– Non, me démentit-il en me souriant. Il y a quelque chose de différent chez toi, mais je ne parviens pas encore à définir ce que c'est. Tu es brillant intellectuellement, ça, je n'en doute pas, mais... il y a autre chose.

– Autre chose ?

Il grimaça d'un air faussement embarrassé en se calant dans le fond de son siège.

– En fait, on sent bien que tu viens de ta campagne.

Je ne pris pas mal sa remarque, elle était juste. Je hochai la tête sans faire de commentaire. Il se redressa et colla son épaule contre la mienne pour me parler de manière plus intime.

– Ne t'en fais pas, mon ami, c'est un état qui ne durera pas. Je gage que d'ici quelques mois, tu ne seras plus le même garçon. Nous verrons à ce moment-là ce qui fait ta différence.

Je faillis m'étrangler en retenant un rire nerveux.

– Tu as des dons prémonitoires ? le taquinai-je tandis qu'il paraissait satisfait de l'effet de ses propos.

– Nous verrons ! répéta-t-il avant de s'interrompre subitement et de fixer son attention sur un groupe de filles. Tu as remarqué comme les nanas de notre section sont tristement sérieuses ? me demanda-t-il tout bas.

Au stade où nous en étions de nos connaissances, je n'avais pas encore d'avis aussi tranché que le sien et je le lui fis savoir à ma manière.

– Elles ne sont pas là par le plus grand des hasards. Ceci explique peut-être cela.

– C'est vrai, admit-il, moyennement convaincu. As-tu une petite amie ?

Sa question très directe me déboussola un peu, même si j'avais pu m'attendre à ce qu'il me la pose un jour. Pour ne pas paraître ridicule, j'optai pour un échange d'interrogatoire.

– Non. Et toi ?

– Officiellement, je me consacre à mes brillantes études, comme tu dis si bien, ironisa-t-il.

– Et officieusement ?

Il suivit du regard une blonde plutôt mignonne qui alla s'installer à l'autre bout de la pièce et me répondit avec un air gourmand de gros matou prêt à se mettre en chasse.

– Je crois qu'il y a un joli petit marché à faire dans cet établissement.

Je découvris ainsi la face à peine cachée de ce fils de très bonne famille qui, en ce premier jour de cours, se préoccupait davantage des demoiselles que du reste. Je supposai que cela changerait très vite sinon c'était à n'y rien comprendre de ce qu'il faisait là.

– Regarde celle-là, me lança-t-il en me désignant une brunette aussi fine qu'une brindille.

Je trouvai à cette dernière une certaine ressemblance avec la compagne de Popeye. Je gardai cette comparaison peu flatteuse pour moi et m'étonnai seulement de son choix.

– Pas pour moi ! se récria-t-il en secouant la tête. Non, je pensais à toi.

– Ce n'est pas du tout mon genre.

– Et c'est quoi, ton genre ?

Je regrettai soudain d'être entré dans son jeu. Jamais je ne m'étais confié à qui que ce soit sur mes goûts personnels en matière de filles et pour cause. Ce n'était pas un sujet qui me taraudait... en réalité, ce n'était pas un sujet du tout. Il avait fallu que j'entende mon père se plaindre de la pauvreté de ma vie sentimentale pour que l'idée m'effleure que j'étais peut-être en décalage par rapport aux garçons de mon âge. Puis, j'avais oublié... jusqu'à ce que j'entre dans la librairie d'en face. Ceci dit, ça ne changeait rien à l'extrême pudeur dont je faisais preuve en l'espèce. J'éludai la question en affirmant ne pas avoir de préférences. Thomas se chargea alors de me soumettre plusieurs propositions piochées dans les rangs qui se remplissaient progressivement, mais aucune ne trouva grâce à mes yeux. Aucune de ces filles n'avait le charme et la sulfureuse beauté de ma mystérieuse libraire.

L'arrivée de notre professeur d'histoire fut une heureuse diversion. Thomas cessa enfin de tourmenter avec ses suggestions plus farfelues les unes que les autres. Ce ne fut que provisoire, car dès la pause déjeuner, alors que je songeai à la masse de travail qui allait nous occuper prochainement, lui se divertissait en comptant les filles présentes à la cafétéria. Il consentit néanmoins à m'écouter quelques instants quand je lui parlais sérieusement d'unir nos efforts. Je supposai toutefois qu'il y voyait surtout un gros avantage pour lui. Mais j'avais l'habitude et je n'étais dupe de rien. Depuis longtemps, certaines amitiés étaient proportionnelles aux coups de main scolaires que je pouvais prodiguer. Lui, au moins, était honnête et ne s'en cachait pas.

La sonnerie mit fin à cette première vraie journée de cours à dix-huit heures. Thomas m'invita de nouveau à aller prendre un verre, histoire de nous détendre. J'y consentis sans grand enthousiasme. J'aurais préféré rentrer en faisant, peut-être, un petit détour par une certaine librairie, mais l'insistance de mon nouvel ami fut telle que j'acceptai de l'accompagner quelques instants. Ensemble, nous évoquâmes nos différents professeurs. Il assura qu'il avait choisi cet établissement pour la qualité de l'enseignement. Je le crus volontiers, j'avais fait moi aussi des recherches préalables. Nous nous quittâmes à plus de dix-neuf heures. Je repris le métro, seul et songeur. À cette heure tardive, la librairie devait être déjà fermée. Je n'avais donc plus aucune raison de me presser et c'est d'un pas tranquille que je remontai ma rue. Quelle ne fut pas ma surprise, en approchant, de voir la vitrine encore éclairée ! J'en fus bêtement content jusqu'à ce que la porte de la boutique s'ouvre et que sorte le jeune homme de la dernière fois.

Pendant que j'avancais, il traversa rapidement sans même s'apercevoir de ma présence. Il portait un autre paquet emballé. Intrigué, j'avais ralenti le pas. J'étais presque parvenu à la hauteur du magasin quand j'entendis le grincement métallique de la grille qui descendait. J'attendis jusqu'à ce que la lumière s'éteigne, puis je rentrai chez moi, en proie à de nombreuses interrogations. Je ne passai d'ailleurs pas la meilleure des soirées. Plutôt que de me concentrer sur les notions de littérature et de philosophie que nous avions étudiées en classe, mes pensées revenaient sans cesse à ce jeune et apparemment fidèle client de ma belle librairie. Pour l'avoir croisé d'un peu plus près, il n'avait pourtant pas le profil parfait de l'amateur d'ouvrages anciens. Assez grand, élancé, et d'un blond cendré peu ordinaire, il affichait, certes, une certaine élégance vestimentaire, mais n'avait rien d'un véritable Crésus. Or, le moindre livre coûtait une fortune. J'avais beau me creuser les méninges, je ne me résolvais pas à croire que c'était normal.

Je dormis mal. Mon sommeil fut agité de songes saugrenus et mon réveil laborieux. Je me levai donc de mauvaise humeur et lançai un regard fébrile sur la boutique d'en face en passant devant la fenêtre. J'avais envie de la revoir, histoire de vérifier que je n'avais pas fait que rêver. Aussi prétextai-je une obligation pour refuser une nouvelle invitation de Thomas, le soir venu. Il haussa simplement les épaules et me salua d'un geste de la main avant que je file. J'étais si pressé que je courais presque jusqu'au métro. À l'approche du magasin, mon cœur se mit à battre plus fort. Afin de reprendre mon souffle, je fis mine de m'intéresser de nouveau à la vitrine, puis je trouvai enfin le courage de pousser la porte. Le carillon retentit. Ce fut lorsque sa musique s'éteignit un peu que j'entendis l'écho de deux voix près du comptoir, dans le fond de la boutique. Je reconnus immédiatement celle de la librairie, l'autre était une voix masculine qui l'interrogeait sur le prix d'un ouvrage. Déçu de ne pas être seul avec elle et craignant de la déranger, je fis marche arrière et je m'apprêtais à partir quand le claquement de ses talons sur le parquet me retint. Je me retournai juste à temps pour la voir avancer vers moi avec le sourire. Elle portait une jupe marron ainsi qu'un haut que ma mère appelle un cache-cœur. Les pans croisés du vêtement épousaient parfaitement ses formes

et s'ouvraient très largement sur sa voluptueuse poitrine. Je fus pris d'un vertige que je tentai de dissimuler de mon mieux en détachant mon regard de cette vision affolante pour la saluer tout en m'excusant.

– Je ne voulais pas vous déranger, dis-je à voix basse pour ne pas être entendu du client qui patientait au comptoir en consultant les livres qu'il avait à sa disposition.

– Vous ne me dérangez pas du tout, réfuta-t-elle avec conviction sur le même ton feutré. Il n'y en a plus pour très longtemps. Vous pouvez rester.

Elle n'attendit pas ma réponse, comme si elle était certaine que je ne partirais pas. Elle fit demi-tour pour rejoindre son bureau. Sa démarche ondulante sur ses talons vertigineux me porta un nouveau coup au cœur. Je contins un soupir et j'allai faire l'inventaire d'une étagère voisine. De l'endroit où je me trouvais, je l'entendis féliciter le client pour son choix, puis je la vis emballer le livre sélectionné dans le fameux papier brun dont elle déchira une large feuille. L'homme paya et la remercia. Je surpris son regard sur le décolleté flatteur qu'il avait sous le nez. Si je le comprenais, j'en fus mécontent. Enfin, les clochettes accompagnèrent son départ. Je me sentis mieux. J'avançai timidement vers le comptoir où elle rangeait une pile de livres. Elle releva la tête et ses lèvres maquillées plus discrètement que la fois précédente me sourirent de nouveau.

– Je pensais que vous seriez plus prompt à me rendre visite, commença-t-elle par me gronder gentiment.

– C'est que...

– Je vous fais peur ?

– Non... non, mentis-je en rougissant, mais comme je vous l'ai dit, je ne voulais pas vous déranger et puis... les cours ont débuté, j'ai pas mal de travail.

– J'imagine bien, compatit-elle en m'accordant toute son attention. Et comment s'est passée cette rentrée en hypokhâgne ?

Son intérêt me surprit agréablement. Je me sentis tout à coup plus à l'aise.

– Plutôt bien.

– Avez-vous déjà une idée du métier que vous envisagez d'exercer ?

– Pas très précisément, mais je vais tenter le concours d'entrée à Sciences-po cette année, et si possible, j'aimerais beaucoup faire l'ENA ensuite.

– Vous vous orienteriez vers une carrière politique ?

– De haut fonctionnaire, tout au moins.

Son regard sembla me juger avec une certaine désapprobation. Je me sentis soudain pris en faute.

– Pourquoi viser la base plutôt que le sommet ? me demanda-t-elle très sérieusement. Vous commencez à peine, il sera bien temps plus tard de revoir vos ambitions si vos facultés ne vous permettent pas d'atteindre votre but.

– Le sommet ? Je n'ai jamais eu ce genre de prétention.

– Vous avez tort.

Sa sentence tomba comme un couperet, mais son regard s'attendrit en faisant le tour de ma tenue. Comme d'habitude, je portais ce que ma mère appelait mon uniforme : un jean, un sweat et des basquets. Rien de très flatteur, en effet. Mon apparence juvénile et mes vêtements sans style juraient singulièrement avec les aspirations que j'affichais.

– Il va sans doute falloir que j'apprenne à nouer une cravate, plaisantai-je pour chasser mon malaise.

Elle haussa son sourcil droit de cette façon qui me séduisait tant, puis elle rectifia le col de mon blouson qui entamait sa troisième rentrée. Affolé par ce geste inattendu, je déglutis douloureusement.

Mon cœur se mit à cogner comme un dingue contre mes côtes. Je ne savais pas comment réagir. Elle le vit, sourit et retira sa main de mon cou.

– Vous avez l’air d’un oisillon tombé du nid, me dit-elle d’une voix douce.

Pour la deuxième fois de la journée, on me faisait remarquer mes origines et mon allure provinciales. Je commençais à en prendre mon parti.

– J’ai l’air idiot, c’est ça ?

– Vous êtes jeune, mais à votre âge, on apprend vite. D’où venez-vous ?

– D’un petit village en Normandie.

– Est-ce la première fois que vous quittez votre famille ?

– Oui, avouai-je comme on confesse un péché.

Elle me caressa d’un regard de velours qui me fit fris-sonner avant de poursuivre son interrogatoire.

– Et comment trouvez-vous votre nouvelle existence ici ?

– Exaltante, à tous points de vue.

La façon dont je lui répondis trahit ma sincérité, mais alluma chez ma belle libraire une alarme qui lui fit froncer les sourcils.

– Prenez garde à ne pas vous laisser emporter par toute cette exaltation. Ce serait dommage de gâcher votre potentiel.

Je promis que j’allais y veiller. Elle m’en récompensa d’un autre sourire, puis son ton changea du tout au tout et elle me désigna la porte d’un index pointé.

– Filez maintenant, vous devez avoir du travail.

J’étais prêt à lui obéir sans réserve, rien que pour lui faire plaisir. Mais avant, je voulais m’assurer d’une chose essentielle.

– Pourrai-je revenir ?

– Je vous l’ai dit, vous serez toujours le bienvenu à condition que cela ne nuise pas à vos études.

– Cela ne nuira pas à mes études puisque vous ne cessez de m’y ramener.

Elle eut alors un petit rire charmant qui fit tressauter ses seins. Cette vision fut un régal et mon pantalon en subit aussitôt les répercussions. Il était temps, en effet, que je m’en aille. Tenant mon sac devant moi par précaution, je fis un pas en arrière.

– Demain, c’est possible ? demandai-je avec espoir.

Une lueur joueuse passa dans son regard clair. Elle mit juste deux secondes avant de me répondre... deux secondes qui me parurent interminables. Devant ma mine anxieuse, elle céda avec le sourire.

– Oui, c’est possible.

– Dans ce cas, à demain ?

– À demain, confirma-t-elle d’une voix suave qui résonna longtemps à mes oreilles après mon départ de sa boutique.

J’étais sur un nuage. Mieux, j’étais au Paradis et elle était un ange. Un ange sublime qui me faisait bander comme un fou. Et je fus heureux de bander. Je fus heureux de baisser mon pantalon et de me branler de nouveau jusqu’à la jouissance qui me fit gémir. J’en fus si soulagé que je regrettai de ne pas avoir recouru à cette pratique avant cela. Sauf qu’avant ce jour béni, je ne connaissais pas de libraire.

## CHAPITRE 4

Thomas me jugea d'excellente humeur, le lendemain. Je l'étais. Au diable, mes scrupules et ma honte ! Je m'étais administré le soulagement qui s'imposait avant de me lever. Cela ne m'avait pris que quelques courtes minutes. La seule pensée de ma belle voisine avait suffi à me faire décharger d'un coup. J'y avais trouvé également la satisfaction de me sentir en pleine forme. Toute la journée, je fus extraordinairement lucide et appliqué. La perspective de la revoir le soir même fut un moteur exceptionnel.

De son côté, Thomas était parti en chasse, et se constituait progressivement un joli cheptel de filles qu'il était parvenu à séduire. Cela ne lui avait pas demandé un très gros effort. Sa physionomie avenante et son pedigree les faisaient tomber comme des mouches à ses pieds. Je le regardais opérer de loin pour ne pas entraver son action et je pus constater en direct l'influence d'un physique, d'un patronyme prestigieux et de l'argent. Indiscutablement, je ne bénéficiais pas des mêmes avantages que mon nouvel ami. Lui serait toujours recherché, je resterais anonyme, insignifiant, transparent. Lorsqu'il me proposa une fois encore d'aller prendre un verre, elles étaient six à l'accompagner. Je déclinai son invitation, mais je gageai que personne ne regretterait ma défection.

Ma main trembla un peu en se posant sur la poignée de la porte de la librairie. Dès mon arrivée, je reçus un choc. Ma belle voisine se tenait en équilibre au sommet d'un escabeau, à ranger des livres sur une étagère. Sa jupe était légèrement remontée de sorte que j'aperçus la jarretelle dentelée d'un bas. Cette seule vision affola mes sens, je bandais déjà. Tandis que j'attendais bêtement, immobile sur le seuil de la boutique, elle descendit avec précaution de son échelle. Je bredouillai alors un bonjour hésitant.

– Vous avez l'air soucieux, observa-t-elle avec perspicacité et malice.

– À quoi voyez-vous cela ?

– Votre visage est fermé.

Comme pour confirmer ses dires, elle leva la main vers ma joue et ses doigts effleurèrent l'arête de ma mâchoire. Ce contact m'électrisa. Je n'osais plus bouger.

– Je préfère voir le sourire sur vos lèvres, déclara-t-elle sur un ton enjôleur qui me rendit pivoine.

Sans se soucier de l'état dans lequel elle me plongeait, elle s'empara d'un nouveau livre et s'apprêtait à remonter sur l'escabeau. Je fus pris d'une inspiration soudaine. Je m'approchai rapidement et lui confisquai l'ouvrage des mains. Bénéficiant de quelques centimètres de plus qu'elle, je pouvais atteindre l'étagère qu'elle visait sans avoir à mettre mon équilibre en péril.

– Ici ? demandai-je en plaçant le bouquin.

– Oui, me répondit-elle d'une voix tranquille.

Coincée entre le meuble et moi, elle ne chercha pas à se dégager pour autant. Son parfum aux notes chaudes envahit mes narines et je sentis son corps voluptueux contre le mien. Mon érection en fut d'autant plus douloureuse. Ne pouvant faire indéfiniment durer ce délicieux supplice, j'alignai le livre

avec ses voisins et je m'écartai d'elle. Je regrettai presque aussitôt cette folie et j'eus un peu de mal à affronter son regard soupçonneux.

– Que s'est-il passé aujourd'hui ? m'interrogea-t-elle sans détour.

Sans savoir pourquoi, sa question libéra l'amertume que j'avais accumulée au cours de cette étrange journée. Puisqu'elle me prêtait volontiers son oreille, je déballai tout ce que j'avais sur le cœur.

– Vous parliez d'ambition, hier, en me disant que je devais viser le sommet. J'avoue que j'y ai cru. Et puis, j'ai réalisé que la seule ambition ne permettait pas de rivaliser avec un nom et un carnet d'adresses. En fournissant de gros efforts, je finirai peut-être dans un obscur cabinet ministériel, mais, jamais, je ne serai dans la lumière.

– Qui vous a mis cette idée en tête ?

– Moi, tout seul, en voyant comment s'y prenaient mes nouveaux petits camarades.

– Et vous vous jugez inférieur à eux ?

– C'est le cas.

– Vous vous dévalorisez avant même de vous confronter aux examens.

– Dans ces milieux-là, les diplômés ne représentent qu'une valeur ajoutée. Il me manque tout le reste.

– C'est idiot, estima-t-elle.

– Pas tant que ça. Vous vous êtes montrée tout aussi sceptique l'autre jour.

– Je vous ai dit que vous aviez à apprendre, je n'ai pas émis d'incertitude quant à votre faculté d'y parvenir. Vous êtes affreusement défaitiste.

– Réaliste, rectifiai-je.

Son regard vert se planta comme un poignard dans le mien.

– Oseriez-vous mettre mon jugement en doute ?

– Je... c'est que... non, cédaï-je, embarrassé.

– Si je vous avais estimé inintéressant, irrécupérable et affreux, croyez-moi, je ne vous aurais pas invité à revenir dans ma boutique. Je sais pertinemment ce qui vous manque, et je vous garantis que ce n'est pas en vous morfondant que vous l'obtiendrez.

– Et de quoi s'agit-il, selon vous ?

– De la virilité, mon ami ! J'ai compris depuis quelques minutes que vous disposez d'indéniables arguments physiques, mais vous manquez assurément d'expérience. Dites-moi si je me trompe, exigea-t-elle d'un ton ferme.

Le sang déserta mon visage. Je restai figé et tristement ridicule à la regarder avec hébétude. Il me fallut plusieurs secondes avant d'admettre ma faiblesse.

– Non, vous ne vous trompez pas, confessai-je en baissant le nez.

Elle glissa ses doigts sous mon menton et m'obligea à l'affronter.

– Il n'y a aucune honte à être vierge à votre âge. C'est même un atout dont vous ne soupçonnez pas la puissance.

– Un atout ?

– Vous n'avez pas gaspillé vos forces, vous êtes tout assoiffé de découvertes et votre motivation surpasse de loin celle de vos camarades déjà blasés. Vos désirs inassouvis sont si exacerbés qu'ils dopent votre comportement.

Son allusion à ma maladroite initiative me fit grimacer. Ses doigts soulignèrent ma bouche comme pour me l'interdire.

– Vous devez apprendre à vous en servir plutôt qu’à vous en plaindre.

– Comment ?

– En maîtrisant vos désirs et non en les subissant.

Elle approcha au point que ses seins touchèrent ma poitrine. Je fus pris d’un frisson. Ma queue lançait des appels désespérés et je ne pouvais rien faire.

– Vous... vous me mettez au supplice, avouai-je piteusement.

– N’est-ce pas pour endurer ce supplice que vous êtes revenu ici ?

Je sus alors qu’elle n’était dupe de rien, depuis le premier jour. Il était trop tard pour nier la vérité.

– Je dois vous paraître bien stupide.

– Cessez donc de vous trouver des défauts, me gronda-t-elle. J’aimerais mieux vous entendre me citer vos qualités. Je vous écoute.

La première chose qui me vint à l’esprit fut ma façon spectaculaire d’éjaculer lorsque je pensais à elle et j’eus peur de le lui prouver malgré moi tant mon sexe brûlait. Je m’enfonçai dans une plus grande confusion.

– Je crains que la liste soit rapidement faite, balbutiai-je, incapable de réfléchir.

Brusquement, elle s’écarta de moi et s’éloigna en direction de son comptoir, me plantant là, pantelant et rouge, au milieu de sa librairie. Elle se retourna après quelques pas et me toisa d’un air fâché.

– Rentrez chez vous et songez à ce que je viens de vous dire. Je n’accepterai que vous reveniez que si vous changez d’état d’esprit.

La menace était sérieuse. Ce fut la douche froide après l’incendie ravageur et cela atteignit mon orgueil. Je lui avais ouvert mon cœur, les portes de mon intimité, et elle me renvoyait comme ça, du haut de sa dignité. Vexé par son attitude, je ne la saluai même pas et je partis, furieux. Je remontai chez moi à grandes enjambées et j’envoyai promener mon sac et ma veste en tournant dans mon salon comme un lion en cage. Cela ne suffit pas à me calmer. Je ne me souvenais pas m’être mis un jour dans un tel état de colère. Et le pire, c’était que je bandais encore. Alors, d’un geste rageur, je défis ma ceinture, ouvris ma braguette et empoignai brutalement ma queue. Autant soigner le mal par le mal. Je me malmenai si fort que je jouis en quelques secondes.

– Salope ! criai-je en me tordant sous les assauts d’un orgasme violent.

\* \* \*

Les jours suivants ne furent pas glorieux. Je ruminai ma colère contre cette femme qui s’était jouée de moi. Thomas, lui, poursuivait son entreprise de séduction, ajoutant des brunes et surtout des blondes à sa collection de groupies. En privé, il m’affirma vouloir attendre encore un peu avant de sélectionner laquelle il allait baiser en premier. Je ne lui tins pas rigueur de son manque de modestie, son manège me distrayait et je savais qu’il parviendrait à ses fins de toute façon. N’ayant rien de mieux à faire, le vendredi soir, je l’accompagnai au bar, histoire de voir comment il s’y prenait. En observant son empressement, je crus comprendre que son choix se portait sur une dénommée Lydia, une sorte de bimbo rencontrée à la cafétéria du lycée, et que mes maigres connaissances en matière de coloration pour cheveux classaient, a priori, dans la catégorie des fausses blondes. Il ne manqua pas de me confirmer ses intentions peu louables lors d’une descente commune aux toilettes à laquelle il me convia avant que je parte.

– Tu as vu comme elle est chaude ? se réjouit-il. Elle est mûre à point, je vais la baiser à mort, ce week-end.

Si j'avais pu constater que la demoiselle répondait favorablement à ses avances, je n'étais pas certain qu'il en obtiendrait tout ce qu'il imaginait. Les apparences sont souvent trompeuses.

– Es-tu sûr qu'elle appréciera ton programme ?

– Les nanas sont toutes pareilles. Sous leurs airs de ne pas y toucher, elles n'attendent toutes que de se faire défoncer.

– Peut-être, fus-je contraint d'admettre pour ne pas révéler mon ignorance.

– Et j'ai ce qu'il faut, sourit-il en me laissant entrevoir un sachet qu'il cachait dans sa poche.

– Tu prends de cette saleté ? protestai-je aussitôt.

– Arrête, Saint Jérémy ! C'est juste un joint. Ce n'est pas la mort qui tue. Et avec ça, je suis certain d'assurer un max.

Ma consternation le fit rire.

– Je ne m'appelle pas Rocco Siffredi, je dois bien compenser, expliqua-t-il à demi-mot.

Désapprobateur, je haussai les épaules et quittai Superman dopé en lui souhaitant quand même une bonne soirée. Il en rigola. Tout paraissait tellement simple pour lui. Je repris le métro tout seul, en réfléchissant aux jours derniers. En passant devant la librairie fermée, je poussai un soupir.

Peut-être avait-elle raison.

Je m'en voulais désormais de l'avoir traitée de salope. J'avais été injuste. Elle avait essayé de me faire prendre conscience de quelque chose. Mais quoi ? Lorsque ma mère me téléphona, le dimanche, je jurai que tout allait très bien. Je donnai quelques détails sur les professeurs, les cours, mes repas, elle fut rassurée pour son « poussin ».

Son poussin !

Ce surnom ridicule me fit réaliser qu'aux yeux de tous, je n'étais encore qu'un enfant. Et je me comportais comme tel. Un puceau provincial effarouché par un simple contact au point de perdre tous ses moyens, un gamin démuni devant les premières découvertes de son existence parisienne. J'avais été bien présomptueux de croire que ce serait facile et que ma seule intelligence louée par mes proches me permettrait tout. Ma chère voisine ne se trompait pas, il me manquait l'expérience et je sus, à ce moment-là, qu'il était impératif que je la revoie.

Je choisis d'aller présenter mes excuses dès le lendemain, mais avant cela, je devais fourbir mes arguments. Ce ne fut pas chose aisée, car le sieur Thomas s'ingénia à me raconter par le détail ses ébats du week-end. Malgré son rapport enthousiaste, je notai l'indifférence avec laquelle Lydia et lui se croisèrent à la cafétéria, le midi. Pour seule réponse à mon étonnement, il me rétorqua qu'un plan cul était un plan cul, et que dans ce domaine, le réchauffé n'était pas le meilleur. À en juger au regard dédaigneux de la blondinette, elle partageait visiblement le même sentiment à son égard. Je profitai plus utilement du trajet en métro pour réfléchir à ce que j'allais dire. À l'approche de la librairie, j'avais néanmoins les jambes un peu molles.

Les clochettes jouèrent leur musique, mais je n'entendis pas le bruit de talons que j'espérais. J'avançai timidement au-delà de la deuxième étagère et je la vis, assise à son comptoir. Elle leva la tête et ne parut pas surprise de me trouver là. Elle me regarda venir vers elle sans dire un mot. Je m'arrêtai à quelques pas de sa table et je pris une grande inspiration.

– Je suis jeune, en bonne santé, plein de bonne volonté et d'énergie. Je suis assez intelligent pour espérer faire une brillante carrière. Et mon sexe peut atteindre sans aucune difficulté vingt et un centimètres. Je le sais, je l'ai mesuré ce matin.

Elle m'écouta sans m'interrompre et haussa seulement un sourcil pointilleux quand j'eus terminé mon discours.

– Vingt et un centimètres ? releva-t-elle. Voilà sans conteste une qualité rare chez un homme.

– Est-ce que cela vous suffit ?

– Cela comblerait plus d'une femme, sourit-elle.

– Je... je parlais de l'ensemble, me défendis-je, un peu gêné.

Elle lâcha le crayon avec lequel elle jouait machinalement, et se leva pour faire le tour de sa table. Je pus alors admirer sa tenue du jour. Une autre jupe, un autre haut, mais toujours ce décolleté fabuleusement attirant. Ses pas ondulants la conduisirent devant moi, ses yeux plongèrent dans les miens.

– Vos arguments ont été convaincants, soyez le bienvenu, déclara-t-elle d'une voix suave qui pénétra mon âme.

Comme si je n'étais pas encore assez esclave de son charme, ses doigts glissèrent sur ma joue en feu.

– Je préfère vous voir comme ça, affirma-t-elle avec une infinie tendresse.

– Je n'ai pas cessé de penser à vos conseils, réussis-je à articuler.

– Et qu'en avez-vous déduit ?

– Que vous aviez raison ! Je ne suis qu'un enfant alors que je me prenais pour un homme.

– Vous avez, en effet, tout à apprendre.

Ses doigts soulignèrent le dessin de ma bouche. J'étais de nouveau pétrifié, hypnotisé par sa caresse, son regard qui ne lâchait pas le mien et sa voix de velours. Dans mon pantalon, ma queue connut une poussée de fièvre. J'étais au bord d'un précipice avec l'envie furieuse d'y plonger.

– Apprenez-moi !

Je n'en revenais pas d'avoir osé. Je craignis tout à coup qu'elle me jette dehors en se moquant de mon outrecuidance, mais contre toute attente, ce ne fut pas le cas. Ses yeux s'illuminèrent d'une étrange lueur.

– Je pourrais, sans aucun doute, faire de vous un homme auquel rien ni personne ne résistera, murmura-t-elle en approchant son beau visage du mien.

Son haleine tiède me grisa, sa bouche était si près de la mienne que je dus lutter de toutes mes forces pour ne pas m'en emparer et risquer ainsi de tout compromettre.

– Vous le feriez ?

– Vous avez peur ?

Son souffle effleura ma peau, je me sentis trembler de la tête aux pieds. Sans me quitter des yeux, elle lécha très légèrement ma lèvre inférieure du bout de sa langue. Je crus que j'allais me répandre dans mon pantalon. Elle fit ensuite une courte pause pour me permettre de lui répondre un « oui » étranglé. Alors, elle prit ma bouche d'assaut. C'était doux et violent à la fois. J'avais déjà embrassé une fille. C'était l'année d'avant. J'en avais ressenti comme un écoeurement. Ce baiser-là m'enflammait jusqu'à la souffrance. Je craignis subitement de céder à la tentation de la renverser là, sur le parquet, pour la violer avec toute la brutalité dont je me croyais capable. Je n'en fis pourtant rien. J'étais sans forces, les yeux fermés, au bord de l'évanouissement. Sa main descendit sur mon corps et se posa sans pudeur sur mon entrejambe gonflé à bloc. Sous sa poigne experte, je poussai un râle d'effolement. Sa langue me fit taire en redoublant d'énergie à soumettre la mienne, puis elle me libéra doucement. J'ouvris alors des yeux brûlants.

– S'il vous plaît ?! implorai-je, anéanti par cette offensive qui me privait de toute lucidité.

– À une condition.

– Laquelle ? réclamai-je avec emportement.

– Vous devrez me faire une confiance absolue. Vous ne discuterez aucun de mes choix, aucune de mes décisions à votre égard. Vous m’obéirez, quelles que soient les circonstances, sans vous en plaindre ni en parler à personne. Êtes-vous prêt à accepter cela ?

Ses lèvres revinrent agacer les miennes. Un petit frisson parcourut ma colonne vertébrale.

– Je... je crois que oui, bredouillai-je, hagard.

– Il ne s’agit pas seulement de croire, il faut en être certain, me prévint-elle en m’étourdissant d’humides caresses.

– Je vous obéirai, assurai-je sans me soucier le moins du monde de ce que cela pouvait recouvrir comme réalité.

Au point où j’en étais, elle aurait pu me demander n’importe quoi, j’étais prêt à ramper à ses pieds. La seule idée que cette femme m’embrasse faisait déjà de moi le plus heureux garçon de la Terre. Sa promesse avait de quoi me rendre fou à lier.

– Faites de moi ce que vous voulez, roucoulai-je en croisant sagement les mains dans mon dos. J’ai une grande capacité d’apprentissage et je suis persévérant.

– Dans ce cas, je peux faire de toi un homme parfait, dit-elle en passant naturellement à un tutoiement qui me transporta de bonheur.

– Je ne demande que ça.

Ces propos me valurent un baiser en récompense. Un élan maladroit me poussa à tenter de m’emparer de sa bouche. Elle eut aussitôt un geste de recul.

– Jeune impétueux ! Je te défends de recommencer sans y avoir été expressément invité.

– C’était plus fort que moi, plaidai-je innocemment.

Elle m’adressa un regard plus compatissant.

– Eh bien ! Il va falloir tout d’abord que tu t’entraînes à maîtriser tes ardeurs.

— Comment ?

– Est-ce que tu te masturbes beaucoup ?

– Depuis que je vous connais, tous les jours.

– Tu ne le faisais pas avant ça ?

– Non.

– Tu jouis rapidement ?

– En moins de trois minutes, répondis-je en pensant naïvement que c’était lui faire honneur.

Elle jugea de mon sérieux en esquissant une moue boudeuse, puis elle se dirigea vers son comptoir où elle m’invita à la suivre. Elle me tendit un crayon et un papier sur lequel elle réclama que je note mon numéro de portable. Je m’exécutai sans poser de question en soulignant mon prénom dont elle prit ainsi connaissance. Malgré moi, je trouvais cette situation surréaliste. Je venais d’accorder à cette femme tous les droits sur moi sans même que nous ayons échangé nos identités. Dans mon esprit, je ne faisais que réparer un manquement manifeste à la plus élémentaire des politesses. Elle ne jugea pas cela nécessaire, car elle ne me rendit pas la pareille.

– Veille à ce que ton portable soit toujours ouvert, il est fort probable que je t’envoie quelques exercices à faire.

– Des exercices ?

– Tu comprendras vite.

J’aurais mieux aimé en savoir plus immédiatement, mais elle consulta sa montre d’un air soucieux.

– Tu devrais rentrer maintenant.

J’eus la vague impression d’être chassé. Malgré ma promesse de ne pas me plaindre, je m’apprêtais

à le lui faire remarquer lorsque la clochette annonça un visiteur. Visiblement contrariée, elle fronça les sourcils et fit disparaître le papier dans son tiroir. J'entendis les pas du client s'arrêter sur le parquet. En me tournant, je tombai nez à nez avec le fameux jeune homme blond que j'avais déjà vu entrer ici à plusieurs reprises. En passant devant moi, il me toisa avec une suffisance qui me déplut.

– Bonjour, Sven, l'accueillit-elle, coupant court à notre confrontation muette.

Il lui sourit en approchant de son bureau.

– Bonjour, Claudia.

Son prénom retentit comme un coup de tonnerre dans mon crâne. Il lui allait tellement bien. Elle comprit à ma réaction admirative que cette information me faisait plaisir, mais elle l'ignora somptueusement. Elle tendit au jeune homme un paquet emballé sur lequel une adresse était notée.

– C'est une commande importante, lui fit-elle sèchement observer.

– Ne t'en fais pas, j'assume, comme toujours, rétorqua-t-il avec un dédain qu'elle apprécia peu.

– File d'ici !

Il pencha la tête en me passant devant et se retourna.

– Une recrue ? interrogea-t-il.

– Si tu arrives en retard, je te vire !

Il poussa un soupir et s'en alla comme il était venu. Elle le suivit des yeux et attendit qu'il soit sorti pour reprendre la parole.

– Sven est mon coursier, expliqua-t-elle sans que je le lui demande.

– Je comprends mieux.

– Qu'est-ce que tu comprends mieux ?

– Pourquoi il vient ici si souvent.

– Comment le sais-tu ?

– Je l'ai vu depuis ma fenêtre.

– M'espionnerais-tu, par hasard ?

– Pas par hasard, avouai-je en souriant.

Elle se pinça les lèvres et me fixa.

– Je voudrais que tu me fasses une autre promesse, Jérémy.

Mon prénom dans sa bouche me parut beau pour la première fois.

– Laquelle ?

– Ne cherche pas à en savoir plus que nécessaire.

– C'est-à-dire ?

– Si je venais à apprendre que tu as tenté de me suivre ou de te renseigner à mon sujet, je n'aurais aucun scrupule à te refuser l'entrée de ma librairie. Suis-je claire ?

Sa menace me refroidit un peu. Constatant mon trouble, elle contourna son comptoir et revint se couler contre moi. Elle caressa mes cheveux, ma tempe et attira mon visage vers le sien.

– Fais-moi confiance, dit-elle en me bécotant de façon persuasive.

Je ne pus articuler qu'un « oui » entrecoupé de baisers. Satisfaite, elle s'écarta.

– Maintenant, rentre chez toi, ordonna-t-elle. Moi aussi, j'ai du travail.

Rassuré par son ton plus léger, je souris en hochant la tête.

– Je vais me mettre en quête d'autres livres, annonçai-je en pensant à la bibliographie qui nous avait été remise.

– Quels livres ?

J'en citai la liste de mémoire. Elle acquiesça.

– Il me semble bien que je les possède tous ici. Si tu veux, je pourrai les mettre à ta disposition dès demain.

– Je ne peux pas accepter ça... ce sont sûrement...

Son regard vert impérieux m'arrêta. Je poussai un soupir en cédant.

– Volontiers.

– J'aime mieux ça.

– Je dois donc revenir demain ?

– Cela va sans dire. À quelle heure se terminent tes cours ?

– Dix-sept heures. Il me faut une demi-heure pour arriver ici.

– Ils seront prêts, si toutefois tu t'es montré bien sage.

– Sage comment ?

– Tu verras. Rentre chez toi et commence par prendre une douche. Ça te fera le plus grand bien.

– D'accord, me résignai-je.

Elle ne fit pas un geste pour me retenir. Elle me suivit des yeux jusqu'à ce que je sois dehors. Comme je me retournai une dernière fois sur elle, je fus déçu de constater qu'elle avait déjà disparu dans les recoins mystérieux de sa boutique. Je traversai la rue à grandes enjambées et montai pareillement les trois étages. Je décidai d'être un élève docile. Je me déshabillai aussitôt pour me glisser sous la douche.

Elle m'avait demandé d'être sage, mais n'avait pas apporté de précisions quant à la conduite que je devais tenir au sujet de l'érection dont j'étais victime par sa faute. Dans le doute, je supposai que j'étais autorisé à faire quelque chose. Bien campé sur mes pieds, les jambes légèrement écartées, je m'activais énergiquement sur ma queue raide. L'eau qui s'abattait sur mon sexe me procurait des sensations fabuleuses. Je décalottai complètement mon gland et le livrai au jet que je réglai plus puissant. Je restai ainsi un petit moment, les yeux fermés. Ça me permit de penser plus longtemps à elle. Machinalement, ma main reprit son va-et-vient, mais plus lentement que d'habitude. Ma langue gardait le souvenir de la sienne, mes lèvres se languissaient d'être conquises. J'avais hâte de ce qui s'annonçait, hâte qu'elle m'apprenne. Mon poignet accéléra malgré moi. Je me sentis partir encore trop tôt à mon goût. Un jet puissant sortit de ma verge devenue incontrôlable, puis un autre et un autre encore. Je poussai des gémissements rauques en serrant les dents tandis que mon sperme se mélangeait à l'eau avant de s'évacuer. C'était un ménage de moins à faire.

Au sortir de la douche, j'entendis la sonnerie de mon portable. J'entourai mes hanches d'un drap de bain et bondis vers le salon. Le numéro de mon correspondant m'était inconnu, je décrochai quand même.

– Je suppose que tu te sens mieux, murmura sa voix de miel.

Mon cœur eut un raté et je ressentis une nouvelle tension dans le bas de mon ventre qui me fit me demander comment cela était possible. Je devais sûrement devenir fou.

– Je le croyais, bredouillai-je au téléphone. Mais il a suffi que je vous entende, et...

– Cet aveu me flatte. J'aime savoir que tu bandes, Jérémy.

Le choc fut dur à encaisser. Mon pénis bondit, profitant de la fente opportune du drap de bain.

– Vous n'imaginez pas l'effet que vous me faites, l'accusai-je d'une voix étranglée.

– Détrompe-toi.

– Ça vous amuse ?

– Cela constitue la première phase de ton apprentissage, espèce de petit impertinent ! Je m'efforce de tester ton endurance.

– Mon endurance ?

– Je veux pouvoir disposer de ton plaisir selon mes envies. Il est hors de question que tu ne sois pas en mesure de contenir tes orgasmes.

Un coup de chaud m’envahit. Je dénouai la serviette qui ne cachait plus rien de mon anatomie et j’allai m’asseoir, nu comme un ver, dans le canapé, l’oreille collée au portable. J’empoignai mon sexe de ma main libre et recommençai très doucement à me masturber en écoutant sa sublime voix.

– Je veux te savoir en rut du matin au soir, et que tu me le prouves. Lorsque tu recevras mon ordre, demain, débrouille-toi pour t’isoler et prendre ton sexe en photo. Tu me l’enverras par SMS. Je t’interdis cependant de te faire jouir une seule fois.

– Ça va être difficile, soupirai-je en intensifiant mes gestes.

– Jérémy, arrête immédiatement !

Surpris en flagrant délit, je cessai tout net de me branler.

– Comment savez-vous ?

– Tu ne peux pas me tromper.

– Dois-je rester comme ça ?

– Oui.

– Vous êtes dure avec votre élève.

– Un jour, tu m’en seras reconnaissant.

– Le jour où je pourrai enfin vous faire le cadeau de ma virginité ?

Cette conversation à distance me rendait plus audacieux dans mes propos. J’y puisais autant d’enseignements que de satisfaction.

– Non, réfuta-t-elle très calmement. Plus tard, bien plus tard, lorsque tu seras l’homme que tu mérites de devenir.

– Votre confiance m’honore.

– Je ne fais jamais rien pour rien, sache-le.

– Qu’attendez-vous en retour ?

– Je te le ferai connaître en temps et en heure. Pour le moment, sois sage et obéis-moi.

– Souhaitez-vous voir mon sexe maintenant ?

– Je ne te l’ai pas demandé.

– Je suis désolé.

– À quelle heure te réveilles-tu ? m’interrogea-t-elle, sautant du coq à l’âne tout en faisant fi de mes excuses.

– Six heures trente, pourquoi ?

– Je t’appelle demain. Bonne soirée, Jérémy.

Je n’eus pas le temps de lui répondre, elle raccrocha aussitôt. Par dépit et un peu par rébellion contre son refus, je me calai un peu plus confortablement dans le canapé et du bout des doigts, je dressai ma verge. Ce spectacle me remplit de fierté. Au moyen de mon portable, j’en pris une photo. Jeu aussi stupide qu’inédit. J’eus presque honte en regardant ce cliché. Jamais je n’aurais cru que je m’abaisserais à ça. Et pourtant, je m’apprêtais à le faire sur ordre d’une femme à laquelle j’avais vendu mon âme et dévoué mon corps. Cette pensée fit pulser ma queue. Un peu de liquide s’échappa de mon gland saillant. J’eus peur de jouir tout seul. Par précaution, je me hâtai d’aller m’habiller.

## CHAPITRE 5

Je dormis très mal. À plusieurs reprises, je fus réveillé par des sensations inconfortables émanant de mon bas ventre. Vers trois heures du matin, je fus même tenté de me soulager, mais ma promesse m'en empêcha. Je voulais tirer tout le bénéfice des leçons de ma nouvelle professeuse. Je me tournai donc sur le côté et essayai de me rendormir. Ce n'est pas la sonnerie du réveil qui me sortit de la somnolence dans laquelle j'avais sombré, mais celle de mon portable. Un coup d'œil méfiant m'apprit qu'il était six heures trente. Je décrochai très vite.

– Bonjour, Jérémy, me salua-t-elle aussitôt.

– Bonjour, Claudia, répondis-je d'une voix pâteuse.

La seule mention de son prénom activa ma circulation sanguine. Mon pyjama devint trop serré.

– As-tu bien dormi ?

– J'ai bandé toute la nuit, marmonnai-je.

– As-tu été sage ?

– Au risque d'en perdre la raison.

– Tu n'es qu'au début de ton apprentissage, me rappela-t-elle.

– Pourquoi ? Après, c'est pire ?

– Chaque étape est différente et comporte son lot d'épreuves et de plaisirs.

– Génial, soufflai-je en extrayant mon sexe impatient du caleçon qui le comprimait.

– Ne sois pas impertinent !

– Je vais jouir sans même me toucher, prévins-je en contemplant la goutte qui perlait sur mon gland.

– Chaque fois que tu rateras un exercice, j'allongerai la période de probation.

J'émis un grondement de protestation avant de me reprendre.

– Et si je le réussis ?

– Tu en seras récompensé.

– Comment ?

– Je choisirai, en temps voulu, selon la qualité de tes résultats.

– Vous savez ce que je désire ?

Un petit éclat de rire me répondit. Elle jouait sur toutes les ficelles de la féminité et j'étais conquis.

– Dans ce cas, efforce-toi d'être bon élève.

– D'un point de vue scolaire, j'ai toujours été le meilleur.

– J'espère pour toi qu'il en sera de même à mon école.

– Ma motivation est indiscutable, insinuai-je en caressant ma queue sur toute sa longueur.

Mon interlocutrice comprit ; je perçus son sourire.

– Très bien ! conclut-elle. Nous allons commencer maintenant. Envoie-moi la photo.

– Vous me rappelez après ?

– Plus tard.

Elle raccrocha la première. Je repoussai ma couette et baissai complètement mon caleçon pour être

plus à l'aise. Je pris deux photos et j'en envoyai une que je considérai comme la meilleure à l'adresse indiquée. Cet exercice m'excita encore un peu plus. Pour réussir à contenir un orgasme que je sentais imminent, je filai sous une douche froide. Cela me fit du bien. Je pus terminer ma toilette et avaler mon petit-déjeuner presque normalement avant de quitter l'appartement.

Malheureusement, mon esprit restait focalisé sur le sujet. Je pris le métro et franchis les portes du lycée avec une pression supplémentaire sur les épaules. Claudia m'accompagnait en pensées, comme si son regard vert était en permanence fixé sur mon pantalon. Et ça me faisait bander, encore et encore. Je craignis que ça se remarque, mais je constatai rapidement que personne n'y prêtait attention. Thomas fanfaronnait de sa victoire par K.O. sur la blonde Lydia et cherchait déjà dans sa liste la future victime de ses exploits sexuels. Je l'écoutai d'une oreille distraite.

Malgré tout l'intérêt du cours de philosophie qui suivit, je guettais machinalement l'heure à ma montre. À neuf heures cinquante-huit, mon portable vibra dans ma poche. Je compris que Claudia visait intelligemment l'intercours. Sitôt que l'alarme nous autorisa à quitter la salle, je bondis sans crier gare et gagnai les toilettes à grandes enjambées. Courir aurait été suspect. Enfermé dans une cabine, je baissai rapidement mon pantalon. Mon sexe jaillit et se tendit bien raide devant moi. Je pris une grande inspiration et j'actionnai l'appareil photo de mon portable. Le SMS qu'elle m'avait envoyé ne comportait qu'un mot : « maintenant ». Je lui expédiai donc le cliché avec un autre seul mot : « voilà », et je remballai mes attributs en grimaçant.

Thomas s'étonna un peu de mon étrange attitude. À contrecœur, j'invoquai un trouble intestinal. Il eut la délicatesse de me croire et même de compatir sans se moquer. Ce garçon était décidément plus élégant avec ses homologues masculins qu'avec les filles. Il y avait sans doute à creuser à ce sujet, mais je ne m'en sentais pas le courage.

L'attente fut longue jusqu'au message suivant. Je mijotais à petit feu. Par précaution, je m'enfermai dans les toilettes à chaque intercours, mais ce fut pour rien sinon pour constater que mon excitation ne faiblissait pas, renforcée chaque fois par l'impatience et l'appréhension. Le risque d'un échec m'éloignait de la tentation de me toucher. Je voulais être à la hauteur et obtenir la récompense promise. Je reçus un deuxième SMS à quatorze heures. Je fus assez content de pouvoir lui répondre dans la minute. Quant à la photo, elle prouvait sans mal la difficulté de l'exercice. Mon pénis dardait sans discontinuer et prenait, selon moi, une couleur plus foncée que d'habitude.

– Ça n'a pas l'air d'aller mieux, constata Thomas en me voyant revenir d'un pas nonchalant. Tu devrais consulter l'infirmière.

J'eus un gloussement nerveux et promis que tout rentrerait dans l'ordre le lendemain. J'espérais vraiment que ce serait le cas.

Je ne reçus pas d'autres messages dans l'après-midi. J'en fus tout à la fois contrarié et soulagé. Thomas se désola vivement de me voir encore filer après les cours sans l'accompagner au bar voisin où il prenait, chaque soir, ses quartiers, mais mon pseudo état de santé fut un argument irréfutable. Mon impatience grandit dans le métro et me porta littéralement jusque devant la librairie. Mon cœur battait comme un fou. Claudia me regarda approcher de son comptoir. Elle me sourit et abandonna son crayon pour mieux me dévisager.

– Tu es en avance.

– Je me suis dépêché pour ne pas vous faire attendre.

Elle contourna sa table et me rejoignit. Sa main se leva vers mon front, ses doigts descendirent le long de ma tempe.

– Tu as chaud, constata-t-elle avec une tendresse presque maternelle.

Elle était si près de moi. Je fus terriblement tenté de l'embrasser, mais je me souvins à temps que l'initiative ne m'appartenait pas. Elle me déposséda de mon sac et fit glisser ma veste de mes épaules. Je me laissai faire comme un enfant.

– Viens, me dit-elle en me prenant le bras. J'ai quelque chose pour toi.

Elle me guida dans le fond de sa boutique, vers cet endroit encore mystérieux où elle disparaissait comme par enchantement. Elle nous fit passer derrière une étagère qui touchait le plafond, puis elle ouvrit une porte richement sculptée. Je pénétrai en sa compagnie dans une pièce qui tenait à la fois d'un cabinet de travail et d'un boudoir. D'un côté se trouvait un vaste bureau en marqueterie auquel était associé un large fauteuil. Une lampe en laiton en occupait un coin tandis qu'une pile de livres trônait sur le sous-main en cuir vert. À l'opposé, une grande méridienne garnie de coussins moelleux et d'un plaid soigneusement étalé meublait pratiquement tout le mur du fond. À gauche de ce canapé se dressait un paravent ancien aux panneaux décorés de figures romantiques. J'ignorais ce qu'il dissimulait, mais il apportait une touche de charme et de sensualité incontestable dans cet environnement feutré. Cela me parut le plus bel endroit du monde pour se détendre avec un des merveilleux ouvrages de cette boutique. Je remarquai après coup que cette pièce coincée entre la librairie et une autre porte pareillement sculptée n'était éclairée que par une étroite fenêtre qu'occultait en partie un lourd rideau de brocart. Claudia me fit avancer vers le bureau.

– Je pense n'avoir rien oublié, dit-elle en me désignant les livres. Ils sont à toi.

Tous les ouvrages de ma liste étaient là. J'en fus aussi surpris qu'ému.

– Il ne s'agit pas d'éditions originales, si cela peut te rassurer, me sourit-elle en me voyant hésitant. J'espère que tu en feras bon usage.

– Je ne sais pas comment vous remercier, répondis-je en rougissant un peu.

– En réussissant tes études.

Elle replaça un livre sur la pile et réclama mon attention.

– Si je ne doute aucunement de ton intelligence, je dois te préciser un point, Jérémy, déclara-t-elle en me fixant avec autorité. Il est absolument exclu que tu négliges ton travail.

– Je ne comptais pas négliger mon travail.

Elle posa son index sur mes lèvres pour me faire taire.

– Que les choses soient claires, je veux que tu réussisses sur tous les plans. Je ne tolérerai aucun échec. Je connais les effets que produisent l'amour et le plaisir chez les jeunes gens, je tiens à t'en préserver au maximum.

– Ce sont pourtant des effets agréables.

– Aussi dangereux que le chant des sirènes. Je gage que tu n'as pas été très attentif en cours, aujourd'hui.

– Pourquoi me le demandez-vous puisque vous connaissez la cause de ma distraction ?

– Pour te mettre en garde, justement.

– Que préconisez-vous comme traitement ? plaisantai-je, amusé par sa prévention.

– Il existe un moyen efficace de te contraindre aux études.

– Ah oui ? Lequel ?

Elle approcha de moi et sa langue vint doucement souligner mes lèvres imprudentes. Je retombai aussitôt dans les tourments du désir qu'elle savait si bien éveiller en moi.

– Tu n'auras de récompense qu'après avoir justifié d'un minimum de travail.

– Comment pourrai-je le justifier ? m'inquiétai-je tandis qu'elle enflammait mes sens.

– En venant étudier ici.

– Dans ce bureau, vous voulez dire ?

– Tu y seras bien installé et tu disposeras de tout ce dont tu as besoin. Puisque tu viens désormais chaque soir, autant que cette visite te soit pleinement utile.

– Et... et vous ?

– Je veillerai à ta tranquillité et à ta concentration jusqu'à l'heure de fermeture du magasin.

– Et après ?

– Chaque chose en son temps, murmura-t-elle entre deux baisers. J'exige d'abord ta contribution.

La seule perspective d'être à ses côtés me comblait d'une joie immense. Elle m'offrait le Paradis, comment aurais-je pu refuser ?

– Vous l'aurez pleine et entière, assurai-je, languissant sous les assauts de sa bouche.

– Je veux être fière de toi, à tous points de vue.

– Vous le serez, je vous le promets.

Ma respiration devenait plus courte au fur et à mesure que sa langue s'aventurait à me lécher de façon plus audacieuse. Je ne savais pas quoi faire de mes mains, de mes bras, de moi. Je restais planté là à subir sa délicieuse torture tandis qu'elle me soutirait des serments.

– Estimes-tu avoir été sérieux, aujourd'hui ?

– J'ai répondu à toutes vos exigences... du moins, celles que vous avez émises.

– Était-ce si difficile ?

– Affreusement. J'ai failli jouir à plusieurs reprises.

Elle cessa de m'embrasser pour m'hypnotiser de ses yeux clairs.

– Tu possèdes sans conteste le plus beau sexe qu'il m'ait été donné de voir, me complimenta-t-elle.

J'avoue que j'ai été impressionnée.

Je me sentis rougir bêtement. Elle fit courir ses doigts frais sur ma joue brûlante, puis sur ma gorge. Je déglutis à leur passage. Elle s'empara de ma main et, lentement, l'amena vers sa poitrine décolletée. Elle perçut mes tremblements. Je n'avais jamais touché les seins d'une fille, encore moins ceux d'une femme. Les siens étaient devenus l'objet de mes fantasmes depuis des jours. Ce qu'elle me proposait à ce moment-là menaçait de m'expédier dans les vapes. Je fermai les yeux.

– Regarde-moi, Jérémy, exigea-t-elle gentiment.

J'obéis, fébrile et hésitant. Elle me lâcha et m'intima l'ordre de continuer seul. Ma main nerveuse avança jusqu'à la toucher. Sa peau était plus douce que de la soie, mais une décharge électrique ne m'aurait pas fait plus d'effet. Je fus saisi d'une émotion qui me fit grimacer. Une onde lancinante tourmentait mon sexe comprimé dans mon jean. Claudia m'observait sans rien dire, offrant sa gorge à ma caresse maladroite. Je m'enhardis jusqu'à poser ma paume sur le renflement de son sein gauche. Le bout de mes doigts glissa sous l'étoffe de son chemisier. Je pouvais sentir les battements de son cœur, c'était si tendre et si doux. J'eus envie d'y enfouir mon visage, mais je supposai qu'elle ne m'accorderait pas encore cette récompense. Je poursuivis donc sagement ma découverte en caressant son sein par-dessus le fin tissu. J'en fis le tour, je le soupesai, avant d'oser presser un peu plus fort. Comme elle ne m'interdisait rien, ma seconde main imita la première dans ce savoureux exercice. Guidé par l'instinct et le désir, je pétris très légèrement de peur de lui faire mal.

Ma timidité lui arracha un sourire indulgent. Elle déboutonna elle-même le haut de sa chemise, me donnant ainsi le droit de m'aventurer plus loin. Je parcourus la dentelle de son soutien-gorge, mes doigts se dirigèrent sous les bretelles qui descendirent de ses épaules. Ses seins me semblèrent plus lourds, ce fut encore plus excitant. Emporté par cet élan, je franchis le cap du bonnet. Sa peau frissonna. J'en fus si heureux que je ne pus résister à l'envie de recommencer. Claudia se pressa elle-même contre ma paume. Je compris l'encouragement. Sous ma caresse insistante, ses tétons

pointèrent et son aréole se contracta. J'atteignis la limite. Sans doute le devina-t-elle à ma poigne plus nerveuse. Elle m'attira à sa bouche et me donna un chaste baiser. Soudain, par la porte entrouverte, nous entendîmes la sonnerie du téléphone sur son comptoir. Elle s'écarta rapidement.

– Attends-moi ici, me dit-elle en remettant de l'ordre dans sa tenue.

Elle disparut dans sa boutique. Je l'écoutai répondre à l'appel d'une voix parfaitement dénuée d'émotion comme si rien ne venait de se passer. À l'inverse, moi, je dus m'appuyer contre le bureau. Affolé par les pulsations de mon sexe, je fus obligé de porter ma main sur mon entrejambe gonflé. J'eus beau presser, ça n'y fit rien. Tout occupé à essayer de me retenir, je ne pris pas garde au bruit des talons. Elle me trouva recroquevillé et haletant contre la table. Je ne pus rien dire, j'en étais incapable. Elle vint jusqu'à moi et me prit dans ses bras. J'enfouis mon nez dans son cou. Son parfum m'enivra. Ma queue se mit à brûler. C'était insupportable. J'émis un râle plaintif que je tentai d'étouffer contre sa peau.

– Ça ne fait rien, murmura-t-elle. Jouis, Jérémy !

Ses paroles explosèrent dans mon crâne. Ce fut le coup de grâce. Je sentis mon sperme jaillir et inonder mon boxer. C'était horriblement gênant, mais, hélas, totalement irrésistible.

– J'ai tellement envie de vous, gémis-je entre mes dents.

Elle ne s'en offusqua pas. Elle caressa mes cheveux pendant que je subissais les spasmes d'un orgasme qui n'en finissait pas. Ma respiration saccadée mettait mes poumons en feu. J'eus un bruit de gorge qui ressemblait à un sanglot. Elle m'étreignit plus fort. Je me réfugiai dans son envoûtante chaleur où je m'apaisai, grisé par son odeur.

– Pardon ! hoquetai-je sans oser bouger.

– Ne t'excuse pas, me répondit-elle tout bas. Tu as fait preuve d'une remarquable résistance.

Je me redressai pour la regarder. Elle me sourit en continuant à caresser mon visage bouleversé.

– Je ne m'attendais pas à ce que tu tiennes ainsi toute la journée.

– Vous pensiez que je me...

La confusion et la fatigue nerveuse m'ôtaient quelques capacités d'élocution. Claudia s'en amusa.

– Dans de telles circonstances, la grande majorité des garçons aurait cédé à la tentation avant la fin de la matinée.

– Comment pouvez-vous en être si sûre ?

– Je possède quelques éléments statistiques.

Embarrassé par l'inconfort de mon pantalon mouillé, je ne me sentais pas de taille à mener un interrogatoire à ce sujet qui, pourtant, éveillait ma curiosité. Je poussai seulement un soupir désolé. Elle revint se couler contre moi, sa bouche effleura la mienne.

– Tu seras un très bon élève, Jérémy.

– J'ai failli au premier jour, réfutai-je tristement.

– Tu n'as pas failli. Tu n'as joui que lorsque je t'en ai donné l'autorisation.

C'était la vérité, mais cela ne me consolait toutefois pas de l'humiliation d'avoir éjaculé dans mon jean comme un adolescent mal dégrossi. Devant elle, en plus. Elle constata ma honte sur mes joues.

– Un jour, tu te souviendras de ce moment et tu en riras, me rassura-t-elle tendrement.

Je l'espérais de tout mon cœur. Elle posa un autre baiser sur mes lèvres boudeuses et s'écarta de moi.

– Tu devrais rentrer, maintenant. Je t'appellerai demain matin.

J'acquiesçai, content de savoir qu'elle serait là à mon réveil et je pris congé. Je ne lui avais même pas demandé à quel exercice elle comptait me soumettre. Pour avoir le droit de toucher ses seins une

nouvelle fois, je me serais plié à l'impossible.

## CHAPITRE 6

Je m'abîmai dans un sommeil abrutissant. Le stress de la veille et l'émotion de la fin de journée avaient eu raison de mes forces. Couché relativement tôt, je me réveillai bien avant l'heure de me lever. Ma première pensée fut pour Claudia. Il me semblait encore sentir sous mes doigts la dureté de ses tétons et la douceur de sa peau. Sous mes paupières closes, je me voyais la peloter d'une façon totalement indécente qui la faisait gémir. Bien entendu, cela suffit à provoquer mon érection. Ma queue se dressa, insolente de vitalité et assoiffée de plaisir. Je me libérai de mon caleçon, et je restai comme ça, sous la couette. Je n'avais pas reçu de consignes. Dans le doute, je n'osais pas me toucher. Je profitai de ce moment où j'avais le temps pour analyser mes sensations. Je savourai les contractions de mes bourses, les picotements qui parcouraient ma verge gonflée, même la sensibilité de mon gland au frottement du drap. J'appris ainsi à les identifier et à les apprécier séparément. Quand la sonnerie de mon portable retentit, je bondis sur le chevet.

– Bonjour, Jérémy, fit sa voix chaude et sensuelle.

– Bonjour, Claudia.

– Tu me parais bien réveillé.

– Je le suis depuis un moment.

– Es-tu prêt à affronter une nouvelle journée d'épreuves ?

– Je suis à vos ordres.

– Même principe qu'hier, mais cette fois, c'est la vidéo de tes éjaculations que je désire recevoir.

– Vous voulez dire que je dois... me faire jouir ?

– Oui.

– Ça risque d'être un peu compliqué.

– Puisque tu prétends y parvenir en moins de trois minutes, tu as donc tout le temps nécessaire.

– C'est que les circonstances sont différentes.

– Ne bandais-tu pas hier ?

– Si, admis-je, penaud.

– Si tu es sage et obéissant, je te donnerai ce que tu convoites.

L'image des seins de Claudia s'imposa comme un flash dans ma tête. Mon pénis martela mon bas-ventre.

– Je suis prêt à recevoir vos ordres, affirmai-je avec détermination.

– Dans ce cas, j'attends que tu m'envoies ta première offrande.

– Ça ne va pas tarder.

Ma voix plus rauque trahissait mon impatience. Je me sentis un peu idiot.

– À ce soir, Jérémy, conclut-elle d'un ton calme.

À peine avais-je raccroché que ma main était déjà en action sur ma verge. Je lançai l'enregistrement en essayant de ne pas trembler sous le va-et-vient frénétique que je m'infligeais. Elle allait me donner ses seins, je pourrais y enfouir mon nez, les embrasser, peut-être même... Je n'eus pas le temps de

formuler complètement ma pensée, un élancement me saisit par surprise et me tira un petit cri. Ma semence gicla par à-coups et s'étala sur mon ventre et le haut de mon tee-shirt que je n'avais pas enlevé. En respirant profondément, je filmai les conséquences liquides de ma masturbation effrénée. Une lessive s'imposait. Ce fut le commentaire qui accompagna mon envoi sur le portable de ma belle maîtresse. Contre toute attente, elle me répondit que oui.

Soulagé par ce petit exercice, je pus tranquillement m'apprêter et gagner le lycée. Je saluai mes nouveaux camarades quand la vibration de mon téléphone m' alarma. J'y jetai un rapide coup d'œil. On me réclamait déjà une deuxième offrande. Je déglutis. Les cours étaient sur le point de commencer. Je m'excusai maladroitement et me précipitai vers les toilettes, malheureusement suivi par un Thomas soucieux de me savoir toujours malade. Cet imbécile ajouta à mon stress.

– Tu ne vas pas mieux ?

– Si, si, ne t'en fais pas.

– Ben, on ne le dirait pas, tu es tout pâle.

– Ce n'est rien, vraiment. Écoute, attends-moi une minute, OK ?

Par chance, il se résigna à patienter à l'extérieur. Ce petit incident avait eu raison de mon érection. Il suffit cependant que je détache ma ceinture, que je déboutonne mon pantalon, et je bandais de nouveau. Je commençai à filmer en malmenant ma verge quand la sonnerie retentit.

– Jérém', faut y aller, me lança Thomas depuis les lavabos.

Je me branlai plus vigoureusement. Seuls les seins de Claudia me mettaient en transes. Je leur dédiai toutes mes pensées en fermant les yeux.

– Jérémy ? Ça va ? insista mon copain.

Je dus grogner un « oui » avant de lui conseiller de partir en avant.

– Non, je t'attends, refusa-t-il.

Je poussai un soupir exaspéré et je serrai ce que je qualifiai mentalement de bite avec une rage décuplée par l'agacement. Un jet puissant s'abattit dans la cuvette, me libérant d'un coup de la pression. Ma poitrine brûlait, mon cœur battait à tout rompre, mais j'avais réussi. J'envoyai promptement la vidéo avec, bien entendu, les commentaires associés de ce crétin de Thomas et je me rajustai en vitesse.

– Tu devrais consulter un médecin, tu es rouge comme si tu avais de la fièvre maintenant, affirma-t-il en me voyant sortir des W.C..

– J'y penserai si ça ne s'améliore pas, éludai-je. Viens, on va être en retard.

Je m'assis dans la salle de classe avec la sensation très nette d'être détendu. Je n'étais plus obsédé par le contenu de mon slip. Pour preuve, je ne me précipitai pas aux toilettes durant l'intercours.

– Tu vas mieux ? s'étonna Thomas en me voyant sourire.

– On dirait.

J'aurais dû me méfier de moi-même. Au fur et à mesure que le temps passait, je commençai à me demander quand Claudia se manifesterait de nouveau. Quelques picotements titillèrent mes testicules pendant le cours suivant. Je reconnus les prémices d'une nouvelle excitation. Mon attention se dilua et il me fallut fournir quelques efforts pour raccrocher au discours du professeur d'histoire. Quand une vibration agita ma poche à l'issue de l'heure, j'en fus heureux. Je réussis à convaincre Thomas de me foutre la paix, cette fois. Je m'enfermai donc en toute quiétude dans l'étroite cabine. Je souris même en voyant surgir mon sexe prêt à l'emploi. Sous l'œil de la caméra, je le caressai avec plus de délicatesse. Il était encore sensible des sévices que je lui avais fait endurer deux heures plus tôt. Ma belle sérénité ne dura pas. Les secondes s'égrenaient sans que je perçoive l'imminence de l'orgasme.

J'accélérai mon geste. Je préférais courir le risque de souffrir à celui d'un échec. Je pinçai plus fortement, insistai sur le manchon en réduisant l'amplitude de mes mouvements. Quelques minutes d'un tel traitement vinrent à bout de ma résistance. Je me raidis tandis que déchargeai dans la cuvette. Comme les fois précédentes, j'envoyai la vidéo sans message et je sortis. Je fus surpris par la sonnerie. J'avais donc mis plus de cinq minutes à jouir. Un record.

Le SMS suivant me cueillit juste après le déjeuner. La pause de deux heures avait suffi à recharger mes batteries, mais mon gland et mon frein étaient devenus délicats. Je grimaçai un peu au premier contact, mais je fus en mesure de répondre sans trop de mal aux exigences de Claudia. Les effets de la digestion et de ces orgasmes répétés se firent sentir en première heure de philo en début d'après-midi. Je dormais à moitié sur ma table. Thomas me secoua en me trouvant de plus en plus étrange. Je démentis, mettant cette faiblesse sur le compte d'une fatigue passagère et je me contraignis à me montrer plus attentif.

En fin de cours, j'allais mieux. C'était, cependant, sans prévoir l'acharnement de ma professeure personnelle. J'eus un frisson en ouvrant le SMS dans lequel elle m'ordonnait de jouir pour la cinquième fois de la journée. Généreusement, elle me prévenait de prendre quelques précautions, car cette fois ne serait pas la dernière et qu'un autre message me parviendrait à 16 heures. Sans doute avait-elle constaté mes petites difficultés. Moi qui ne m'étais jamais masturbé avant ça, j'étais gâté.

Par chance, mon sexe répondit miraculeusement à mes caresses. Tout en filmant et en me branlant, je me demandai si toutes ces années d'abstinence me valaient cette belle constance. Je bandai un peu moins durement, mais je n'en fus pas trop inquiet, trouvant dans la répétition de l'exercice une raison valable d'être moins performant. Ma jouissance fut moins violente, elle me laissa quand même KO quelques secondes. Je postai la vidéo à sa destinataire, puis je sortis me laver les mains. J'en profitai pour observer mon reflet dans le miroir. J'eus la curieuse impression de voir quelqu'un de différent déjà. À moins que ce ne fût que le résultat de mon imagination un peu perturbée. La sonnerie indiquant la reprise des cours mit fin à mes cogitations. J'étais à la fois soulagé et prévenu pour la suite en allant m'asseoir dans la salle de classe.

Le message de Claudia eut pour effet notable de me maintenir sous pression. J'étais comme conditionné à bander à heure fixe. À seize heures, ma queue était au garde à vous, dopée par l'idée que j'étais mené à la baguette. Cette soumission aux ordres, à distance, m'excitait prodigieusement. J'en pris pleinement conscience en tirant énergiquement sur ma verge docile à lui obéir. Il me fallut plus de sept minutes pour en extraire une semence liquide plus transparente. L'expulsion me fit grimacer autant que jouir. Je priai le ciel pour que ce soit la dernière. Mon ange gardien devait être à l'écoute. Elle me renvoya un SMS pour me féliciter. Assuré d'obtenir la récompense promise, je grimpai sur un nuage.

– Tu es vraiment à côté de tes pompes, m'accusa Thomas en me voyant euphorique alors que je lui avais encore faussé compagnie durant toute la pause. Qu'est-ce que tu fous dans les chiottes, tu te branles ou quoi ?

Sa question me fit rougir jusqu'à la racine des cheveux.

– Pour qui tu me prends ? m'offusquai-je, alarmé.

– Je plaisante, me rassura-t-il. Mais il n'empêche que tu es bizarre depuis hier.

– Je suis toujours un peu comme ça, mentis-je en comptant sur notre amitié trop récente pour qu'il puisse en douter.

– Ben, tu es bizarre, quand même, conclut-il en secouant la tête.

– Au fait, as-tu choisi ta distraction du week-end ? demandai-je pour détourner la conversation

devenue gênante.

– Tu as vu la rouquine de Terminale L2 ?

– Non.

– Forcément, si tu étais un peu plus disponible en dehors des cours, tu le saurais.

– OK ! C'est bon ! Laquelle ? m'agaçai-je un peu.

– Celle qui se promène avec une paire d'obus à se damner. Elle était à la table voisine, à la cafette.

– Oui, peut-être, admis-je sans conviction. Et alors ? Tu comptes jouer les démineurs ?

– Plutôt deux fois qu'une.

Je rigolai à sa blague. Ce garçon était décidément incorrigible. Je pouvais cependant m'enorgueillir de pouvoir tâter des seins plus attirants que ceux qu'il convoitait, ce soir-là. J'en ressentis une immense satisfaction personnelle. Cet agréable état d'esprit m'accompagna dans le métro. Je tremblais d'excitation en remontant la rue et je bandais malgré moi en ouvrant la porte de la librairie.

Je fus très vite déçu, la propriétaire n'était pas seule. Elle discutait avec un homme que je reconnus comme étant le vieux monsieur que j'avais déjà aperçu à plusieurs reprises. Mon arrivée dans la boutique mit un terme à leur échange. Elle me sourit et m'invita d'un geste à les rejoindre.

– Je te présente Jérémy, reprit-elle à mon approche.

– Bonjour, Monsieur, risquai-je poliment.

– Alors voici ton nouvel élève, répliqua-t-il à l'adresse de sa voisine après m'avoir jugé par-dessus ses lunettes en demi-lune.

– Je te présente Monsieur Albert, me dit celle-ci en posant une main rassurante sur mon bras.

Penaud, je regardais cet homme dont il était difficile de douter de l'intelligence. Elle éclairait ses yeux délavés par le temps.

– Eh bien, jeune homme, vous ne pouviez trouver meilleure enseignante que cette chère amie.

– Pardon, mais je... balbutiai-je.

– Tu devrais aller dans le bureau et te mettre au travail, me coupa-t-elle en me désignant le fond de la boutique.

J'obéis sans protester et je m'éloignai, les laissant à leur conciliabule qui recommença aussitôt. Je pénétrai seul dans la pièce située derrière l'étagère. Claudia avait pris la peine d'installer une table de décharge sur laquelle se trouvaient des paquets de biscuits, une bouteille d'eau et des sodas. Une imprimante était branchée également. Je me défis de ma veste et de mon sac. J'entendais toujours les chuchotements en provenance du magasin. Par curiosité, je tendis l'oreille, mais ce fut en vain. Je me rabattis sur la seconde porte, de l'autre côté de la pièce, mais elle était verrouillée. Présument que le ravitaillement m'était destiné, j'ouvris la bouteille d'eau et en bus une grande rasade. Cela soulagea ma gorge sèche. Au fond, ce visiteur me permettait de prendre mes marques. Je m'assis derrière l'imposant bureau et je déballai mes livres et mon carnet de notes. J'avais déjà un travail de dissertation à rédiger. Je commençais à peine lorsque j'entendis ses talons approcher. Ils firent battre mon cœur au rythme de ses pas. Elle entra avec le sourire, mais resta à distance.

– Ça va ? s'enquit-elle gentiment.

Je répondis simplement « oui », sans trop savoir ce que je pouvais ajouter qui me ferait paraître moins gauche.

– Je vois que tu t'es servi. Tu as bien fait, affirma-t-elle en avisant la bouteille d'eau à moitié vide. S'il te manque quelque chose, n'hésite pas à me le signaler.

La curiosité l'emporta sur le côté pratique. Je reposai mon crayon pour l'interroger.

– Pourquoi monsieur Albert a-t-il dit que je ne pouvais trouver meilleure enseignante ?

– Parce que c’est ce que je suis, ou plutôt, ce que j’étais, avant de reprendre cette librairie.

– Professeuse de quoi ?

– À ton avis ? me défia-t-elle avec une lueur d’amusement dans ses jolies prunelles.

– Français ?

Elle me sourit sans confirmer, puis désigna mes livres.

– Tu disposes d’une bonne heure. Essaie d’en tirer profit. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis à côté.

Je compris qu’elle n’en dirait pas plus. Je hochai la tête et je replongeai dans mes notes. De temps à autre, j’entendais le bruit de ses talons, sa voix au téléphone. La clochette indiqua la venue d’un client qui resta longtemps. Cela ne me dérangeait en rien. Au contraire, j’aimais savoir qu’elle était là, tout près, à veiller à ce que je travaille. Ma propre mère n’avait jamais fait preuve d’autant d’autorité sur moi en termes de devoirs. Elle n’en avait jamais eu besoin non plus. Claudia se doutait qu’elle me détournerait à coup sûr du droit chemin. C’était probablement une manière de compenser. Je voulais qu’elle se rassure et qu’elle soit fière de moi, alors, je m’appliquai très sérieusement. Au bout d’une heure et demie, elle vint me rendre une nouvelle visite. Elle approcha du bureau, cette fois, et posa la main sur mon épaule.

– As-tu terminé ?

– Les grandes lignes, l’introduction et la conclusion sont écrites.

– Je peux voir ?

Je lui tendis mes feuillets, elle les parcourut. Son visage resta impassible jusqu’à la fin de sa lecture.

– Je crois que tu peux approfondir le dernier point, affirma-t-elle. Il s’agirait de ne pas céder à la facilité d’une conclusion banale.

– Vous la trouvez banale ?

– Souviens-toi que c’est ce que lira en dernier ton professeur. Il est important de marquer son esprit.

En dehors de ça, tu écris très bien

– Ce n’est pas de la flatterie ?

– Jérémy, me dit-elle en me fixant plus sévèrement, je n’ai pas pour habitude de dispenser des compliments s’ils ne sont pas justifiés. Pour ce qui te concerne, je suis impressionnée, à tous points de vue, mais je suis convaincue que tu peux faire mieux. En tout cas, j’exigerai que tu essayes.

– Je vous ai obéi scrupuleusement.

Elle sourit et caressa ma joue chaude. J’osai prendre sa taille, elle me laissa faire. Je la fis approcher entre mes jambes et je posai ma tête sur sa poitrine. Elle me cajola comme un enfant tandis que je respirais son odeur.

– Tu as été sage, murmura-t-elle.

– C’était... affreusement bon, confiai-je timidement, le nez enfoui contre elle.

– Viens !

Elle s’écarta et je la suivis jusqu’à la méridienne sur laquelle elle me fit asseoir. Elle-même se cala contre les coussins et attira ma main sur son décolleté. Sa peau était fraîche, la mienne brûlait. Je caressai ses seins avec plus d’avidité que la veille, moins d’appréhension, en tout cas. Elle reprit l’initiative d’ouvrir son chemisier, mais ne s’arrêta pas aux seuls premiers boutons. Je pus enfin admirer sa voluptueuse poitrine. Je n’avais jamais vu de seins si gros, si blancs, si désirables. Malgré tout ce qu’elle avait subi au cours de cette insolite journée, ma queue connut une nouvelle poussée de fièvre. Claudia souligna mes sourcils froncés du bout de son index.

– Tu as mal ? s’inquiéta-t-elle.

– Non, pas vraiment. C’est juste... sensible.

À la vérité, je ne craignais plus d’éjaculer sans le vouloir. Je me pensais à sec. Cela me rendit plus audacieux dans mes caresses. Elle le remarqua et me guida vers elle. Je compris que je devais agir. Je me coulais sur elle en évitant de peser. Elle ouvrit la bouche et me laissa l’envahir de ma langue empressée. La sienne me parut d’une douceur extraordinaire. Tandis que je l’embrassais à en perdre haleine, mes mains pétrissaient ses mamelons. Je sentis ses tétons réagir. Elle s’arracha à moi et dirigea ma tête sur sa poitrine. Je posai un baiser timide sur le renflement de ses seins. Elle me caressa les cheveux, m’encourageant ainsi à continuer.

Je poursuivis ma découverte. J’osai baisser la dentelle de son soutien-gorge. Ce fut une révélation. Saisi par un instinct purement animal, je soudai mes lèvres à la pointe rose et dure que je me mis à sucer. J’étais redevenu bébé, mais cette fois, je m’en moquais. Je la tétai comme si ma vie en dépendait et je crois qu’elle le comprit. Elle dégagea totalement son sein du bonnet et le pressa contre ma bouche qui le dévorait. Lorsque j’eus envie de goûter le second, elle me le présenta pareillement et je recommençai ma tétée. Ce fut encore meilleur. Je pus caresser son sein droit tout en suçant le gauche qu’elle maintenait à ma disposition. Nous restâmes longtemps ainsi. Elle ne s’impatia pas. Elle eut un rire adorable quand j’enfouis mon visage entre ses mamelons. C’était mieux que dans mes rêves. Plus excitant. Elle le devina à ma façon de donner de petits coups de reins. Elle me repoussa délicatement et posa la main sur mon entrejambe tendu.

– Montre-moi ! exigea-t-elle d’un ton qui ne souffrait pas que je refuse.

C’était la première fois que j’allais m’exhiber devant une femme. Je retombai dans la gaucherie et la timidité rougissante. Alors elle défit elle-même la boucle de ma ceinture. Je retins ma respiration tandis qu’elle déboutonnait mon jean. Elle s’arrêta là et ordonna que j’assume de me dévoiler. D’une main tremblante, je baissai mon boxer et je sortis mon pénis indomptable. Elle le contempla durant quelques secondes, mais elle s’abstint soigneusement d’y toucher. Je ne sus pas définir l’éclat étrange de son regard, j’étais bien trop préoccupé par la situation pour m’en inquiéter outre mesure.

– Caresse-toi, me demanda-t-elle en s’adossant confortablement contre les coussins de la méridienne.

J’obéis, dopé par le désir qu’elle insufflait dans mes veines. Je ne pouvais détacher mes yeux de ses seins nus étalés sous mon nez. Mes mouvements devinrent rapidement plus brutaux. Elle m’arrêta.

– Viens, me conseilla-t-elle en me tendant la main.

Je pris position devant elle comme elle me l’indiqua. Mon cœur battait à tout rompre. Quand ses seins se refermèrent autour de ma queue, je poussai un soupir de bonheur. Elle bougea dans un rythme qui me donna très vite une idée de ce qui convenait de faire. Je commençai à onduler. Mon sexe était raide et brûlant. Je ne savais plus ce qui l’emportait du plaisir ou de la douleur. Claudia enfouit une main sous un des coussins et en ressortit un petit flacon. Elle l’ouvrit et versa un trait d’un liquide jaune légèrement parfumé. Une sensation de fraîcheur bienfaisante me soulagea. Ma verge brillante glissa beaucoup plus facilement entre ses globes accueillants. Claudia maintenait fermement sa poitrine en renversant la tête. Elle me parut sublime ainsi. Elle m’excitait tellement. Mes bourses se contractèrent et ma queue devint horriblement dure. Je sentis monter une jouissance inédite qui me lança plus rageusement à l’assaut des seins dont j’étais prisonnier. Elle ne s’en plaignit pas.

– Jouis, Jérémy, me dit-elle d’une voix un peu enrouée.

J’avais l’autorisation de ma maîtresse, je ne m’en privai pas. Je fus saisi par un orgasme si intense qu’il me tétanisa. Je ne pouvais plus faire un geste. Seul mon sexe crachait des jets de sperme qui inondaient sa gorge. Un râle sourd et rauque s’échappa de ma poitrine. Tout mon être était concentré dans mon membre raide qui subissait sans relâche les tourments d’un plaisir sans nom. Quand l’air

entra de nouveau dans mes poumons, il me fit plier. Incapable de me soutenir plus longtemps, je m'abattis contre le canapé.

Claudia était très calme. Je la dévorais d'un regard où devaient se mêler mon affolement, mon bonheur et l'amour que je lui vouais. J'étais mort, anéanti, sans aucune ressource. Elle m'avait vidé de tout ce qui me restait d'énergie. Elle ne se pressa pas de m'éloigner. Sous mes yeux ébahis, elle trempa le bout de l'index dans ma semence qui maculait ses seins et la porta à sa bouche. Elle le suçait tranquillement comme s'il s'était agi d'une véritable gourmandise.

– Vous aimez ? demandai-je dans un souffle.

– Tu as un goût subtilement épicé. Je présume que tu dois être meilleur encore à ta première éjaculation.

– Je ne sais pas, avouai-je, hagard.

– Tu n'as jamais goûté ?

– Non.

Sans attendre, elle récolta un peu du liquide blanc sur son doigt et le hissa à mes lèvres. Je le testai avec prudence.

– C'est... spécial.

– Qu'entends-tu par « spécial » ?

– Un peu amer.

Elle rit et se dégagea de mes bras. Elle quitta le canapé et disparut derrière le paravent. Quand elle en ressurgit, elle s'était correctement rhabillée. Moi, je somnolais plus ou moins, le sexe assagi et pendouillant par-dessus mon jean.

– Je crois qu'il est temps pour toi de rentrer, me dit-elle en couvant d'un regard plein de tendresse.

– Oui, maîtresse ! soupirai-je en me redressant.

– Tu es décidément un élève parfait.

## CHAPITRE 7

Je passai la meilleure nuit depuis longtemps. Je m'étais endormi, bercé par le souvenir des seins de Claudia me tirant une jouissance qui m'avait anéanti. Je n'imaginai pas que cela pouvait être à la fois si brutal et si doux. Je ne rêvais plus que de recommencer. Pour ça, je savais ce que je devais faire et j'étais prêt à tout mettre en œuvre pour obtenir les récompenses promises. Je voulais lui appartenir, corps et âme, je voulais lui obéir. En un mot, je l'aimais comme je ne pensais pas qu'il était possible d'aimer. Elle me tira du sommeil à l'heure habituelle.

– Bonjour, Jérémy, fit sa voix suave.

Je la saluai en contenant un bâillement.

– Comment te sens-tu ?

– J'aurais préféré dormir autant que j'ai joui.

J'entendis la délicate musique de son rire. Dans mon caleçon, ce fut aussitôt une symphonie.

– Quel exercice t'a semblé le plus difficile ?

– Les deux m'ont conduit à des plaisirs différents, mais tout aussi intenses. Peut-être m'a-t-il été plus dur de devoir me retenir.

– C'est pourtant ce que je vais exiger de toi aujourd'hui.

– Ai-je fait une bêtise ?

– Non, mais tu as mérité un peu de repos.

– Vous ne me donnez aucun exercice ?

– Aucun, si ce n'est de rester très sage.

– La journée risque de paraître longue.

– Ton ami s'inquiétera moins.

– Vous avez entendu ? rigolai-je en évoquant la vidéo tournée sous la pression d'un Thomas insistant.

– Tu as fait preuve d'une jolie persévérance. Il y avait de quoi faire débâter le plus volontaire des garçons.

– Il faut croire que ma motivation était supérieure.

Mon allusion fut accueillie par un bref silence, puis sa voix reprit avec plus de sérieux.

– À quelle heure seras-tu de retour ?

– Aux environs de dix-huit heures trente.

– Très bien ! À ce soir, Jérémy.

– Quelque chose me dit que vous allez me manquer.

– Tu risques, en effet, de penser à moi davantage que les jours précédents.

– C'est fort possible. Surtout depuis hier soir.

– J'ai presque regretté de ne pouvoir t'allaiter, plaisanta-t-elle.

Mon pénis eut un sursaut, mon cœur, un raté.

– Je vous aurais tétée à m’en rendre malade, avouai-je en pressant sur mon membre en rut.

– À ce soir, Jérémy, coupa-t-elle en contenant un rire.

Je restai quelques minutes supplémentaires au lit après avoir raccroché. J’admirai ma queue dressée en songeant aux propos de Claudia. J’avais hâte d’être déjà au soir, hâte de connaître ma récompense tout en le redoutant.

Que pouvais-je obtenir pour le peu d’efforts qu’elle exigeait de moi ?

Je me levai sans grand entrain. Une légère fatigue pesait encore sur mes épaules. Malgré tout, Thomas fut rassuré de constater que j’allais mieux. Je ne me précipitais plus aux toilettes à chaque intercoups, mon portable restait muet, ce qui ne m’empêchait pas de bander à l’approche de la sonnerie.

Livré à ma seule initiative, je me sentais désœuvré. Je retombai dans une routine purement scolaire qui me parut ennuyeuse. La matinée s’étira à l’infini si bien qu’à la pause méridienne, je cédai à la tentation. Je m’enfermai de nouveau dans les W.C. et je baissai mon pantalon. Je photographiai mon pénis gonflé et j’adressai un message à ma belle maîtresse la suppliant de me donner des devoirs qui m’aideraient à supporter le manque. Elle ne répondit pas. Préoccupé par le silence obstiné de mon téléphone, je fus moins concentré. Je guettai la fin des cours avec une impatience croissante. Lorsque l’alarme nous libéra, je bondis.

À dix-huit heures vingt, j’étais devant la librairie. J’entrai, un peu essoufflé, mais tellement content. Ma libraire préférée était assise à son comptoir, elle alignait des noms en consultant son écran d’ordinateur. Elle ne m’accorda qu’un regard furtif avant de poursuivre son relevé.

– Bonsoir, Claudia, risquai-je inquiet devant son abord indifférent.

– Tu as dix minutes d’avance, me fit-elle remarquer sans me saluer en retour.

– En quoi est-ce mal ?

– J’apprécie tout autant la ponctualité que l’obéissance.

Je compris d’un coup que j’avais commis une faute en lui envoyant le message.

– Je vous demande pardon, marmonnai-je. Mais je...

– Ce ne sont pas des excuses que j’attends de toi, mais un strict respect de tes engagements.

– Je sais, mais...

– Si tu protestes encore une seule fois, je te flanque à la porte.

Ses beaux yeux verts brillaient du plaisir qu’elle éprouvait à me bousculer. Pour ne pas perdre complètement la face, je me tins droit devant elle et patientai en me taisant.

– Tu peux aller travailler, me dit-elle d’un ton à peine radouci.

Sans broncher, je repris mon chemin vers le bureau. Je laissai la porte de communication entrouverte dans l’espoir de l’apercevoir, mais elle demeura extrêmement discrète dans sa boutique. Les rares bruits qui me parvinrent me faisaient inutilement tendre l’oreille, elle ne se montra pas une seule fois. Il était près de vingt heures à ma montre. Je perçus le claquement de ses talons avant qu’elle apparaisse. Malheureusement, son visage était toujours aussi fermé. Mon espoir de récompense s’envola.

– As-tu compris ? m’interrogea-t-elle à demi-mot.

– Oui, grommelai-je entre mes dents.

– Dans ce cas, tu peux rentrer chez toi.

Ma déception dut se lire sur mes traits. Elle me dévisagea en fronçant les sourcils.

– Tu es puni jusqu’à la fin de la semaine, ajouta-t-elle comme elle aurait tancé un enfant indiscipliné.

– En quoi consiste ma punition ?

– Je t’interdis de te masturber et de jouir jusqu’à lundi. Je t’interdis également de m’envoyer des messages que je ne t’ai pas réclamés. À partir de demain, tu seras ici, à l’heure exacte que tu auras annoncée, ni avant ni après. Chaque erreur se paye. Je ne veux entendre aucune lamentation ni aucune excuse. Cela devrait te permettre de te concentrer un peu mieux sur ce que tu as à faire.

De toute mon existence, c’était la première fois que j’essuyais un tel revers. Personne ne s’était jamais plaint de mon travail ni de mon comportement. Je subissais sa colère comme une humiliation. Une boule dans ma gorge devint gênante au point de me faire déglutir. Je baissai la tête.

– Regarde-moi quand je te parle, ordonna-t-elle. Approche !

Je quittai le bureau pour avancer vers elle. Malgré mes quelques centimètres de plus, je me sentis si petit devant cette femme sublimement autoritaire. Son décolleté magnifique agita le souvenir merveilleux de la veille et je m’en voulus d’avoir été si stupide. Elle leva la main et la fit glisser sur ma joue. Ce geste de tendresse me fit du bien. Comme par magie, je fus libre de respirer à nouveau.

– N’imagine pas que ça me fait plaisir de te punir, affirma-t-elle doucement. Il t’appartient de savoir où se situent ta place, ton devoir et les limites à ne pas franchir. Tu dois obéir aux règles, y compris à celles que tu te fixes toi-même sans y déroger, ne serait-ce qu’un peu, ne serait-ce qu’une fois. Ce serait un aveu de faiblesse. J’imagine que ce n’est pas ce que tu souhaites, j’entends donc que tu me le prouves.

– Je le prouverai, assurai-je, réchauffé par sa paume sur ma peau.

– Je n’en attends pas moins de toi.

– Je vais m’améliorer. Vous n’aurez plus à vous plaindre de moi.

– Il est tard. Je te raccompagne pour fermer la boutique.

Elle retira sa main de ma joue. Elle me manqua aussitôt. Ceci dit, je me sentais porté par une énergie nouvelle, un désir farouche de gommer cet échec, de devenir le meilleur pour lui montrer que j’étais digne de sa confiance et de son amour. Je rassemblai mes affaires et je la suivis jusqu’à la porte de la librairie. J’aurais aimé qu’elle m’embrasse, mais elle se contenta de me sourire et referma très vite derrière moi. Le rideau métallique descendit dans un petit bruit de moteur.

Je remontai chez moi d’un pas nonchalant. J’étais partagé entre la tristesse et l’espoir. J’eus une pensée pour mes anciens copains de classe moins brillants que moi, qui subissaient régulièrement les sévères mises au point de leurs parents. Je savais désormais ce que ça faisait. J’eus du mal à m’endormir. J’en profitai pour avancer dans la lecture de La Chartreuse de Parme. Il était plus d’une heure du matin quand la fatigue m’obligea à renoncer.

Le réveil fut impitoyable, le lendemain. Au contraire, mon téléphone posé sur le chevet resta muet. Le silence de Claudia était la pire des punitions. J’acceptais de ne plus me branler, je savais depuis peu que je pouvais résister. Mais son indifférence me rendait malheureux. Je me levai avec la ferme intention de récupérer tout le crédit que j’avais bêtement perdu à ses yeux.

Thomas, le premier, fut surpris de ma résurrection. J’éludai d’un haussement d’épaules. Ma participation en classe suscita l’intérêt de mes professeurs qui semblèrent découvrir ma présence. Nous eûmes quelques échanges extrêmement productifs. Au terme de cette journée de jeudi, je me sentis beaucoup mieux. Je fis le trajet jusqu’à la librairie sans me presser et il était très exactement dix-huit heures trente quand je fis tinter la clochette. Claudia mettait quelques livres en rayon. Elle me regarda venir avec un sourire.

– Tu transpires l’autosatisfaction, me taquina-t-elle en me toisant d’un œil bienveillant.

– J’ai passé une bonne journée.

- J’en suis très heureuse.
- Suis-je autorisé à vous dire que vous m’avez manqué ?
- Tu t’en arroges le droit, il me semble.
- J’en conviens.
- Je crois que tu as une dissertation à terminer.
- Je m’y mets immédiatement, lançai-je en me dirigeant vers le bureau.

Cet endroit qui me paraissait si mystérieux quelques jours plus tôt m’était devenu familier. Il favorisait mon inspiration, me forçait à la concentration, et me promettait des heures divines lorsque mes yeux se relevaient vers la méridienne où je rêvais de m’allonger de nouveau. Ma curiosité me conduisit derrière le paravent. Comme je le suspectais, il dissimulait un lavabo à l’ancienne surmonté d’un miroir aux moulures dorées. Cette pièce devait sûrement être une chambre avant d’être transformée en arrière-boutique. Je profitai des commodités pour me laver les mains. Je remarquai involontairement que les serviettes posées sur une étagère sous la vasque étaient brodées d’initiales. Un C en lettre d’or évoqua son prénom dans mon esprit. J’en déduisis que le S devait symboliser son nom. Au fond, ce détail n’avait pas beaucoup d’importance. Elle m’avait demandé de ne pas chercher à en savoir plus, je ne comptais pas le faire. J’allai m’asseoir derrière le bureau et je me plongeai dans le travail. Ma professeure me sortit de mes notes à près de vingt heures. Elle lut avec attention les cinq feuillets que je lui remis et approuva d’un signe de tête.

– Tes différentes parties sont équilibrées et argumentées. Je regrette toujours la faiblesse de ta conclusion.

- Je vais y réfléchir encore, dans ce cas.
- Ce serait une bonne chose.
- Je suppose qu’il est l’heure de filer.

Elle acquiesça en me souriant. Je rangeai mes affaires, m’apprêtant à prendre congé comme la veille, mais je fus arrêté net par ses doigts qui se levèrent vers mon visage et soulignèrent mes lèvres.

– Je suis fière de toi, dit-elle tout bas.

Ce fut le meilleur moment de la journée. Comme dans un rêve, je la vis approcher et se hisser jusqu’à ma bouche. Je n’osais pas bouger de peur de rompre l’enchantement. Je la laissai m’embrasser doucement. Hélas, cela ne dura pas très longtemps. Elle s’éloigna tandis que je flottais sur mon nuage. Je passai le seuil de sa boutique d’un pas léger. Elle me fit même un signe avant de disparaître. Ma cote de confiance fut dopée au point que je me remis au travail jusqu’à minuit pour terminer ce devoir. Quand je me glissai dans mon lit, Claudia accompagna mon endormissement. Par plaisir, je posai seulement ma main sur mon sexe gonflé.

Elle ne m’appela pas davantage au matin du vendredi. Je sus que je purgerais ma punition jusqu’au bout. Je fus tout aussi sérieux en classe que la veille et tout aussi ponctuel en arrivant chez elle. Mon enthousiasme retomba rapidement. Ce n’était pas elle qui se tenait derrière le comptoir, mais monsieur Albert.

- Bonjour, jeune homme, m’accueillit-il en me lorgnant par-dessus ses lunettes.
- Bonjour, Monsieur.
- Vous êtes à l’heure, c’est très bien.

Mon air ahuri le fit sourire.

- Claudia est très à cheval sur certains principes, n’est-ce pas ?
- En effet, bredouillai-je sans trop savoir où je mettais les pieds. Elle n’est pas là ?
- Elle a dû se rendre à une vente aux enchères. Elle m’a demandé de veiller sur la boutique et sur le fait que vous puissiez travailler à votre aise.

J'ouvris des yeux ronds.

– Cela semble vous surprendre, constata-t-il sans mal.

– Oui, un peu. C'est que je ne sais pas ce que...

—... Je viens faire dans cette histoire ? compléta-t-il avec un humour qui faisait friser sa fine moustache grise.

– Oui, admis-je en me pinçant les lèvres.

– Comment trouvez-vous cette librairie ?

– Très... attractive.

– Elle intéresse des gens passionnés de beaux ouvrages, des gens souvent très cultivés. Lorsqu'on y entre, on en garde généralement le souvenir. Imaginez ce que cela peut être quand on y a passé la moitié de sa vie.

– Vous êtes l'ancien propriétaire ? m'exclamai-je, ahuri.

– Tout juste, jeune homme ! Cette nouvelle a l'air de vous ravir.

– Parce que vous correspondez parfaitement à l'image que j'avais avant de venir ici la première fois. Je ne m'attendais pas à trouver... Claudia.

Ses yeux délavés brillèrent d'un éclat de malice et sa moustache se releva.

– Elle est divine, n'est-ce pas ?

– Il serait difficile de prétendre le contraire. Mais puis-je vous demander comment elle en est arrivée à vous remplacer ?

– Elle est sans conteste la plus belle, la plus fine, la plus intelligente et la plus cultivée des personnes qui ont franchi le seuil de cette boutique. Je n'ai pas d'héritier, je me suis dit que j'aurais été fier d'avoir une fille comme elle. Alors quand elle a évoqué son désir de me succéder ici, j'ai accepté, à condition qu'elle me conserve une petite place de temps en temps. En vérité, elle est merveilleuse avec moi.

– Pourquoi elle a tenu à reprendre votre librairie ?

– Elle souhaitait changer de vie sans pour autant quitter un univers qu'elle affectionne par-dessus tout.

– Elle n'a pas voulu me dire ce qu'elle enseignait.

– Elle est facétieuse, admit-il avec bienveillance. Elle était professeure agrégée de philosophie pour des classes préparatoires. Je sais que vous êtes en hypokhâgne. Cela ne me surprend donc pas qu'elle vous ait remarqué. Vous devez toutefois l'avoir particulièrement impressionnée pour qu'elle vous prenne ainsi sous son aile.

– Est-ce qu'elle fait souvent ça ? Je veux dire... a-t-elle déjà eu d'autres élèves comme moi ?

– Je ne pense pas qu'elle apprécierait que je dévoile ses petits secrets.

– Puis-je me permettre une dernière question ?

– Je vous écoute.

– Est-ce qu'elle est... mariée ?

J'avais noté la présence d'un anneau à sa main gauche la première fois que je l'avais vue. Cette bague avait disparu par la suite, mais ce détail revenait régulièrement harceler ma mémoire et ma conscience.

– Celui qui réussira à dompter cette femme n'est pas de cette planète, mon garçon ! ricana-t-il comme s'il s'agissait d'une bonne blague.

– Elle n'a personne dans sa vie ?

– Claudia est un être à part. Il faudrait être fou pour se risquer à vouloir se l'approprier.

Fallait-il être fou également pour se risquer à l'aimer ?

Je ne pouvais malheureusement pas poser cette question.

– Vous devriez vous mettre au travail ou c'est moi qu'elle va gronder, me prévint-il gentiment.

J'acquiesçai et j'allai prendre possession du bureau. Au fond, l'absence de Claudia m'avait permis cette rencontre très instructive. Ces détails de son existence, arrachés au mystère dont elle s'entoure, me rendaient plus amoureux d'elle. À près de vingt heures, monsieur Albert vint me trouver.

– Je ferme la boutique.

– Oh ! Oui, je range immédiatement.

J'étais déçu qu'elle ne soit pas encore rentrée, mais je n'avais pas le choix. Je rassemblai mes affaires et accompagnai monsieur Albert. Juste avant de sortir, je me tournai vers lui pour un ultime complément d'enquête.

– Puisque vous fermez de l'intérieur, je suppose qu'il existe un autre accès.

– Dans ces vieux immeubles, il existe toujours un autre accès, reconnut-il.

– C'est la petite porte qui donne dans le bureau ?

– Ah ! Celle-là conduit à une autre qui conduit elle-même ailleurs et c'est ainsi qu'on peut changer de quartier sans jamais avoir vu la lumière du jour.

Je compris qu'il ne voulait rien me dire, je me résignai.

– Bonsoir, Monsieur Albert.

– Bonsoir, Jérémy.

J'entendis le bruit de la grille dans mon dos tandis que je traversai la rue. Cette soirée particulière me laissait tout de même sur ma faim. Claudia me manquait.

\*\*\*

Je me réveillai tôt, le samedi matin. Je n'en avais pas spécialement envie, mais j'étais mu par une force irrésistible. Mon premier réflexe fut de consulter mon portable. Mon cœur bondit de joie en découvrant que Claudia m'avait envoyé un SMS. Hélas, il ne comblait pas mes vœux. Elle ne m'autorisait pas à aller la voir. Je poussai un soupir résigné et je me levai.

Je vis la grille monter devant la porte de la librairie à neuf heures précises. J'eus peur que sa propriétaire me surprenne à épier, je me reculai prestement. Je me retournai pour juger de l'aménagement du séjour. En quelques minutes, je procédai à un déménagement de la table qui me faisait office de bureau en l'approchant de la fenêtre. Il me suffisait ainsi de relever la tête pour apercevoir, en bas, la vitrine de la boutique.

Je passai là la plus grande partie de la journée, le nez tantôt plongé dans mes livres ou sur mon écran d'ordinateur, tantôt rivé au carreau. J'étais furieusement jaloux des clients qui pouvaient aborder Claudia. À défaut de la voir, j'imaginai sa tenue du jour, ses talons vertigineux, ses bas fins dont la jarretelle se cachait sous sa jupe étroite, son décolleté affolant s'ouvrant sur des seins que mes mains et ma bouche se languissaient de retrouver. J'aurais vendu mon âme au diable pour redevenir enfant entre ses bras et souder mes lèvres à ses tétons. Et je bandais encore et encore, et j'aimais ça. Plus elles étaient inconfortables, plus ces érections me donnaient confiance en moi. J'éprouvais avec bonheur les inconconvénients d'une virilité puissante qui ne demandait qu'à s'épanouir. Les yeux de Claudia fixés sur mon sexe, l'autre jour, m'en avaient donné l'assurance. Alors je subissais avec délice d'être à l'étroit et de sentir pulser mon pénis impatient.

J'eus un moment d'abattement quand je vis la lumière s'éteindre dans la boutique le soir venu. J'avais espéré inutilement. Pour tenter d'oublier ma déception, je m'affalai devant la télé. Je considérai avoir bien travaillé, de toute façon. Ce fut ce que je prétendis à ma mère lorsqu'elle

appela, le dimanche. Elle réclama de savoir quand j'allais leur rendre visite en Normandie. J'arguai de débuts difficiles et contraignants au point de vue de l'organisation pour justifier un report. Elle s'en désola, mais s'efforça d'être compréhensive. En réalité, je n'avais plus la moindre envie de m'éloigner de Paris.

Le dimanche me parut long et monotone. Je naviguai entre le canapé et la table, entre un livre et la télé. Ma plus grande distraction était de penser à ma chère maîtresse. J'étais pressé d'être au lendemain. Ce fut sans doute ce qui m'incita à me coucher tôt. Une bonne nuit de sommeil allait me préparer à aborder une semaine que j'espérais enrichissante.

## CHAPITRE 8

La semaine commença exactement comme je le souhaitais. Mon portable me tira des bras de Morphée. Je fis un bond dans mon lit et je me précipitai sur le téléphone.

– Bonjour, Jérémy, fit sa merveilleuse voix. Comment te sens-tu ?

– Comme quelqu'un qui a passé deux jours enfermé dans  $3 \cdot m^2$  avec des livres pour seule compagnie. Vous m'avez recommandé de travailler, c'est ce que j'ai fait.

– Je suis contente que tu m'aies écoutée, mais je peux te dire que ce n'est pas forcément la solution idéale. Il existe des méthodes moins abrutissantes et qui aboutissent à un meilleur résultat.

– Pourquoi m'avoir contraint à un tel régime, dans ce cas ?

– Je voulais voir comment tu te débrouillais seul.

Je compris à ce moment-là que j'avais été soumis sans le savoir à un autre test. Visiblement, je venais de subir un nouvel échec.

– Comme un pied, apparemment.

– Comme beaucoup d'élèves en classes préparatoires qui se lancent à corps perdu dans des études exténuantes sans doser leurs efforts ni ménager leur santé, leur moral et leur physique. L'être humain est un tout. Il ne faut rien négliger pour que l'ensemble fonctionne parfaitement.

– Dixit la prof de philo, la taquinai-je, fort de mes connaissances à son sujet.

– Monsieur Albert est un incorrigible bavard, dit-elle sur un ton léger qui me rassura sur son humeur.

– Il est gentil.

– Adorable, en effet. Si nous en revenions à nos moutons ?

– Je vous écoute.

– J'aimerais que tu me donnes ton emploi du temps exact, y compris celui du week-end.

– Puis-je savoir pourquoi ?

– Je vais tout simplement le réorganiser afin que tu sois plus efficace.

– En quelles matières ?

– En tout, mon cher !

– Cela signifie-t-il que ma punition est levée ?

– Elle est levée. Je t'attends au magasin ce soir.

– Je serai ponctuel.

– À ce soir, Jérémy.

– À ce soir, Claudia.

Je raccrochai, le cœur léger et la queue frétilante. Thomas fut surpris de mon excellente humeur. Lui ne décolerait pas d'un lapin que lui avait posé la rouquine incendiaire. Même s'il s'était consolé avec une autre volontaire, il ne supportait pas l'affront. Aussi surveillait-il l'entrée pour lui tomber dessus à bras raccourcis. La chevelure flamboyante de la demoiselle la mit rapidement dans la ligne

de mire de mon camarade. Je le laissai s'expliquer avec la fille et gagnai seul la salle de classe.

Je fus un peu surpris de l'accueil aimable que me réservèrent deux jeunes femmes assises un peu loin. Ce genre de chose ne m'arrivait généralement pas, j'étais plutôt du style transparent. Or en l'absence de mon compagnon, j'en déduisais que leurs sourires m'étaient bien destinés. Par politesse, je leur retournai leur salut et je m'installai. Thomas me rejoignit juste avant le début du cours. Il semblait soulagé d'avoir vidé son sac.

– On a rendez-vous ce soir, et je te jure que je vais l'exploser, me dit-il avec une détermination qui témoignait bien d'une volonté de vengeance.

Le Sieur de Sommeville entendait se faire justice. Même si je souris en l'écoutant, je ne partageais pas cette vision agressive des rapports sexuels où il convenait de terrasser sa partenaire pour en sortir plus glorieux et rassuré sur sa virilité. Moi, je ne rêvais que de la douceur de la peau de Claudia, de la tendresse de ses baisers, du moelleux de ses seins. Je me livrais volontiers sans lutter. Mon pantalon se tendit. Tout était parfait, le cours pouvait commencer. Durant ma pause déjeuner, je rédigeai l'emploi du temps que m'avait réclamé mon professeur particulier.

– Qu'est-ce que tu fous ? s'étonna Thomas.

– Je m'organise.

– Ne m'en parle pas, soupira-t-il en se calant dans le fond de sa chaise. Il faudrait que j'en fasse autant.

– Tu as bossé tout le week-end aussi ? demandai-je naïvement.

– Tu rigoles ? Je suis rentré dimanche à cinq heures du matin. Je me suis levé en début d'après-midi. J'étais complètement dans les vapes.

– Et comment comptes-tu t'y prendre pour travailler ?

– Arrête ! s'écria-t-il. On vient tout juste de commencer. On a le temps encore.

Très sceptique, je haussai les épaules. Il s'en moqua.

\*\*\*

L'après-midi fila comme de l'eau entre les doigts. Je n'en fus pas mécontent, loin de là.

– Pourquoi ne viens-tu pas boire un verre avec nous ? se fâcha Thomas en me voyant sur le point de prendre à nouveau la poudre d'escampette.

– Non, je ne peux pas, mais merci quand même.

– Tu ne vas pas te remettre au boulot ? On a fait que ça toute la journée, rouspéta-t-il.

– Euh, si, enfin... je suis attendu.

– Pourquoi tu ne dis pas carrément que tu as une petite copine ? Tu as peur que je te la pique ?

– Je n'ai pas de copine.

– Alors, c'est quoi ?

Acculé à inventer un prétexte qui me permettrait de me libérer durablement de ce harcèlement, je ne trouvai qu'une seule chose.

– Je bosse dans une librairie, pas loin de chez moi.

– C'est cool. Mais je ne pensais pas que tu avais besoin de travailler pour te faire du fric.

– Ça n'a rien à voir. C'est parce que j'aime bien.

– J'irai te rendre visite à l'occasion.

Je frémis à l'idée.

– Je ne suis pas certain que ça te plairait, me défendis-je aussitôt. Ce sont des vieux livres... genre antiquités.

– Oui, et alors ?

– Je suis désolé, il faut que je file, je vais être en retard.

– À demain, dans ce cas.

J’acquiesçai rapidement et je m’enfuis du lycée. Je dus accélérer le pas pour être à dix-huit heures trente devant la boutique. Ma précipitation ajoutée à l’émotion de retrouver Claudia me donnait chaud. Cette dernière s’en rendit compte en approchant de moi.

– J’ai été un peu retardé, expliquai-je quand elle a remarqua mes joues rouges.

– L’essentiel est que tu sois là.

Mon cœur s’envola. Elle me semblait plus belle encore après cette courte séparation. Elle portait une robe noire dont la couleur contrastait magnifiquement avec sa peau laiteuse. Sa poitrine en paraissait d’autant plus voluptueuse.

– As-tu le document que je t’ai demandé ? s’enquit-elle immédiatement.

– Oui, je l’ai.

Elle se dirigea la première vers le bureau dont elle referma la porte sur nous. Je tirai le papier de mon sac et le lui tendis. Elle le consulta avec attention, puis le déposa sur la table pour me juger de nouveau.

– As-tu été sage ?

– Comme un ange, répliquai-je du tac au tac.

Elle me sourit et avança jusqu’à me toucher. Je retrouvai avec bonheur le contact de sa main sur mon visage.

– Je savais que la leçon porterait ses fruits.

– C’était ma toute première punition, lui révélai-je, faussement boudeur.

– Gageons que ce ne sera pas la dernière.

– Je n’ai pas l’intention de vous décevoir davantage.

– Je ne suis pas déçue, Jérémy. Cela fait partie du jeu. Et j’ai l’impression qu’il te plaît beaucoup.

Son regard m’hypnotisait tandis qu’elle approchait lentement sa bouche de la mienne. Je sentis son souffle sur ma peau enflammée. Je bafouillai un « oui » à peine audible. Sa langue lécha doucement mes lèvres. Je me fis l’effet d’être une brindille au beau milieu d’un incendie. Je pris l’initiative de l’enlacer, elle ne me gronda pas. Au contraire, elle en profita pour se plaquer contre moi. Sous l’effet du frottement qu’elle imposait à mon pantalon, mon érection devint presque insupportable. Je perdis le contrôle de ma respiration.

– Inspire lentement, me conseilla-t-elle dans un murmure. Ton souffle régule la circulation de ton sang et favorise l’irrigation du cerveau.

J’obéis de mon mieux.

– Comment tu te sens ? me demanda-t-elle en me bécotant.

– Je ne savais pas qu’on pouvait souffrir d’addiction à la jouissance.

Claudia eut un ricanement amusé.

– Six jours d’abstinence t’ont convaincu de l’utilité de la chose ?

– Complètement.

– Je serais bien cruelle, n’est-ce pas, si j’exigeais que tu travailles dans ces conditions ?

Je serrai les dents pendant qu’elle se pressait davantage contre moi.

– Si vous jugez que c’est ce qu’il faut que je fasse, je le ferai, articulai-je en subissant les lancinantes pulsions qui agitaient mon pénis comprimé.

– Une si belle obéissance mérite d’être récompensée.

Elle me tira par le col de la chemise que j'avais pris soin de mettre plutôt qu'un tee-shirt qui aurait sûrement provoqué sa désapprobation. Je la suivis comme un pantin vers la méridienne devant laquelle elle m'arrêta. Je n'osais plus parler ni bouger. Je ne faisais que l'admirer pendant qu'elle déboutonnait mon vêtement et en écartait les pans. Ses mains se posèrent sur mon torse glabre avec une grande douceur, mais son contact suffit à me donner des frissons. Ce fut pire encore lorsque ses doigts passèrent sur mes tétons. Elle suivit ses gestes d'un regard très attentif. Mon ventre se creusa sous sa caresse. Elle eut un froncement de sourcils, mais ne fit pas de commentaire. Je savais ce que ma mère aurait dit. Ma maigreur n'était pas, hélas, en seule relation avec la quantité de nourriture que j'étais capable d'avalier. Elle devait être constitutionnelle, sûrement.

Je fus rapidement distrait de cette considération par l'offensive que mena Claudia en direction de ma ceinture. Elle ouvrit ensuite ma braguette, puis elle glissa une main experte dans mon pantalon et caressa mon sexe au travers du boxer. Je crus que j'allais jouir à la seconde, mais son regard me l'interdisait. Je m'efforçai donc de respirer comme elle venait de me l'apprendre. Par miracle, je parvins à résister.

Elle retira sa main et m'embrassa de nouveau. Ses paumes chaudes vagabondaient sous ma chemise. J'étais étourdi de sensations tellement agréables que je me rendis à peine compte qu'elle me repoussait lentement vers le canapé. Elle appuya sur mes épaules pour m'obliger à m'asseoir, puis se coula contre moi pour m'allonger sur les gros coussins posés contre le dossier. Grisé par ses baisers, je ne luttais en rien. Elle se mit à picorer ma joue, mon cou. Sa bouche parcourait ma peau, me faisant délicieusement frémir sous ses assauts. J'émis un petit cri de surprise quand elle s'empara de la minuscule pointe rose de mon téton droit. J'ignorais que ça pouvait être aussi sensible. Claudia se fit fort de me l'apprendre. Sa langue me tira un gémissement affolé. Je renversai la tête tandis qu'elle insistait à me lécher. C'était horriblement bon. Je pus reprendre mes esprits lorsqu'elle quitta ma poitrine pour poursuivre son voyage sur mon ventre. Je la voyais descendre inexorablement vers mon entrejambe. Je tremblais de plus en plus. Elle ne me laissa pas le choix. Sa main déterminée plongea dans mon pantalon et s'affranchit de la barrière de mon sous-vêtement. Je contins de justesse un autre cri.

– N'aie pas peur, me dit-elle tout bas en observant mon visage tourmenté. Regarde.

Elle brandit ma queue raide. Je me sentis soudain réduit à cette partie de mon anatomie dont elle s'était emparée sans vergogne. Je pris conscience de ma faiblesse et de ma fragilité à ce moment-là. Elle pouvait faire ce qu'elle voulait de moi. Elle me tenait entièrement. Sa main monta lentement, puis redescendit pareillement, veillant à parfaitement décalotter mon gland. Une goutte de liquide perla et coula sur la peau lisse et brillante. Je fus pris d'un petit vertige. Mon cœur battit plus fort. J'allais jouir avant même d'avoir pu profiter de ce moment véritablement magique. Par chance, Claudia ne bougeait plus. Elle se contentait de maintenir mon pénis et le contemplait comme si elle décomptait chaque seconde de ma résistance. Elle releva ses beaux yeux vers les miens, puis recommença à me branler très lentement.

Je me cramponnai aux coussins tandis que toute mon énergie semblait se concentrer dans ma queue de plus en plus dure. Je respirais à petits coups fébriles. Chaque inspiration s'accompagnait d'un gémissement, puis ces gémissements répétés devinrent un long râle. Je me tendis comme un arc sous la fulgurance de l'orgasme. J'étais en train d'exploser. Un jet brûlant comme de la lave parcourut ma verge et gicla pour s'abattre sur mon torse. Sous la pression qui continuait à le solliciter, mon sexe cracha une deuxième salve de semence épaisse qui macula mon ventre, puis une autre et une autre encore. Prisonnier de cette main autoritaire, j'étais contraint de subir jusqu'au bout la plus cuisante des jouissances. Dans un dernier soubresaut, mon membre laissa échapper quelques gouttes qui

dégoulinèrent sur ses doigts. C'était fini. Je venais de vivre le moment le plus intense de toute ma vie. Je ne parvenais pas à me ressaisir du choc. Elle me relâcha très délicatement. Cela me fit un effet terrible. Je respirais aussi vite que si j'avais couru un marathon.

– Je dois dire que c'est assez spectaculaire, commenta-t-elle en admirant les conséquences humides de ses caresses sur ma peau.

J'étais hors d'état de lui répondre. Elle m'adressa un regard étonnamment brillant et se pencha sur moi. Mon cœur eut un raté quand elle commença à lécher mon sperme sur ma poitrine. Étourdi, haletant, je fermai les yeux et me livrai à cette langue qui semblait se régaler de moi. J'étais en plein rêve. Claudia remonta jusqu'à ma bouche qu'elle força. Je reconnus le goût amer, il me parut plus âcre encore.

– Comment te trouves-tu aujourd'hui ? m'interrogea-t-elle en me libérant.

– J'avais entendu dire que c'était infect, ça l'est, incontestablement.

– Rares sont les femmes qui apprécient, en effet, confirma-t-elle.

– Et vous ?

– Suis-je en train de te donner l'impression de détester ça ?

– Non.

– Tu es délicieux, ronronna-t-elle en m'affolant de nouveaux baisers.

– C'est vrai ?

Elle me jeta un coup d'œil amusé et se releva. Elle disparut quelques secondes derrière le paravent et en revint avec une serviette. Elle se chargea elle-même de m'essuyer avec beaucoup de soin. Quand elle eut fini, elle me jugea d'un regard attentif.

– Lève-toi ! m'ordonna-t-elle.

J'obéis et me retrouvai presque au garde-à-vous devant elle. Elle fit glisser ma chemise de mes épaules et me la retira complètement.

– Enlève tes chaussures et ton pantalon.

Ma pudeur eut un sursaut. Je marquai une légère hésitation qui me valut une œillade sévère. Je me dis qu'après ce qui venait de se passer, je ne risquais plus grand-chose à me montrer nu devant cette femme. Elle m'examina à distance, de la tête aux pieds, puis elle disparut derrière moi. Je perçus sa chaleur dans mon dos. Ses mains glissèrent sur mes épaules.

– Je présume que tu n'es passionné par aucun sport.

– Pas vraiment, admis-je piteusement en devinant la raison de cette question. Je n'en ai pas tellement le temps.

– C'est généralement l'excuse idéale. Un esprit sain dans un corps sain, ça ne t'évoque rien ?

– Vieil adage, commentai-je.

– Tu es au moment de ta vie où tout est encore possible, Jérémy. Tant d'un point de vue intellectuel que physique. Il s'agit de prendre les bonnes décisions. Les femmes apprécient de se sentir en sécurité auprès d'un homme digne de ce nom.

– Je retombe en enfance quand vous dites ça.

– C'est justement parce que tu n'es plus un gamin que je te fais cette suggestion.

– Quel genre de sport ? cédai-je devant son argumentaire.

– Je ne vais pas t'envoyer te froter à une équipe de rugbymen, assura-t-elle en riant. Mais je connais un excellent coach qui pourra t'aider à te forger une silhouette harmonieuse.

– Je n'ai pas trop le choix, on dirait.

– Non, en effet.

- J’essayerai de faire de mon mieux.
- Je n’en attendais pas moins de toi.
- Et maintenant ? Que dois-je faire ?
- Où en es-tu de ta lecture ?
- À la moitié, environ.
- Tu as ton livre ?
- Oui.
- Donne-le-moi.

En tenue d’Adam, je traversai la pièce pour fouiller mon sac et en extraire l’exemplaire de La Chartreuse de Parme qu’elle m’avait offert. Elle me prit le bouquin des mains et alla s’asseoir sur la méridienne. Je la rejoignis sans trop savoir ce qu’elle attendait de moi.

- Allonge-toi là.

Je pris place comme elle me l’indiquait, la tête posée sur ses cuisses. Elle déplia le plaid sur moi pour que je n’aie pas froid. Elle ouvrit le livre à l’endroit où j’avais glissé un marque-page et en commença la lecture d’une voix terriblement envoûtante. Je me sentis immédiatement transporté dans un autre univers. Je fermai les paupières un long moment, grisé, détendu, heureux. Puis l’envie de la regarder fut la plus forte. Je contemplai ses lèvres rouges qui me racontaient cette histoire qui prenait une résonance nouvelle. Mes yeux se portèrent ensuite sur sa poitrine que soulevait sa respiration tranquille. Ma main monta vers son décolleté. Elle cessa de lire et me lorgna par-dessus le bouquin.

- Est-ce que tu m’écoutes ?

– Chacun des mots que vous prononcez se grave dans ma mémoire, assurai-je avec sincérité. Pouvez-vous continuer ?

Elle reprit là où elle s’était interrompue. J’effleurai sa peau fine et m’aventurai sous sa robe. Mes doigts rencontrèrent la dentelle de son soutien-gorge. Contrairement à eux, sa voix ne trembla pas. Claudia eut même un très léger sourire que j’interprétei comme un encouragement à m’engager. Je me redressai et embrassai son sein gauche au travers de son vêtement. Elle ne m’en empêcha pas. Du bout des doigts, j’écartai sa robe. Mes lèvres goûtèrent à sa peau. D’un geste plus audacieux, je fis jaillir son sein du bonnet qui le comprimait. Je soudai aussitôt ma bouche à son téton. La dernière phrase s’acheva dans un soupir. Elle poursuivit néanmoins son récit, sans se précipiter. J’écoutai béatement en lui suçant le mamelon. Le Paradis m’était offert. Sa main libre me caressait les cheveux et me quittait de temps en temps pour tourner la page avant de revenir me câliner. Dans ces conditions, je ne tardais pas à bander de nouveau sous la couverture douillette. Je n’avais pas envie que cela se termine. Je dégageai son autre sein de sa lingerie et me mis à le pétrir délicatement sans cesser de la téter.

- Ça devient difficile de lire ainsi, me prévint-elle entre deux phrases.

Je poussai un petit grognement plaintif en m’arrachant à ma délicieuse occupation.

- Encore un peu, s’il vous plaît.

Elle haussa un sourcil et détacha ma main de sa poitrine pour la guider vers le chapiteau que créait ma queue dressée sous le plaid.

- Je crois que ça ne te fera pas de mal, dit-elle en m’incitant à me masturber.

J’obéis sagement et commençai à me branler tout en aspirant son bouton saillant dont je ne me lassais pas. Je remarquai qu’elle appréciait quand ma langue le titillait. Je fus si habile qu’elle en bafouilla pour la première fois.

- Tu es un garnement, ricana-t-elle en faisant mine de se fâcher.

Ses beaux yeux verts étaient joueurs, je n'eus pas peur d'avoir commis une faute. Je la léchai de plus belle. Ma main s'activa nerveusement sur mon pénis gonflé. Elle entama la page suivante. Une immense joie me gagna. J'étais presque assuré qu'elle m'accorderait tout un chapitre. Et c'est ce qu'elle fit. À la dernière phrase, elle referma le livre, le déposa sur le canapé, puis elle me donna elle-même la tétée. Mes gestes devinrent saccadés et je respirai de plus en plus fort contre sa peau.

– Tu as fini tes devoirs, me dit-elle dans un murmure. Jouis, maintenant.

L'excitation que provoquèrent ces mots me rendit fou. Je tirai si fort que ses traits se tendirent et qu'un petit gémissement de douleur lui échappa. Inquiet, je m'arrêtai aussitôt. Elle caressa tendrement mon visage soucieux.

– Ça ne fait rien, assura-t-elle sereinement. Continue.

Elle me guida fermement jusqu'à son sein que j'avais maltraité et pressa sur ma tête jusqu'à ce que je me remette à le sucer. Elle se cambra même un peu pour me procurer plus d'aisance. Je recommençai aussi à me masturber. Pour me punir de lui avoir fait mal, je m'acharnais sans pitié sur ma queue en feu. Pendant ce temps, elle me cajolait avec une infinie douceur.

– C'est bien, Jérémy. Tu vas me donner ton plaisir jusqu'à la dernière goutte.

Je fus pris d'un vertige. J'eus envie de la mordre pour m'empêcher de hurler tant la jouissance fut puissante. J'étouffais mes cris en me remplissant la bouche de son sein. Je sentis mon sperme pleuvoir sur mon ventre. Puis plus rien, le néant, une petite mort. Je flottai dans une semi-conscience, blotti dans la chaleur d'un ange qui me maternait. J'aurais voulu m'endormir comme ça. Hélas, Claudia me priva de son biberon préféré et caressa mon front mouillé de sueur.

– Bébé est-il content ? me taquina-t-elle.

– Gardez-moi comme ça, implorai-je en me nichant dans son cou.

– Les meilleures choses ont une fin, Jérémy.

Je compris que la limite était atteinte. Je m'écartai à regret. Elle se leva pour me rendre la serviette et se rajusta pendant que je faisais disparaître mes épanchements. Je bondis sur mes pieds pour aller enlacer sa taille et la ramener contre moi. Elle, élégamment vêtue, et moi entièrement nu, cette scène avait de quoi remplir mes rêves jusqu'à mon dernier jour.

– Je n'oublierai jamais ce chapitre, affirmai-je en me pressant contre son corps rassurant.

– Enfant ! me gronda-t-elle gentiment en se dégageant une nouvelle fois de mon étreinte. Tu devrais te rhabiller, à présent. Je ne vais pas tarder à fermer.

– Quand ferez-vous de moi un homme ? réclamai-je sous le coup d'une impulsion.

– Quand tu te comporteras comme tel.

Son regard me fit comprendre que ma requête lui semblait vraiment puérile. Je me ressaisis très vite.

– J'y veillerai.

Elle hocha la tête et prit la direction de sa boutique. Juste avant qu'elle disparaisse, je la rappelai.

– Ai-je vraiment l'air d'un enfant ?

Je me tenais droit debout, à poil au milieu du bureau. Elle se retourna vers moi et me considéra avec sérieux.

– D'ici quelque temps, tu ne songeras plus à te poser cette question, me répondit-elle.

Elle me sourit et me laissa seul et dubitatif. Je me rhabillai sans hâte. Je me sentais fatigué tout à coup. Je rangeai mon livre dans mon sac et la rejoignis dans la librairie.

– Je suis prêt, annonçai-je tristement.

– Tâche de te reposer, me conseilla-t-elle en m'accom-pagnant vers la sortie.

– Bonne nuit. À demain.

– À demain, Jérémy.

Ces trois petits mots me remplirent de confiance. Ils étaient le présage de nouveaux plaisirs.

## CHAPITRE 9

– Bonjour, Jérémy.

Je relevai le nez de mon portable où je lisais un SMS que j'avais reçu. Devant moi se tenait l'une des deux filles qui m'avaient souri, la veille. La plus jolie, selon mes critères qui n'avaient rien de commun avec ceux de Thomas. Ce dernier devait avoir abusé de la soirée, il brillait par son absence en ce deuxième jour de la semaine. Je retournai un bonjour poli à la demoiselle, mais je me rendis compte avec un peu de confusion que j'ignorais son prénom.

– Valentine, me précisa-t-elle sans m'en tenir rigueur. Thomas n'est pas là ?

– Non, comme tu le constates.

– Séverine non plus.

Je supposai qu'il s'agissait de sa comparse blonde qui s'était également abstenue de venir. Thomas n'avait pas manqué d'attirer mon attention sur cette fille trop voyante à mon goût. Celle qui se tenait devant moi était plus discrète, certes, mais elle était largement plus charmante. Son visage fin lui conférait un air fragile. Ses yeux bordés de longs cils noirs très légèrement maquillés étaient d'une couleur chocolat assez étonnante. Elle me fit instantanément penser à une biche.

– Ça t'ennuie si je m'installe ici ? me demanda-t-elle en désignant la place vacante à ma droite.

– Non, pas du tout.

Elle réagit aussitôt comme si elle craignait que je change d'avis et s'assit près de moi. Son parfum envahit l'espace. Il n'était pas désagréable, mais je n'étais pas habitué à des fragrances si marquées. Elle déballa ses affaires tout en essayant de maintenir la conversation.

– Thomas est malade ?

– Je ne sais pas.

Elle repoussa ses longs cheveux châtain derrière son épaule et je reçus une autre bouffée odorante.

– Finalement, la défection de nos camarades nous permet de faire un peu connaissance.

– En effet.

Elle fronça les sourcils, sans doute un peu déçue par mon laconisme. Personnellement, je me reconnaissais bien là, j'étais toujours aussi intimidé avec les filles. Curieusement, celle-ci ne renonça pas, elle poursuivit son bavardage jusqu'à l'arrivée du professeur d'histoire. Durant le cours, par chance, elle fut attentive et prit des notes avec beaucoup d'application. Je remarquai son regard admiratif quand je répondis à des questions posées par notre enseignant. Je regrettai presque les vanes de Thomas. Ce dernier me surnommait « réponse à tout », dans des cas comme ça. Les yeux farouches de Valentine me dévisageaient avec une insistance qui me mettait un peu mal à l'aise. À l'issue de l'heure, elle se pencha contre mon épaule.

– Tu es très impressionnant, dans ton genre, me dit-elle. Tu parais timide, mais dès que tu es dans ton élément, tu es si différent.

Décidément, tout le monde s'accordait à me juger comme un extra-terrestre. Je ne laissai pas passer l'occasion de savoir ce qu'on me trouvait de si particulier.

– Qu’entends-tu par différent ?

– Tu fais preuve d’assurance. Ta voix ne résonne pas de la même façon. C’est un compliment, s’empressa-t-elle de préciser en me voyant sceptique.

– Je crois que j’avais compris.

Puisque nous avons fait connaissance et que nous semblions de bonne compagnie, elle demeura près de moi durant les cours suivants. Petit à petit, nos rapports devinrent plus faciles et nos échanges un peu plus personnels.

– Est-ce qu’il t’arrive de sortir, le soir ? me demanda-t-elle au détour de la conversation.

– Non, jamais. Et toi.

– Très rarement. Je n’ai pas l’intention de gâcher mes études.

J’approuvai d’un signe de tête et d’un sourire. J’appréciais qu’on soit sur la même longueur d’onde.

– Séverine se moque de moi à ce sujet. Elle aime beaucoup faire la fête, ajouta-t-elle

– Tout comme Thomas.

– Ça oui, je sais. Sa réputation fait déjà grand bruit.

Elle était belle quand elle riait. De petites fossettes creusaient ses joues. Elle jouait sans cesse avec ses cheveux sans forcément que ce soit par coquetterie. Il s’agissait plus sûrement d’un réflexe qui trahissait sa nervosité. Son regard insistant paraissait attendre une réaction de ma part. Je haussai les épaules sans émettre de jugement sur celui qui partageait habituellement mon quotidien.

– Vous vous connaissez depuis longtemps ? demanda-t-elle après avoir tergiversé.

– Nous nous sommes rencontrés à la rentrée pour la première fois.

– Ah ! lâcha-t-elle avec un soupçon de soulagement dans la voix qui suscita ma curiosité.

– Ah, quoi ?

– Non, rien, se défendit-elle. C’est que vous paraissez tellement dissemblables, tous les deux.

Je compris son allusion.

– Nous n’avons pas grand-chose en commun, en effet, mais nous nous entendons bien. En dehors du lycée, chacun fait ce qui lui plaît, précisai-je à toutes fins utiles.

Ses joues se teintèrent d’un joli rose. Nos regards s’accrochèrent et le courant passa. Dès lors, nous bavardâmes librement, mais toujours sérieusement. Valentine pratiquait peu l’humour, ça me changeait. Finalement, je fus surpris d’être déjà au soir et plus encore de n’avoir pas bandé depuis le matin. Cette fille m’avait détourné de mes pensées ordinaires.

\*\*\*

Claudia nota mon humeur dubitative à mon arrivée dans la librairie. Elle approcha de moi en m’observant.

– Comment s’appelle-t-elle ?

Pris en faute, je rougis stupidement.

– Comment savez-vous ?

– Je ne pense pas que tu te sois aspergé d’eau de toilette fleurie, ce matin.

– Non, bredouillai-je, penaud. Mais ce n’est pas ce que vous croyez.

– Je ne crois rien, je te demande seulement son prénom.

– Elle s’appelle Valentine. Elle s’est installée à côté de moi toute la journée. Je dois dire que son parfum est... entêtant. Mes vêtements en sont imprégnés.

– Pourquoi prends-tu cet air navré ? Ce n’est pas ce que tu voulais ?

– Non. Elle a profité de l’absence de Thomas pour me tenir compagnie.

– Pourquoi t’en défends-tu ?

Elle souligna l’arête de ma mâchoire du bout de son index. Je me figeai, sous le charme de ses magnifiques yeux verts.

– Mais parce que je...

– Parce que tu ? m’encouragea-t-elle d’une voix suave.

– Vous le savez bien.

– Que suis-je censée savoir ?

Poussé dans mes retranchements, je devais faire appel à tout mon sang froid. Sa bouche et son décolleté à portée de ma main me tentaient furieusement.

– Vous êtes en train de me rendre dingue, cédaï-je.

Elle réprima un sourire étrange et approcha encore, m’obligeant à affronter son regard clair.

– J’ai plus du double de ton âge, dit-elle en haussant un sourcil d’un air pointilleux. Je suis à une époque de ma vie où ça ne m’est pas très difficile d’impressionner un garçon comme toi. Sans doute des âmes bien pensantes condamneraient-elles mon comportement à ton égard. Je ne prête cependant aucune attention à ce genre de considérations. Toutefois, il existe certaines limites et je ne prétends pas avoir tous les droits sur toi. Je comprendrais parfaitement que tu sois sensible à l’attrait de la jeunesse et aux sirènes de l’amour. Tout ce que je te demande, c’est de me le préciser avec franchise, auquel cas, je te rendrai ton entière liberté.

– Non ! m’exclamai-je dans un élan qui me précipita dans ses bras. Je me moque de cette fille. S’il vous plaît !

– S’il me plaît, quoi ?

– Faites de moi un homme. C’est avec vous que je veux apprendre.

Elle caressa mes cheveux, puis m’écarta d’elle.

– Je n’avais pas l’intention de reprendre ma parole, affirma-t-elle doucement. Il s’agissait simplement d’une mise au point. Je tiens à ce que tu sois honnête et sincère en toutes circonstances.

– Je le serai, promis-je, rassuré.

– J’ai quelque chose à faire d’urgent, me sourit-elle en me repoussant vers le bureau. File ! Je te rejoindrai tout à l’heure.

Je hochai la tête et j’allai m’installer dans la pièce voisine en laissant la porte de communication entrouverte. Je l’entendis discuter au téléphone. Elle menait une négociation sur une collection de livres qui l’intéressait. Je m’amusais à l’écouter déployer toute la batterie d’arguments auxquels, moi, j’aurais bien été incapable de résister. Son correspondant semblait largement plus coriace que moi. J’en déduisis que lui ne devait plus être puceau depuis longtemps.

Malgré moi, je songeai à Valentine. Je ne comprenais pas qu’elle ait pu s’immiscer entre nous. Entre elle et mon initiatrice, aucune comparaison n’était possible. Peut-être cette dernière avait-elle peur de la concurrence de la jeunesse. Je ne prétendais pas que son âge n’avait aucune importance, c’était précisément ce qui la rendait si sûre d’elle, si attirante, si belle. J’aimais tout en elle, son visage de porcelaine, ses yeux tellement expressifs, ses cheveux toujours noués dans un chignon strict, son décolleté affolant, son corps aux courbes généreuses, ses caresses rassurantes. Elle incarnait la femme idéale, mon fantasme absolu. J’avais envie d’elle, envie qu’elle donne encore le sein, qu’elle m’ordonne de jouir. Je fus heureux de bander de nouveau. Quand ses talons résonnèrent sur le parquet, mon cœur bondit. Elle approcha de ma table de sa démarche ondulante qui me subjuguait et s’intéressa à mes maigres notes.

– Tu n’es pas très motivé, ce soir, devina-t-elle tandis que je lorgnais sa poitrine.

– J’ai envie de vous, dis-je sans détour.

– Crois-tu que tu mérites une telle récompense ?

– Sans doute pas.

– Je suis contente que tu le reconnaises.

– Je ne me laisserai plus distraire, je le promets, me pressai-je d’ajouter de crainte qu’elle ne me chasse encore de chez elle.

Elle caressa ma joue de ce geste tendre qui me bouleversait immanquablement.

– Suis-je puni ? demandai-je timidement.

– Non.

Je me levai du fauteuil pour la prendre dans mes bras. Je me penchai sur ses lèvres ; elle me les accorda. J’en ressentis comme une fierté qui me fit redoubler d’audace. Ses mains arrimées à mes hanches ne me repoussèrent pas. Il me sembla, au contraire, qu’elle s’abandonnait à mon étreinte. Emporté par mon élan, je m’arrachai à sa bouche pour picorer son cou. Elle renversa la tête. Ce geste me libéra. Je n’eus aucune hésitation à m’emparer de ses seins et à les dégager de leur prison de dentelle. Elle prit appui sur la table et s’offrit sans réserve à ma dévorante gourmandise. Dans un grognement de plaisir, je passai d’un téton à l’autre pour les sucer vigoureusement. Je les léchai, les mordillai tour à tour. Soumis à ce traitement impitoyable, ils devinrent follement appétissants. Elle ferma les yeux et posa une main sur mon crâne, m’encourageant ainsi à continuer. J’empoignai ses mamelons et les pétris en même temps que je tirai sur ses pointes roses épanouies. Mon pénis dardait à une cadence insupportable.

– Je vais encore jouir dans mon slip, grommelai-je en enfouissant mon visage entre ses seins que je maintenais serrés.

– Donne-moi ta queue, souffla-t-elle.

Ces mots firent comme une détonation dans ma tête. Sans réfléchir, je m’écartai d’elle pour déboutonner mon jean et lui offrir ce qu’elle m’avait si bien réclamé. Elle descendit lentement et mit un genou au sol, devant moi. D’une main légère, elle s’empara de mon sexe dressé sous son nez. Je la regardais, le cœur battant, et le souffle court. Cela ne m’empêcha pas de pousser un râle d’étonnement quand elle lécha mon membre sur toute sa longueur. Elle parcourut mon gland sensible, puis elle ouvrit la bouche. Je cessai net de respirer, j’étais sous le choc. Je contemplais avec fascination ma bite qui s’enfonçait entre ses lèvres rouges.

Elle me garda quelques secondes ainsi, sans bouger, puis elle commença à aller et venir lentement. Je déglutis, hagard et stupéfait. Même dans mes rêves, je n’imaginai pas que cela puisse être aussi bon. Elle accéléra un peu le rythme et je crus défaillir. Ce fut à mon tour de prendre appui contre la table pour ne pas flancher. Elle me relâcha un instant. Sa langue harcela mon gland, en souligna la couronne en me tirant des plaintes ravies. Je n’eus pas le temps de reprendre mes esprits que je fus de nouveau englouti. Sa succion devint plus forte. Je voyais ses joues se creuser, je subissais ses assauts plus rapides. J’eus peur de jouir avant qu’elle ne me l’autorise, elle le comprit. Elle lécha une petite goutte qui perlait à l’extrémité de mon sexe prêt à exploser et dirigea l’arme sur ses seins.

– Viens, me dit-elle tout bas.

Elle obligea ma propre main à me donner le coup de grâce. En serrant les dents, j’éjaculai sur sa poitrine offerte. Je pris autant de plaisir à ressentir cet orgasme qu’à admirer ce magnifique spectacle. À bout de souffle, je laissai retomber ma main. Claudia se releva devant moi et se renversa à demi sur la table en m’entraînant avec elle. Je compris l’invitation et je me mis à lécher ma semence généreusement répandue sur sa peau. Elle me parut moins amère ainsi. Consciencieusement, je

nettoyai de ma langue chaque centimètre de sa poitrine et de sa gorge que j'avais souillé. Quand j'eus fini, j'allai poser un baiser sur ses lèvres en la remerciant.

– Tu n'en méritais pas tant, me taquina-t-elle.

– Je sais.

– Tu vas avoir du travail à rattraper.

– Je m'y mettrai en rentrant.

– Alors, file d'ici ! me conseilla-t-elle en soulignant ma bouche du bout des doigts.

J'obéis sans rechigner. Je me rhabillai convenablement et je la rejoignis dans la boutique après avoir rassemblé mes affaires. Elle me flanqua à la porte, comme s'il ne s'était rien passé d'extraordinaire. Elle me souhaita toutefois une bonne nuit avant de refermer.

Comment ma nuit pouvait-elle être autrement que bonne après cela ?

Je venais de vivre ma toute première fellation. Le rêve de tous les hommes sur cette planète. Je traversai la rue comme sur un nuage.

## CHAPITRE 10

Je me réveillai sous l'effet d'une tension formidable. Mon érection prisonnière du caleçon proclamait ses envies de liberté. Je poussai un soupir désolé, il était à peine six heures. Même si Claudia ne m'interdisait plus de me faire jouir seul, je savais qu'elle aimait que je lui réserve le meilleur de moi-même. Je refusai donc de me soulager. J'ôtai néanmoins mon vêtement gênant et m'installai confortablement contre les oreillers, les jambes écartées et la verge plaquée contre mon ventre. Je profitai de ces quelques minutes paisibles pour revivre, en pensées, ce merveilleux moment de plaisir de la veille. Mon sexe subit quelques palpitations et mes bourses se contractèrent. Sous mes paupières closes, je revoyais sa langue parcourir ma peau, caresser mon gland rose et brillant. Il me semblait pouvoir encore sentir sa douceur et sa chaleur. Un élancement dans mes testicules m'obligea à les prendre en main. J'eus un sursaut quand le téléphone me surprit. Ma voix était éraillée au moment de répondre à son bonjour, elle devina immédiatement.

– J'adore bander en pensant à vous, confia-je, sans honte, comme chaque fois que nous étions ainsi à distance et que ses beaux yeux ne m'intimidaient pas.

– Rien ne t'empêche de recommencer plus tard.

– Mon sperme n'aura peut-être pas la même saveur.

– Dans la mesure où c'est toi qui t'en régales, ça ne me dérange pas.

Je rougis bêtement. Elle avait raison et je m'en amusais a posteriori. Cette femme était capable de me faire faire n'importe quoi.

– Alors, j'ai le droit ?

– Oui.

– Ça ne sera pas difficile, soufflai-je en me caressant.

– Tu essaieras tout de même d'être sage et concentré durant la journée.

– Sans faute. Je tiens à ma récompense.

– Tu l'auras, si tu es à la hauteur.

– Je le serai.

– À ce soir, Jérémy.

Sitôt qu'elle eut raccroché, j'empoignai mon sexe à deux mains. Tandis que l'une pétrissait mes testicules, l'autre allait et venait en cadence sur ma hampe gonflée. Quelques petites minutes de ce traitement énergique suffirent à m'amener à la limite. Je me raidis contre l'oreiller pendant que mon pénis crachait son flot blanc. Je me détendis en m'efforçant de respirer lentement. La tension retomba très vite. Par jeu, je trempai mon index dans ma semence et le portai à ma bouche. Son amertume me fit grimacer. Seule la peau de Claudia me la rendait acceptable.

Je me levai d'un bond et filai sous une douche impérative. Un quart d'heure plus tard, je pris le chemin du lycée avec la ferme intention de tenir mes engagements. Je sus très vite que ce serait le cas. Thomas était de retour. Sans que je le lui demande, il justifia son absence de la veille par la nécessité

de récupérer de sa nuit.

– Je crois que j’ai un peu abusé des substances toxiques, rigola-t-il sans s’en cacher.

– Ça te jouera de mauvais tours, le prévins-je amicalement.

– Ce que tu es sérieux !

Il m’envoya une petite tape sur l’épaule et s’installa plus à son aise sur son siège. Valentine fit son entrée et vint m’embrasser comme si nous étions de bons vieux copains. Elle fut aussitôt invitée à en faire autant pour mon voisin qui se brancha directement en mode drague intensive. Si elle lui accorda l’embrassade qu’il réclamait, elle se rapprocha très vite de moi. Par chance, l’arrivée du professeur de philosophie dissuada le revenant de vouloir en savoir davantage immédiatement. Hélas ! Je devinai au clin d’œil qu’il m’adressa que ce n’était que provisoire. Il profita opportunément d’un intercoours durant lequel elle s’absenta pour passer à l’offensive.

– Je rêve où cette nana t’a dans le collimateur ?

– Valentine est sympathique, en effet.

– Sympathique, me singea-t-il en secouant la tête. Mais enfin, c’est du tout cuit, qu’est-ce que tu attends ?

– Rien.

– Tu déconnes ou quoi ?

– J’ai autre chose à faire que de me soucier de ça. Et puis, elle est très sérieuse, je ne crois pas qu’elle soit intéressée par autre chose que ma conversation.

– C’est ça, et moi, je suis le pape ! Toutes les nanas pensent au cul, mais il y a celles qui l’assument, et celles qui se la jouent Sainte Nitouche. Je te parie tout ce que tu veux que ta Valentine est du genre à mouiller la petite culotte à la première occasion. Celles qui paraissent les plus coincées sont, en général, les pires.

Je ris malgré moi. Derrière son apparence de fils de bonne famille, cet individu était un goujat fini, grossier et obsédé. Dans ce registre, il dépassait même plusieurs de mes anciens copains de lycée. À l’époque, ma mère se lamentait de me voir les fréquenter, mais c’était là ma seule entorse à la bienséance, une façon de m’affranchir de l’étiquette de garçon parfait. Si je m’amusais de leurs propos parfois vulgaires, je n’en faisais pas mon ordinaire. À bien y réfléchir, Thomas m’offrait une nouvelle petite bulle d’indécence et de liberté de langage. Une bouffée d’oxygène dans un univers trop policé et purement intellectuel. Aussi, lorsque Valentine revint s’asseoir près de moi, je la considérai différemment. Elle m’adressa un large sourire en rejetant ses cheveux parfumés derrière son épaule. Je reçus un coup de genou discret de la part de Thomas.

– Qu’est-ce que tu fous ? marmonna-t-il entre ses dents.

Je réfutai d’un geste.

– T’es trop con !

Son verdict ne me surprit guère. Au cours de la pause suivante, je le soupçonnai de s’échapper délibérément, nous laissant, elle et moi, dans un tête-à-tête dont elle profita uniquement pour approfondir un point de philosophie qui lui posait problème. Il nous rejoignit quelques minutes avant le début de la séance.

– Oh ! En pleine conversation, commenta-t-il d’un air exagérément narquois. Je vous dérange ?

– Non, nous avons fini, répondit-elle naïvement en tombant dans le piège. Jérémy est génial. Merci, ajouta-t-elle d’un ton plus gentil en posant la main sur mon bras.

Comme je le craignais, il n’attendait que ça.

– Vous êtes trop choux, tous les deux, se moqua-t-il. Mais bon, on n’est plus au XIX<sup>e</sup> siècle, vous

savez qu'il existe une forme de dialogue plus direct ?

– De quoi parle-t-il ? s'inquiéta-t-elle en me regardant d'un air effaré.

– Je crois qu'il est en train de suggérer que nos relations sont trop polies.

– Je ne suggère pas, j'affirme, reprit le trublion.

– Thomas, occupe-toi de tes fesses, lui rétorquai-je en riant.

– Mes fesses vont bien, merci. Les tiennes auraient besoin de se bouger, par contre. Ma pauvre ! soupira-t-il en se penchant vers Valentine. Si tu veux un mec dans ton lit ce soir, il va falloir que tu en choisisses un autre, celui-là est foutu pour la cause.

– Qu'est-ce qui te fait dire que je veux un mec dans mon lit ?

Sa relance m'étonna. Personnellement, je n'aurais pas donné suite à de tels propos. Je ne comprenais décidément pas les filles et leur fichue manie de vouloir absolument avoir le dernier mot. Trop content de saisir cette perche, Thomas entama son numéro de séducteur.

– Une poupée comme toi ne peut décevoir pas dormir seule.

– Qui te dit que je dors seule ?

– Et quelle espèce d'animal a l'honneur de partager ta couche, une autre jolie chatte ?

– Désolée de te décevoir, mais c'est un chat.

– Un attrait pour les mâles ?

– On t'a déjà dit que tu étais lourd ?

Tenaillé entre les deux jouteurs, je comptais les points en silence. Je finis par me lever et sommer l'enquiquineur numéro un d'échanger sa place avec moi afin d'avoir une chance de suivre le prochain cours. Valentine m'adressa un regard affligé que j'ignorai. Elle ne pouvait s'en prendre qu'à elle-même. Ravi d'une telle opportunité, lui ne la lâcha plus. J'entendis leurs chuchotements durant presque toute l'heure. Quand la sonnerie nous libéra, je constatai que mes voisins turbulents discutaient désormais le plus normalement du monde.

– Tu pars au boulot ? me demanda Thomas.

– Oui.

– Tu travailles ? s'étonna-t-elle en se levant à son tour.

– Notre ami fait des heures supplémentaires en librairie, s'empressa de raconter le grand bavard qui me faisait office de copain.

J'aurais préféré que ce mensonge reste cantonné à notre duo, c'était raté. Je vis les yeux de la jeune fille s'éclairer d'une lueur alarmante.

– Ce n'est pas à proprement parler une librairie, c'est... davantage un antiquaire, me défendis-je.

– Oh ! J'adore ça, les vieux livres !

Je m'enfonçais. Je ne vis alors de salut que dans la fuite. Thomas me rattrapa juste avant que je passe la porte. Il approcha de mon oreille et sa voix se fit murmure.

– Pour ton info, je viens d'inviter Valentine à boire un verre, elle a accepté. Ça ne t'ennuie pas ?

– Aucunement, affirmai-je pareillement.

– Je te tiendrai au courant de l'état de sa petite culotte.

– J'aimerais pouvoir conserver des relations normales avec les gens qui nous entourent. Te serait-il possible de garder ce genre d'informations pour toi ?

– Tu vas rater quelque chose.

– Vraiment, très peu pour moi.

– Tu es affligeant.

Je concédai un éclat de rire et je m'enfuis. Tandis que le métro me ramenait chez moi, je repensais à

Valentine. Ça ne me regardait pas, mais j'espérais tout de même que Thomas se trompait à son sujet. Elle semblait si sage, tranquille et sérieuse. Je me demandais à quel point je pouvais me leurrer au sujet des femmes. Claudia était d'ailleurs le plus grand des mystères pour moi, mais, curieusement, j'acceptais de ne poser aucune question. Dès que j'étais près d'elle, j'étais dans un autre univers où plus rien n'avait d'importance. Elle seule comptait.

Je fis tinter la clochette en constatant ma ponctualité avec satisfaction. Le silence m'accueillit. Intrigué, je m'avançai vers fond de la boutique. Je perçus enfin le petit grincement habituel de la porte de communication, puis les talons de la propriétaire des lieux. Alors que je m'apprêtais à la saluer, je vis apparaître son coursier dans l'encadrement. Le dénommé Sven me toisa avec un étonnement amusé.

– Encore lui ? lança-t-il à l'adresse de sa patronne.

– Tu ferais mieux de partir, lui répondit-elle sans émotion particulière.

– Il est comment ?

– Si tu prononces un mot de plus, je te jure que je te flanque dehors sans état d'âme.

Il se pinça les lèvres et opina en signe de soumission, puis il avança vers moi en me détaillant de la tête aux pieds. Il mourait d'envie de faire d'autres commentaires, mais il prenait suffisamment la menace au sérieux pour se contenir. Claudia insista néanmoins.

– Va-t'en, Sven ! Maintenant.

Ils échangèrent un regard chargé de sous-entendus.

– À vendredi ? interrogea-t-il avant de sortir.

– Comme convenu.

Il hocha la tête et s'en alla pour de bon. Claudia retrouva aussitôt un visage moins fermé. Ses beaux yeux me dévisagèrent avant de me sourire.

– Viens ! dit-elle en m'invitant à la suivre vers le bureau où elle se tenait quelques minutes auparavant avec ce type arrogant, mais tout aussi obéissant que moi.

Tout à coup, je fus saisi d'un soupçon lorsque je découvris le plaid froissé sur la méridienne. D'ordinaire, tout était impeccablement rangé dans cette pièce. Bien sûr, l'apparence de Claudia était parfaite, pas un cheveu ne dépassait de son chignon, mais j'avais pu constater moi-même avec quelle facilité elle reprenait contenance. Se comportait-elle avec ce Sven de la même façon qu'avec moi ?

Était-il lui aussi un de ces « élèves » en plus d'être son coursier ?

Elle m'observait avec prudence tandis que je me laissais peu à peu gagner par le doute et la jalousie. Elle avança jusqu'à me toucher et me priva de mon sac. Ses doigts vinrent ensuite souligner mes sourcils froncés.

– Qu'est-ce que tu as ? m'interrogea-t-elle doucement.

– Que voulait-il dire par « Il est comment » ?

Mon ton fut plus agressif que je l'avais prévu, le regard de Claudia se durcit.

– Sven a le défaut d'être provocateur. Tu ne devrais pas accorder d'importance à ses propos.

– Par chance, il vous obéit.

Mon insinuation la fit sourire.

– Comme toi, confirma-t-elle sans aucun scrupule.

– Est-il comme moi à tous points de vue ?

– Serais-tu jaloux ?

Je rougis sous l'effet de la colère et de la confusion. Je m'affranchis de cette soumission qu'elle m'imposait et je repoussai sa caresse.

– J’aimerais bien savoir, grommelai-je.

– Dans ce cas, tu peux t’en aller, toi aussi.

La sentence tomba, nette et impitoyable. Elle s’écarta sans afficher plus d’émotion qu’elle n’en avait eue pour Sven. Mon cœur cessa de battre une seconde entière. Je restai figé devant elle comme si je refusais de me plier à ce qu’elle venait de dire. Puis je me rebellai en secouant la tête.

– Je ne veux pas m’en aller.

– Alors, respecte tes engagements et arrête de poser des questions inutiles.

– Je suis jaloux, avouai-je piteusement.

– La jalousie est un sentiment encombrant. Une perte de temps et d’énergie.

– Elle ne se commande pas.

– Si.

Son affirmation me laissa sans voix. Claudia approcha de nouveau. Ses doigts glissèrent sous mon menton et m’obligèrent à la regarder.

– Elle s’apprivoise, expliqua-t-elle plus doucement. Si tu ne peux l’éradiquer, apprends au moins à la faire taire. Cela t’économisera de vaines épreuves.

– Comment ?

– En te contentant de la part qui te revient sans loucher sur celle du voisin. Si tu estimes que les autres ont mieux ou plus que toi, tu seras toujours insatisfait et malheureux.

– Je voulais juste savoir, protestai-je.

– Tu ne devrais te soucier que de ton sort. Le reste ne te concerne pas.

– Ça me concerne quand je suis pris à partie par ce mec qui, lui, en sait bien plus que moi.

– Il n’a que le mérite de me connaître depuis plus longtemps que toi.

– Et de se douter de ce que nous faisons ?

– Je n’ai aucune envie de me justifier devant toi, s’agaça-t-elle. Je fais ce que bon me semble et comme je l’entends. Je n’ai de comptes à rendre à personne, pas plus à toi qu’à un autre. Est-ce que c’est clair ?

Mes soupçons amplifièrent au point de penser que Claudia croquait du minet comme d’autres croquent des pommes. Je n’étais ni le premier, ni le seul, ni le meilleur pour elle. J’étais un simple jouet entre ses mains habiles et manipulatrices. Mon orgueil subit un revers. Mon attitude raide et butée la persuada de ma colère. Elle me considéra avec sérieux.

– Si tu n’es pas capable d’intégrer ça, ce n’est pas la peine de continuer, Jérémy.

– Vous n’éprouvez donc aucun sentiment ?

– Le problème ne vient pas de moi.

– Ça te ferait chier de me répondre ? m’énervai-je en usant d’un tutoiement inédit et d’un vocabulaire inhabituel en sa présence.

Elle me foudroya d’un regard glacial qui me fit presque regretter mon emportement.

– Ne me parle pas sur ce ton, dit-elle avec un calme menaçant.

– Je crois que je devrais rentrer chez moi, marmonnai-je en battant en retraite.

– Je pense que ça vaut mieux, en effet.

Je baissai la tête, vaincu par le découragement et la tristesse autant que par la colère.

– Je ne sais pas si je reviendrai, annonçai-je sans avoir réfléchi.

Elle haussa un sourcil. Ce fut l’unique manifestation de son émotion, car sa voix ne trembla pas.

– Tu es libre de tes choix. Il conviendrait cependant que tu les affermisses et que tu les assumes jusqu’au bout. Ton vœu était de devenir un homme, pas une girouette.

Je soutins son regard quelques secondes, puis j'attrapai mon sac. Je ne la saluai même pas avant de m'éloigner. Le tintement de la clochette fut mon seul au revoir.

## CHAPITRE 11

Je passai une nuit affreuse. Sans relâche, je ruminai ma déception.

Comment avais-je pu être aussi stupide ?

Comment avais-je pu me croire exceptionnel ?

J'espérais que la colère éteindrait la jalousie, elle ne faisait que l'attiser. Malgré moi, j'imaginai Claudia suçant Sven de la même façon qu'elle m'avait sucé, se donnant à lui sur la méridienne où nous nous étions étendus tous les deux.

Sven et combien d'autres dont j'ignorais l'existence ?

Combien de garçons avait-elle déniaisés ainsi pour être si douée à les rendre stupides ?

Je finis par m'endormir, bercé par la conviction que je ne retournerais plus dans ses filets. Mon réveil fut pénible. Je m'en voulus de bander comme un idiot.

– Oh ! Tu as l'air de mauvais poil, constata Thomas en me voyant arriver au lycée.

Je niai en haussant les épaules et je m'enquis de sa soirée avec Valentine.

– Je croyais que le sujet ne t'intéressait pas ? se moqua-t-il.

– Je me tiens quand même au courant, boudai-je.

– C'est pas plus mal, car, figure-toi que cette fille a un sacré béguin pour toi.

Mon ahurissement le fit éclater de rire.

– Tu te fous de moi ? réclamai-je, hautement sceptique.

– Pas du tout. J'ai passé deux heures à ne parler quasiment que de toi. C'est bien la dernière fois que j'essaye de te piquer une gonzesse, crois-moi !

À mon tour, je concédai une petite hilarité. Puis, Valentine fit son apparition. Son visage s'éclaira d'un sourire en me voyant. Peut-être avais-je été vraiment crétin de ne pas lui accorder l'attention nécessaire. Après tout, ce n'était pas Claudia qui pouvait m'en faire le reproche. Une amertume envahit ma bouche. Elle m'avait demandé la plus grande sincérité, j'avais promis.

À quoi avais-je droit en retour ?

Ma colère à son égard ne retombait pas. Aussi décidai-je de réparer l'erreur que j'estimais avoir commise. Durant toute la journée, je me montrai le plus charmant possible envers ma voisine. Je découvris ainsi que nous avions de nombreux points communs et que nous partagions souvent le même avis. J'appris qu'elle était parisienne et qu'elle fréquentait ce lycée depuis son entrée en seconde. Elle me confia très spontanément son ambition de devenir enseignante et son rêve d'exercer au sein de cet établissement qu'elle affectionnait particulièrement. Mon intérêt la flattait indubitablement et la poussa à d'autres révélations. Je sus ainsi que ses parents travaillaient tous deux pour un cabinet d'avocats, qu'elle avait une sœur un peu plus jeune qu'elle et qui avait choisi d'étudier ailleurs afin de ne pas subir la comparaison avec sa brillante aînée.

Elle surmonta sa timidité pour m'interroger lorsqu'elle jugea avoir fait le tour de la question à son sujet. Pour ma part, le bilan fut rapidement fait. Ma famille en Normandie, mon père, chef

d'entreprise, ma mère à la maison, moi, tout seul, et ma propension à le rester. Pas de chien, pas de chat, les seuls animaux admis chez nous étaient les oiseaux qui occupaient le vaste jardin. Je passai sous silence mes projets professionnels puisqu'ils n'étaient pas encore totalement aboutis dans mon esprit. Elle fut néanmoins impressionnée de savoir que je me destinais à Sciences Po après cette année d'hypokhâgne. Cet échange fut une occasion de plus de faire le point. En tout cas, il me détourna de mes sombres pensées. Thomas eut la délicatesse de nous laisser tranquilles. Bien entendu, il nous taquina de temps à autre, mais il le fit avec un certain tact, ce dont nous lui fûmes reconnaissants. Pour une fois, en fin de journée, j'acceptai d'aller prendre un verre en leur compagnie.

– Tu ne travailles pas ?

– Non, pas ce soir, éludai-je d'un air faussement détendu.

Cette nouvelle fut accueillie avec une joie qui me fit plaisir. Quelques instants plus tard, je me retrouvai donc attablé auprès de plusieurs étudiants dont j'ignorais les prénoms. Ma voisine se montrait très gaie. Sa conversation était rafraîchissante, mais elle témoignait d'une indéniable culture. Je ne doutais pas qu'elle réussirait dans la voie qu'elle avait choisie. Thomas trouva cette ambiance si agréable qu'il proposa que nous dînions tous ensemble. Personne ne refusa et nous envahîmes une pizzeria du quartier dont le patron se frotta les mains de nous voir débarquer à plus d'une dizaine.

Au moment de nous séparer, ma nouvelle amie posa très naturellement un baiser sur ma joue. Aucune fille ne s'était comportée ainsi avec moi. J'osai y discerner le signe d'un changement prometteur. Sans doute était-il dû à Claudia. Je ne pouvais le contester. Hélas pour Valentine, je ne me sentais pas d'humeur à franchir une étape supplémentaire ce soir-là. Je pris congé de mes camarades et je rentrai seul me coucher. Je me mis au lit à plus de minuit. Je n'avais pas travaillé ni lu la moindre ligne d'un bouquin. Par contre, j'avais mangé plus que d'habitude et bu un peu d'alcool, ce que je ne faisais jamais. Repu et fatigué, je sombrai dans un sommeil abrutissant et peuplé de cauchemars. Je me réveillai à plusieurs reprises avec en tête l'image de Claudia se vautrant au milieu d'une foule de garçons dotés de sexes énormes. Le mien dardait, soumis à un désir que je ne parvenais pas à museler.

Cette femme était en train de me rendre fou.

J'avais besoin d'air, de réfléchir, loin de Paris, loin d'elle. Je me souvins de ma conversation avec Valentine. La Normandie, la solitude, les oiseaux du jardin. Voilà ce qu'il me fallait. Ma mère accueillit l'annonce de mon arrivée pour le week-end avec des exclamations de joie. Son « poussin » rentrait au nid. Je grimaçai en entendant ce surnom stupide. Par lassitude, je ne protestai pas, ce qui éveilla aussitôt l'inquiétude maternelle.

– Quelque chose ne va pas ?

– Tout va bien, mentis-je en essayant de poser ma voix.

– Tu as un ton bizarre. Tu n'es pas malade, au moins ?

– Juste un peu fatigué.

– Tu verras, l'air de la Normandie te fera le plus grand bien.

– J'en suis sûr, maman.

Elle ne se douta aucunement du double sens de mes paroles. Elle se réjouissait trop. Je bouclai donc un petit bagage et pris le train, le vendredi soir. Durant le voyage, les mêmes questions revenaient. J'y plaquais des réponses que me suggérait mon imagination en feu. Cela me faisait mal. Tout en moi protestait. Mon esprit ne se résignait pas à admettre que je pouvais en être arrivé là et mon cœur se serrait chaque fois que le prénom de Claudia me venait aux lèvres. Mais le pire était ce manque cruel d'elle, un manque physique qui mettait mon corps au supplice. Par orgueil, je refusais de me branler depuis plusieurs jours, pour me punir de ma faiblesse. Ça ne faisait qu'ajouter à la torture. J'avais

envie de sa bouche, de ses mains, de ses seins. Tandis que mes yeux se perdaient dans le vide, je revoyais ma queue disparaître entre ses mamelons blancs et moelleux. J'en sentais encore la douceur et la chaleur. Et je bandais à en pleurer.

J'arrivai en gare de Lisieux aux environs de vingt et une heures. Ma mère attendait déjà au bout du quai. Je subis ses embrassades enjouées, puis elle commença aussitôt l'examen que je redoutais.

– Tu n'as pas très bonne mine, tu as l'air fatigué. Tu as maigri.

Elle remonta mon col de blouson comme si elle craignait que je prenne froid. Ce geste m'agaça.

– Je n'ai pas maigri, c'est juste que tu as oublié, rectifiai-je assez calmement.

Je réalisai un peu tard la maladresse de ces paroles en la voyant blêmir.

– Comment une mère pourrait-elle oublier son fils ? s'offusqua-t-elle.

– Regarde, dis-je en tirant sur la ceinture de mon jean. Je ne suis pas en train de le perdre.

Elle pencha la tête et sourit d'un air rassuré.

– C'est vrai, admit-elle. Tu m'as manqué, poussin !

– Par pitié, maman, ne pourrais-tu pas, au moins pour ce week-end, te dispenser de m'appeler poussin ?

– Je te promets de faire un effort, consentit-elle avec une bonne volonté qui trahissait sa joie de me retrouver.

Pendant le trajet en voiture qui me ramenait au bercail, elle me donna des nouvelles de mes grands-parents, du temps des trois dernières semaines. Avant même d'avoir franchi le seuil de la propriété familiale, je savais tout. Elle se rendit compte après coup qu'elle ne m'avait rien demandé.

– Tu nous raconteras en mangeant, s'excusa-t-elle.

Mon père fut heureux de m'embrasser. Lui entra immédiatement dans le vif du sujet. Ma mère dut insister énergiquement pour que nous portions à son petit plat préparé avec amour autant d'attention qu'à notre conversation. Moi, j'appréciais beaucoup de pouvoir bavarder avec lui, d'homme à homme. Il ne semblait plus me considérer comme l'adolescent fébrile que j'étais avant mon départ. Ça me faisait du bien. Il était plus de minuit au moment où nous décidâmes d'aller nous coucher. Avant que je regagne ma chambre, ma mère ne put s'empêcher de me prendre dans ses bras. Je me laissai faire avec complaisance. Cette étreinte maternelle réveilla brusquement le souvenir de Claudia. Instinctivement, je trouvai refuge contre elle. Elle interpréta cet élan de tendresse comme un geste de désespoir et me caressa la nuque.

– Ça va aller, mon poussin, murmura-t-elle.

« Mon poussin » me ramena à la réalité. Son parfum n'était pas le même, son corps entre mes bras n'avait pas la même sensualité. En m'écartant d'elle, je remarquai pour la toute première fois de mon existence que ma mère avait une poitrine toute menue. Ce constat me gêna. Je m'empressai de l'embrasser en guise de « bonsoir » et je filai vers la salle de bains.

Mon reflet dans le miroir me renvoyait l'image d'un grand dadais rougissant de sa bêtise. Cet idiot me parut néanmoins un peu différent de celui qui s'observait pareillement quelques semaines plus tôt. Mes cheveux avaient poussé, ma peau était plus lisse, mais ça n'était que des détails physiques. Ce qui avait changé le plus, c'était que j'avais gagné en assurance. Cet échalas de dix-huit ans, encore puceau et ignorant de tout en matière de sexe, avait séduit une femme, une vraie, qui assumait d'avoir le double de son âge et se promettait de tout lui apprendre.

Et que faisait-il ?

Il envoyait tout ça promener sur un coup de colère injustifié. Claudia avait raison. J'avais perdu de vue l'énormité du cadeau qu'elle me faisait.

Je fus interrompu par le bruit des pas de mon père dans le couloir. Je quittai la salle de bains pour

retrouver ma chambre d'adolescent. Rien n'avait bougé depuis mon départ, mais je fus saisi d'une drôle d'impression. Je ne m'y sentais plus vraiment chez moi. Chez moi, c'était à Paris désormais. Ici, j'étais enfant, là-bas, je devenais un homme.

Claudia accompagna encore mes pensées lorsque je me mis au lit. J'empoignai mon sexe gonflé sous mon pantalon de pyjama. Sans réfléchir aux conséquences, je me branlai lentement. J'avais envie qu'elle reste avec moi, qu'elle pardonne mon éclat, qu'elle considère ma jalousie comme un hommage à sa beauté, comme une preuve de mon amour pour elle, de ma soumission aussi. Ce dernier mot me tira un frisson. J'aimais recevoir ses ordres et lui obéir. Mon quotidien banal et prévisible devenait terriblement excitant. Sur un signe d'elle, j'étais prêt à ramper puisque j'avais l'assurance qu'elle m'en récompenserait.

Quelques gouttes perlèrent sur mon gland et mouillèrent mon pantalon. Je le baissai sur mes cuisses afin de poursuivre plus aisément cette séance de masturbation que mon corps réclamait. Je n'accélérai pas le mouvement pour autant. Chaque va-et-vient de ma main accompagnait mes pensées. Je cherchais déjà les termes de ma reddition. J'imaginai la façon dont elle accueillerait mes excuses. Sous mes paupières closes, je me voyais nu, à genoux, humilié à ses pieds, baisant ses chaussures et la suppliant de me reprendre. Cela porta mon excitation à son paroxysme. Malgré mes précautions, le coup partit tout seul. Mon sperme jaillit sur mon ventre, ma poitrine. La seconde salve atteignit mon menton. Je me recroquevillai en tenant ma queue serrée dans ma main pour ne pas crier.

La lucidité me revint en même temps que le souffle. J'étais quitte pour une autre visite à la salle de bains. Je me levai et me réajustai de mon mieux. Sur la pointe des pieds, je traversai le couloir et m'enfermai bien vite. Je constatai alors les dégâts et manquai d'en rire. Tandis que j'effaçai les vestiges de mes œuvres, un coup résonna à la porte.

– Jérémie ? chuchota la voix inquiète de ma mère.

Je poussai un soupir. Ce genre de chose ne risquait pas d'arriver à Paris. Mais ici... Un autre coup succéda au premier. Je repliai soigneusement la serviette, remis de l'ordre dans ma tenue, puis j'allais ouvrir. Ma mère m'enveloppa d'un regard soucieux.

– Tu n'es pas malade au moins ? me demanda-t-elle.

– Non, j'avais juste un peu soif.

– Tu m'as fait peur, souffla-t-elle.

– Il n'y a pas de raison.

– Je ne sais pas... tu n'avais pas l'air dans ton assiette ce soir.

– Tout va très bien, maman. J'ai besoin de reprendre mes repères.

Elle posa sa main sur ma joue et me sourit. Je me penchai pour l'embrasser et me sauvai de nouveau vers ma chambre. Cette fois, je m'endormis sans effort et je me réveillai le lendemain en pleine forme. Ma mère fut totalement rassurée en me voyant dévorer au petit-déjeuner. Comme je devais repartir le dimanche, il fut décidé que nous passerions cette journée du samedi en famille, au bord de la mer. J'en fus content.

Au restaurant, ce midi-là, mon père et moi refîmes le monde autour de la table. Comme à son habitude, maman nous gronda de délaissier les bulots au profit d'un débat politique qu'elle appréciait peu. Nous fîmes ensuite une promenade sur le sable. Je portais bizarrement sur ma chère mère un regard nouveau. En la voyant prendre le bras de son mari, admirer l'horizon ou se retourner vers moi pour me sourire, je me demandai si elle avait eu un jour vraiment envie de sexe. Les enfants ne conçoivent jamais leurs parents sous ce jour-là, je m'en rendais compte. J'ignorais si elle jouissait avec mon père, si elle avait songé un jour à le tromper, si elle fantasmaient sur des plaisirs qu'elle déclarerait officiellement tabous. Il avait fallu que je tombe amoureux d'une femme qui avait presque

son âge pour que je m'interroge. Une femme qui n'avait pourtant rien de commun.

Comment maman accueillerait-elle cette nouvelle si je devais un jour lui présenter Claudia ?

Une mouette se mit à rire en me survolant. Elle me ramena à la réalité. Avant de songer à tout ça, je devais encore gagner le pardon de ma belle professeure. Ma résolution était prise, restait à savoir comment la mettre en œuvre. Dans le train pour Paris, le dimanche soir, je fignolai mentalement mon discours. J'étais prêt à museler ma jalousie, à subir les sarcasmes et les provocations de Sven sans rien dire, à tout accepter. Je l'aimais trop pour me passer d'elle. C'était au-dessus de mes forces.

Mon premier réflexe en abordant ma rue fut de regarder en direction du magasin fermé. Mon cœur battit plus fort. J'avais hâte d'y être. L'impatience me rendit nerveux, le lendemain. Mon attention ne fut pas optimale. Valentine le remarqua et me taquina gentiment. Thomas, lui, enfonça le clou de manière plus brutale en suggérant qu'elle me mettait dans cet état. Elle récusait cette supposition, mais ses joues se colorèrent d'un joli rose et ses yeux de biche interrogèrent les miens. Par lâcheté, je me contentai de sourire sans oser infirmer les propos de ce crétin par peur de la blesser. Je n'en étais pas très fier, mais j'étais bien trop préoccupé par autre chose.

Chaque heure qui me rapprochait de la fin des cours ajoutait à mon stress. À la dernière, je bondis.

– Je suppose que tu ne viens pas avec nous, lança Thomas en me voyant boucler mon sac.

– Je suis désolé, je bosse, ce soir.

Je notais malgré moi la déception de Valentine avant de quitter la salle. Je n'y accordai toutefois pas la moindre importance. Le métro me parut d'une lenteur exaspérante. Je sortis pourtant de la station avec cinq bonnes minutes d'avance sur l'horaire habituel. Je m'efforçai de ne pas arriver trop tôt à la librairie.

Il était dix-huit heures précises quand je fis tinter la clochette. Claudia était penchée sur son comptoir. Son décolleté s'ouvrait profondément sur ses seins qui attirèrent aussitôt mon regard. Elle était plus belle que jamais. Elle se redressa et me jugea en affichant une petite moue dubitative. Je déglutis et pris une inspiration avant de me lancer.

– Je suis venu vous présenter mes excuses, commençai-je d'une voix étranglée.

Elle ne dit rien. Elle continua de m'observer sévèrement. Mes mains devinrent moites et je manquai de perdre le peu d'assurance que j'avais. Je dus faire un véritable effort sur moi-même.

– Je suis sûr de mes choix maintenant, ajoutai-je difficilement.

– Comme tu l'étais la fois précédente, me fit-elle remarquer.

– Ce n'était pas les mêmes circonstances, me défendis-je.

– Dois-je m'attendre à ce que tu te braques à chaque étape avant de revenir pleurer dans mes jupes ?

Je baissai le nez, vexé par sa réaction que je n'imaginai pas ainsi. Je n'avais plus d'arguments. Elle abandonna son stylo et avança vers moi. Chacun de ses pas s'enfonça dans mon cœur, puis elle s'arrêta, m'obligeant à soutenir son regard clair et impitoyable.

– Nous ne ferons rien d'utile dans ces conditions, Jérémy. Est-ce que tu comprends ?

Je marmonnai un « oui » résigné. Je m'attendais ensuite à ce qu'elle me chasse définitivement de chez elle. Au lieu de ça, elle souligna l'arête de ma mâchoire du bout de son index et ses beaux yeux retrouvèrent leur tendresse.

– Je suis contente que tu sois revenu, dit-elle doucement.

Je repris un fulgurant espoir et m'apprêtais à lui ouvrir mes bras, mais elle m'en empêcha. Son doigt glissa sur mes lèvres et me fit taire.

– Mais c'est la dernière fois, je te préviens ! Il n'y aura pas d'autre mise en garde. Autant que tu sois vraiment bien certain de ta décision.

– Je suis prêt à vous le jurer.

– Je me moque des serments et des promesses, je veux des actes.

– Ordonnez et j’obéirai.

Elle haussa un sourcil visiblement satisfait. Sa bouche approcha de la mienne. La douceur de ses lèvres me tourna la tête.

– Tu es puni jusqu’à la semaine prochaine, me susurra-t-elle d’une voix suave en me bécotant.

– Très bien, acceptai-je en refoulant ma déception.

– Je t’interdis de te faire jouir, ni même de te toucher autrement que pour le strict nécessaire.

– D’accord.

– Tu seras ici, à dix-huit heures trente, chaque soir, sans exception. Tu viendras également le samedi, à quatorze heures et tu resteras jusqu’à la fermeture de la boutique.

– Je serai ponctuel, assurai-je en récoltant une moisson de petits baisers.

– Dimanche, je veux te voir rasé de près et fringant, à midi, devant le magasin.

– Dimanche ?

– Je t’invite à déjeuner. Nous devons avoir une conversation.

Trop heureux de cette aubaine, j’acquiesçai en me laissant tourmenter par sa bouche qu’elle ne me donnait pas complètement.

– Va-t’en, maintenant, m’ordonna-t-elle dans un murmure.

Je la dévisageai de crainte d’avoir mal compris. Elle s’écarta comme s’il ne s’était rien passé entre nous et jugea de mon ahurissement.

– Je t’attends demain, à l’heure dite, compléta-t-elle en souriant avant de me pousser vers la sortie.

Je pris congé, le cœur léger, et le sexe gonflé d’amour. De savoir que j’étais pardonné suffisait à mon bonheur.

Aussitôt rentré, je filai sous une douche tiède qui calma un peu mes ardeurs. L’interdiction qui m’était faite de me masturber était un divin supplice. À l’abri de mon appartement, je ne craignais plus l’irruption intempestive de ma mère. J’étais libre de me balader nu si ça me chantait. Et c’est ce que je fis, comme une sorte de pied de nez au carcan familial.

Je m’installai dans le canapé et j’admirai mon pénis fièrement tendu entre mes jambes écartées. Je luttais difficilement contre l’envie de me toucher. Je mettais volontairement ma résistance à l’épreuve. Je songeais aux seins voluptueux de Claudia et une goutte perla sur mon gland.

Une semaine !

Je devais tenir une autre semaine ainsi. Je poussai un soupir et m’allongeai tout à fait en fermant les yeux. Cette invitation à déjeuner le dimanche me tracassait. Je cherchais en vain ce qu’elle pouvait avoir à me dire qui justifiait qu’on en discute autour d’une table. Cela eut le mérite de me faire suffisamment débâter pour que je me consacre enfin à autre chose. Je mis quelques nouilles à cuire et allumai la télé. Je préparai mes notes d’histoire pour les réviser ensuite. J’avais tout un week-end à rattraper.

## CHAPITRE 12

Mon arrivée souriante au lycée, le mardi, sembla rassurer Valentine. Elle m'accueillit chaleureusement sans paraître m'en vouloir de mon départ précipité de la veille. Thomas, lui, était de nouveau aux abonnés absents.

– Il est là, démentit ma camarade. Il est allé accompagner Séverine au secrétariat.

– Elle est revenue ?

Curieusement, je fus déçu de ce retour. Sans doute Valentine reprendrait-elle ses anciennes habitudes et me délaisserait au profit de son amie. C'était cependant sans compter sur ce cher Thomas.

– Pour le plus grand plaisir de ton copain, répondit-elle d'un air entendu. Je crois que Séverine lui plaît beaucoup.

– Elle a toutes les qualités qu'il recherche chez une fille, d'après ce que j'ai compris.

La sonnerie retentit et nous obligea à rejoindre notre salle de cours. Pas de Thomas ni de Séverine à l'horizon. Valentine se mit à rire doucement quand je fis la remarque.

– Ces deux-là sont faits pour s'entendre, me glissa-t-elle en se penchant sur mon épaule. Quand j'ai vu comment elle réagissait à ses compliments débiles, je savais déjà qu'elle sécherait encore le lycée aujourd'hui.

– Je ne pensais pas qu'une fille pouvait rivaliser à ce point sur ce terrain avec le sieur de Sommevieille.

– Parce que tu ne la connais pas.

Le professeur fit son entrée, mettant un terme à notre conciliabule. Au fond, je n'étais pas fâché de me retrouver seul en compagnie de Valentine. C'était reposant. À la fin de la journée, je pris quelques précautions pour m'éclipser proprement. Elle m'embrassa sur les joues et me sourit largement en me souhaitant bon courage pour le boulot. Je descendis dans le métro sans me presser.

À mon arrivée dans la librairie, j'eus la surprise d'y revoir monsieur Albert. Celui-ci m'accueillit chaleureusement et s'enquit de mes études. Son amie écoutait notre conversation en nous couvant d'un regard bienveillant. Ses yeux étaient rieurs. Une pile impressionnante de livres occupait son comptoir.

– Monsieur Albert m'a apporté tout ça, expliqua-t-elle quand je m'y intéressai.

– Je continue de mener à bien quelques tractations, renchérit le vieil homme comme s'il s'excusait. Sinon, je m'ennuierais. À ce sujet, n'oublie pas le rendez-vous chez Krohn.

– Ne t'inquiète pas, le rassura-t-elle.

– Dans ce cas, je vais te laisser travailler.

Il referma soigneusement son manteau et remonta son col autour d'une écharpe d'un curieux coloris moutarde comme s'il s'apprêtait à affronter le grand froid. Puis il embrassa sa protégée et m'adressa un salut. Claudia le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse complètement, puis se tourna vers moi.

– Tu devrais déjà être au travail, me gronda-t-elle gentiment.

– J’y vais.

Docilement, je gagnai le bureau et m’installai devant une nouvelle dissertation. J’entendais le piétinement des talons dans la boutique. Ce bruit devenu familier me convainquit que tout était rentré dans l’ordre. Il était un peu plus de vingt heures lorsqu’elle vint m’interrompre. Comme à son habitude, elle jeta un coup d’œil sur mes notes. Elle approuva certains éléments, en contesta d’autres en me conseillant d’approfondir deux ou trois points qu’elle jugeait essentiels. Je promis de m’y atteler immédiatement. Elle me regarda rassembler mes affaires. Au moment de sortir de la pièce, je fus tenté de l’embrasser, mais je n’osai pas. Elle devina ma réserve et me donna elle-même le baiser que j’espérais.

Le lendemain, Thomas était de retour. Il confirma les soupçons de Valentine quant à son emploi du temps de la veille. Sans aucune modestie, il me fit part de la redoutable technique de fellation de Séverine et de sa non moins efficace manière de la culbuter.

– Elle m’a vidé les couilles trois fois de suite, soupira-t-il en se calant dans le fond de son siège et en croisant les mains sur sa nuque. Cette fille, c’est une bombe.

– Pour un peu, je te croirais amoureux, me moquai-je de son air ébahi.

– Attends, je n’ai jamais vu ça. C’est un truc de ouf ! Elle est capable de te gober les deux boules en même temps.

Malgré moi, j’éclatai de rire au plus mauvais moment. Valentine et son amie firent leur entrée dans la salle. Mon hilarité suscita l’étonnement. J’éludai en les saluant tandis que Thomas réservait un accueil humide à sa nouvelle conquête. À en juger à la manière dont elle répondait à ses effusions, elle devait avoir apprécié la journée de la veille, elle aussi. Nous fûmes succinctement présentés l’un à l’autre avant le début du cours. Par souci de discrétion, Valentine et moi prîmes nos distances du couple qui se plaisait à se peloter sans vergogne chaque fois que c’était possible.

De temps à autre, je surprénais le regard qu’elle coulait dans sa direction. J’y décelai une lueur ambiguë. Elle semblait tout à la fois désapprouver ses amis d’être trop démonstratifs et les envier d’être aussi amoureux. Par courtoisie, j’évitai d’aborder le sujet. Je constatai, par ailleurs, qu’elle retrouvait plus facilement le sourire lorsque nous étions seuls, tous les deux. Elle parut soulagée au moment de quitter le lycée. Elle me souhaita une bonne soirée et partit rapidement. Je réfléchis à tout cela en chemin. Ma mine dubitative intrigua Claudia qui insista pour savoir ce qui me chagrinait. Je relatai brièvement l’histoire et elle hocha la tête.

– Sous ses airs sages de petite fille modèle, ta Valentine ne demanderait pas mieux que de vivre la même chose que sa copine.

– Ça ne lui correspondrait pas du tout.

– Si tu savais le nombre de femmes dont on pourrait supposer qu’elles sont de paisibles ménagères et qui se livrent en secret à des frasques qui feraient rougir les bien-pensants.

– Comment peut-on deviner, dans ce cas ?

– Il n’y a qu’une façon, c’est d’essayer.

Ces paroles me firent l’effet d’une gifle. Je haussai les épaules et prétextai avoir beaucoup de boulot. Elle sortit du bureau en riant. Le lendemain, je me souvins de ses propos en voyant Valentine lorgner du côté de Thomas et de Séverine se dévorant la bouche sur un banc. Je lui balançai un petit coup de coude pour la ramener à moi.

– On dirait que ça t’ennuie.

– Ils font preuve d’un sans-gêne hallucinant.

– Ils s’aiment.

– On peut s’aimer sans s’exhiber, non ?

Elle se tourna vers moi et ses grands yeux couleur chocolat m'interrogèrent avec une intensité qui m'effraya un peu.

– Oui, sûrement, répliquai-je avec prudence.

Dès lors, je pris garde à ne pas revenir sur la question. Je craignais qu'elle interprète mal ce que je pouvais dire. Sa manière de me parler, de se rapprocher de moi, de m'embrasser me paraissait de plus en plus suspecte. Je n'avais pas envie de devoir la décevoir. Je la considérais comme une amie, rien de plus. Mon cœur appartenait tout entier à une autre et il battait comme un fou à l'idée d'aller la rejoindre.

\*\*\*

Les derniers jours de la semaine furent moins pénibles que prévu. L'histoire entre Thomas et Séverine apportait une diversion dont je ne me plaignais pas. Enfin, au matin du samedi, je me réveillai sur le coup de huit heures. Je m'étirai avec bonheur. Mon sexe pulsa sous la couette. Tout était parfait. Je pris une douche, un solide petit-déjeuner, puis je guettai déjà le moment de traverser la rue. En face, la boutique était ouverte. J'y jetai un coup d'œil de temps en temps. Je vis entrer un client qui en ressortit au bout d'un quart d'heure, muni d'un paquet enveloppé dans le papier kraft habituel.

À quatorze heures, j'étais sur le pas de la porte. Claudia me désigna le bureau tout en parlant au téléphone. J'obéis immédiatement. Elle vint me saluer quelques instants plus tard et se renseigna sur ce que je faisais avant de repartir dans sa boutique. Nous reprîmes nos activités, chacun de notre côté. Il était un peu plus de dix-sept heures quand elle m'appela. Je me hâtai de la rejoindre et je la trouvai en équilibre précaire en haut sur son escabeau.

– Peux-tu, s'il te plaît, me passer ces livres ? me demanda-t-elle en me désignant la pile qu'elle avait préparée sur une table de décharge.

Un par un, je lui donnai les ouvrages qu'elle rangea soigneusement sur l'étagère. J'admirai ses longues jambes gainées de soie idéalement placées devant mon nez. J'apercevais la jarretelle de son bas chaque fois qu'elle haussait les bras. Quand j'eus transmis le dernier livre, j'osai caresser son mollet. Elle descendit avec précautions de son échelle. Je lui tendis une main qu'elle saisit pour retrouver le sol sans encombre. Je l'attirai aussitôt contre moi. Elle ne se défendit pas, mais me fit remarquer que nous n'étions que samedi et que ma punition n'était pas levée.

– J'ai été très obéissant, plaidai-je.

– N'espère plus aucune pitié de ma part.

Son sourire contredisait ses paroles sévères. Je n'en tins pas compte et ne la relâchai pas.

– J'ai hâte de savoir ce que vous me réservez.

– Si tu ne restes pas sage, je prolonge la sanction.

– C'est vrai que vous ne souffrez pas du manque, vous.

Je réalisai trop tard l'imprudence de ces quelques mots. Elle saisit mon menton entre ses doigts et me força à soutenir son regard redevenu grave.

– Détrompe-toi, Jérémy, me dit-elle d'une voix étrangement douce. Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles paraissent.

– Je vous ai manqué ? bredouillai-je, stupéfait.

– Espèce de petit idiot ! sourit-elle, amusée.

Je fondis sur sa bouche. Sa langue répondit à la mienne. Mon cœur s'envola. Elle ne s'attarda toutefois pas dans ce premier vrai baiser qu'elle m'accordait depuis mon retour. Elle m'écarta d'elle et me renvoya dans le bureau pour recevoir un client qui se présentait à la porte. Je me remis au

travail avec un enthousiasme fabuleux jusqu'à ce qu'elle vienne me chercher. J'eus droit à un autre baiser qui alluma un incendie dans mon pantalon. Elle me recommanda d'être ponctuel, le lendemain. Je promis.

Je ne rêvais que d'elle toute la nuit. J'avais le sentiment de ne plus jamais débander. Conformément à ses directives, je me rasai de près et tentai de discipliner ma chevelure devenue hirsute. Je choisis une belle chemise et le jean le plus neuf de ma penderie. À midi juste, je dévalai les trois étages. Un taxi patientait en double file devant la librairie. La portière arrière s'ouvrit et Claudia m'invita à monter. Nous nous contentâmes de nous saluer tandis que la voiture redémarrait. Un peu embarrassé de n'être pas seul avec elle, je n'osais rien dire, mais elle était à tomber. Ses lèvres rouges étaient un appel à être dévorées. Je posai en douce une main sur son genou, mes doigts glissèrent sous le bord de sa jupe. Elle me sourit.

– Nous sommes arrivés, me dit-elle tout bas.

Je m'intéressai alors au décor et constatai que nous étions arrêtés devant un prestigieux restaurant.

– Est-ce là que nous allons ?

– Un problème ?

– Non, c'est juste que je...

– Je t'avais prévenu.

– Oui, mais je ne m'attendais tout de même pas à ça.

– Tu n'as jamais fréquenté ce genre d'endroit, n'est-ce pas ?

– Jamais.

– Eh bien ! Il faut un début à tout.

Elle remercia le chauffeur de taxi après avoir payé la course. Elle accorda son plus beau sourire au chasseur qui lui ouvrit la porte du restaurant. J'étais intimidé et je ne savais pas trop quoi faire de moi. Elle s'empara spontanément de mon bras, et me força à marcher à son rythme. Juchée sur des talons vertigineux, elle était presque aussi grande que moi. Je découvris sa robe quand elle confia son manteau au vestiaire. D'un rose discret, elle offrait une vue imprenable sur la naissance de ses seins et lui moulait les hanches d'une manière qui prêtait à toutes les convoitises. Elle était magnifique. Je notai les regards masculins qui accueillirent son arrivée dans la salle. Je n'en fus pas jaloux, cette fois. J'éprouvais plutôt de la fierté qu'elle soit à mon bras. Nous prîmes place à une table à l'écart. Je n'eus pas à choisir le menu, elle le fit pour moi. J'admirai son visage, sa bouche tandis qu'elle passait commande au sommelier. Des verres de champagne atterrirent miraculeusement devant nous. Je n'avais même pas réalisé qu'elle les avait réclamés.

– Que fêtons-nous ? demandai-je, surpris.

– Le début de ta nouvelle vie.

Elle cogna sa flute contre la mienne et avala une petite gorgée de vin. J'en fis de même, mais je ne résistai pas à la curiosité.

– Que voulez-vous dire par là ?

– J'ai bien étudié ton emploi du temps et j'ai pris les dispositions nécessaires. Dès demain, les choses sérieuses vont commencer, mon cher !

Mon entrejambe connut une poussée de fièvre. Je déposai prudemment ma serviette dessus.

– Dois-je comprendre que m'apprête à devenir un homme ? interrogeai-je à demi-mot.

– Pas encore dans le sens où tu le conçois. Cela ne sert à rien de brûler les étapes.

Je fis taire ma déception en buvant un peu de champagne. Claudia me couva d'un regard indulgent.

– Cela viendra, Jérémy, me dit-elle plus bas. Tu verras que ça n'en sera que meilleur.

– Puis-je savoir en quoi consiste mon nouvel emploi du temps ? me consolai-je.

– Demain soir, tu te présenteras à cette adresse, c’est à deux rues de chez toi, m’expliqua-t-elle en me tendant une carte publicitaire.

– De quoi s’agit-il ?

– D’une salle de sport. Tu demanderas Maxime. Il sera ton coach tous les lundis, de 18 heures 30 à 20 heures.

– Je ne viens plus chez vous ? me désolai-je.

– La librairie sera désormais fermée le lundi.

– Pour quelle raison ?

– Ce n’est pas le meilleur jour pour les affaires, et je sais qu’ainsi, tu ne seras pas tenté de sécher tes cours de musculation.

– Musculation ? relevai-je, penaud.

– Il est temps de transformer un peu ta silhouette.

Par chance, j’étais assis, car la nouvelle me coupa les jambes. Moi qui n’étais pas sportif pour un sou, je me retrouvai doté d’un prof particulier, sans possibilité de m’y soustraire. À sa façon de me regarder, je devinai qu’elle n’en avait pas tout à fait terminé.

– Maxime t’accompagnera aussi à la piscine chaque mercredi soir, annonça-t-elle sur le même ton sérieux.

– Je sais à peine nager, boudai-je.

– Gageons qu’après cela, tu te sentiras comme un poisson dans l’eau.

– Mais quand serai-je autorisé à venir vous voir ?

– Tous les autres jours, ainsi que le samedi et le dimanche.

– Le dimanche ?

– J’ai décidé d’ouvrir le dimanche matin.

La nouvelle me transporta de joie. J’allais pouvoir profiter d’elle toute la semaine. Ma mère aurait bien du mal à m’attirer de nouveau en Normandie.

– Il n’est pas question que tu négliges tes parents, me gronda-t-elle quand je me réjouis à haute voix. Ou alors, c’est moi qui t’expédierai là-bas en te mettant de force dans le train.

– Après quelques séances de musculation, je ne crois pas que vous serez de taille à me contraindre par la force.

– J’ai des moyens de persuasion plus efficaces, répliqua-t-elle en me dardant un regard qui me cloua le bec. Qu’en dis-tu ?

– Ai-je le choix ?

– Tout dépend des objectifs que tu te fixes, assura-t-elle en trempant ses lèvres dans son verre de Champagne.

– Vous les connaissez.

– N’as-tu pas promis de me faire confiance ?

– Si.

Elle me dévisagea avec cet air de chatte certaine de sa victoire sur sa proie.

– Je peux faire de toi un homme parfait, Jérémy, mais pas sans ta collaboration. Si tu manques à tes obligations de travail et de résultats, n’espère rien de moi.

– Un homme parfait... sur tous les plans ? insinuai-je à dessein.

– Sur tous les plans.

Une serveuse apporta nos entrées et notre conversation dévia aussitôt sur divers sujets aussi bien philosophiques que politiques. Claudia me surprit par la profondeur de son jugement et son incroyable qualité pédagogique. Je prenais des leçons en direct autour d’une table de restaurant étoilé.

J'étais sous le charme à plus d'un titre. Je vis arriver la fin du repas avec nostalgie. Un taxi nous attendait devant l'établissement. Il nous ramena dans notre rue en quelques minutes. Claudia me recommanda de me reposer en vue du lendemain. Je descendis du véhicule et je le regardai s'éloigner, emportant la femme que j'aimais.

\*\*\*

Je suivis les conseils et allai me coucher tôt. Je me réveillai en forme pour affronter une journée de lundi dont j'appréhendais un peu la fin. Au lycée, Valentine était la seule présente. De toute évidence, Thomas et Séverine prolongeaient leur week-end. On nous rendit les résultats d'un examen de français. Avec un seize, je décrochai la meilleure note soulignée par notre professeur qui jugea ma conclusion excellente. Ma camarade considérait sa copie avec nettement moins de plaisir. Son huit l'attristait.

- Je me demande comment tu fais, me dit-elle. C'est hallucinant. J'aimerais avoir ton talent.
- Je n'ai pas de talent particulier. J'ai bossé sur ce devoir.
- Alors, c'est que je ne sais pas m'y prendre parce que moi aussi, j'ai travaillé.
- Me permets-tu de le lire ?

Elle me tendit ses feuillets et dès les premières lignes, j'analysai le problème.

- Tu as fait un hors sujet sur toute la première partie, lui dis-je. En dehors de ça, tu écris très bien.
- Ça me fait une belle jambe si je passe à côté de l'essentiel. Je sais écrire, mais je ne sais pas lire.
- Tu es sévère avec toi-même.
- Je n'ai pas le droit de rater cette année.

Je comprenais sa colère, mais je ne pouvais y remédier autrement qu'en compatissant. Je lui rendis son devoir en l'assurant qu'elle se rattraperait au suivant. Je sentis qu'elle était déçue. L'ambiance en fut plombée jusqu'à la fin des cours. J'espérais que ma rencontre avec mon fameux coach ne serait pas le coup de grâce.

Je me présentai à l'accueil de la salle de sport et demandai le dénommé Maxime. Un homme d'une trentaine d'années me rejoignit et me gratifia d'une poignée de main à me rompre les os. À en juger à son physique bodybuildé, je redoutais le pire. Il me désigna un vestiaire où j'allais trouver ce qu'il me fallait. Claudia avait pourvu à tout. Je me changeai rapidement pour une tenue composée d'un pantalon de jogging et d'un tee-shirt gris à bretelles. Mon image dans le miroir me parut plutôt ridicule. Je poussai un soupir.

Maxime s'impatientait déjà. Il vint me chercher et me fit découvrir l'ensemble de la salle où quelques clients transpiraient au son d'une musique rythmée. Les équipements avaient des allures d'engins de torture.

- Tu ne fais pas grand-chose en dehors de tes bouquins, estima mon coach en se frottant le menton tout en me lorgnant d'un air dubitatif.
- Non.
- Tu n'as jamais pratiqué de sport ?
- Pas en dehors des séances obligatoires à l'école.
- Putain, il y a du boulot !

J'eus carrément peur. Il réfléchit quelques secondes, puis se décida. Il me mit à l'échauffement sur un tapis, me priant d'imiter chacun de ses mouvements.

- Faudrait pas que tu te blesses dès le premier jour, Claudia me tuerait.
  - Je ne crois pas qu'elle en serait capable.
- Il se pinça les lèvres et secoua la tête.

– C’est que tu ne la connais pas encore bien. On commence ?

J’acquiesçai mollement et m’efforçai de suivre ses gesticulations. Il me détailla chaque mouvement en m’expliquant en quoi il était utile. Ce cours m’empêcha de trouver la chose trop monotone. C’était même très intéressant. À l’échauffement succédèrent mes premiers essais de lever de poids. Je ressentis très vite les effets dans mes muscles peu habitués à de tels efforts. Maxime m’incita à boire régulièrement et ménagea des pauses entre les exercices. Néanmoins, je vis arriver la fin avec soulagement.

J’étais vidé de toute mon énergie. J’ignore même comment je trouvai la force de me laver, de me rhabiller et de rentrer chez moi. Je poussai une plainte en levant la tête sur les trois étages que je devais encore monter avant de pouvoir m’échouer dans le canapé. En sortir pour aller me faire à manger fut laborieux. Seule la perspective de mon lit fut un réconfort. Hélas, c’était sans compter sur le lendemain.

Mon réveil fut douloureux. Il n’était pas un endroit de mon corps où je n’avais pas mal. J’évitai même de bâiller tant mes maigres abdominaux protestaient du traitement que je leur avais infligé la veille. Je me demandais dans quel état j’allais paraître chez Claudia, le soir. La question me hanta tant et si bien que je limitai mes gestes au strict nécessaire. Valentine s’étonna de mon attitude crispée. J’éludai en invoquant tout au plus une petite séance de sport improvisée. Elle fit semblant de me croire, mais son regard était hautement sceptique.

– Quelle drôle d’idée tu as eue de faire ça ! me balança-t-elle en me voyant grimacer en me frottant le ventre.

J’en convins avec bonne humeur et elle consentit à me plaindre. Elle me souhaita même d’aller mieux en m’embrassant, le soir venu. Je l’espérais aussi, d’autant qu’une autre séance de torture m’attendait et dans un élément que je ne maîtrisais pas bien. La perspective de plonger dans une piscine ne m’enchantait guère. Cette considération fut vite balayée de mon esprit lorsque je descendis dans le métro. Ma punition était terminée. Je trépignais. La belle libraire débarrassait une étagère quand j’arrivai.

– Que faites-vous ? m’étonnai-je après l’avoir saluée.

– De la place. J’attends une livraison.

– Et ceux-là ? demandai-je en remarquant la pile de livres qu’elle avait ôtés des rayons.

– Ils partent dans une salle des ventes. Ils trouveront facilement preneur.

– Vous travaillez avec des commissaires-priseurs ?

– Je travaille avec tout le monde, aussi bien des particuliers que des professionnels. Ça t’intéresse, on dirait !

– Tout m’intéresse chez vous.

Elle nota le sous-entendu et me désigna le bureau.

– File ! Je te rejoins dans quelques minutes.

Il n’en fallait pas davantage pour me faire obéir. À peine avais-je franchi le seuil de la pièce que je guettai déjà le bruit de ses talons. Mon cœur accéléra quand ils se rapprochèrent. Je la vis entrer comme dans un rêve. Elle avança vers moi, lentement. Son parfum m’atteignit le premier, puis ses lèvres se posèrent sur les miennes avant même que j’aie fait un geste.

– Comment vas-tu ? m’interrogea-t-elle.

– Douloureusement.

– Maxime m’a fait part de ta bonne volonté. Je suis fière de toi.

– Il vous l’a dit ?

– Je voulais savoir comment cela s’était passé.

– Tenez-vous tellement à moi ?

Ses doigts scellèrent mes lèvres audacieuses et elle évita de me répondre.

– Je vais faire preuve de mansuétude à ton égard. Où en es-tu de tes lectures ?

Je devinai aussitôt son intention et mon pantalon devint subitement trop étroit.

– J’ai terminé La Chartreuse de Parme et recommencé celle de Madame Bovary.

– As-tu ton exemplaire ?

– Oui, dans mon sac.

– Donne-le-moi.

Je me hâtai de le chercher et allai la rejoindre sur la méridienne où elle avait pris sa place habituelle, calée contre le dossier. Je lui tendis le livre, et m’installai comme la première fois, blotti contre elle. Elle entama le récit de cette voix enjôleuse qui me pénétrait le crâne. Sa poitrine se soulevait au rythme de sa respiration. J’y portai la main et effleurai sa peau fine du bout des doigts tout en l’écoutant.

Imperturbable, elle continua à lire en décalant légèrement son bras, m’accordant ainsi l’autorisation d’aller plus loin. J’embrassai son sein au travers de sa robe. J’entrai déjà au Paradis. Au moment de tourner la page, elle me regarda avec cette tendresse qui me donnait chaud. Dans un élan, je lui confisquai le livre et me hissai jusqu’à sa bouche. Elle ne résista pas. Tandis que je prenais possession de sa langue, ma main se faufila dans son soutien-gorge. Je fus pris d’un délicieux vertige. Rien ne me plaisait davantage que ce contact si doux. Je dégageai son sein de toutes les entraves textiles, et j’abandonnai ses lèvres pour aller souder les miennes à son téton devenu dur sous mes doigts.

Enfin, je la retrouvais telle que je l’aimais. Elle referma ses bras autour de moi et me laissa me rassasier à ma guise. Sa main caressait mes cheveux, ma joue creusée parfois par la succion intense que je lui infligeais et dont elle ne se plaignait pas. Je voulus goûter son autre sein. Elle le présenta elle-même à ma bouche gourmande, puis m’enlaça pendant que je reprenais ma tétée avide. Je ne sais pas combien de temps cela dura, je m’en moquais. Visiblement, elle aussi. Elle me berça sans jamais s’impatier. Je ne ressentais plus la douleur des courbatures, toute ma souffrance était désormais concentrée dans mon sexe trop à l’étroit. Plus je suçais ses seins, plus je bandais à en devenir fou. Je craquai finalement en enfouissant mon visage entre ses mamelons.

– Je n’en peux plus, gémis-je.

– Viens, me dit-elle simplement.

Je me redressai d’un bond. Elle défit elle-même ma ceinture et déboutonna mon jean. Je crus défaillir quand sa main empoigna ma queue pour l’extraire de mon caleçon. Je serrai les dents et tâchai de respirer plus lentement. Elle m’attira tout contre elle et pressa ses seins magnifiques autour de ma verge en feu. Leur douceur fabuleuse fut à la fois un soulagement et un nouveau supplice. J’ignorais comment ne pas jouir immédiatement. Je n’osais pas faire un mouvement alors que tout mon corps ne réclamait que ça. Elle le devina sans mal. Elle se cambra un peu et entama un très lent va-et-vient en maintenant mon sexe prisonnier. Je lui jetai un regard humide et suppliant. Elle comprit.

– Jouis, Jérémy, souffla-t-elle en appuyant plus fermement encore sur sa poitrine.

Ces deux mots ouvrirent les vannes. Je poussai un rugissement incontrôlable tandis que mon pénis crachait sa semence par à-coups violents. Le flot de mon plaisir déborda bientôt et dégouлина sur sa peau. Je subis les derniers soubresauts de l’orgasme en voyant couler mon sperme blanc jusque sur ses tétons. C’était d’une beauté incroyable.

Elle me libéra, je tombai à genoux sur le tapis devant elle. J’étais essoufflé et anéanti, mais une force supérieure s’empara de moi. Je repoussai ma sublime maîtresse contre le dossier et je me mis à

lécher sa poitrine maculée. Malgré la fatigue, je pris soin de parcourir chaque centimètre de sa peau délicate. Je trouvais mon sperme plus épais et son goût différent, presque sucré. C'était un mystère que je ne m'expliquais pas, mais dont je me fichais sur l'instant. Claudia était entre mes bras et s'offrait à moi. J'entendais la déguster autant que cela m'était permis. Elle finit par m'interrompre d'une caresse et m'embrassa doucement.

– Tu es un incorrigible gourmand.

– Je n'avais pas le droit ?

– Il me semble que tu l'as pris.

– Je suis navré, mais c'était trop tentant.

– Tu l'as si bien fait que je te pardonne, sourit-elle en soulignant ma bouche du bout de son doigt.

Je m'assis sur le tapis à ses pieds et posai ma tête sur ses genoux.

– J'ai tellement hâte, répétai-je.

– Chaque chose en son temps, Jérémy.

– Je suis prêt à tout pour ça.

– Cela me donne d'autant plus de responsabilités.

– Pourquoi ? m'étonnai-je en me redressant pour la regarder.

– Parce que je tiens à préserver un équilibre fragile et éviter que tu te perdes en chemin.

– Je suis assez intelligent pour savoir où se trouve mon intérêt.

– L'intelligence n'est pas tout. Il arrive qu'on soit débordé.

– Vous ne me faites pas confiance ?

– Si, mais je m'en voudrais trop de te détourner d'une voie qui peut te mener loin. Je préfère veiller à ce que tout se passe bien.

– Vous êtes merveilleuse, soufflai-je amoureusement.

Elle se pencha pour me donner un bref baiser, puis se redressa en fronçant les sourcils.

– Tu devrais rentrer chez toi, il est tard.

Un coup d'œil à ma montre confirma ses dires.

– Pense à manger correctement et à te coucher tôt. Une rude journée t'attend demain.

– Vous parlez comme ma mère, boudai-je en me relevant.

Elle en fit autant et se chargea elle-même de replacer mon sexe assagi dans sa prison. Elle eut un petit rire et referma tous les boutons de mon jean. Je me laissai faire comme un gamin, impuissant à lutter contre elle, de toute façon. Elle boucla ma ceinture et me regarda d'un air malicieux.

– J'ai un cadeau pour toi, me dit-elle avec des accents joueurs.

Elle disparut derrière le paravent et revint avec un sac qu'elle me tendit. Je plongeai la main à l'intérieur et en sortis un slip de bain noir tout neuf et à ma taille, évidemment.

– Maman a pensé à tout, se moqua-t-elle en me voyant perplexe.

Malgré moi, j'éclatai de rire. J'attrapai ses hanches pour la ramener contre moi. Elle me laissa l'embrasser longtemps avant de m'écarter.

– File d'ici, garnement !

J'obéis, le sourire aux lèvres et le cœur léger. Je lui adressai un petit signe de la main pendant qu'elle baissait le rideau de fer. Je réalisai tardivement que je ne la verrais pas le lendemain et j'en fus triste. Ce retour dans son giron commençait sous les meilleurs auspices. En montant mes trois étages, je me fis la promesse solennelle de ne jamais la décevoir, quel que soit le prix que cela devait me coûter.

## CHAPITRE 13

Malgré ce qui m'attendait le soir de ce mercredi, je ne parvenais pas être de méchante humeur. Le souvenir de Claudia me laissait rêveur. Il me suffisait de quelques minutes de distraction pour que mes pensées s'envolent vers elle. Je revoyais ses seins dégoulinants de mon sperme. J'en voulais encore, j'en voulais plus. Dans un fantasme absolu, j'aurais aimé l'inonder de mon plaisir, la contempler à mes pieds, souillée et heureuse de l'être.

– Jérémie ?

La voix de Valentine, à ma droite, me tira de ma rêverie. Je me redressai sur ma chaise pour ne rien dévoiler de l'érection qui tendait mon jean, même si la jeune fille n'était pas encline à porter son regard à cet endroit.

– Tu vas bien ?

– Oui, pourquoi ?

– Tu as l'air absent.

– Oh ! Je ne suis pas totalement réveillé, mentis-je à moitié.

Elle me sourit et reporta son attention sur le discours du prof. Je comprenais mieux les avertissements de Claudia et je me forçai à la concentration. Je ne me laissai plus divertir qu'à une ou deux reprises durant la journée, lorsque Valentine m'abandonna à ma solitude pour se rendre aux toilettes. L'absence de Thomas et de Séverine se prolongeait de manière anormale, mais elle offrait une certaine sérénité. Je ne m'en souciais pas plus que de raison. Ces deux-là étaient assez grands pour savoir ce qu'ils faisaient. C'était pareillement l'avis de leur copine. Cette dernière partageait d'ailleurs mon opinion sur tellement de sujets qu'il devenait difficile de débattre. Nos conversations étaient consensuelles, mais pas désagréables.

À l'issue de ce troisième jour de la semaine, je constatai déjà les effets de la routine. Convaincue que j'allais travailler après les cours, Valentine posa un baiser sur ma joue, me souhaita bon courage et partit tranquillement de son côté. Je pris le métro jusqu'à la salle de sport où m'attendait Maxime. Mon coach me broya de nouveau la main et m'entraîna à grandes enjambées vers son véhicule garé dans un parking voisin. Durant le trajet, il m'annonça qu'il passerait me chercher à la sortie du lycée dès la semaine suivante. Quand je lui demandai la raison de ce changement de programme, il évoqua un ordre de Claudia. Je le regardai subitement avec suspicion.

Se pouvait-il qu'il ait été un élève de ma chère maîtresse pour se montrer aussi prompt à lui obéir ?

Était-il encore son amant ?

Une bouffée de jalousie me monta à la tête. Mon silence l'étonna. Je profitai de ce qu'il relançait la conversation pour l'interroger très directement.

– Ça fait longtemps que tu connais Claudia ?

– Pas mal d'années, oui, répondit-il sans méfiance.

– Comment l'as-tu rencontrée ?

– C'est ce qu'on appelle les hasards de la vie.

Je compris qu'il ne serait pas si facile que ça à cuisiner

– Elle te demande souvent ce genre de service ?

– C’est mon boulot.

– Tu veux dire que c’est parce qu’elle te paye ?

Maxime eut un petit rire et hocha la tête.

– C’est très exactement ça.

La nouvelle me soulagea. Sans doute ne fallait-il voir dans la belle détermination de mon prof de sport qu’une motivation purement financière. Ça ne répondait pas à toutes mes interrogations, mais remisait ma jalousie au placard. Maxime s’arrêta aux abords d’une piscine. Nous étions dans le XIII<sup>e</sup> arrondissement.

– Pourquoi celle-là ? demandai-je.

– Parce qu’elle est ouverte en nocturne. Tu te sens d’attaque ?

– Non, j’ai mal partout.

– Alors, il faut combattre le mal par le mal. En route !

Je le suivis de mauvaise grâce jusque dans le hall de l’établissement. Il alla vers la caisse et en revint en me tendant un badge.

– Voilà ton abonnement. Les vestiaires sont par ici. Je t’attends au bord du bassin.

Je me dévêtis sans hâte, pris une douche tiède qui me fit frissonner et rejoignis Maxime qui s’impatiait déjà.

– Que sais-tu nager ?

– Un truc qui ressemble à la brasse.

Il grimaça, m’expédia dans l’eau et mon calvaire commença.

– Tire sur tes bras, allonge-toi, pousse sur tes jambes, souffle avec la bouche, plus loin les bras.

J’essayais de suivre toutes ces consignes à la fois et manquai à plusieurs reprises de boire la tasse. Je cessai de compter les allers-retours d’un bord à l’autre au bout du quinzième. J’étais cuit. Maxime eut pitié de moi et mit un terme à la séance avec un quart d’heure d’avance.

– Ça ira mieux de semaine en semaine, affirma-t-il, confiant.

Je croisai les doigts pour que ce soit vrai. Mes membres semblaient peser une tonne chacun quand je me rhabillai. Le coach se moqua de mes bâillements et de mon air amorphe dans la voiture. Je n’avais même plus le courage de parler et répondais à ses questions par des grognements plutôt que par des phrases. Il ne m’en voulut pas. Il stoppa son véhicule juste en bas de mon immeuble et me conseilla de manger malgré la fatigue. J’acquiesçai d’un signe de tête et descendis.

La librairie était fermée. Je montai les marches à la vitesse d’un escargot, en m’aidant de la rampe. Je lâchai mes sacs dans l’entrée et me traînai jusqu’au réfrigérateur. J’en sortis une tranche de jambon et une tomate qui atterrirent sur un bout de baguette. C’était tout ce que j’étais capable de faire.

Je descendis de mon lit en grimaçant, le lendemain, mais au fond, je me sentais plutôt bien. J’avais l’impression d’avoir accompli un petit exploit. Mon égo s’en trouva renforcé. Cette bonne humeur m’accompagna jusqu’au lycée. Dès mon arrivée, je constatai le retour du sieur Thomas. Il affichait la mine des mauvais jours. Je m’installai simplement près de lui et le regardai très franchement.

– Je sais ce que tu vas me dire, tout ça pour ça, commença-t-il en maugréant.

– Je suppose que tu parles de Séverine.

– De quoi d’autre ?

– Pas de tes résultats en français, assurément.

Mon allusion à son malheureux cinq au dernier examen le fit grimacer.

– Tu es en train de foutre ton année en l’air, le prévins-je amicalement

– Oui, je sais. Mais on n’a pas tous les jours vingt ans.

- Parle pour toi, moi, je ne les ai pas encore.
- Alors, bosse avant de les avoir, mon ami. Après, c'est foutu.
- Que s'est-il passé au juste ?
- Elle a insisté pour qu'on se fasse un plan à plusieurs avec des mecs qu'elle connaissait. Je n'étais pas le mieux pourvu, si tu vois le genre.
- Elle a choisi un meilleur étalon ?
- Elle s'est carrément tapé la monture, l'entraîneur et le cavalier en même temps pendant que je restais dans les tribunes. Tout ce qu'elle a trouvé à dire après ça, c'était qu'elle concevait le cul comme ça, à prendre ou à laisser. J'ai préféré laisser.
- Et maintenant ?
- Elle, je ne sais pas, et je m'en fous. Je ne crois pas qu'elle reviendra. Moi, par contre, j'ai plutôt intérêt à me remettre au boulot ou mon vieux va me tomber dessus.
- Tardives, mais sages résolutions.
- Et toi, tu en es où avec ta chérie ?
- Toujours au même point, ne t'en déplaie.
- Tu es désespérant.
- Sans doute trop jeune, je vais attendre d'avoir vingt ans, ironisai-je.
- C'est ça, rigole. On verra bien ce que ça donnera quand tu y seras.
- Je me vautrerai assurément dans la pire des luxures.

En mon for intérieur, de formuler mes vœux de cette façon outrancière m'amusait follement.

- Tiens, voilà ta promise, Dom Juan, me répliqua-t-il en me désignant Valentine qui arrivait.

La jeune fille nous salua. Elle s'étonna de la présence de mon voisin, mais pas de l'absence de Séverine.

- Elle m'a téléphoné hier soir, expliqua-t-elle en s'asseyant.

- Que t'a-t-elle dit ? s'enquit un Thomas qui dissimulait mal sa rancune.

– Que l'adage selon lequel ceux qui en parlent le plus ne sont pas les meilleurs s'avérait tout à fait justifié dans ton cas.

Il fut mouché durablement, se renfrogna dans son coin et ne desserra plus les dents jusqu'à la pause. Quand la sonnerie retentit, il s'éclipsa en s'excusant et ne revint pas en cours. Valentine se sentit fautive. Je tentai de la démentir même si je désapprouvai sa manière de balancer l'info. Sensible à mes arguments, elle se montra sur le point de pleurer. Je passai un bras consolateur autour de ses épaules. Elle se laissa aller contre moi. Ce rapprochement imprévu parut lui plaire.

Cette drôle de journée s'acheva comme les précédentes. Valentine posa un baiser sur ma joue. Elle s'y attarda un tout petit plus longtemps que d'habitude et me remercia en s'écartant de moi. Je ne sus pas quoi répondre. Je hochai la tête et pris congé comme si de rien n'était. Je restai songeur dans le métro. Je me demandai bien ce que Valentine me trouvait. Par facilité, je m'efforçai de croire encore qu'il ne s'agissait que d'une simple amitié.

J'oubliai bien vite tout cela en abordant ma rue. Le tintement de la clochette, l'odeur du papier, le bruit des pas sur le parquet, puis le magnifique sourire de Claudia me firent entrer tout droit dans son univers sensuel et capiteux. Elle portait, ce soir-là, une robe rouge sombre assortie à la couleur de ses lèvres et à celle de ses escarpins aux talons vertigineux.

- Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, intriguée par mon comportement admiratif.

- Je ne sais pas si je suis en train de rêver ou vous êtes bien réelle.

Elle approcha lentement de moi, ondulait à chacun de ses pas. Charmeuse, féline, éminemment dangereuse. Elle planta son regard dans le mien et attendit que je m'y noie complètement. À ce

moment-là, elle empoigna mon sexe au travers de mon jean et le pressa fortement. Ses lèvres caressèrent ma bouche entrouverte par la surprise.

– Crois-tu toujours que je ne suis qu'un rêve ? murmura-t-elle.

– De plus en plus.

– Que faudrait-il que je fasse pour te ramener à la réalité ?

– Je n'ai pas envie d'être ramené à la réalité. Pas maintenant, implorai-je.

– Tu as été bon élève, hier soir, dit-elle après avoir glissé le bout de sa langue sur l'ourlet de ma lèvre inférieure.

– J'ai fait de mon mieux pour vous plaire.

– Cela mérite une récompense.

Je me consumais sur place. Mon sexe prisonnier de sa main eut un sursaut. Elle ne me relâcha que pour me prendre le bras. Elle me guida ainsi jusque dans le bureau dont elle ferma la porte sur nous. Elle ouvrit ma veste et me l'enleva. Elle la déposa soigneusement sur une chaise, puis revint vers moi. Sans me quitter des yeux, elle détacha ma ceinture et déboutonna mon jean. J'étais hypnotisé, incapable de réfléchir. Je la dévorais d'un regard fiévreux pendant qu'elle me caressait au travers de mon boxer. D'un geste sûr, elle fit jaillir ma verge et l'enferma entre ses doigts. Je cessai tout net de respirer. Je me sentis subitement réduit à ce membre qu'elle tenait fermement. Elle commença très doucement à me branler. L'air rentra de nouveau dans mes poumons et me fit haleter. Je vis briller un nouvel éclat dans ses yeux braqués sur les miens. Avant que je comprenne, elle descendit à mes genoux. Sa langue humide parcourut mon gland qu'elle avait complètement décalotté. C'était divin. Ce fut encore meilleur quand elle en souligna la couronne et insista sur les zones les plus sensibles. J'étais dans un état second.

Tranquillement, Claudia visitait chaque centimètre de mon membre tendu. Elle se pencha un peu plus et appliqua le même traitement à mes testicules. Je fus pris d'un frisson quand elle en goba un. C'était une merveilleuse torture. Je poussai un petit cri lorsqu'elle me le rendit. Sa langue remonta jusque sur mon gland, ses lèvres s'ouvrirent et sa bouche s'enfonça très lentement sur ma queue. Je me vis progressivement disparaître. Instinctivement, je posai mes mains sur sa tête. J'ignorais cependant si c'était pour la retenir ou pour l'inciter à aller plus loin.

J'étais perdu, hagard, livré au bon vouloir de cette femme à mes pieds. Elle, par contre, maîtrisait parfaitement sa technique. Elle enserra la base de mon pénis et me branla au même rythme qu'elle me suçait. Je commençais à divaguer, grommelant des « oui » et des « encore » qui m'échappaient. Elle cessait parfois de me pomper pour me lécher de nouveau, puis elle reprenait un peu plus vite. Son autre main se porta à mes bourses qu'elle pétrit délicatement. Je finis par fermer les yeux et rejeter ma tête en arrière. Mes fesses se contractaient, mes cuisses brûlaient. Mes abdominaux sensibles se rappelaient douloureusement à mon souvenir.

Elle était en train de me réduire à néant. Je voulais disparaître tout entier dans sa bouche. Malgré moi, je donnai des petits coups de reins nerveux. À quelques reprises, je sentis le fond de sa gorge. Elle ne cessa pas pour autant de me sucer. Elle me retint simplement de sa main et accéléra la cadence. Mon sang reflua dans mes testicules captifs de sa poigne. Elle remarqua leur contraction fulgurante, car elle ralentit ses gestes. Mon sexe fut parcouru d'une décharge électrique qui me tétanisa. J'ouvris des yeux affolés pour la voir avaler la semence dont je me vidais jusqu'à la dernière goutte dans sa bouche.

Quand je repris mes esprits, j'étais dans ses bras, le nez enfoui dans son cou, le souffle court et le cœur en point de lâcher. Elle me consolait. Je ne sentais plus ma queue que par le frottement de sa robe contre ma peau nue. J'étais épuisé. Elle me tira vers la méridienne, m'y allongea, m'ôta mes

chaussures, mon pantalon et mon boxer. Elle alla ensuite chercher un gant de toilette et une serviette derrière le paravent. Le contact frais et mouillé du gant me fit sursauter, mais je m'apaisai sous sa caresse bienfaisante. Elle prit soin délicatement de mon membre, le sécha, puis elle étala la couverture sur mes jambes.

– Repose-toi quelques instants, me dit-elle en donnant un chaste baiser sur le front.

Je ne sus pas vraiment combien de temps j'avais dormi. Claudia me tira du sommeil lourd dans lequel j'avais sombré juste avant de fermer la boutique. Elle s'amusa de ma mine penaude quand j'ouvris les yeux.

– C'est la première fois qu'un garçon menace de tomber dans le coma après joui, me confia-t-elle avec des accents joueurs.

– Sans doute une hypoglycémie, n'ai-je, tout aussi gai qu'elle.

– Tu devrais adapter ton régime alimentaire à ton nouvel emploi du temps où je ne réponds pas de toi dans les jours qui viennent.

– Pourquoi ? Comptez-vous me sucer jusqu'au sang ?

– Mes étagères sont remplies de livres sur le sujet, ça te tente ?

– Je savais que vous aviez un côté pas humain. Vous êtes bien trop belle et désirable.

– Tu y risquerais ta vie ?

– Sans aucune hésitation. Je suis prêt à mourir par votre bouche.

Elle fit courir sa langue sur mes lèvres, je lui donnai la mienne, elle la lécha, puis me sourit.

– File d'ici avant que l'envie me prenne, me conseilla-t-elle.

Je ris à mon tour et me levai du canapé. Je me sentais ragaillardi. Je me rhabillai rapidement sous son regard attendri, puis je récupérai mes affaires. Elle m'accompagna à la porte et m'accorda un dernier baiser avant de me chasser. Malgré ma petite sieste improvisée, je passai sans doute l'une des meilleures nuits de ma vie.

## CHAPITRE 14

Dès le lendemain, une nouvelle routine s'installa. Porté par un nuage, j'allais au lycée. J'y passais une journée enrichissante, meublée par l'amitié et la conversation de Valentine qui ne me quittait pas d'une semelle. Thomas avait digéré l'affaire « Séverine » et s'évertuait à combler son énorme retard. Je lui faisais office de répétiteur quand il sollicitait mon aide. Valentine considérait cela d'un œil critique, estimant que j'étais trop gentil avec lui. Je devinai, a contrario, qu'elle me reprochait de ne pas me mettre pareillement à son service.

Le soir venu, je me précipitais chez Claudia où j'étais prié de travailler afin de mériter la récompense que j'attendais depuis le matin. Ensuite, elle me faisait jouir, d'une manière ou d'une autre, selon ses propres envies. Je me retrouvais immanquablement nu et haletant entre ses bras tandis qu'elle restait impeccablement digne, même lorsque je maculais ses seins de sperme. Il m'arrivait de vouloir arracher son chignon et déchirer ses vêtements. Elle rit quand je le lui avouai, le dimanche midi, à la table du restaurant où elle m'invitait encore.

– Un jour, je te laisserai faire, promit-elle.

Je n'eus pas le temps de m'en réjouir, nous fûmes interrompus par un homme d'une soixantaine d'années qui captura la main de Claudia et la porta à ses lèvres en souriant.

– Chère amie, je suis charmé de vous revoir. Mais où donc aviez-vous disparu ?

– Vous connaissez l'adresse de ma cachette, Maître, lui répondit-elle gentiment.

– Vous ne la quittez plus guère. Comment va ce cher monsieur Albert ?

– Parfaitement, aux dernières nouvelles.

L'homme sembla seulement me remarquer.

– Jérémy Dancier, dit-elle simplement en suivant son regard.

Il se contenta de cette mention et me tendit la main.

– Heureux jeune homme !

Il ne prit pas la peine de se présenter, mais sa tête me rappelait quelque chose. Il déposa un nouveau baiser sur les doigts de Claudia.

– Je vais avoir besoin prochainement de vos services particuliers, lui glissa-t-il plus bas.

– Vous savez où me trouver.

– Vous êtes merveilleuse.

– Je ne suis pas sensible à la flatterie, Maître.

– Que voulez-vous ? C'est une déformation professionnelle, ricana-t-il. Je vous laisse déjeuner en paix.

Il m'adressa un signe de tête et s'éloigna. J'en profitai aussitôt.

– Ne s'agissait-il pas de Maître Diles, l'avocat réputé ?

– En personne, confirma-t-elle. Je vois que tu es bien informé.

– Il est si médiatique qu'il faudrait vivre en Antarctique pour ignorer qui il est.

– C'est un homme spectaculaire, en effet, mais très charmant.

– Est-ce indiscret de ma part de vous demander ce qu'il entendait par « services particuliers » ?

– Oui, c’est indiscret.

Je me ravisai immédiatement. Notre conversation reprit sur quelques affaires portées au crédit de l’avocat et meubla quasiment toute la fin du déjeuner. Comme la semaine précédente, un taxi me déposa devant mon immeuble et emporta Claudia.

\*\*\*

J’enchaînai sur une semaine en tous points identique à la précédente à quelques détails près. Thomas fut extrêmement assidu en cours, laissant moins d’espace à Valentine qui s’en montra un peu contrariée. Comme convenu, Maxime vint me chercher au lycée, le mercredi, pour notre séance de piscine. Je vécus le même enfer des courbatures, mais aussi le même paradis quand Claudia m’en consola.

Elle me faisait jouir avec un raffinement qui alimentait mes fantasmes et je rêvais les yeux ouverts. Progressivement, je surmontais mon émotion pour profiter de mieux en mieux du seul plaisir. Elle m’incitait à prendre des initiatives et à m’imposer à sa bouche. Je ne connaissais rien de plus grisant et je mettais à lui obéir un enthousiasme qui l’amusait.

Je passais désormais la matinée du dimanche dans sa boutique. J’adorais la voir aller et venir sur ses talons hauts, sa démarche sensuelle me faisait bander. Conformément à sa nouvelle habitude, elle m’invita à déjeuner. Un taxi nous emmena au moment de la fermeture et nous déposa devant un autre restaurant gastronomique. Tandis que je la suivais sagement, j’entendis le maître d’hôtel s’adresser à elle.

– Bonjour, Madame Simiènev. Votre table vous attend, par ici, je vous prie.

– Simiènev ? relevai-je en m’asseyant en face d’elle.

Elle haussa son sourcil droit comme chaque fois que quelque chose la dérangeait. Je tenais une information, je n’allais pas me contenter de son silence.

– C’est de quelle origine ?

– Cela ne t’apporterait rien de le savoir. Simiènev est, disons... un nom d’emprunt, lâcha-t-elle entre ses dents.

– Quel intérêt ?

– L’anonymat a du bon parfois.

– Une librairie a-t-elle des choses à craindre ?

Ma taquinerie me valut une œillade incendiaire.

– Il ne faut jamais se fier aux apparences, Jérémy. Mets-toi bien ça dans le crâne.

– Dois-je en conclure que vous n’êtes pas qu’une marchande de livres ?

Elle reposa la carte qu’elle était en train d’étudier, croisa ses doigts aux ongles parfaitement vernis sous son menton et me dévisagea d’un air de défi.

– Et toi ? Qui pourrait supposer que tu passes tes soirées dans une arrière-boutique à te faire sucer par une femme qui pourrait être ta mère plutôt que de travailler tes cours ?

Je rougis, mais admis qu’elle venait de marquer un point.

– Il n’est pas toujours bon de vouloir découvrir la vérité à tout prix, ajouta-t-elle.

– Belle et mystérieuse, la complimentai-je, séduit par son charme venimeux.

– Est-ce que tu aimes les champignons ?

– Oui, pourquoi ?

– Parce que c’est ce que j’ai envie de commander, dit-elle en reprenant la carte.

Je sus que le sujet était clos. Je ne pus cependant m’empêcher de remarquer qu’elle régla la note en liquide, ce qui me fit de nouveau réagir.

– Est-ce aussi par souci d’anonymat ? la questionnai-je en sortant.

– Exactement, me répondit-elle très spontanément.

– Vous plaisantez ?

– Dans mon métier, je traite énormément de transactions de cette façon. C’est devenu une forme d’habitude.

J’accueillis son argument avec un peu de doute, d’autant que je surpris le montant exorbitant de l’addition.

– Pourquoi faites-vous toutes ces dépenses pour moi ?

– Un bon investissement commence toujours par coûter de l’argent.

– C’est vraiment ce que je suis, pour vous ? Un investis-ement ?

Le taxi s’arrêta devant nous et le chauffeur descendit pour ouvrir la portière. Claudia approcha tout contre moi. Ses yeux verts se plantèrent dans les miens et son souffle effleura ma peau.

– Ne prétendais-tu pas vouloir m’appartenir, être mon objet, être même prêt à mourir pour moi ? murmura-t-elle en m’hypnotisant.

– Si, bredouillai-je en rougissant.

– Alors, tout est bien, dans ce cas.

Elle s’écarta de moi pour s’asseoir élégamment à l’arrière du taxi. Le chauffeur m’observait avec une visible curiosité. J’en fus terriblement gêné. Je me pressai de faire le tour de la voiture. Claudia eut un sourire.

– Tu te poses trop de questions, Jérémy, me gronda-t-elle doucement.

– Avouez que cela peut être troublant.

– Je ne le conteste pas. Je te demande simplement de me faire confiance.

Elle se pencha vers moi, et m’embrassa. Son baiser indécent alluma un incendie dans mes veines. Je la laissais prendre possession de ma bouche sans me défendre, sous l’œil avide d’un spectateur qui n’en perdait pas une miette dans le rétroviseur. Malgré mon émotion, je remarquai l’éclat joueur qui illuminait son regard quand elle s’arracha à mes lèvres conquises. Du bout de l’index, elle effaça une trace de rouge sur ma peau.

– J’aime quand tu es sage, me taquina-t-elle avant de reprendre une posture très digne.

Je manquai de rire tout à fait, cette fois. Ma belle libraire s’avérait être une redoutable impertinente et usait de la provocation comme d’une arme tranchante. Ce fut une nouvelle leçon.

\*\*\*

La semaine suivante précédait les congés de la Toussaint. Ma mère réclamait depuis quelques jours de savoir quand j’allais arriver. Je n’avais pas envie de quitter Paris et encore moins Claudia. Cette dernière ne me laissa cependant pas le choix quand je lui en parlai à la veille de mon départ.

– Tu en profiteras pour travailler un peu plus, me dit-elle sur un ton qui ne souffrait pas la contestation. Cet éloignement et le repos te feront du bien.

– Je vais devenir fou sans vous.

– Je t’autorise à te faire jouir autant que tu voudras.

Sa mine joueuse ne m’incitait toutefois pas à la bonne humeur. Je capturai sa taille pour la ramener contre moi.

– Je n’y prends plus autant de plaisir.

Elle me dévisagea avec tendresse.

– Alors, il va être bientôt temps, affirma-t-elle doucement.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine. Elle remarqua sans mal ma brusque euphorie et s’empressa

de canaliser mon ardeur en posant ses doigts sur mes lèvres.

– À condition que tu restes sage encore quelques semaines, ajouta-t-elle plus sévèrement.

– Quand ? suppliai-je.

– J’aviserais à ton retour.

Ma joie ne retomba pas. Je promis d’être le plus zélé des élèves, de lui obéir en tous points et de lui revenir plus motivé que jamais.

– Pourrai-je vous appeler pendant ces vacances ? demandai-je avant de la quitter.

– Il n’en est pas question.

Son refus me désola, mais je compris à son air fermé qu’il était inutile d’en chercher la raison.

– Je t’attendrai ici, mardi en quinze, à dix-huit heures trente précises, conclut-elle avec le sourire.

Tâche d’être en forme et au point sur ton travail.

Elle m’accorda un dernier baiser qui me laissa sur ma faim. Elle m’avait fait sublimement jouir, une heure plus tôt, mais je n’étais pas rassasié d’elle. Je la voulais, je voulais son corps qu’elle me refusait encore. Elle dut me pousser sur le trottoir pour que je consente à m’éloigner d’elle. Le grincement de la grille qui descendait me fit horreur. Je remontai tristement jusqu’à mon appartement, je bouclai une valise pour deux semaines et me couchai sans entrain. Les yeux ouverts dans le noir, je comptai les jours qui me séparaient de l’échéance qu’elle m’avait promise. Ces congés allaient être les derniers de ma vie de puceau. Cela me donna le courage de supporter l’épreuve.

\*\*\*

Ma mère affichait un large sourire à ma descente de train. Son « poussin » lui revenait pour deux longues semaines. Elle avisa ma mine avec bonheur.

– Tu as l’air en forme, s’exclama-t-elle, ravie.

– Je vais bien, confirmai-je en prenant place dans la voiture familiale.

Commença alors la litanie des questions stupides comme si de savoir que j’avais des chaussettes propres était indispensable. J’entendis parler de lessives et de petits plats.

– On a le temps, lui fis-je remarquer.

– Oui, mais c’est important, tu reviens si peu souvent.

Je compris en la regardant qu’il ne servait à rien de lutter. Par chance, mon père me réserva un accueil moins démonstratif, mais nous reprîmes nos habitudes de discussion à la table du dîner. Le dimanche fut pluvieux et monotone comme le sont régulièrement les dimanches en Normandie et dès le lundi, mon père retourna au travail, me laissant en tête à tête avec ma chère maman. Cette dernière venait de temps en temps frapper à la porte de ma chambre où je me retranchais pour réviser ou lire tranquillement. Elle passait la tête dans l’encadrement et me demandait si tout allait bien. Je l’assurais que oui et elle repartait en souriant. Je l’entendais chantonner dans l’escalier.

Le mardi matin, je reçus SMS de Valentine. Elle voulait savoir si elle pouvait m’appeler. Je fis la démarche le premier. Je perçus son étonnement et sa joie dans son bonjour. Nous échangeâmes quelques banalités avant d’aborder des choses plus sérieuses. Ma camarade sollicitait mon aide sur un devoir de philosophie. Je me voyais mal la lui refuser.

– Ça t’ennuie si je te téléphone encore ces prochains jours ? s’enquit-elle un peu timidement juste avant de raccrocher.

J’acceptai volontiers, je n’avais rien de mieux à faire de toute façon.

– Avec qui parlais-tu ? interrogea ma mère quand je descendis un peu plus tard.

– Comment sais-tu que je parlais à quelqu’un ?

– Je suis montée te voir et je t’ai entendu au travers de la porte. Je n’ai pas osé te déranger.

Je notai l’éclat de curiosité dans son regard. Le pire était à craindre.

– C’était une fille ?

La question que je redoutais !

– Une copine de classe, marmonnai-je en mordant à pleines dents dans une part de tarte qu’elle m’offrit en guise de goûter.

– Comment s’appelle-t-elle ?

– Valentine.

– C’est joli ça, s’exclama-t-elle d’un air béat qui m’effraya. Comment est-elle ?

– Elle a deux yeux, un nez, une bouche, deux bras... une fille, quoi !

– Jérémy ! me gronda-t-elle.

– Quoi ? Tu me mènes un véritable interrogatoire alors qu’il n’y a rien de plus à savoir, me défendis-je

– J’ai le droit de me renseigner un peu, tout de même ?

– À ce point, ce n’est plus du renseignement, c’est de l’espionnage.

– Avant, tu me disais tout, bouda-t-elle.

– Maman, j’ai grandi.

– Je sais, renifla-t-elle.

Je me levai pour la prendre dans mes bras. Elle se laissa aller contre mon épaule. Elle me parut si petite et si fragile.

– Tu resteras toujours mon poussin. C’est plus fort que moi.

– Et toi, une maman poule.

Elle eut un rire nerveux. Je la relâchai et lui souris. Elle me regarda d’un drôle d’air.

– Tu as gagné en muscle, toi !

– Je me suis mis un peu au sport, avouai-je.

– Oh ! C’est bien ça ! Un esprit sain dans un corps sain.

– En quelque sorte.

Je chipai une autre part de tarte et retournai m’enfermer dans ma chambre. Dès lors, je fus vigilant au moindre bruit dans le couloir. Ma mère n’allait certainement pas abandonner son enquête. J’en fus convaincu lorsque mon père m’interrogea sur les familles respectives de mes petits camarades. Je donnai les maigres détails que je connaissais. Le silence de maman était révélateur de sa machination. Aussi, quand Valentine rappela, je m’arrangeai pour sortir dans le jardin. On ne pouvait m’y suivre sans bonne raison. Je n’en fis d’ailleurs pas mystère auprès de mon interlocutrice qui s’étonna d’entendre des oiseaux.

À distance, il me semblait plus facile de me confier à elle. Ce jour-là, notre conversation dura longtemps. Elle me raconta une partie de sa vie, j’en fis autant, en passant sous silence l’essentiel. Claudia restait mon secret. Elle hantait mes nuits.

Chaque soir, quand la lumière s’éteignait, je me branlais en pensant à elle et je jouissais en murmurant son prénom. La prudence m’avait incité à cacher une serviette sous mon oreiller, je m’évitais ainsi une visite à la salle de bains qui aurait encore éveillé les soupçons maternels. Je m’arrangeais pour que mon lit soit impeccablement fait chaque matin, ce qui dispensait ma chère maman de vouloir faire le ménage à ma place. Ma vigilance me mettait à l’abri de l’inquisition.

Je vécus toutefois une chaude alerte, au cours de la deuxième semaine. M’étant attardé au lit, je m’activais énergiquement sur ma queue raide et gonflée par les fantasmes de la nuit quand ma mère toqua à la porte. Me croyant encore endormi, elle entra sans attendre mon accord afin de m’apporter

une tasse de café. Je n'eus que le temps de remonter la couette sur moi et de faire semblant de me réveiller à l'instant.

– Tu n'es pas malade au moins ? s'inquiéta-t-elle en tâtant mon front. Tu es rouge et en nage.

Je grommelai qu'elle m'avait tiré brutalement du sommeil. Sous les draps, ma verge pulsait encore. J'acceptai le café et annonçai que j'allais descendre de manière imminente. Elle me crut et partit préparer mon petit-déjeuner. Pour la peine, je n'eus plus envie de jouir. J'enfilai un caleçon et quittai mon lit à regret. La vie normande n'était vraiment pas de tout repos. En plus de mes précautions précédentes, je veillais désormais à ce que ma grasse matinée ne dépasse plus neuf heures. J'avais de plus en plus hâte de rentrer à Paris.

\*\*\*

Pendant que ma mère se morfondait durant le trajet qui me ramenait à la gare, je me réjouissais intérieurement. Malgré l'immensité de la maison, malgré le jardin et la campagne environnante, l'atmosphère était devenue étouffante. J'aspirai à la liberté, ainsi qu'aux bras de Claudia qui me manquaient cruellement. Je devais, hélas, attendre un long jour de plus avant de m'y blottir.

J'embrassai ma mère en lui promettant d'appeler très vite et embarquai dans le train. Je poussai un soupir de soulagement en m'asseyant près d'une vitre, puis je consultai mon portable. Valentine m'avait envoyé un autre message où elle s'impatiait, elle aussi, de la reprise des cours. Nos échanges avaient connu un tour plus intime depuis ces vacances. J'appréhendais un peu nos retrouvailles.

À près de vingt-et-une heures trente, je franchissais enfin le seuil de mon immeuble. Je ne pensais pas que 30m<sup>2</sup> me paraîtraient si confortables. Je rangeai rapidement mes affaires, filai sous la douche, puis je me mis au lit en prévision de l'entraînement en compagnie de Maxime. Je dormis comme un bébé et me réveillai en forme, prêt à affronter les événements.

Et cela commença par Thomas qui arriva en classe avec une mine de papier mâché.

– Je n'ai fait que de bosser, expliqua-t-il quand je m'en souciai.

– Le sexe te réussit davantage, me moquai-je.

– À qui le dis-tu ! Ça va faire un mois que je n'ai pas baisé. Je deviens dingue.

– Tu peux t'octroyer une petite récréation, suggérai-je en désignant un groupe de jeunes filles un peu plus loin.

– Ah non ! Plus aucune nana de ce lycée. Si tu le permets, je fais mon marché ailleurs.

– Comme bon te semble.

Je me tus en voyant arriver Valentine. Elle était tout sourire. Elle nous embrassa avant de s'installer près de moi. Son parfum puissant me monta aux narines. J'avais presque oublié. En face l'un de l'autre, notre timidité refit surface. Ses joues rosirent joliment. Ne trouvant rien de mieux à lui dire, j'entamai la conversation par le sujet de philo dont nous avions discuté précédemment. Elle saisit ma perche et nous retrouvâmes ainsi nos habitudes. Je fus content quand la sonnerie nous libéra. Ça n'avait pas été aussi terrible que je l'avais craint.

Mon optimiste retomba assez vite lorsque je fus entre les mains de Maxime. Mon coach entendait rattraper deux semaines de presque inactivité. J'eus beau jurer que je m'étais astreint à faire les séances d'abdominaux et de pompes qu'il m'avait conseillées, il m'en ajouta double dose. Quand il en eut fini avec ma pauvre carcasse. Je l'aurais volontiers maudit si j'en avais eu le courage.

Seule la perspective de revoir Claudia me permit de me lever, le lendemain. Chaque geste était un supplice. Sur les consignes de Maxime, j'avais pensé à m'hydrater régulièrement, à manger correctement, mais ça n'y suffisait assurément pas. Je fis bonne figure au lycée afin d'éviter d'être

l'objet des railleries de Thomas et de la désapprobation de Valentine. Ces deux-là passèrent leur temps à se chamailler pour des broutilles. Par chance, ils ne me prirent pas à témoin de leurs joutes plus ou moins spirituelles. Grâce à cela, la journée se termina relativement vite.

La clochette annonça mon arrivée dans la librairie. J'entendis le petit grincement de la porte et le bruit des talons. Claudia apparut, plus belle et lumineuse encore. Elle s'arrêta juste à côté de son comptoir et me regarda de loin. Elle me sourit enfin et m'ordonna d'approcher. Je franchis l'espace qui nous séparait en volant. En un instant, elle fut dans mes bras et sa bouche répondait à la mienne. Je reprenais vie au fur et à mesure que je l'embrassais, que je la caressais. Mes gestes devinrent plus osés, elle m'écarta d'elle.

– Va m'attendre à côté, dit-elle doucement.

J'obéis, plein d'espoir, pendant que je l'entendais s'éloigner vers la porte d'entrée. Ses pas rapprochèrent presque aussitôt. J'avais la gorge nouée. Elle avança et leva la main. Ses doigts soulignèrent ma bouche entrouverte, glissèrent dans mon cou, puis défirent, un à un, les boutons de ma chemise. J'étais subjugué par sa manière de me déshabiller. Elle caressa mon torse, puis descendit jusqu'à la ceinture de mon pantalon. Elle s'attaqua à ma braguette. Je suffoquais déjà.

– T'ai-je manqué à ce point ? me demanda-t-elle tout bas en empoignant mon sexe tendu au travers de mon slip.

– Plus encore que ce que vous ne l'imaginez, avouai-je dans un souffle.

Un éclat étrange illumina ses beaux yeux. Elle m'observait comme si elle jugeait de ma résistance après notre séparation. C'était frustrant au possible. Je la pris contre moi et j'enfouis mon visage dans son cou.

– Soulagez-moi, gémis-je en me pressant contre sa main.

– Déshabille-toi et va t'allonger, me répondit-elle en me repoussant.

Je m'exécutai sans perdre une seconde et allai m'étendre sur la large méridienne, nu et fébrile sous son regard attentif. Elle vint s'asseoir près de moi, au bord du canapé. Elle fit d'abord courir ses doigts sur ma poitrine. Son index descendit lentement, contourna mon nombril et glissa sur mon sexe plaqué contre mon bas-ventre. Je tremblais d'impatience.

– L'oiseau tombé du nid, me dit-elle avec beaucoup de tendresse dans la voix. Si je te prenais ta virginité ce soir, tu ne saisiserais pas toutes les nuances du plaisir.

Je me redressai d'un bond contre elle.

– Quand ? réclamai-je sous le coup de l'émotion. Vous aviez promis qu'à mon retour...

Son doigt barra le passage de mes paroles.

– Quand tu seras de nouveau en point de te contrôler, répondit-elle calmement.

– Vous me rendez fou, me plaignis-je en cherchant refuge dans ses bras.

Elle me laissa l'étreindre, traquer l'un de seins sous sa tunique. Ses mains caressaient mon dos, mes épaules, l'arrière de mon crâne. Elle finit par me repousser contre les coussins. Sa bouche se posa sur la mienne et la picora de petits baisers. Elle prit le même chemin que ses doigts quelques minutes auparavant. Elle embrassa l'un de mes tétons puis poursuivit son voyage sur ma peau frémissante. Le contact de ses lèvres sur ma queue me fit soupirer, mais elle ne s'arrêta pas là. Elle descendit jusque sur mes testicules qu'elle se mit à lécher du bout de la langue. Par réflexe, j'écartai les jambes. Elle s'installa plus commodément contre moi et continua son humide vagabondage sur mes bourses. Au moment où je m'y attendais le moins, elle en goba une. Je poussai un cri de surprise et me cramponnai à la couverture qui protégeait le canapé. Mes abdominaux sensibles se rappelèrent douloureusement à mon souvenir.

Claudia me relâcha. Elle fit remonter sa langue le long de ma verge et effaça les quelques gouttes

qui perlaient sur mon gland. Elle dirigea mon sexe vers sa bouche qui s'ouvrit. Je me sentis fondre de plaisir quand elle m'engloutit lentement. Elle allait et venait délicatement sur mon pénis fièrement dressé devant elle. Sa main accompagnait ses gestes maîtrisés. C'était doux et grisant. Je fermai les yeux. Elle continua ainsi de longues minutes et je fus pris, petit à petit, d'une envie plus brutale. Les mouvements involontaires de mon bassin trahirent mon impatience. Elle eut pitié de moi et augmenta la cadence en intensifiant sa succion. Ses doigts pressèrent mon sexe humide et chaud. Je me contractai au fur et à mesure qu'elle me menait vers un inexorable orgasme que j'appelais de tous mes vœux. Ma verge prisonnière se raidit jusqu'à l'insoutenable.

Claudia se releva et seule sa main acheva ce qu'elle avait si bien commencé. Je poussai une longue plainte au moment où mon sperme gicla. Malgré l'envie, je ne pus assister au spectacle. Je pressai mon poing sur ma bouche pour m'empêcher de hurler. Je sentis seulement l'impact humide de ma semence sur mon ventre et sur mon torse. Quand le plus difficile fut passé, j'ouvris les yeux. Claudia libéra ma queue et se promena lentement sa main sur moi. Elle étala mon sperme sur ma peau. J'aimais sa façon de contempler ses doigts jouant avec la crème nacrée qu'elle avait fait jaillir. Elle se pencha ensuite pour lécher mon téton. Je frémis sous les assauts gourmands de sa langue. Elle se redressa et ses beaux yeux kidnappèrent les miens. J'étais ému, troublé. Elle le comprit. Elle m'attira contre elle sans se soucier de mon état de propreté et me câlina. Je repris peu à peu mes esprits, niché entre ses bras, le nez enfoui dans son cou. Je respirais son parfum, je humais sa peau.

– Tu m'as tellement manqué, murmurai-je en la tutoyant comme je le faisais dans mes rêves depuis le premier jour.

Elle ne me gronda pas, au contraire. Pour cet aveu spontané, je récoltai une caresse et un tendre baiser sur mon front. Je compris que j'étais désormais autorisé à user de cette familiarité. Je m'écartai pour la regarder. Ses beaux yeux me sourirent. Je me hissai à sa bouche. Comme elle me laissait faire, j'y vis un encouragement et ma langue força ses lèvres.

Chaque fois qu'elle répondait ainsi à mes initiatives, j'étais saisi d'un délicieux vertige. Je l'étreignis plus fort et redoublai de passion à l'embrasser. J'adorais ces brefs moments où elle se soumettait à moi. Les rôles s'échangeaient, je me sentais pleinement homme et je brûlais de plus en plus d'envie de le lui prouver. Dans un élan irrépressible, je la renversai sur le canapé. Mon corps nu pesait sur le sien, il en épousait les formes voluptueuses. Je glissai une main sous sa jupe et la remontai sur sa jambe jusqu'à dévoiler la jarretière de son bas. Ma queue se raidit de nouveau et trouva naturellement sa place entre ses cuisses entrouvertes. C'était si doux que j'en perdis la tête. Malgré moi, je commençai à onduler contre elle tout en la pelotant. Je crus qu'elle cédait à la même pulsion, car elle ne me repoussait pas et son souffle devenait plus court à mesure que je m'enhardissais. Elle finit cependant par reprendre le dessus.

– Jérémy, s'il te plaît ! me dit-elle en se soustrayant à mes baisers étouffants.

– Je n'en peux plus d'attendre, protestai-je en la retenant. J'ai envie de toi.

Sur ces mots, je donnai un coup de reins qui amena mon sexe tendu au contact de sa petite culotte dont je perçus l'humide chaleur. Elle réagit aussitôt en plaquant ses mains sur ma poitrine.

– Tu me désires, toi aussi, je le sais, plaidai-je fiévreusement.

– Ne fais pas l'enfant, me gronda-t-elle en se dégageant de mon étreinte. Je ne compte pas répéter ce que je t'ai déjà expliqué.

Je la relâchai et la regardai réajuster sa tenue tandis que je restai assis dans le canapé, le pénis en l'air et la mine boudeuse. Ce tableau ramena le sourire sur son visage.

– Viens, ordonna-t-elle en m'ouvrant ses bras.

Je me levai comme un automate et allai me blottir contre elle.

– Ne sois pas fâché, dit-elle à mon oreille. Tu n’auras plus longtemps à attendre.

– Promets-le-moi, suppliai-je.

– Je te le promets.

Le nez enfoui dans son cou, je lui murmurai que je l’aimais. Il s’ensuivit un bref silence, puis elle m’écarta d’elle.

– Tu devrais rentrer chez toi, il commence à se faire tard et tu dois avoir du travail.

Je compris que j’avais franchi la limite. Résigné et docile, je hochai la tête. Elle retourna dans sa boutique pendant que je me rhabillais. Je la rejoignis et comme toujours, elle me mit dehors sans le moindre état d’âme. Ces retrouvailles savoureuses me laissaient néanmoins un goût d’inachevé. Je ne me contentais plus de ses mains, de sa bouche, je voulais son corps. Ne parvenant pas à trouver le sommeil, cette nuit-là, je me fis jouir en pensant à ce qui aurait pu arriver si elle ne m’avait pas interrompu. Je me vis triomphant de sa résistance, dominateur et autoritaire, bref... tout ce que je n’étais pas auprès d’elle. Ce rêve éveillé me troubla, mais ce second orgasme eut raison de mes forces. Je m’endormis sans peine.

## CHAPITRE 15

– Je ne serai pas là demain.

Alors que je venais de jouir de la plus belle des façons et que je contemplais ma semence répandue sur ses seins, je fus refroidi par cette annonce. Je me soulevai sur un coude pour l’interroger sans cacher mon étonnement.

– Tu as un problème ?

Claudia secoua la tête et me sourit.

– Je dois me rendre à Bruxelles pour une vente très importante. Je suis obligée de fermer la boutique.

– Quand seras-tu de retour ?

– Je t’attendrai samedi comme prévu.

Elle me faisait déjà défaut le lundi et le mercredi, j’acceptais mal cette nouvelle privation. Cela signifiait que j’allais devoir patienter un jour de plus.

– Profites-en pour te détendre et sortir un peu, me conseilla-t-elle en caressant mes lèvres boudeuses.

– C’est en ta compagnie que je me détends le mieux, bougonnai-je en embrassant ses doigts qui savaient si bien me donner du plaisir.

– Ça, je n’en doute pas.

J’aimais la voir rire. Elle s’abandonnait entre mes bras, joyeuse et insouciant. Elle oubliait toute réserve. Je récoltai un peu de sperme sur le bout de mon index et le portai à sa bouche. Elle l’emprisonna entre ses lèvres et le lécha lentement. Sa petite provocation me colla un frisson dont elle s’amusa. Elle gagnait à tous les coups. Je l’acceptais d’autant plus facilement que j’aimais follement cela. En fait, j’aimais tout chez elle, même ses absences. L’éloignement la rendait plus désirable encore.

Néanmoins, je fus beaucoup moins enthousiaste le lendemain. À peine étais-je levé qu’elle me manquait déjà. Ma déception devait se lire sur mon visage, car Valentine se soucia de mon air maussade. J’éludai en arborant une meilleure humeur de façade. En bonne camarade, elle fit de son mieux pour me distraire. Thomas en aurait été impressionné s’il nous avait fait l’honneur de sa présence, mais ses sages résolutions avaient succombé aux charmes d’une vendeuse de viennoiseries rencontrée au hasard d’une fringale. Valentine profita d’ailleurs de l’absence de notre turbulent ami pour me livrer son sentiment à son égard. Sans surprise, elle lui trouvait des défauts que j’étais bien incapable de démentir. Elle osa enfin me reprocher clairement l’aide que je lui accordais.

– Ça ne me dérange pas dans le sens où ça me fait réviser en même temps. Au fond, je ne perds pas de temps, au contraire, j’en gagne sur ce que je devrais faire chez moi, me défendis-je.

Bien entendu, c’était la stricte vérité, mais elle ne pouvait entendre que cette façon de travailler me permettait surtout d’être plus disponible pour Claudia. J’étais donc à court d’arguments.

– Rien ne t’empêche de prêter ton assistance à d’autres personnes que lui.

Je la vis rosir. Ses grands yeux chocolat pétillaient. Je gardai le silence de peur de commettre un

faux pas qui me placerait en situation délicate, mais elle était lancée.

– Je ne demanderais pas mieux, moi, par exemple, ajouta-t-elle en se collant contre mon bras droit.

– Tu es une étudiante brillante, réfutai-je calmement.

– Pas tant que ça. Tu as bien vu au dernier examen de français.

– Un incident de parcours, ça arrive à tout le monde.

– Je ne te réclame pas la lune, mais juste un coup de main sur la fiche de lecture que nous devons rendre dans deux semaines.

Je soupirai, résigné. Je savais que les filles étaient du genre obstiné.

– Très bien ! Je t'aiderai, mais je n'ai pas beaucoup de temps en dehors des cours.

– Tu n'as qu'à me dire ce qui t'arrangerait.

– Ce soir, par exemple ?

– Ce serait génial. Tu pourrais venir à la maison, c'est à côté d'ici.

J'acceptai sans réfléchir davantage. Dans mon esprit, il s'agissait avant tout de régler le problème au plus vite. Elle en fut si heureuse qu'elle faillit se jeter à mon cou. Devant ma mine fermée, elle se ravisa à la dernière seconde et se contenta de m'en remercier chaleureusement, ce dont je lui fus reconnaissant. J'avais peine à ne pas considérer ce service comme une corvée dont je devais m'acquitter au mieux à un moment plutôt opportun pour moi. De fait, je n'étais pas si pressé que d'ordinaire de voir la fin de journée arriver. Par politesse, je n'en laissai rien paraître à ma camarade qui, de son côté, faisait pareillement des efforts pour cacher son impatience. Je notais ce point avec un peu de raillerie. Nous étions tous deux les exemples parfaits d'une éducation réussie.

À l'issue des cours, nous prîmes ensemble le chemin de ce qu'elle appelait « sa maison ». En moins d'un quart d'heure, à un rythme de promenade propice au bavardage, nous fûmes arrivés. Je lui enviai ce privilège qui lui épargnait les trajets en métro et la perte de temps qui les accompagnait. J'imaginai surtout ce que cette économie me procurerait comme plaisir à me retrouver plus rapidement dans les bras de Claudia. Même absente, cette dernière ne quittait pas mon esprit. Valentine me ramena à la réalité en me désignant les fenêtres de chez elle depuis le trottoir.

– C'est là, au quatrième, me dit-elle avec une certaine fierté.

Elle avait de quoi. Certes, ce n'était pas à proprement parler « une maison », mais l'immeuble haussmannien dans lequel je la suivis était impressionnant d'élégance. Légèrement intimidé, j'entrai dans l'appartement sur les pas de la jeune fille.

– À cette heure-ci, il n'y a personne, m'indiqua-t-elle en me tirant par la manche de ma veste afin de précipiter ma démarche qu'elle devait trouver trop prudente.

Sur le moment, je ne sus pas très bien si je devais m'en réjouir ou m'en inquiéter. Valentine ne me laissa pas le temps d'y songer. Je n'étais pas là pour faire une visite des lieux, elle me le rappela en m'invitant à la suivre dans sa chambre en assurant que nous y serions plus à l'aise. Que je le veuille ou non ne semblait pas avoir grande importance, elle s'engagea dans le couloir sans attendre ma réponse. À elle seule, la pièce devait mesurer plus de la moitié de mon logement. L'ambiance y était résolument féminine, mais, heureusement, aussi discrète que sa propriétaire. Tandis que je m'intéressais à ce décor de fille inédit pour moi, je sentis un frottement sur le bas de mon jean.

– C'est Zoulou, rigola-t-elle en prenant son chat dans ses bras et en le câlinant.

Le gros matou curieux me fixait de ses étranges yeux verts.

– C'est un chartreux, me dit-elle en lui grattouillant le sommet du crâne.

L'animal cessa de m'hypnotiser et profita de cette caresse en ronronnant. Il fit bien, car cela ne dura pas longtemps. Valentine le déposa dans le couloir et lui ferma la porte de sa chambre au nez.

– Il ne nous laissera pas tranquilles, expliqua-t-elle en souriant. Assieds-toi, je t'en prie !

Elle me désigna son bureau où elle me céda visiblement la place d'honneur et elle amena une autre chaise pour s'installer à mes côtés. Je fus rassuré de me mettre ainsi au travail et je me détendis assez pour me permettre un trait d'humour. La fiche de lecture que nous devions rédiger portait sur La Chartreuse de Parme. Mon allusion à son chat la fit rire. Qu'elle soit aussi naturelle et spontanée dans son environnement très intime qu'au lycée fut un motif de soulagement pour moi. Je n'avais apparemment pas de raison de croire à une manœuvre séductrice de sa part.

– Je peux voir ? demanda-t-elle en lorgnant mon exemplaire du livre que je venais de sortir de mon sac.

Je le lui remis sans réserve. Elle le feuilleta avec précaution comme s'il s'était agi d'un ouvrage précieux.

– Où te l'es-tu procuré ?

Je regardai ses doigts qui caressaient le papier et le souvenir de la lecture de Claudia me monta à la gorge. Je déglutis pour répondre.

– Dans une librairie spécialisée.

– Celle vers laquelle tu cours chaque soir ?

Je dus confirmer mon mensonge. Je détestais ça, mais je n'avais pas d'autre solution. Par chance, elle accepta d'en revenir à l'essentiel. Elle me demanda seulement l'autorisation d'user de mon exemplaire. Je n'y fis aucune objection. Absorbé par notre travail en commun, je ne pris pas garde immédiatement à la façon dont elle me couvrait d'un regard de plus en plus insistant. Je finis par m'en apercevoir lorsqu'elle se mordilla la lèvre inférieure plutôt que de prendre note de ce que je venais de lui expliquer.

– Est-ce que j'ai dit une bêtise ? m'inquiétai-je.

– Non, au contraire, tu es... passionnant.

Un petit stress supplémentaire m'envahit. Sous l'effet de la morsure qu'elle leur infligeait, ses lèvres pulpeuses avaient pris une teinte vive et humide. J'en fus troublé et je perdis le peu d'assurance qui m'avait permis de franchir vaillamment le seuil de sa chambre. Pour me sortir de ce guêpier, je crus malin de tourner ses propos en dérision.

– Ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas moqué de moi.

Je vis ses traits se fermer d'un coup sous l'effet de la consternation.

– Je ne me moque pas de toi, se défendit-elle vivement. C'est que... tu me distrais.

– Ce n'était pas prévu au programme, j'essaye pourtant d'être sérieux.

Ma voix avait pris sans que je le veuille un ton plus grave. Elle considéra cet effet comme un reproche et ses joues s'enflammèrent.

– Je suis désolée, je sais que tu fais ça pour me rendre service, s'excusa-t-elle aussitôt. Mais...

Elle laissa sa phrase en suspens, je n'aimais pas ça. Je n'aimais pas non plus l'éclat fiévreux de son regard. Devinant que je ne ferais pas l'effort de relever son hésitation volontaire, elle poussa un soupir en me dévisageant.

– Tu es vraiment différent de tous les autres garçons, lança-t-elle après avoir repris une profonde inspiration. J'en connais plus d'un qui aurait profité de ce que nous sommes seuls, ici, dans ma chambre, pour me renverser sur le lit.

Machinalement, je jetai un rapide coup d'œil au lit en question. En effet, l'idée d'y entraîner Valentine ne m'avait pas effleuré. En l'occurrence, je me sentais chez elle gibier plutôt que chasseur.

– Jérémy ? Je peux te poser une question indiscrète ?

– Oui, marmonnai-je, méfiant.

– Est-ce que tu aimes les filles ? Je veux dire, préfères-tu les filles ou les garçons ?

Sa tentative maladroite pour connaître mon orientation sexuelle me laissa sans voix une seconde entière. Je n'imaginai pas qu'on puisse penser de moi que j'étais homosexuel.

– Pourquoi me demandes-tu ça ? m'exclamai-je, stupéfait.

– Je ne sais pas... enfin, si. C'est que... tu parais mieux accepter le contact de Thomas que le mien.

Je décelai des accents de déception dans sa voix. J'aurais pu mentir une seconde fois et prétendre que j'aimais les garçons, cela m'aurait définitivement mis à l'abri de sa convoitise, mais je ne pus m'y résoudre.

– Thomas est comme ça, dans le genre démonstratif. Pas moi. Mais si je devais me préserver de ses gestes et de ses débordements, nous n'aurions plus de relation franche et amicale. Il n'y a pas de quoi en faire une généralité.

– Alors... ce n'est que par amitié que tu acceptes de l'aider ?

– Oui, évidemment.

Elle baissa la tête d'un air vaguement honteux et se concentra sur le crayon avec lequel elle jouait nerveusement.

– Je suis navrée de tout ce que j'ai dit sur lui, ce matin, mais... j'étais... jalouse.

Sa voix s'éteignit sur ces derniers mots. Ce fut le moment pénible pour moi.

– Jalouse de quoi ? relevai-je à contrecœur.

– De l'intérêt que tu lui portes. Avec lui, tu plaisantes, tu ris, tu te laisses aller facilement. Avec moi, tu es toujours sérieux et tu évites systématiquement certains sujets. Je croyais qu'une barrière était tombée pendant les vacances et que nos conversations téléphoniques avaient permis que tu sois plus détendu avec moi, mais tu as vite repris tes distances. J'ai peur de dire quelque chose de mal et j'ai le sentiment que tu ne vois pas les efforts que je fais pour mériter ton... amitié.

Ce mot final sonna faux comme s'il était venu remplacer à la toute dernière seconde celui qu'elle n'avait pas voulu prononcer.

– Une amitié ne se mérite pas sur la base d'efforts, protestai-je. Et je suis désolé que tu en sois arrivée à penser que je te maintiens à distance. Le fait est que je suis d'un tempérament assez timide avec les filles.

– Peu de garçons l'avoueraient.

– Je ne me sens pas tellement concerné par ce que disent ou font les autres. Chacun a sa manière de réagir. Je reconnais que je n'ai pas la facilité de Thomas pour aborder les demoiselles, mais ça ne signifie pas qu'elles me laissent indifférent.

Ses yeux prirent une nuance de chocolat fondu. Je m'enfonçai petit à petit dans des sables mouvants sans espoir de secours.

– Comment faut-il faire pour susciter ton intérêt ? murmura-t-elle en se rapprochant jusqu'à me frôler.

– Je n'en sais rien.

Je le savais trop bien, au contraire, mais Valentine n'avait pas à l'entendre. Puis je réalisai que j'étais stupidement en train de faire l'aveu de ma virginité. Mon orgueil ne s'y résolut pas.

– Je préfère très largement qu'on me laisse l'initiative. Je déteste me sentir pris au piège. J'aime quand les choses se font à mon rythme. La patience est un signe d'intelligence auquel je suis sensible.

Elle saisit immédiatement le sens de mes paroles. Elle se redressa sur sa chaise dans une posture plus studieuse. Je respirai. Constatant que j'appréciais beaucoup d'en revenir sagement au but officiel de ma présence dans sa chambre, elle s'empressa de reporter son attention sur la fiche de lecture. De mon côté, je fis de mon mieux pour la persuader que c'était là le meilleur moyen de m'aborder. Nous reprîmes donc le commentaire de La Chartreuse de Parme, mais un bruit nous interrompit au bout de

quelques instants. Valentine consulta sa montre et grimaça.

– C’est ma sœur, expliqua-t-elle. Il est déjà dix-neuf heures. Mes parents ne vont pas tarder.

À peine eut-elle achevé sa phrase que la porte s’ouvrit. Une jeune fille se figea dans l’encadrement en me voyant. Sa grande surprise témoignait du caractère inédit d’un tel incident.

– Je te présente Camille, se hâta de préciser Valentine en s’appliquant à rendre ces présentations les plus normales possible. Voici Jérémy dont je t’ai parlé l’autre jour.

Ces quelques mots suffirent à sortir la demoiselle de sa stupeur. Elle rougit tout aussi joliment que le faisait sa sœur. Ce n’était pas là leur seul point commun. Elles se ressemblaient beaucoup physiquement. Les mêmes yeux en amande, les mêmes longs cheveux, les mêmes traits. Camille balbutia un « bonsoir » auquel je répondis aussi maladroitement, ce qui manqua de faire rire ma voisine, mais me donna le prétexte idéal pour m’enfuir.

– Il est tard, je vais te laisser.

Je me levai et rassemblai mes affaires. Valentine avait l’air déçue, mais elle céda devant les circonstances. Elle me raccompagna jusqu’à la porte de l’appartement. Au moment de partir, alors que je m’apprêtais à la saluer, elle se hissa sur la pointe des pieds et m’embrassa sur la bouche. Son baiser furtif me surprit ; elle le constata.

– Merci, murmura-t-elle en me souriant en guise d’excuse.

– Il n’y a pas de quoi, rétorquai-je, plus embarrassé qu’autre chose.

Sur ce, je pris aussitôt la poudre d’escampette. Je ne passai pas une excellente nuit. Plutôt que de dormir, je ne cessai de penser à Valentine, à ses doutes sur moi, à son baiser. Je regrettai presque de ne pas avoir menti.

\*\*\*

Dès mon réveil, le lendemain, je filai à la fenêtre du séjour. La grille de la librairie était relevée. Claudia était là. Cela suffit à me rendre d’excellente humeur. Je l’étais d’autant plus qu’il était déjà dix heures vingt. Si j’avais eu du mal à m’endormir, je m’étais gravement rattrapé sur le nombre d’heures de sommeil. Au moins, je n’avais plus longtemps à patienter avant de traverser la rue.

Je pris une bonne douche, avalai un rapide petit-déjeuner au son de la télé. N’ayant pas vraiment la tête à travailler, je passai à ma mère le coup de fil que j’avais négligé de donner. Elle ne manqua pas de me le signaler d’ailleurs, mais elle était si contente de me parler qu’elle retrouva très vite sa fâcheuse habitude de m’appeler « poussin ». Pour me faire pardonner, je discutai longtemps avec elle. Elle en fut ravie, et moi, j’eus le sentiment d’avoir accompli ma B.A. en raccrochant.

À quatorze heures juste, je poussai la porte de la librairie. Claudia était assise à son comptoir, derrière une pile de livres. Elle était si concentrée qu’elle fut presque surprise de me trouver devant elle.

– Les affaires ont été bonnes ? demandai-je en avisant les ouvrages.

– Pas trop mauvaises, répondit-elle en se pinçant les lèvres. Mais la spéculation touche aussi le marché du livre ancien. La concurrence est féroce.

– Je ne doute pas que tu sois une redoutable négociatrice, dis-je en me penchant sur elle.

– « Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l’écoute », récita-t-elle en me repoussant. N’as-tu rien de mieux à faire ?

– Tu es dure avec moi, tu sais ?

À ce moment précis, la clochette retentit, annonçant un client. Je gagnai immédiatement le bureau, mais avant d’en refermer la porte, une voix féminine me parvint qui me mit en alerte.

– Bonjour ! Pardonnez-moi de vous déranger, je cherche Jérémy Dancier. Il travaille bien ici, n’est-

ce pas ?

Claudia répondit très posément par l'affirmative, mais réclama de savoir pourquoi.

– Je suis Valentine, une de ses amies. Il a oublié son livre chez moi, hier soir. J'ai pensé qu'il en aurait sans doute besoin ce week-end.

Claudia lui demanda de patienter et approcha. Constatant que la porte était restée entrouverte, elle comprit que les explications n'étaient pas nécessaires.

– Elle t'attend, dit-elle tout bas.

Si j'espérais m'en tirer comme ça, elle ne me laissait pas le choix. Je revins dans la boutique en affectant la surprise. Par chance, Valentine était intimidée par l'endroit et la présence discrète de celle qu'elle prenait pour ma patronne. Elle me salua de loin et me tendit mon exemplaire.

– Tu l'as oublié dans ma chambre, dit-elle sans détour.

Cette précision ne me semblait pas utile du tout, mais il était trop tard. Je la remerciai de s'être déplacée en espérant que cela suffirait à la pousser au départ.

– C'est normal, se défendit-elle. Et puis, j'avoue que j'avais envie de voir l'endroit où tu te caches si souvent.

– Comment as-tu eu l'adresse ?

– Par Thomas.

Elle jeta un regard circulaire sur la boutique.

– C'est une véritable caverne d'Ali Baba ici.

Des talons résonnèrent sur le plancher. La jeune fille rougit un peu. Claudia était capable d'impressionner tout le monde. Une légère confusion m'envahit quand je constatai que j'en étais fier. Je craignis soudain que mes sentiments pour elle soient visibles. Je lui adressai un coup d'œil inquiet. Elle paraissait sereine, mais je connaissais trop bien cet éclat de malice dans son regard posé sur sa nouvelle victime. Et cette dernière mordit à l'hameçon sans même s'en rendre compte.

– Votre librairie est magnifique, la complimenta-t-elle.

– C'est en général ce que les gens me disent, confirma la propriétaire d'une voix enjôleuse. Elle est à votre entière disposition, si vous le souhaitez. J'ai cru comprendre que vous étiez en hypokhâgne, vous aussi. Je suppose que vous partagez donc la même passion que Jérémy pour les livres.

À en juger à l'éblouissement de Valentine, la manœuvre de séduction avait parfaitement fonctionné.

– Je n'arriverai jamais à la cheville de Jérémy, protesta ma camarade.

Son regard me couvait, sa voix était descendue d'un ton dans le suave. Claudia fut fixée. Je le compris au petit sourire qui étira ses lèvres. Moi, je me sentais bêtement sous le feu de projecteurs dont je me serais bien passé. Il y eut un blanc, quelques secondes d'un silence lourd. Valentine céda la première.

– Je ne vais pas vous déranger plus longtemps.

– Vous êtes ici la bienvenue. N'hésitez pas à revenir, Jérémy vous fera découvrir quelques trésors cachés sur ces étagères, affirma Claudia.

– J'en serais ravie.

J'eus peur tout à coup qu'elle prenne cette invitation au sérieux. Heureusement, elle jugea à ma mine fermée que ce n'était assurément pas le bon moment.

– Quand tu auras un peu de temps, ajouta-t-elle, diplomate.

– Bien sûr, approuvai-je, de plus en plus impatient de la voir quitter les lieux.

– Au revoir, Madame, lança-t-elle. Merci de votre accueil.

Claudia acquiesça d'un hochement de tête et s'éloigna vers le fond de la boutique dans un déhanché qui propulsa le sang dans mes veines.

– Elle est belle, me chuchota Valentine en suivant mon regard.

Elle s'était approchée. Je m'en rendis compte à cet instant et je ne trouvai rien de mieux qu'une autre formule de politesse pour rétablir la distance.

– C'est gentil de m'avoir rapporté mon livre. Il m'aurait manqué, en effet.

– J'ai été tentée de le garder jusqu'à lundi, mais j'avais envie de te voir et de te remercier pour hier soir. J'ai été très maladroite, n'est-ce pas ?

Un petit bruit dans le bureau me rappela que Claudia avait l'ouïe fine.

– Je dois avouer que les fiches de lecture ne sont pas ton fort, plaisantai-je à haute voix.

– Je ne parlais pas de ça, Jérémy, insista-t-elle, malheureusement.

– Ça ne fait rien, je t'assure, éludai-je de mon mieux.

– Tu m'en veux de t'avoir embrassé ?

Elle me mettait au supplice, et je n'avais pas d'autre choix pour m'en débarrasser que de lui concéder ce qu'elle était venue chercher jusqu'ici.

– Non, dis-je à voix basse.

Pour lui en donner la preuve, je posai un baiser rapide sur ses lèvres frétilantes.

– Tu devrais filer, maintenant, j'ai du travail, murmurai-je.

Pleinement rassurée, elle me gratifia d'un large sourire et se dirigea enfin vers la sortie.

– À lundi, conclut-elle en se retournant une dernière fois.

Je répondis la même chose en appréhendant déjà d'y être. Le tintement de la clochette me soulagea en même temps qu'il annonçait pour moi une autre épreuve. Je pris une grande inspiration pour l'affronter. Claudia s'était adossée à une étagère et m'observait.

– Ce n'est pas ce que tu crois, plaidai-je aussitôt.

– Comment sais-tu ce que je crois ?

Je l'ignorais, en effet, ce qui ajouta à mon embarras.

– Je suis allé chez elle pour bosser. Je ne m'attendais pas à ce qu'elle... détourne la conversation.

– Vraiment ?

Je n'aimais pas l'ironie de sa voix, et si j'étais contraint de la subir, cela ne m'empêcha pas de vouloir me rebeller un peu.

– C'est toi même qui m'as suggéré de profiter de ma soirée.

– C'est très juste et je ne t'en fais aucun reproche, Jérémy.

Devant son calme olympien, je me ravisai.

– Je ne pensais pas qu'elle me poursuivrait ici. Je ne lui ai jamais donné mon adresse exacte ni fait mention de celle de la librairie.

– Une femme amoureuse est capable de tout.

– Je t'assure que je n'ai rien fait pour ça. J'ai été idiot. J'aurais dû la laisser dans le doute.

– Quel doute ?

– Parce que je me montre habituellement assez distant avec elle et moins avec Thomas, Valentine s'imaginait que je pouvais être homosexuel.

Elle se contenta de hausser les sourcils, m'encourageant ainsi à poursuivre mes explications.

– Elle aurait abandonné l'idée de me séduire si je l'avais confortée dans cette supposition.

– Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

– Je n'ai pas pu m'y résoudre. Elle ne m'a pas caché sa tristesse et sa jalousie. Je ne voulais pas la rendre malheureuse pour rien. En tout cas, pas par ma faute. Et puis... ça me paraissait tellement inconcevable.

Claudia eut une moue qui titilla mon orgueil masculin.

– Trouves-tu que j'ai l'air d'un homo ?

– Aujourd'hui, les apparences ne signifient plus rien. Tu serais bien surpris de savoir qui est homosexuel et qui ne l'est pas vraiment. Certains aiment entretenir l'ambiguïté, d'autres, au contraire, cachent formidablement leur jeu. Sa question était directe, mais pertinente. Comment voulais-tu qu'elle s'en assure ?

– Elle aurait pu très bien interroger Thomas.

– Au risque de se couvrir de ridicule auprès de lui ? D'autant, si je ne m'abuse, qu'elle lui a déjà soutiré quelques informations très utiles à ton sujet.

– J'en suis désolé.

Elle accueillit mes excuses rougissantes avec un drôle de sourire.

– Alors comme ça, tu travailles pour moi ?

– Je n'ai trouvé que ça pour justifier mon refus systématique de les accompagner au bar après les cours ou de sortir le week-end. Après tout, ce n'est pas si faux.

– Non, ce n'est pas si faux.

Elle quitta son étagère et s'approcha de moi. Ma température grimpa en flèche. Ses jambes se croisaient dans un frôlement de soie, ses hanches que soulignait une fine ceinture balançaient au rythme sensuel de ses pas. Sa main se leva vers mon visage, ses doigts effleurèrent mon front pour effacer les marques de mon inquiétude. Son attitude était plus féline, sa voix plus ensorceleuse, son regard plus envoûtant. J'étais comme hypnotisé, incapable du moindre mouvement pour me soustraire à son irrésistible attraction.

Le voulais-je seulement ?

Rien ni personne n'aurait pu me détacher d'elle à ce moment-là, pas même si l'on m'avait annoncé la fin du monde. Son emprise était telle que je ne réagis pas quand ses lèvres effleurèrent les miennes.

– Si je te proposais de travailler pour moi, accepterais-tu ?

Son souffle caressait ma peau, son parfum m'enivrait. Il me fallut quelques secondes pour réaliser.

– En quoi cela consisterait-il ?

Elle posa un autre baiser sur ma bouche, m'insufflant ainsi une nouvelle dose de plaisir dont je devenais progressivement dépendant.

– Disons que ce serait surtout une manière d'officialiser le temps que tu passes ici. En somme, j'achète tes heures de liberté, tes week-ends, et un peu de tes vacances.

– Je te les offre déjà, lui fis-je observer tandis qu'elle me laissait languissant.

– J'aime que ce soit clair.

– Comme tu veux, cédaï-je, impatient qu'elle me donne enfin ses lèvres.

– Es-tu prêt à t'engager par contrat ?

– Oui, bien sûr.

– Dans ce cas, viens !

Elle s'éloigna de moi. Je restai pantelant une ou deux secondes avant de me ressaisir et de la rejoindre à son comptoir. Elle chercha un document dans son ordinateur, l'afficha, puis lança l'imprimante. Elle tira deux exemplaires d'un dossier de quatre pages qu'elle me tendit en même temps qu'un stylo. Je ne m'attendais pas à cela. Je parcourus les feuillets sans vraiment les lire. Une petite partie de mon cerveau clignotait en alerte rouge, me rappelant qu'il fallait être un parfait imbécile pour signer un contrat sans l'avoir étudié. Le reste était anesthésié. Je réussis toutefois à distinguer quelques détails.

– Paiement en liquide ? relevai-je sur une des pages. Ce n'est pas le plus usuel.

– Crois-tu vraiment que ce contrat le soit ?

– J’ai comme l’impression que non.

– Il ne s’agit que d’un acte privé entre toi et moi. Une simple formalité qui nous permettra à tous les deux de pouvoir affirmer sans mentir que ta présence à mes côtés est légitime. Une façon pour moi de te posséder davantage.

Ces paroles troublantes firent courir un frisson dans mon dos. Elle vint tout près de moi. Sa poitrine effleura mes mains, cela suffit à me rendre idiot. Dans un élan, je paraphai les trois premières feuilles et signai la dernière, je fis la même chose avec le second exemplaire et je les lui remis. Elle se pencha sur son comptoir et ajouta ses initiales aux miennes. Lorsqu’elle eut signé à son tour, elle rangea soigneusement son exemplaire dans le tiroir et tourna le mien vers moi de sorte que je puisse constater que l’affaire était conclue.

– Quand suis-je supposé commencer ?

– Dès que je t’aurais appris quelques bases, évidemment.

Ses accents étaient joueurs, ses yeux brillants. L’air se chargea de nouveau d’une électricité presque palpable.

– Je ne demande que ça d’apprendre.

– Je le sais.

Sur ces mots, elle fit demi-tour et alla s’asseoir comme si de rien n’était à son comptoir. Elle se saisit du stylo et s’en servit pour me désigner le bureau dont la porte était restée ouverte.

– Ton premier travail consiste à terminer cette fameuse fiche de lecture. Maintenant que tu as récupéré ton livre, cela ne devrait pas te poser de problème.

Son insolence produisit un curieux effet sur moi. La stupeur laissa vite place à une soudaine envie de rire. Devant mon hilarité, elle ne revint pas sur son ordre, au contraire.

– Ne perds pas trop de temps, Jérémy. J’ai prévu de fermer un peu plus tôt, ce soir.

Cette information me ramena aussitôt au sérieux.

– Pourquoi ?

– J’ai quelque chose d’important à faire que je remets depuis un moment.

Sa réponse me laissa sur ma faim. J’en cherchai le double sens. Peut-être me trompais-je, mais je n’y pouvais rien. Claudia me paraissait étrange depuis quelques instants. Devinant qu’elle n’irait pas plus loin dans les révélations, j’obéis. Je récupérai ma besace et mon bouquin et j’allai m’installer derrière la grande table en bois précieux. Il ne me restait pas grand-chose à faire sur cette fiche de lecture. La séance en compagnie de Valentine m’avait permis d’en rédiger l’essentiel. Ce fut heureux, car le temps me parut avoir filé comme une flèche quand j’entendis ses pas s’éloigner, puis revenir. Il était à peine dix-huit heures. J’éteignis mon portable et la regardai entrer comme on assiste à une divine apparition.

– Tu as fini ? me demanda-t-elle en constatant que j’avais déjà rangé mes affaires.

– Oui.

J’aimais la façon dont son sourcil droit se haussait. Elle vint s’asseoir sur le bord du bureau. Je ne résistai pas à l’envie de l’enlacer et de poser ma tête contre son ventre.

– Je suppose qu’il est l’heure que je m’en aille, marmonnai-je sans bouger.

– Non.

Je relevai vers elle un regard étonné.

– Ne devais-tu pas fermer la boutique ?

– Elle est fermée.

Mon cœur eut un raté. Je dus rougir, car elle caressa ma joue. Ses doigts frais glissèrent sur ma peau et soulignèrent ma bouche. Il n’en fallait pas plus que je bande à en avoir mal. Je n’osais pas

poser la question qui me brûlait les lèvres de peur d'être de nouveau déçu. Je la dévisageai cependant avec une avidité qui ne laissait aucun doute sur mes pensées. Les mots devinrent superflus. Ce qui se tramait depuis le départ de Valentine m'apparut subitement comme une évidence.

Je me levai de mon siège pour lui faire face avec la détermination sans faille qu'avait forgée en moi cette si longue attente. Mon cœur battait à tout rompre, ma queue dardait, mon ventre était noué, ma gorge sèche, mais jamais je ne m'étais senti aussi prêt. Je me tenais presque au garde à vous devant elle, entièrement soumis à son bon vouloir. Elle me contempla quelques secondes interminables, puis elle se décida.

Un à un, les boutons de ma chemise cédèrent sous ses doigts. Elle prit tout son temps, écarta sans se presser les pans de mon vêtement et le fit glisser de mes épaules. Ses paumes caressèrent mon torse, descendirent sur mon ventre contracté. Une séance d'abdos ne m'aurait pas fait plus d'effets. Sans attendre, elle détacha la boucle de ma ceinture et déboutonna mon jean. Le contact de sa main sur ma verge gonflée dans mon boxer fut à la fois un soulagement et une nouvelle souffrance. La seule idée que le grand moment était venu menaçait de me faire jouir comme la première fois où elle s'était emparée de moi. Je suppliai inutilement le Bon Dieu. Par chance, Claudia relâcha son emprise et me consentit ainsi un bref répit.

– Déshabille-toi, me commanda-t-elle doucement

J'avais désormais l'habitude de le faire. J'agis mécaniquement en évitant de réfléchir. Je n'éprouvais plus aucune gêne d'être nu devant elle, au contraire, j'en tirais du plaisir dans l'excitation que cela me provoquait. Mon érection était si puissante que mon sexe alla se plaquer contre mon ventre. Il me parut plus énorme que jamais. Je ne fus pas le seul à constater la chose. J'aimais beaucoup le regard que Claudia lui porta, mais cela aviva mes craintes.

– J'ai peur de ne pas être maître de moi-même, avouai-je timidement. Aurai-je droit à ton indulgence ?

– Tu es ici pour apprendre, n'est-ce pas ?

J'avançai jusqu'à elle. Malgré ma bonne volonté, je tremblais. Ce n'était pas ma première initiative pourtant, mais l'importance de l'événement me tétanisait. Elle prit simplement ma main et la porta à sa joue. J'attirai son visage vers le mien et je posai mes lèvres sur les siennes. Ce baiser agit sur moi comme un détonateur. Je forçai sa bouche, assaillis sa langue en même temps que mes bras se refermaient autour d'elle. Elle se laissa posséder en répondant à mon élan. Emporté par ma fougue, j'arrachai presque son corsage pour atteindre enfin l'objet de ma convoitise. Son sein lourd tomba dans ma main. J'entendis son soupir, je perçus l'accélération de sa respiration tandis que je pétrissais sans ménagement son mamelon si moelleux. Je la repoussai contre le bureau pour glisser une main sur sa cuisse en remontant sa jupe. Mes doigts rencontrèrent la jarretière de son bas et cela enflamma mes sens déjà tellement aiguisés. J'émis un véritable grognement qui trahit mon impatience, mais elle parvint à se soustraire à mes lèvres avides.

– Je crois que tu devrais aller t'allonger, suggéra-t-elle, essoufflée.

Je ne rechignai pas à lui obéir puisque j'en espérais ainsi davantage. Je me hâtai de traverser la pièce et de prendre mes aises sur le canapé. Pour la toute première fois, je vis Claudia se défaire complètement de son chemisier et de sa jupe. Puis elle retira son soutien-gorge. Même dans mes rêves, je ne l'imaginai pas si belle. Sa poitrine, ses hanches, ses cuisses formaient des courbes si parfaites qu'on l'aurait cru échappée tout droit du tableau d'un peintre de la Renaissance. Sa peau avait la blancheur du lait, la finesse de la soie. Il me tardait de la toucher de nouveau. Elle conserva le reste de sa lingerie, cela m'excita prodigieusement. Elle approcha tranquillement, je me redressai comme un ressort pour l'accueillir. Elle me sourit, mais appuya sur mes épaules pour me rallonger

contre les coussins. Ensuite, elle m'enjamba.

Elle saisit mon sexe et le pointa entre ses cuisses. Mon cœur cessa de battre. Le temps était comme suspendu dans un silence absolu. Mieux que dans mes fantasmes, je la vis écarter la ficelle de son string et descendre très lentement sur ma queue raide. Une intense chaleur m'envahit. Au fur et à mesure qu'elle s'enfonçait, je me sentais fondre en elle. Je me mordis les lèvres pour ne pas gémir. Je n'avais jamais vécu rien de comparable à ça. C'était terriblement tendre et violent à la fois. Elle s'immobilisa. Instinctivement, je donnai un coup de reins qui me souda plus fermement à elle. Elle eut un petit rire.

– Tu n'iras pas plus loin, dit-elle en me couvant d'un regard magnifique. Je suis pleine de toi, Jérémy

– Je le voudrais pourtant.

Je sentais le fond de son vagin. C'était si chaud, si humide, si doux. J'étais en elle, je ne formais plus qu'un avec elle, mais j'aurais aimé entrer tout entier si cela avait été possible. Je me rêvais bébé tandis qu'elle faisait de moi un homme. Mon sexe planté dans sa chair eut un sursaut. Je pris conscience de ma virilité.

J'étais un homme.

Cette phrase éclata dans ma tête comme un coup de tonnerre. Je me redressai pour l'embrasser à pleine bouche. C'était tout à la fois l'expression de ma gratitude et de l'amour fou que je lui portais. Nos souffles se mêlèrent passionnément. Je resserrai mon étreinte autour d'elle. Son bassin bascula légèrement provoquant un déluge de sensations merveilleuses sur mon sexe niché au fond de son ventre. Je gémis sur ses lèvres. Elle ondula très lentement. Je m'affolai pour de bon.

Claudia rompit notre baiser et me repoussa une nouvelle fois. Elle prit appui de chaque côté de moi et m'emprisonna sous son corps. Elle leva très doucement son cul magnifique et libéra presque complètement ma verge. Ses beaux yeux verts kidnappèrent les miens. Ils n'eurent pas de mal à y lire mon émotion. Ses hanches imprimèrent un léger mouvement circulaire et son vagin trempé caressa mon gland. Mon cœur cogna si fort que je crus qu'il voulait sortir de ma poitrine. Sans cesser de m'observer, elle redescendit tout aussi prudemment, jusqu'au bout. Je retrouvai sa chaleur.

– Encore, expirai-je, au bord de l'extase.

Elle recommença, une fois, deux fois, dix fois. Je sombrais dans le plaisir, serrant les dents lorsqu'elle remontait et soupirant quand elle s'enfonçait sur moi. Petit à petit, j'apprivoisai ces sensations et je ne craignis plus de jouir dans la minute. Je fus dès lors très tenté d'ajouter à mon bonheur. J'empoignai les seins provocants qu'elle promenait sous mon nez. Elle se cambra un peu pour me permettre d'en téter un. Cela ne fit qu'attiser l'incendie dans mes veines. Claudia cria sous la succion énergique que je lui infligeai. Elle ne me priva cependant pas d'elle. Elle se pencha un peu plus au point d'écraser son sein sur mon visage et ses allers-retours sur mon membre prisonnier de sa chair devinrent plus rapides. J'enfouis mon nez entre ses mamelons et je restai comme ça quelques secondes avant de recommencer ma tétée sur le second.

Plus elle se déhanchait, plus elle mouillait. Je sentais une agréable humidité gagner mon bas-ventre et couler sur mes testicules. Elle s'empalait fermement, et usait à loisir de toute la longueur de mon pénis. De la voir essayer de maîtriser son souffle quand je butais contre le fond de son vagin me remplissait de fierté. Il me vint alors le désir de la baiser moi-même et je le lui dis. Elle cessa simplement de bouger et j'en profitai pour la faire basculer contre moi. Je ne voulais cependant pas me contenter de reprendre où nous en étions. C'était mon tour, ma première fois. Je me retirai d'elle avec précaution et l'allongeai plus confortablement à la place que j'occupais avant elle. Elle se laissa faire attentive et conciliante. Son corps était enfin à moi, tout à moi et j'entendais en faire l'entière

découverte.

Délicatement, je fis glisser ses bas et son string noyé. Elle souleva un peu les fesses pour me faciliter la chose. L'étroit rectangle de poils sombres nuancés de roux qui ornait son pubis me fascina. Je voyais un sexe de femme pour la première fois, en vrai tout au moins. Mes doigts encore maladroits osèrent à peine le toucher. Elle écarta les jambes. Je compris l'invitation. Je ne résistai pas très longtemps. Je me penchai entre ses cuisses pour l'embrasser. Son odeur moite me monta aux narines, je respirai à pleins poumons. Sous l'emprise de cette drogue, je n'eus aucun mal à pousser plus loin mon exploration. Hormis ce petit vestige de toison souple, son sexe était entièrement épilé. Sa peau humide et douce était un régal sous mes lèvres. Ma langue s'immisça dans sa fente. Son goût était particulier, inédit, puissant au point d'envahir toute ma bouche. À peine l'avais-je savouré que j'en voulais davantage. Je la forçai à s'ouvrir un peu plus et je me mis à laper sa chatte avec une dévorante gourmandise. Je l'entendis émettre un gémissement de plaisir.

Grisé par son divin nectar, j'enfouis mon visage entre ses cuisses. Je la humais, je la buvais sans pouvoir m'en rassasier. Ma langue rencontra la pointe saillante, toute rose et luisante. Claudia eut un sursaut. Je connaissais la théorie sur le clitoris, l'envie de passer enfin à la pratique devint une nécessité. Je soudai mes lèvres à son bouton qui palpita et je le suçai de la même manière que je maltraisais ses tétons. Elle renversa la tête contre les oreillers et ses reins se creusèrent.

Je léchai tout mon soul, parcourant sa fente pour ne rien perdre d'elle, fouillant les moindres recoins de sa chatte jusque dans son vagin pour me repaître à la source. Je retournai ensuite tourmenter son clitoris de plus en plus gros et dur. Claudia se mit à onduler contre ma figure. Elle plaqua une main sur l'arrière de mon crâne et me souda plus fermement à elle. Cela me propulsa au summum de l'excitation. J'eus envie de la dévorer.

– Oui, lança-t-elle d'une voix enrouée. Oui, Jérémy, encore !

Ses coups de reins se firent plus nerveux, son goût plus âcre. Elle me rendait dingue. Entre mes jambes, ma queue brûlait au point que je crus que j'allais éjaculer tout seul. C'est alors que Claudia se raidit. Ma bouche se remplit d'un jus abondant et chaud et je perçus les soubresauts qui agitaient son sexe.

Elle jouissait.

Moi, le puceau de province, le gamin timide et sans expérience je faisais jouir une femme et quelle femme !

– Viens ! ordonna-t-elle d'un ton suppliant.

J'avalai une dernière gorgée de son plaisir et je me redressai entre ses jambes. Sans hésitation, je plongeai dans ses entrailles inondées. Je crus que j'allais défaillir tant cette révélation fut brutale. Je la baisais. Je la baisais enfin comme j'en rêvais. Je m'immobilisai au fond d'elle pour profiter au maximum de l'instant. Son vagin était parcouru de contractions. Je donnai un coup de reins plus fort. Elle se cambra dans une convulsion qui la fit crier. Alors mon déhanché devint frénétique. Mon sexe était sur le point d'exploser. Mes doigts se crispèrent malgré moi sur la peau blanche de ses cuisses. Je fus soudain traversé par une onde électrique qui me tétanisa. Un torrent de lave parcourut ma queue plantée au plus profond d'elle. Je poussai un rugissement qui tenait plus de l'animal que de l'humain tandis que je me vidais par à-coups violents dans son ventre. Emporté par l'irrépressible vague d'un plaisir inédit, j'avais joui en elle. Il me fallut quelques secondes pour réaliser. Ensuite, je m'affolai véritablement. Elle me retint contre elle et me cajola.

– Ça ne fait rien, n'aie pas peur, murmura-t-elle très calmement.

– Je suis désolée, me lamentai-je en me blottissant dans ses bras.

Sa main caressait mes cheveux. Nos corps s'apaisaient l'un contre l'autre. J'avais encore en bouche le goût épicé de son plaisir. Puisque tout était bien, je cédaï au bonheur de cette première fois. Elle perçut le sourire qui étira mes lèvres.

– Tu es quelqu'un de véritablement étonnant, me dit-elle d'une voix emplie de tendresse.

Je me redressai sur un coude pour la regarder. Elle était tellement belle ainsi, nue, la peau scintillant d'un voile de sueur, les joues rosies par la chaleur et l'émotion.

– Tu as joui, commentai-je, rassuré et content.

– C'est précisément ce qui me permet de te faire ce compliment.

– Mais je n'ai pas su me retenir, boudai-je en soulignant l'aréole de son sein du bout de mon index.

Son téton pointa de nouveau.

– Tu as largement dépassé toutes mes prévisions, Jérémy.

Cela réveilla, hélas, ma curiosité jalouse.

– Je n'ai donc pas été le plus nul de tes élèves ?

Ses yeux plongèrent dans les miens. Je crus qu'elle allait me punir de cette audace, mais son regard se radoucit très vite.

– Non, me dit-elle d'un ton léger.

Sa réponse laconique me frustra davantage. Elle laissait planer un doute que je supportais mal. À cela, Claudia ajouta la sanction que je redoutais. Elle se dégagea de ma main et quitta la méridienne. Je la vis, à regret, disparaître derrière le paravent sans oser m'en plaindre. Quand elle réapparut, quelques instants plus tard, elle avait déjà remis sa lingerie, sa jupe et boutonnait son chemisier. Elle me tendit une serviette douce et chaude. Je compris que la leçon était terminée.

## CHAPITRE 16

Allongé sur mon lit, les yeux grands ouverts dans le noir, je revivais inlassablement cette fin d'après-midi extraordinaire. Mon réveil indiquait deux heures du matin, mais j'étais bien incapable de dormir. Il me semblait encore savourer le goût de Claudia, respirer l'odeur capiteuse de ses seins entre lesquels j'avais enfoui mon visage, sentir l'intense chaleur de son ventre sur ma queue.

Et je bandais.

J'avais croisé mes mains sous ma nuque pour m'empêcher d'y remédier. Je voulais souffrir du manque d'elle pour conserver intact le souvenir de cette première fois jusqu'à la prochaine, car je ne doutais pas qu'il y en aurait d'autres. Elle l'avait promis avant de me chasser de sa boutique. À partir de ce moment-là, je ne me rappelais de rien. J'étais sur un nuage, déconnecté de tout. Mais je m'en fichais, j'étais un homme ou plus exactement, j'allais m'appliquer très sérieusement à le devenir. Ma belle maîtresse finirait par ne plus voir en moi un élève comme les autres. J'étais décidé à la séduire pour de bon. Ses commentaires, même évasifs, m'avaient révélé que je possédais les qualités nécessaires pour ça. J'étais de taille à relever le défi, c'était certain. Je dressai mentalement la liste de ce que je devais entreprendre. Elle n'était pas bien longue : m'investir à fond dans les entraînements physiques de Maxime, maintenir mes bons résultats scolaires, me plier docilement aux ordres, puis surtout, taire ma jalousie, éviter ces erreurs stupides qui me condamnaient à des sanctions immédiates.

Après tout, ne m'avait-elle pas prévenu dès le début ? Je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même.

Le sommeil s'infiltra insidieusement en moi et me fit sombrer dans une nuit agitée de fantasmes. Je fus réveillé brusquement par mon portable. Il me sembla être alors arraché au corps de Claudia dont je nourrissais mes appétits les plus féroces. Mon front était en sueur, mon cœur battait fort et un mince filet visqueux descendait de mon gland braqué sur moi comme une arme prête à faire feu. La sonnerie insistait. Je me saisis de l'appareil et je décrochai sitôt que je vis le nom de ma belle maîtresse s'afficher sur l'écran. Mon « bonjour » fut très enroué.

– C'est ce que je craignais, dit-elle d'un ton amusé. Il est presque midi, Jérémy.

Je poussai un juron en constatant qu'elle disait vrai. Je bredouillai des excuses qu'elle accepta en riant.

– Je te donne un quart d'heure pour me rejoindre en bas de l'immeuble.

Je lui promis d'être ponctuel et nous raccrochâmes aussitôt. Je me précipitai sous une douche à peine chaude. L'alerte avait au moins permis que je débande un peu. Je m'habillai en hâte, mais je n'eus pas le temps de me raser. Mes cheveux qui n'avaient pas vu la tondeuse depuis les vacances furent réticents à se laisser discipliner. Je dus ruser à coups de gel pour leur donner un air faussement négligé. Un dernier regard dans le miroir pour m'assurer que j'étais assez présentable, et je dégringolai les étages. Claudia patientait dans le taxi garé en double file devant la librairie. Elle m'accueillit sans effusion et je me sentis immédiatement l'objet de son examen critique.

– Je suis désolé, commençai-je pendant que la voiture démarrait, j'ai eu beaucoup de mal à m'endormir. Tu m'as réveillé.

– Je m’en doutais, répliqua-t-elle tout bas comme si elle redoutait les oreilles indiscrètes de notre chauffeur.

Je compris qu’il valait mieux garder mes confidences pour plus tard. Son regard sur moi devint plus joueur. J’aimais l’éclat de malice qui illuminait ses iris couleur de jade.

– Pas eu le temps, expliquai-je en la voyant s’attarder sur le duvet qui assombrissait mon visage. Je me suis battu avec mes cheveux.

– Je le constate.

Je ne sus pas déterminer si c’était un reproche ou non. Par chance, elle ne me laissa pas dans le doute.

– Ça te va bien.

– C’est vrai ?

– Ai-je l’habitude de te mentir ?

Je secouai la tête en souriant. J’étais un parfait idiot.

– Il conviendra toutefois de procéder à quelques ajustements, ajouta-t-elle en avisant ma tignasse en bataille. Mais nous verrons cela en temps utile.

– Je suis à tes ordres.

J’aperçus le coup d’œil curieux du chauffeur dans le rétroviseur. Claudia haussa imperceptiblement le sourcil. Sa main était posée sur le siège, je la couvris de la mienne et le reste du trajet fut silencieux. Le taxi s’arrêta devant le même établissement que la fois précédente. On nous donna la même table. Claudia passa commande et attendit que le maître d’hôtel se soit éloigné pour me sourire. Je compris que j’étais enfin autorisé à m’épancher.

– Je n’ai fait que de penser à toi toute la nuit. Je suis le garçon le plus chanceux de la Terre.

– Garde toi de telles affirmations. D’autres pourraient revendiquer ce titre et prétendre qu’ils ont vécu des aventures bien plus exaltantes que de perdre leur virginité.

– Parce qu’ils ne l’ont pas perdue entre tes bras.

– Dieu merci !

– Pour ma part, ce fut un moment tout à fait exceptionnel.

– Je préfère ça.

Le serveur nous apporta les entrées, interrompant ainsi notre conciliabule. Par peur qu’elle ne veuille plus revenir sur le sujet, je m’empressai de poser la question qui me taraudait sitôt qu’il fut parti.

– Je ne te verrai pas demain et mardi, c’est le 11 novembre. Est-ce que tu as prévu de fermer la librairie ?

– Oui, mais uniquement au public

– C’est-à-dire ?

– J’ai un nouvel employé à former, l’aurais-tu oublié ?

– Comment aurais-je pu oublier ? soufflai-je, éperdu.

– Je t’attendrai vers dix heures. Ça devrait te permettre de récupérer un peu de ta séance avec Maxime.

– Pour toi, je suis prêt à me lever à l’aube.

– Je préfère t’avoir en forme.

Sa mine gourmande manqua me faire rire.

– Il y a une dizaine d’étagères à remanier, annonça-t-elle avant d’avaler innocemment une gorgée de vin.

Son humour était un régal et je me laissais manipuler avec délices. Tout le reste du repas se déroula

ainsi, sur un mode tantôt malicieux, tantôt plus sérieux, mais rien ne vint assombrir notre belle entente. Mon seul regret fut de devoir la quitter lorsque le taxi s'arrêta devant mon immeuble. Je ne fus pas autorisé à l'embrasser. Aussi, je remontai un peu tristement dans mon appartement avec l'assurance qu'elle serait tout à moi le surlendemain pour unique consolation. Je fus littéralement porté par cette attente fébrile.

Le lundi ne me fut pas si pénible que prévu. Mais j'avais un peu vite oublié la visite de Valentine à la boutique. Cela ne me revint en mémoire que lorsqu'elle se coula contre moi pour poser ses lèvres sur les miennes en guise de bonjour. Ma réaction surpris la refroidit un peu.

– Ça te dérange que je t'embrasse ici ? demanda-t-elle, pensant sûrement que l'environnement du lycée était la cause de mon attitude distante.

Je saisis avec soulagement la première opportunité qui se présenta.

– Thomas arrive, chuchotai-je en le désignant du regard par-dessus son épaule.

Elle soupira d'un air las et s'écarta. Par chance, monsieur de Sommeville était encore endormi et n'eut pas l'énergie de nous taquiner au-delà d'un mollasson « salut, les amoureux ». Je profitai aussi souvent que possible de sa présence pour justifier de ne pas me rapprocher de ma voisine. Mais, à la fin de la journée, au moment de rejoindre Maxime, je dus bien lui accorder les quelques minutes qu'elle me réclamait.

– Que fais-tu demain ? me questionna-t-elle en ne cachant pas son vif intérêt.

– Je travaille.

– C'est férié, protesta-t-elle.

– J'ai promis à ma patronne de l'aider à remanier les étagères de la librairie. Ça ne peut se faire qu'un jour de fermeture.

– Ce n'est pas juste, bouda-t-elle, déçue.

– C'est ainsi. Et toi ?

– À vrai dire, je comptais sur toi.

– Une autre explication de texte ? plaisantai-je.

– Non... enfin... pas seulement.

Son demi-aveu fit monter le rose à ses joues. Je sentis l'urgence de la fuite.

– Je suis désolé, Valentine, m'excusai-je.

Elle acquiesça, résignée. Je posai un baiser très furtif sur ses lèvres et je filai vers le métro. Je mis ce soir-là plus d'énergie que jamais à soulever les poids que me prescrivit Maxime. Impressionné par ma détermination, il me proposa de densifier le programme des prochains entraînements. J'acceptai sans réserve.

\*\*\*

Je dormis comme un loir. J'avais le corps et l'esprit en repos. Afin de ne pas louper mon précieux rendez-vous, j'avais pris soin de brancher l'alarme de mon réveil. À neuf heures, je piétinais déjà devant la fenêtre. Je vis la grille se lever à moitié aux environs de dix heures moins le quart, je n'y tenais plus. Je ne voulais cependant pas à me faire stupidement punir comme la première fois, alors je refrénaï mes élans jusqu'à la dernière minute. À dix heures, je dégringolai les escaliers et traversai la rue en courant. Je frappai deux petits coups à la porte verrouillée. Claudia vint m'ouvrir, puis referma à clé derrière moi. Elle se retourna et je la capturai aussitôt. Elle se laissa embrasser sans résister, mais sans répondre avec autant d'empressement que je le souhaitais. Elle finit même par me repousser.

– Il me semble t'avoir dit que nous avons du travail, me gronda-t-elle gentiment.

– Ordonne et j'obéirai, assurai-je docilement.

Elle eut un petit sourire moqueur et me précéda vers le fond de la boutique. Une pile impressionnante de livres jonchait le parquet devant une étagère vide.

– Ce n'est que la première, prévint-elle en me voyant tiquer. Nous en profiterons pour examiner ensemble le classement.

Cette journée du onze novembre me fixa définitivement sur son compte. Précise à tendance maniaque, directive à tendance autoritaire, persévérante à tendance obstinée, elle mena les opérations d'une main de fer. Par chance, elle l'enveloppa d'un gant de velours et me récompensait de mes efforts par une caresse ou un baiser. La seule pause qu'elle nous accorda nous permit de manger sur le pouce une pizza que nous livra le restaurant du coin de la rue. En dehors de ça, elle n'eut de cesse de me faire monter et descendre de l'escabeau, chargé de bouquins qui me semblèrent, à la longue, peser une tonne. Ajouté à la séance de musculation de la veille, cet exercice me mit les bras en compote. Je me gardai toutefois de m'en plaindre.

À l'issue de tout ça, je connaissais par cœur l'emplacement de chaque ouvrage. J'en avais feuilleté certains par curiosité. Ils devaient avoir une grande valeur. Claudia les avait soigneusement enregistrés au fur et à mesure de nos rangements dans son logiciel dont elle me montra ensuite le fonctionnement. Ce moment fut propice à un rapprochement que j'appelais de tous mes vœux. Elle supporta la caresse de ma main dans son dos sans râler, mais déroula sans faillir ses explications jusqu'à leur terme.

– As-tu bien compris ? me demanda-t-elle en toute fin.

– J'ai parfaitement assimilé, confirmai-je, impatient que ça se termine.

– As-tu des questions ?

– Oui.

– Lesquelles ?

– Quand fermeras-tu cet ordinateur ?

Ses beaux yeux verts s'éclairèrent d'une lueur coquine qui me mit sens dessus dessous. Sans un mot, elle se leva et me tendit la main. Je la suivis, le cœur battant, jusque dans le bureau. Elle me relâcha pour me regarder en reculant, prit place sur la méridienne et croisa les jambes.

– Tu sais ce que tu as à faire, me lança-t-elle comme par défi.

Ce rituel ne m'effrayait plus, au contraire. J'étais fier d'exhiber la plus belle preuve de mon désir pour elle. Je me déshabillai sans me presser, à la limite de ce qu'on pouvait considérer comme un effeuillage. Claudia me contemplait en silence. Son sourcil droit témoigna de son approbation lorsqu'elle vit jaillir mon sexe gonflé et raide. Son regard seul m'irradia d'une intense chaleur. Quand je fus entièrement nu, j'attendis sagement son ordre en me mettant bien droit devant elle.

– Approche.

J'avancai jusqu'à elle. Elle décroisa ses longues jambes, ça ne fit que m'exciter un peu plus. Ma verge était parcourue de petits coups d'électricité et quelques fines gouttes perlaient au bout de mon gland. J'eus un sursaut de tout le corps quand elle captura mes bourses. Je cessai de respirer en la voyant se pencher sur mon appareillage prisonnier de ses mains. Le contact de sa langue chaude, douce et si délicieusement humide me ramena à la vie. Elle lécha mon membre tendu sur toute sa longueur avant de le prendre en bouche. Elle me suçait tendrement tout en massant délicatement mes testicules qui se détendirent. Si j'aimais ça, j'avais désormais d'autres désirs et je résistai mal au besoin de les exprimer.

– J'ai envie de toi, murmurai-je dans un soupir.

Elle s'allongea contre les coussins du sofa. Je compris l'invitation et je fondis sur elle. Je n'avais plus le temps de la dévêtir comme j'aurais sans doute dû le faire, j'étais pris dans une infernale

spirale que je ne contrôlais plus. D'une main nerveuse, je relevai sa jupe et j'écartai la ficelle de son string. Elle laissa échapper un couinement quand ma queue fougueuse buta au fond de son vagin. Cela ne fit qu'exacerber mon impétuosité. Je mettais tant de hargne à la posséder qu'elle accompagnait chacun de mes coups de boutoir d'un gémissement qu'elle ne pouvait contenir. Dans ma rage, j'arrachai presque son chemisier. Je la voulais toute à moi, je voulais sa chatte, je voulais ses seins. Ils jaillirent de son soutien-gorge, blancs, ronds, magnifiques. Ils ballottaient sublimement sous mes assauts vigoureux. Ce spectacle me rendit fou. Je m'enfonçai plus brutalement encore, cognant contre ses fesses pour savourer de voir ses mamelons se soulever et retomber en frémissant. Mes mains picotaient, je salivais. N'y tenant plus, je finis par les empoigner. Claudia se cambra pour les offrir à ma bouche. Je les tétai, l'un après l'autre, comme ma vie en dépendait. Jamais je ne me serais cru capable de revenir ainsi à l'état sauvage. Cette femme ranimait en moi les instincts les plus bestiaux. Je n'étais plus maître de mon esprit ni de mon corps. J'aurais voulu freiner, retarder l'échéance, mais la machine était emballée. Je sentis l'inexorable montée de l'orgasme sans pouvoir retenir mes coups.

– Non, noooooon ! grognai-je en enfouissant mon visage entre ses seins.

Mes lamentations n'y changèrent rien. Claudia me consolait pendant que ma verge déversait mon plaisir au fond de son ventre. Essoufflé, déçu, frustré, furieux, je m'excusai en cachant ma honte contre sa poitrine réconfortante.

– La frénésie du débutant, murmura-t-elle en glissant une main légère dans mes cheveux.

– J'avais tellement envie de toi, marmonnai-je sans bouger.

– Je sais.

– Je suis vraiment navré.

– Tu peux.

Alarmé par ses paroles, je relevai rapidement la tête pour la regarder.

– Est-ce tu m'en veux ?

– Je ne connais rien de plus offensant que de laisser une femme insatisfaite. C'est pour moi, la pire des goujateries.

Malgré son air sérieux, je voyais danser une lueur de joie dans ses yeux. Je compris très vite que j'avais intérêt à me rattraper.

– Que puis-je faire pour réparer cette erreur ?

Elle me repoussa et m'invita à m'allonger près d'elle. Puis elle s'agenouilla contre ma cuisse.

– En vérité, le sexe, c'est comme le cheval. Quand on tombe, il faut immédiatement remonter en selle.

Sur ce, elle saisit mon pénis à peine ramolli de ses précédents exploits et le branla jusqu'à ce qu'il retrouve toute sa fermeté. Son jeu m'émoustillait tant que ça ne fut pas très difficile. Alors, elle m'enjamba et s'empala elle-même sur ma queue volontaire. J'étais en plein rêve. Pourtant les sensations étaient bien réelles.

Ma folie calmée, je savourai différemment ce second round. Claudia allait et venait lentement, je nageais dans le bonheur et dans mon propre plaisir dont j'avais inondé son vagin. Cette idée fut un puissant aphrodisiaque. Ma belle cavalière apprécia d'un soupir d'aise. Elle me chevauchait à son rythme. De temps à autre, elle profitait d'être totalement remplie de moi pour faire danser ses hanches et se frotter contre mon ventre. Ses cuisses musclées me tenaient fermement prisonnier, j'étais son jouet, elle faisait ce qu'elle voulait de moi. J'adorais cela.

Je m'abandonnais à elle en priant intérieurement pour qu'elle fasse durer cette douce cavalcade jusqu'au bout de la nuit. Si mes vœux ne furent pas exaucés, Claudia prit néanmoins tout son temps. Mais elle mouillait de plus en plus abondamment. Ses mouvements devenaient plus saccadés et son

souffle plus court. Elle finit par se pencher afin que je puisse de nouveau me régaler de ses seins. Elle passa alors du petit trot au galop et s'enfonça avec moins de ménagement sur mon phallus bien dressé. Ma succion plus empressée fut un témoignage de mon émotion dont elle me récompensa « oui » fervent.

Son étreinte autour de moi se resserra, je l'entendis lutter contre une envie de crier. Des contractions agitèrent son antre dans lequel j'étais enfermé. Une chaleur humide se répandit sur mon ventre, dégouлина sur mes testicules, le long de mes cuisses. Je délaissai son téton devenu plus dur et saillant pour la regarder jouir. Ses traits bouleversés trahissaient une fragilité que je n'avais pas soupçonnée jusque-là. Elle me parut si divinement belle que mon amour se mua en adoration. Je voulais qu'elle jouisse encore. Alors je soulevai mon bassin et j'accompagnai sa danse lascive de coups de reins plus virulents. Elle se cramponna à mes épaules.

– Plus fort ! supplia-t-elle d'une voix un peu éraillée.

J'obéis en jetant toute mon énergie dans la bataille. Elle se coula dans mes bras qui se refermèrent sur elle pendant que je lui martelais les fesses à une cadence infernale. Je sentis de nouveau venir l'orgasme, mais je ne le redoutais plus. Chaque seconde qui m'en rapprochait fut à la fois plus intense et plus libératrice. Je donnai un dernier coup qui me planta au fond d'elle. La décharge me fit l'effet d'un incendie. Affolé par tant de plaisir, je crus que j'allais la broyer tant je la serrais fort. Elle respirait nerveusement en me chuchotant des mots rapides que j'entendais à peine. Je finis par comprendre qu'elle m'encourageait à ne pas paniquer. Je relâchai un peu mon étreinte. Elle se hissa jusqu'à ma bouche et nos souffles erratiques se mêlèrent dans un baiser qui acheva de nous priver d'air, l'un et l'autre. J'étais anéanti. Son corps pesait sur le mien. J'étais au Paradis, mort, mais heureux de l'être.

## CHAPITRE 17

Jamais mon sommeil ne fut plus lourd que cette nuit-là. Je ne rêvai pas, ça n'était pas utile. La réalité surpassait mes fantasmes. Dès mon réveil, je compris que je ne pourrais plus me défaire du désir insensé que j'éprouvais pour ma sublime patronne. Je m'abstins cependant de porter remède à la puissante érection qui plaquait mon sexe contre mon ventre. J'aimais me sentir ainsi. Je dédiais ma bandaison à Claudia. Elle m'accompagna longtemps et si elle se relâchait souvent, il suffisait que mes pensées reviennent à ce qui s'était passé la veille pour qu'elle retrouve toute sa vigueur.

– Qu'est-ce que t'as ? me bouscula Thomas.

J'eus un sursaut.

– Quoi ?

– Tu souris aux anges.

Pris au dépourvu, je rougis stupidement. Par chance, il avait attendu que Valentine se soit absentée quelques instants. Son air malicieux me fit rire malgré moi et cette réaction fut l'aveu de ma faiblesse. Il le comprit fort bien.

– Toi, mon coco, tu me caches des choses. Je me trompe ?

– Non.

– OK ! Tu ne veux rien me dire ?

– Non.

– C'est bon, je te fiche la paix. Et entre nous, ce n'est pas moi qui te blâmerais.

– Encore heureux !

– Et Valentine ?

Je secouai la tête en avisant la porte que venait de franchir la jeune fille. Thomas acquiesça, et comme il l'avait promis, il nous laissa. Cependant, il me considéra d'un œil différent, comme s'il avait instinctivement saisi à quoi était dû mon changement d'attitude. S'il ne revint pas sur le sujet, il fit quelques allusions qui me prouvèrent qu'il n'était pas dupe. Une nouvelle complicité s'installa entre nous. Un non-dit dont Valentine se sentit rapidement exclue, mais qu'elle prit immédiatement pour une autre frasque de notre camarade. Je ne la démentis pas et tout rentra dans l'ordre.

À l'issue des cours, je filai sans que ça émeuve personne. Curieusement, la perspective de souffrir sous les injonctions de Maxime ne me faisait plus grimacer, au contraire. Ma virilité en sommeil s'était subitement réveillée. Je débordais d'une énergie nouvelle et d'une volonté farouche de mettre mon corps trop maigre en conformité avec la conception qu'avait Claudia de ce que devait être un homme. Maxime fut surpris de ma détermination. Enfin... les cinq premières minutes.

Puisque je voulais en découdre, il me donna très vite de quoi me satisfaire. Je dormis tout aussi bien cette nuit-là que la nuit précédente. Pas pour les mêmes raisons.

Le lendemain, je ressentis les effets de cet entraînement intensif, mais je ne m'en plaignis pas. Je me plaisais déjà à croire que ma silhouette changeait. Pour la première fois depuis des lustres, j'accordais véritablement quelques minutes au miroir. Mes cheveux plus longs, le duvet sombre sur mon menton, ma peau lisse n'étaient que les premiers indices d'une transformation plus profonde. À

y regarder de plus près, je distinguais l'apparition de quelques muscles sur mon ventre moins creux. Ma croissance avait été rapide, ma métamorphose en homme paraissait vouloir prendre le même train.

Claudia eut un petit rire empli de tendresse quand je l'obligeai à palper mes abdominaux naissants, le soir venu. Elle le fit volontiers pour convenir avec moi que mes efforts étaient payants. Sa main ne s'arrêta pas en si bon chemin. Sous sa caresse experte, je succombai à un plaisir auquel j'aspirais depuis deux jours, mais pas de la façon que je souhaitais. Je manifestai ma déception ; elle me sourit.

– Tu oublies un peu trop vite que je suis une femme comme les autres, mon jeune ami, et qu'il arrivera régulièrement que je sois moins disposée à t'accorder mes faveurs.

Elle m'apprit ainsi à demi-mot et avec élégance qu'elle avait ses règles.

Comment avais-je pu occulter ce détail ?

Pour moi, elle était un ange auquel je refusais de reconnaître la moindre imperfection.

– D'être une femme est donc une imperfection ? ricana-t-elle en m'entendant protester.

Je m'empourprai de confusion en présentant de maladroites excuses. Elle me consola en me prenant dans ses bras.

– Quand ? réclamai-je en enfouissant mon nez entre ses seins chauds et délicatement parfumés.

– Jeune impatient !

– Je ne rêve plus que de ça. J'ai trop envie de toi et tellement à apprendre.

– Certaines choses ne se font pas sur un claquement de doigts. L'abstinence a aussi du bon. Elle renforce le désir. Ne crois-tu pas que j'éprouve la même chose ?

– Tu as envie de moi ? m'exclamai-je en m'écartant pour juger de son sérieux.

– Oui.

Ce petit mot qui jaillit de ses lèvres sensuelles me transporta d'un bonheur sans nom. Je fondis sur sa bouche. Elle m'accorda ce baiser passionné, mais finit par me repousser.

– Peut-être devrais-tu consacrer ton énergie à ton travail pour ces prochains jours, me recommanda-t-elle.

– Je suppose que je n'ai pas le choix.

– Tu supposes bien.

En bon élève décidé à lui plaire, j'obéis et je plongeai dans les études avec la même vitesse que dans le bassin de la piscine. Tout me paraissait exaltant, comme un défi permanent à moi-même. J'étais mu par une force invisible qui me conduisait à en vouloir toujours plus. J'ignorais que j'étais capable d'un tel caractère. Moi que la moindre compétition répugnait, je me faisais soudain l'effet d'être sur la ligne de départ d'un cent mètres avec des envies de médaille d'or.

Claudia perçut ce changement, le samedi. Je fis preuve de tant de fougue que je parvins à la faire jouir deux fois avant de rendre les armes entre ses bras. Je n'étais pas repu pour autant, mais elle me refusa le droit de recommencer le soir même. Contrairement à ce cher Thomas, je n'avais besoin d'aucun artifice ni d'aucune drogue pour ça. Cette femme me suffisait. Ses seins, ses hanches, son ventre, son cul... je voulais tout, tout le temps, sans jamais m'en rassasier. Et si, pour l'obtenir, il me fallait ramper à ses pieds, je l'aurais fait sans la moindre hésitation. Elle n'en exigeait pas tant et je me contentai donc d'être le plus attentif et le plus docile de ses élèves.

Nous en parlâmes un peu, le dimanche, à la table du prestigieux restaurant où elle m'invitait encore. Je promis d'être sage et d'entendre ses conseils. En secret, je m'imaginai déjà la renversant sur le canapé. Elle ne fut pas dupe de mon sourire béat, mais elle fit preuve d'indulgence à mon égard.

Jour après jour, j'apprenais donc en sa compagnie. Je gagnais en habileté à la faire jouir et, par conséquent, en assurance. Rien ne me plaisait davantage que de sentir son vagin se contracter autour

de ma queue et de recevoir la pluie de son orgasme comme la juste récompense de mes efforts. Je raffolais d'admirer son visage bouleversé par un plaisir auquel elle se livrait sans retenue. J'y songeais parfois, la nuit, quand j'étais trop excité pour dormir. Je me demandais comment elle faisait pour reprendre si vite une allure impeccable alors que moi, je laissais en elle mes dernières forces.

– Aurais-je un jour le droit de te voir décoiffée ? réclamai-je, un soir en la regardant remettre en place une mèche de son chignon devant le miroir du petit cabinet de toilette.

Elle ne me répondit pas. Elle se contenta de me sourire et me flanqua à la porte, comme chaque fois. En dehors de ces divines heures de sexe, elle se montrait tout aussi pédagogue que patiente sur tout le reste. Grâce à ses talents de professeure, j'enrichissais sans effort mes connaissances en philosophie et en littérature. Par la même occasion, je satisfaisais ma boulimie de lectures.

Ma patronne m'emmena à deux reprises à des ventes aux enchères passionnantes où j'appris avec stupéfaction que le marché du livre ancien était bien plus spéculatif que je ne l'imaginai. Monsieur Albert nous accompagna sur l'une d'entre elles. Le vieil homme rendait de fréquentes visites à la boutique. Son rituel était immuable. Il entrait, marquait un temps d'arrêt en écoutant la clochette et respirait profondément l'odeur avant d'aller embrasser celle qui lui avait succédé en ces lieux magiques. Il ne fut jamais surpris de ma présence comme si j'avais toujours fait partie du décor. Ses échanges avec sa protégée se muaiant parfois en propos énigmatiques qu'ils étaient les seuls à comprendre. Ma curiosité à vouloir les décrypter se heurta systématiquement à un regard sévère. Alors, je finis par la faire taire, tout comme j'avais promis de museler ma jalousie.

Sur ce dernier point, je fus mis à l'épreuve également. Sven vint plusieurs fois au magasin. Le sourire qui accompagnait son arrivée au début perdit de son arrogance au fur et à mesure qu'il me vit présent à chacune de ses visites. Claudia se montrait extrêmement vigilante dès lors qu'il passait le seuil de la librairie. Elle ne lui accordait jamais l'occasion de m'adresser la parole et le renvoyait sèchement en lui confiant le paquet qu'il était censé livrer.

\*\*\*

Après cinq semaines, cette nouvelle routine avait fait de moi un autre garçon. J'étais plus sûr et plus acharné à obtenir ce que je désirais. Bien entendu, Claudia occupait la première place de mes préoccupations. J'étais tellement épris d'elle que Valentine finit par me faire remarquer mon indifférence à son égard. Je lui jurai qu'elle se trompait et dus, pour cela, lui accorder le baiser plus appliqué qu'elle espérait de moi. Contre toute attente, elle me remercia encore une fois d'être différent et de ne pas brusquer les choses entre nous. Malgré ma surprise, je saisis cet argument pour l'éconduire gentiment. J'ignorais combien de temps cette supercherie fonctionnerait, mais je ne me sentais pas le cœur à briser le sien. D'ailleurs, ce contact ne m'avait pas déplu. Je confessai ma faute à mon professeur particulier le soir même.

– Tu es plus indulgente que moi, boudai-je en la voyant prendre cela à la légère.

– Pourquoi te reprocherais-je un baiser que tu as pris plaisir à donner ?

– J'osais croire que tu me voudrais tout à toi.

Elle me considéra avec un air plus soucieux avant de m'attirer sur ses lèvres.

– Tu m'appartiendras pleinement le jour où tu dépasseras ce genre de détails, murmura-t-elle en me grisant de son haleine fraîche.

– Comment ?

– Puisque tu y tiens, je t'offrirai de quoi réfléchir durant tes vacances et prendre de bonnes résolutions pour l'année prochaine.

Ces paroles retentirent désagréablement à mes oreilles. Claudia connaissait l'insistance de ma mère

à ce que je regagne la Normandie le plus tôt possible après les cours pour y fêter Noël et le Jour de l'An en famille, comme toujours. Pour ma part, je regardais le calendrier en ennemi. Je n'avais pas envie de quitter Paris. J'appréhendais notre séparation, la première depuis ce jour béni où elle avait fait de moi un homme. Son intransigeance à me renvoyer dans les jupons maternels me vexait un peu. Je ne pouvais m'empêcher de croire qu'elle m'éloignait volontairement d'elle alors que j'aurais voulu passer chaque minute de mon existence entre ses bras. Aussi, à veille de mon départ, je ne pus lui dissimuler ma mine maussade en arrivant dans la boutique.

– Ces quelques jours au grand air te feront du bien, affirma-t-elle sans état d'âme.

– J'ai l'impression que tu me chasses.

– Je ne te chasse que pour te voir revenir vers moi plus serein que tu ne l'es.

– Si tu le dis, admis-je, peu convaincu.

La clochette fit entendre son carillon. Claudia me sourit comme si cette visite était attendue. Elle s'éloigna de moi pour aller au-devant d'une femme. La dame en question était blonde, de taille moyenne et plutôt jolie, encore que très fardée. Elle devait avoir approximativement le même âge que Claudia qu'elle connaissait suffisamment bien pour s'autoriser à l'embrasser. Face à ma sublime patronne, elle aurait pu paraître banale, mais un détail permettait qu'on la remarque forcément.

Elle possédait une énorme paire de seins.

Même cachée sous un manteau, comme c'était le cas, sa poitrine attirait inévitablement le regard. J'eus du mal à m'en détacher pour la saluer.

– Peux-tu garder la boutique quelques instants ? me commanda Claudia.

Avais-je le choix ?

D'ailleurs, elle n'attendit pas ma réponse. Elle entraîna sa visiteuse vers le bureau dont elle referma soigneusement la porte. Dès lors, je comptai les minutes en tentant de me distraire. J'ouvris un livre et en regardai les lignes plus que je ne lus vraiment. Je trouvais ça long et je me demandais ce qu'elles pouvaient se raconter. Je voyais le temps filer en rongant mon frein.

Alors que je fulminais intérieurement, un bruit rompit le silence de la boutique. Je crus percevoir un cri étouffé. Je tendis l'oreille en direction du bureau. D'autres échos furtifs me parvinrent. Intrigué, je quittai le comptoir pour approcher le plus discrètement possible de la porte. Cette fois, les gémissements qui filtrèrent ne laissèrent plus aucun doute quant à ce qui se passait dans cette pièce. L'idée de Claudia baisant cette femme me troubla tant que je me mis à bander malgré ma colère. J'enrageais qu'elle puisse ainsi se payer du bon temps avec une autre, et sous mon nez, alors que moi, je n'attendais que ça.

Un gloussement atteignit mon oreille aux aguets, puis un bruit de talons. Elles parlèrent plus haut. J'en conclus que leur séance était terminée. Je me hâtai de regagner le comptoir où je fis semblant de m'absorber dans la lecture. La porte du bureau s'ouvrit, la femme blonde fit son apparition. Elle n'avait pas encore remis son manteau. Elle portait un corsage couleur crème qui contenait si difficilement sa volumineuse poitrine qu'il paraissait trop petit. Les premiers boutons étaient défaits, offrant ainsi un aperçu plus qu'intéressant de ce que devait renfermer le soutien-gorge. Je notai qu'elle avait quelques rougeurs diffuses sur les joues et le cou, et que sa coiffure avait été un peu malmenée. Claudia était impeccable, comme toujours, au point que je finis par douter qu'elle ait pu prendre une part active à ce qu'il m'avait semblé entendre. La femme endossa son manteau et me salua avant d'être raccompagnée vers la sortie par son amie. Lorsque cette dernière revint vers moi, elle devina sans mal mon trouble.

– T'ai-je dit que le parquet de cette boutique était d'époque ? me demanda-t-elle innocemment.

– Non, répondis-je, surpris par ses propos sans rapport avec ce qui venait de se dérouler.

– À certains endroits, il est un peu dégradé. C’est notamment le cas devant le bureau. Tu l’as peut-être remarqué, il y a une lame disjointe qui grince chaque fois qu’on marche dessus.

Je compris subitement son allusion et je rougis. Elle avança vers moi et attendit que je passe aux aveux. Je ne pus m’y résoudre que par des sous-entendus, moi aussi.

– Je ne savais pas que tu... entretenais ce genre de relation, bredouillai-je en évitant son regard.

– Juliette est une amie de longue date, dit-elle en reprenant ses pas vers la pièce qu’elle venait de quitter.

Je la suivis machinalement sans qu’elle m’ait invité à le faire.

– Une bonne amie, on dirait, renchéris-je, emporté par mon élan.

– Tu es jaloux d’une femme ?

Elle se retourna vers moi, je levai les épaules en signe d’indifférence afin de ne pas me trahir davantage. Elle ne me crut pas et eut un petit rire. Puis elle vint se couler dans mes bras en taquinant mes lèvres.

– Comment la trouves-tu ?

– Très... avenante.

Claudia approuva le terme que j’avais choisi d’un haussement de sourcil qui m’encouragea à continuer dans cette voie.

– Ceci dit, ça ne doit pas être facile tous les jours pour elle.

– Juliette assume très bien son physique, rassure-toi.

– J’en ai l’impression, mais elle doit faire bon nombre de déçus en accordant ses faveurs aux femmes.

– Qui te dit que c’est le cas ?

– Une lame de plancher qui grince.

Sa bouche s’étira dans un malicieux sourire avant de se poser délicatement sur la mienne.

– Ne te fie pas aux apparences, Jérémy.

– Prétendrais-tu qu’elle ne t’a rendu qu’une visite de courtoisie ?

– Tu es trop curieux, me gronda-t-elle en m’étourdissant à petits coups de langue.

– Était-ce nécessaire que tu la reçoives ici, ce soir ?

– Tu devrais le savoir, à présent. Je ne fais jamais rien pour rien.

– Et que comptes-tu faire de moi ? souris-je en sentant sa main sur mon sexe gonflé par le désir et la jalousie qui continuait à me titiller.

– Comme je te l’ai dit, te donner de quoi réfléchir durant tes vacances.

Sur ces mots, elle força ma bouche et me déshabilla presque de force. Nous eûmes tout juste le temps de gagner le canapé avant de céder à l’envie. Claudia m’attira en elle avec une telle fougue que j’en oubliai tout le reste. Néanmoins, il se passa un phénomène étrange et assez déroutant. Alors que je suçais goulûment ses seins, je fus assailli par la vision fantasmagorique de ceux de Juliette.

Comment pouvais-je songer à pareille chose ?

La honte me saisit. J’eus presque peur de débâter. Aussi, je redoublai d’ardeur à honorer Claudia. Je la maltrai si fort et si bien qu’elle jouit magnifiquement, inondant ma queue d’un plaisir chaud qui me combla de fierté. Tandis qu’elle se répandait en gémissant, je m’enfonçai en elle à grands coups de reins vengeurs. Je voulais, à mon tour, lui donner de quoi réfléchir durant mon absence. Hélas, je ne résistai pas indéfiniment à cette débauche d’énergie. J’éjaculai en rugissant, bien planté au plus profond de son ventre que je remplissais de moi. Je m’apaisai ensuite, sans bouger, profitant de chaque sensation. Claudia restait immobile, les jambes nouées autour de ma taille. Nous nous

regardâmes longuement. Je crus lire une interrogation dans ses yeux clairs, mais elle ne me permit pas de m'en soucier. Elle m'attira sur elle et m'embrassa.

– Vais-je te manquer ? lui demandai-je pendant qu'elle me caressait tendrement.

– Assurément.

Je me relevai pour juger de son sérieux.

– Cesse de faire l'enfant, me gronda-t-elle sans parvenir à être vraiment mécontente.

– Est-ce faire l'enfant que de t'aimer ?

– En te montrant jaloux, possessif et boudeur, oui.

Elle oubliait quelque chose. En plus de tout ça, j'étais vexé.

– Jérémy, me dit-elle en glissant ses doigts sous mon menton. Apprends à dépasser ces sentiments qui ne sont qu'un frein dans l'existence. Tu devrais, au contraire, te réjouir de ce qui t'arrive, profiter au maximum du plaisir. Quand bien même je te jurerais sur ma vie que tu me manqueras durant ces vacances, cela ne changera rien au fait que nous serons séparés. Devrai-je me morfondre en attendant ton retour pour calmer tes angoisses ? Je doute que cela soit suffisant, je crains même que ça ne contribue qu'à renforcer ton impression d'insécurité.

– Je sais tout ça, soupirai-je. Je vais faire un effort.

– J'y compte bien.

Comme je l'appréhendais, ma bêtise appela une sanction immédiate. Elle s'échappa de mes bras.

– J'aimerais que nous n'ayons plus jamais à revenir sur ce sujet, suis-je bien claire ? fit-elle en me tendant une serviette.

– Très claire.

Pour chasser ma morosité, elle se coula contre moi, joueuse et câline comme une chatte.

– Tu as encore beaucoup de choses à découvrir, Jérémy.

Même bercé par ses tendres effusions, je perçus la menace dans ses paroles.

– Je serai un élève modèle, je te le promets.

Sa langue me récompensa d'un très long baiser. J'en pris double ration en prévision du manque, puis elle me mit dehors.

## CHAPITRE 18

Je gardai longtemps le goût de Claudia sur mes lèvres, et je m'endormis en rêvant d'elle. Hélas ! Au beau milieu de mes songes voluptueux, Juliette fit une nouvelle irruption. Alors que je m'imaginai en train de combler ma maîtresse plus durement encore que je l'avais fait pendant la soirée, cette femme apparut comme par magie à mes côtés, nue et souriante. L'instant d'après, je tétai ses mamelons énormes tout en redoublant d'efforts entre les cuisses de ma bien-aimée.

Je me réveillai avant la conclusion de ce rêve. J'étais en sueur, hagard et essoufflé. Mon bas-ventre donnait d'alarmants signaux. Je repoussai le drap et me saisis de mon pénis indomptable. Quelques allers-retours vigoureux suffirent à lui offrir ce qu'il réclamait. Je jouis en serrant les dents. Mon plaisir était entaché d'un peu de gêne. Il me semblait que je trompais virtuellement Claudia en désirant une autre femme. Encore que ses seins exceptionnels étaient l'unique objet de ma convoitise.

Était-ce vraiment une faute ?

Je me levai pour me rafraîchir à la salle de bains et retournai au lit pour les quelques petites heures qui me séparaient de la sonnerie du réveil. Les yeux fermés, je m'efforçai de ne plus penser. L'orgasme avait permis un apaisement. Il fut suffisant pour que je me repose efficacement.

Comme convenu, je n'allai pas à la librairie, le lendemain. Je me contentai d'un regard sur la vitrine en passant pour rejoindre la gare. On ne distinguait rien à l'intérieur au-delà de la première étagère, mais j'espérais que Claudia me verrait.

Le voyage en train ne me parut pas très long. J'en profitai pour avancer dans ma lecture obligatoire tout en prenant des notes. Bien sûr, ma mère attendait sur le quai à l'arrivée. Je fus reçu avec les habituelles effusions, mais son regard se fit rapidement plus curieux.

– Tu as encore grandi, me dit-elle. Je ne sais pas, mais tu as quelque chose de changé, mon poussin.

– En tout cas, toi, tu ne changes pas, rigolai-je en entendant mon surnom.

Elle s'excusa une énième fois en riant et nous rentrâmes de très bonne humeur à la maison. Content, mon père le fut aussi quand il m'embrassa, le soir.

– Tu deviens un homme, affirma-t-il, satisfait de croire qu'il était sûrement pour quelque chose dans cette transformation.

Je sourcillai avant de détourner immédiatement la conversation sur un terrain politique dont il était très friand. Il mordit à l'hameçon, au désespoir de maman qui voyait s'envoler ses rêves de passer un dîner où il ne serait pas question du gouvernement et de ses fichues mesures. La soirée se prolongea assez tard et le verre de vin que j'avais accepté de boire contribua à m'endormir facilement.

Mon réveil fut plus tonique. Une érection puissante me tira des bras de Morphée. Sans aucun scrupule, j'y succombai en rendant hommage à Claudia dont les enseignements portaient si bien leurs fruits. J'avais beaucoup apprécié les commentaires de mes parents. Pour la première fois, je m'étais senti presque l'égal de mon père à la table du dîner. Le seul détail qui me rattachait à l'enfance était ce « poussin » dont ma mère s'obstinait à m'affubler.

Après tout, c'était son plaisir, pourquoi l'en priver ?

Le dimanche se déroula en famille. Je m'attendais à tout sauf à devoir me justifier sur un point que

j'avais failli oublier.

– Ton compte bancaire ne bouge pas, Jérémy, me fit remarquer mon père juste avant que nous passions à table. N'as-tu donc aucune dépense ?

Pris au dépourvu, je dus chercher rapidement des arguments.

– Si, bien sûr, mais pas beaucoup. Je n'ai pas tellement le temps de faire les boutiques.

– Tu ne sors pas de temps en temps ?

– Les sorties n'ont jamais été mon truc, tu le sais bien.

Je rigolai pour me donner meilleure contenance, mais j'étais acculé.

– À vrai dire, papa, j'ai trouvé un petit job. Ça me fait de l'argent poche.

Mon père haussa les sourcils et me considéra avec intérêt.

– Quel job ?

– Ce n'est pas vraiment un travail, me ravisai-je avec prudence. Je donne des coups de main, de temps en temps, à la librairie en face de l'immeuble. Il ne s'agit que de quelques heures par-ci par-là. La patronne me rémunère en liquide. Ça suffit pour mes dépenses ordinaires.

Mon père hochait la tête en se pinçant les lèvres.

– Je vois.

– Ça t'ennuie ? me risquai-je, embarrassé.

– Tout cela n'est pas très réglementaire, mais si toi, tu y trouves un intérêt...

– Elle me permet de fureter comme je le souhaite dans sa boutique. Elle m'a même procuré les exemplaires des bouquins que je dois lire. Disons que c'est un échange de bons procédés.

– Tant que cela ne nuit pas à tes études, je n'y vois aucun inconvénient. Seulement... je pense qu'il vaut mieux éviter d'en parler à ta mère. Elle se ferait du souci pour toi.

Cette complicité me rendit le sourire. C'était la première fois que nous allions partager une cachotterie. Je promis de me taire, mon père me donna une tape sur l'épaule et ce fut tout. Au fond de moi, j'étais formidablement soulagé de lui avoir confié cette moitié de secret. Mon humeur guillerette fut un motif de réjouissance maternelle pour le reste de la journée.

Au fil des jours, je repris mes habitudes. Je me levais assez tôt le matin, afin que ma mère ne vienne pas interrompre ma séance de masturbation, et je me couchais en prévoyant une serviette qui m'épargnait un voyage nocturne à la salle de bains. Jamais je ne fus plus actif du poignet. Je pensais même être victime de priapisme. Le manque de Claudia affolait mes fantasmes. Malheureusement, j'y invitais souvent Juliette sans le vouloir. J'étais tenté de croire qu'elle s'imposait à moi. D'ailleurs, je ne la baisais jamais en rêve, je me nourrissais seulement de ses seins qui prenaient une dimension hallucinante dans mon imagination débridée. Chaque fois, Claudia était la seule à bénéficier de mon amour et de ma semence. Cependant, l'idée que cela était concevable fit son chemin et j'éprouvai de moins en moins de scrupules à fourrer mon nez entre les nichons de cette femme.

Par chance, Noël arriva.

Les agapes des réveillons successifs furent une heureuse diversion. Cloué à table, entouré de la famille au grand complet, grands-parents, oncles, tantes et cousins compris, je n'avais d'autre possibilité que de répondre présent. Entre les couchers très tardifs et les digestions difficiles, je fus donc un peu moins disposé à fantasmer. C'est Valentine qui me remit en selle. Elle m'appela le 1<sup>er</sup> janvier pour me souhaiter la bonne année. Je perçus quelques sous-entendus dans sa façon de me parler. Je les ignorai pour lui présenter des vœux assez conventionnels. Ce soir-là, je souris en jetant un coup d'œil sur le calendrier. Cinq petits jours me séparaient de ma bien-aimée.

Ma mère se lamenta de n'avoir pas pu profiter de moi autant qu'elle l'aurait voulu en me ramenant en gare de Lisieux, le dimanche. Elle me fit jurer de revenir très vite avant de me laisser enfin

remonter dans le train. Durant ce voyage de retour, je dressai le bilan qui s'imposait et je fus surpris de constater que je ne souffrais plus d'aucune jalousie à l'égard de Claudia. Si j'étais envieux, désormais, c'était de sa faculté à se régaler des seins de sa copine tandis que j'en étais réduit à en rêver. Mon reflet dans la vitre du wagon me renvoya une image vaguement rieuse. Je prenais progressivement conscience de mes goûts en matière de femmes et quels goûts !

Le portable vibra dans ma poche. Je poussai un soupir. Cette chère Valentine était loin de correspondre à l'idéal féminin qui se dessinait de plus en plus précisément dans mon cerveau. Par chance, son esprit vif et son excellente éducation étaient des qualités qui me plaisaient. Je ne rechignai donc pas à lui répondre. Notre conversation permit que le temps passe plus vite. Je raccrochai en me réjouissant avec elle de nos retrouvailles, le lendemain. À peine avais-je posé le pied sur le quai de la gare que je n'y songeais déjà plus. Mes pensées se réorientaient spontanément vers d'autres objectifs beaucoup plus excitants. Mais, avant de replonger corps et âme dans l'univers hautement sensuel de Claudia, je devais subir une première journée qui m'enchantait moins.

Thomas fut le premier à me tomber dessus, le lundi matin. Sa bonne humeur et son ton plaisantin auguraient d'une nouvelle relation. Je ne me trompais pas. Selon ses dires, la demoiselle en pinçait tellement pour lui que c'en était presque effrayant. Ça me fit rire sur le moment, mais cet idiot réveilla des désirs que j'étais plus ou moins parvenu à canaliser. Il me tarda d'autant plus d'être au lendemain.

Valentine fut la suivante à me présenter ses vœux en direct après me les avoir adressés par téléphone quelques jours auparavant. La manière dont elle se soumit à mon baiser était chargée de promesses. Thomas applaudit en connaisseur, récoltant au passage une œillade assassine de la part de notre copine. Il haussa les épaules et lui claqua deux bises sonores sur les joues, ce dont elle consentit à rire.

Au titre des bonnes résolutions, je crus rêver en entendant le sieur de Sommevieille affirmer qu'il allait se mettre au travail. Je ne donnais pas cher de ses prétentions. Quant à Valentine, elle préféra ne pas les dévoiler, mais me couva d'un regard explicite. Quand on me demanda quelles étaient les miennes, j'avouai ne pas y avoir réfléchi. C'était faux, bien sûr. Mais je ne pouvais confier à personne ce qui me motivait le plus pour cette nouvelle année. À personne, sauf à la principale intéressée qui me manquait au-delà du raisonnable.

Pour mon coach que je retrouvai le soir, la seule bonne résolution qui valait la peine d'être prise était d'ordre sportif. Heureusement, les gros efforts que j'avais déployés dans ce sens plaidaient en ma faveur. Pour la première fois, Maxime se déclara très content de mon évolution et me félicita. Ceci dit, je notai qu'il venait d'augmenter sérieusement les poids qu'il comptait me faire lever. Mes biceps en eurent la confirmation. Mes abdominaux n'avaient plus été aussi sensibles depuis quelques semaines.

Enfin, le mardi arriva. Toute la journée, je trépignai d'impatience et sitôt que la sonnerie nous libéra, je n'eus qu'une hâte, celle de foncer vers la librairie et d'en baiser la propriétaire. Claudia eut juste trois secondes pour en rire lorsque je déboulai comme une tornade dans la boutique et que je la capturai entre mes bras. Elle ne prit pas davantage le temps de verrouiller la porte du magasin, elle se laissa volontiers emporter vers le bureau où elle céda à ma fougueuse passion avec une facilité qui me ravit autant qu'elle me surprit.

– Tu m'as manqué, soufflai-je en prenant possession d'elle sur ce cher vieux canapé où elle s'était allongée.

Je m'acharnais à rattraper ces deux semaines à grands coups de reins. À ce moment-là, elle seule comptait. J'avais oublié tout le reste. Son odeur me grisait. Mes mains retrouvaient enfin le soyeux de

sa peau laiteuse, ma bouche se soudait avec bonheur à ses tétons qu'elle m'offrait sans pudeur. Je la dévorais toute crue sans pouvoir me rassasier d'elle. Le manque avait été trop cruel. Elle gémit lorsque j'enfouis mon visage entre ses cuisses pour me repaître de sa chatte, mais elle ne me priva de rien, et surtout pas de son plaisir dont elle m'abreuva généreusement. Je m'enivrai d'elle avant de replonger avec délices dans la chaleur humide de son ventre. Ma queue enflammée n'avait pas connu pareil bonheur depuis si longtemps. Elle allait et venait sans relâche, se régaland de buter au fond du vagin palpitant qui l'accueillait si bien. Captive de ma poigne rendue plus ferme à force d'entraînement, Claudia subissait mes ruades avec un visible ravissement. Mes doigts s'enfonçaient sans pitié dans la chair blanche de ses cuisses juste au-dessus de la jarretelle de ses bas. Ses seins libérés de leur prison de dentelle tressautaient devant moi. J'aimais la voir ainsi offerte, écartelée et suffocante sous mes assauts vigoureux. Jamais je n'avais bandé si durement.

– Je ne peux plus, grognai-je en serrant les dents.

– Encore, murmura-t-elle en ondulant plus fort sur ma verge brûlante.

J'atteignis malgré moi la limite et la dépassai en râlant. Tandis que mon sexe déversait son flot de plaisir en elle, Claudia se fit jouir en se frottant contre moi alors que je n'étais déjà plus capable de faire un geste. Je perçus les contractions de son vagin et la déferlante de son orgasme qui se mêlait au mien. La minute d'après, je m'effondrai sur elle.

Elle m'enlaça tendrement, me caressa pendant que je tentai de reprendre ma respiration sur sa poitrine. Son cœur battait rapidement, à l'unisson d'un mien. Je restai ainsi, blotti contre elle durant de longues minutes. Je n'osais bouger de crainte d'interrompre cet instant de pur bonheur, mais il fallut, hélas, que je la libère de mon poids. Elle m'abandonna sur la méridienne pour disparaître derrière le paravent. Et comme d'habitude, elle réapparut, impeccablement remise de nos fougueux ébats. Je pris sa suite dans le minuscule cabinet de toilette, mais à l'inverse d'elle, j'en revins aussi nu que j'y étais allé. Dans la précipitation, j'avais semé mes vêtements un peu partout dans le bureau. Tandis que je me rhabillais, Claudia me contemplait d'une drôle de manière.

– N'as-tu donc pas autre chose que des jeans dans ta penderie ?

– Je dois avoir un pantalon un peu plus chic, mais je l'ai laissé en Normandie, pourquoi ?

– Je crois qu'il est temps de te départir de cette allure d'éternel adolescent qui ne te correspond plus.

– Que veux-tu que je fasse ?

– Rien. Je m'occupe de tout, si tu veux bien.

– Si je veux bien ? relevai-je un brin moqueur de cette précaution de langage dont elle ne devait probablement pas penser un mot.

– J'aurai besoin de ta coopération, très Cher, sourit-elle d'un air entendu.

– Je suis à tes ordres, tu le sais bien.

– Exceptionnellement, je fermerai la librairie, samedi après-midi. Tu n'auras qu'à te laisser guider.

– Je suis prêt à tout. Dis-moi, et je t'obéirai, affirmai-je en la harcelant de baisers.

– Je vais jouer à la poupée avec toi, gloussa-t-elle en répondant à mes effusions taquines.

– J'aime quand tu m'utilises.

Rien que de dire ça, je bandais de nouveau. Je le lui fis savoir en la pressant contre moi.

– Tu es infernal, me gronda-t-elle en riant.

Évidemment, elle me repoussa et me désigna la sortie d'un geste éloquent de la main.

– Si j'en juge au plaisir que tu as pris, ce soir, j'ai cru comprendre que je t'ai un peu manqué, minaudai-je afin de lui tirer des confidences qu'elle ne paraissait pas encline à me faire.

– Quand on dispose d'attributs aussi intéressants que les tiens, il ne faut pas s'étonner de marquer les esprits.

– Est-ce une façon détournée de me faire un compliment ? insistai-je en la rattrapant.

– Oui.

J'adorais l'éclat de ses yeux de jade, le sourire envoûtant de ses lèvres rouges, son visage tendu vers le mien avec une désarmante sincérité qui me privait de mots. Je ne sus que l'embrasser. Elle répondit tendrement à ma langue et son corps épousa le mien pour quelques secondes supplémentaires.

– Tu devrais rentrer chez toi, maintenant, chuchota-t-elle en s'arrachant à mon étreinte.

Comblé, je fus plus disposé à obéir, cette fois. Je récupérai mes affaires et traversai la boutique. Claudia m'accompagna jusqu'à la porte et fit descendre la grille juste après que j'en ai franchi le seuil. Elle sourit en me voyant lui adresser un petit signe de la main, puis elle disparut. Je courus dans les escaliers et me laissais tomber, les bras en croix, sur mon lit. Dans mon pantalon, ma queue manifestait sa frustration. Je fus alors pris d'un véritable fou rire. En réalité, j'étais heureux et l'année qui commençait s'annonçait comme la plus exaltante de toute ma vie.

\*\*\*

Ce rendez-vous énigmatique auquel j'étais convié, le samedi après-midi et qui justifiait, à lui seul, la fermeture de la librairie m'occupa grandement l'esprit durant le reste de la semaine. J'eus beau cuisiner Claudia, elle ne voulut rien me dire, même lorsque je menaçai de ne pas la faire jouir, le vendredi soir. Non seulement elle ne céda pas, mais elle s'offrit elle-même un orgasme si spectaculaire qu'il me priva de tout moyen de pression. Ensuite, elle m'ordonna, sans scrupules, d'être présent, à l'heure, et obéissant. Ça, au moins, c'était dans mes cordes.

Le jour J, je fus donc d'une ponctualité exemplaire. Je n'eus pas trop le temps de faire d'autres tentatives d'intimidation, un taxi s'arrêta en double file devant le magasin et je fus prié de monter sans discuter. Ma compagne s'installa près de moi. Ses jolies jambes gainées de soie se plièrent sagement vers le siège. Je posai une main sur son genou et glissai les doigts sous le bord de sa jupe noire. J'avais à peine aperçu sa tenue avant qu'elle endosse un manteau qui me privait de ce spectacle. Il me tardait de pouvoir la détailler un peu mieux. J'aimais follement la suivre des yeux lorsqu'elle ondulait au rythme de ses pas, juchée sur des talons vertigineux qui faisaient pointer ses fesses. Cette impatience à la découvrir me fit presque oublier la raison de notre escapade. Aussi, je fus surpris quand nous nous arrê tâmes devant un institut de beauté.

– Ne me dis pas que c'est là que nous allons, marmonnai-je, méfiant.

– Si, pour commencer, répondit-elle d'un ton léger en descendant du véhicule.

Je fus bien contraint de la suivre. Une odeur fleurie me chatouilla les narines dès que je franchis la porte du salon. Je manquai éternuer et ce fut au prix d'une petite grimace que je parvins à me contenir. Pendant ce temps, Claudia s'était entretenue avec l'hôtesse d'accueil. Je fus conduit dans une cabine spacieuse aux coloris frais. Une musique de fond y diffusait des notes très zen. La jeune femme qui me servait de guide me pria de quitter ma chemise et d'enfiler un peignoir blanc qu'elle me remit avant de m'abandonner dans la pièce. J'obtempérai en me demandant ce qui allait advenir de ma personne. Jamais je n'avais fréquenté un tel endroit, les instituts de beauté étant, selon moi, un terrain de jeu très féminin. La porte se rouvrit sur la charmante esthéticienne. D'une voix douce, elle m'invita à m'allonger sur la table où était étalé un drap de bain. Je trouvai ça plutôt engageant. Ma découverte de cet univers inconnu débuta par un nettoyage de peau rafraîchissant.

Je me détendis... c'était une erreur.

Les yeux fermés, je n'avais pas conscience de ce qui m'attendait. Hélas, je réalisai douloureusement lorsque la pince à épiler entra en action sur mon sourcil droit. Par orgueil, j'évitai de me plaindre,

mais je serrai les dents chaque fois que l'infernal instrument piochait une nouvelle victime dans le lot de mes poils.

– C'est fini, me rassura la jeune femme au bout de ce qui me sembla une éternité.

Mes mains cramponnées à la table se relâchèrent enfin. Je respirai à fond. Dès lors, ce ne fut plus que du bonheur. Ses doigts légers appliquèrent des lotions, des crèmes, ils massèrent, effleurèrent, pressèrent, me rasèrent même, mais ne me firent plus subir aucune torture.

Quand on me rendit à la civilisation, une heure plus tard, j'étais groggy. J'ignorai que ce genre de soins avait de telles vertus relaxantes. Claudia me jugea avec attention, puis elle félicita mon bourreau pour son travail. Débarrassé de ces quelques poils superflus, mon visage était plus net et ma peau d'une incroyable douceur. Au sortir de l'institut, je récoltai une caresse. Ses doigts soulignèrent ma joue, suivirent l'arête de ma mâchoire rasée de près. J'aimais ce que je lisais dans ses yeux.

– Est-ce que je te plais ? lui demandai-je.

– Sans conteste.

– Que puis-je faire d'autre pour t'agréer davantage ?

– Changer de coupe de cheveux.

Nous empruntâmes un autre taxi qui nous déposa devant le coiffeur spécialement choisi par ma chère patronne. Je fus pris en charge par un homme d'une trentaine d'années aux manières efféminées qui paraissait très bien connaître Claudia. On ne me demanda pas mon avis. On me fit asseoir, me lava la tête à grand renfort de shampoing et me massa le cuir chevelu. Puis je pris place sur le siège qu'on me désigna. Claudia s'installa à mes côtés, et suivit avec attention l'opération de transformation. Les gestes du coiffeur étaient rapides et précis. Je ne me souvenais pas d'avoir ainsi confié mon crâne à quelqu'un d'autre que ma mère et envisagé une autre méthode que la tondeuse pour venir à bout de ma tignasse. Le résultat fut bluffant. Mes cheveux désépaissis se montraient moins rebelles et la coupe savamment désordonnée qu'on avait choisie pour moi m'ôtait tout souci d'entretien. J'en restais stupéfait devant le miroir, à me contempler. Claudia me regardait sans rien dire, mais je remarquai la petite étincelle de joie dans ses yeux clairs.

– Comment me trouves-tu à présent ? demandai-je en me tournant vers elle.

– Conforme à ce que j'envisageais.

– Ça ne me renseigne pas plus que ça.

– Te faire trop de compliments ne contribuerait qu'à te rendre orgueilleux.

J'en déduisis donc que je lui plaisais et j'en fus très heureux. Elle ne me laissa pas régler la facture. Tout comme pour celle de l'institut, elle me précéda à la caisse et paya en liquide. Je m'en émus en quittant le salon, mais elle m'objecta que cela faisait partie du jeu et que je devais me contenter d'être obéissant. Chaque fois qu'elle usait d'un tel langage, mon sexe s'affolait. Ce fut encore le cas et elle le devina sans mal.

– Il nous reste une dernière chose à faire, annonça-t-elle d'un air malicieux à souhait.

– Laquelle ?

– Te trouver des vêtements qui te sortiront enfin de l'adolescence.

Cette perspective me plut. Par conséquent, je ne rechignai pas à monter à bord d'un autre taxi. Je ne m'attendais toutefois pas à me retrouver, quelques instants plus tard, dans la cabine d'une boutique de luxe. Le regard sévère de Claudia me dissuada de protester, mais j'estimai qu'elle avait décidément des jeux très onéreux. Mentalement, je tentais de chiffrer la dépense, et la somme à laquelle je parvenais me donnait le tournis. Je rouspétai en remarquant le portant chargé de vêtements qu'on me destinait.

– Je te dispense de commentaires, Jérémy, me gronda-t-elle. Il n'est plus question de te voir dans

des jeans trop grands et des tee-shirts informes. Alors, sois gentil et déshabille-toi.

Je rougis bêtement devant la vendeuse qui luttait pour ne pas sourire. Elle me tendit un premier pantalon et referma la porte de la cabine sur moi. Pendant que je me changeais, j'entendais Claudia qui passait commande d'autres vêtements. Ses choix étaient précis et affirmatifs. La jeune femme approuva et s'éloigna. Je profitai de son absence pour sortir et me soumettre au seul jugement qui m'importait. Face au grand miroir qui occupait tout un pan de mur de la pièce, je pus mieux apprécier ma nouvelle allure. Le pantalon noir que je portais tombait impeccablement et me faisait une silhouette que je ne soupçonnais pas moi-même.

– Qu'est-ce que tu en penses ? me demanda Claudia en approchant lentement.

Ses talons très hauts rendaient sa démarche féline. Son décolleté était renversant. En vérité, je l'admirais davantage que moi.

– Que tu es magnifique.

– Je parle de toi, me corrigea-t-elle en s'arrêtant à mes côtés.

– Ça me change considérablement.

– Est-ce que tu aimes ?

– Oui, beaucoup, mais...

– Il n'y a pas de mais qui tienne, Jérémy, chuchota-t-elle en me faisant face. Et si je ne devais te donner qu'un seul argument pour te convaincre...

Elle laissa sa phrase en suspens et me sourit de cette façon énigmatique qui me mettait l'esprit en feu.

– Quel serait cet argument ? réclamai-je comme elle le souhaitait visiblement.

Sans crier gare, elle posa une main sur mon entrejambe et me caressa fermement. Le tissu plus fin du pantalon lui permit sans mal de capturer mon sexe qui réagit aussitôt. J'eus un petit hoquet de surprise. Elle avança et sa bouche taquina la mienne tandis qu'elle pressait adroitement ma queue devenue sensible.

– Je pense que tu as compris, maintenant, susurra-t-elle en effleurant mes lèvres.

J'avais compris, sans nul doute. Jamais sa poigne ne m'avait provoqué de telles sensations au travers de mon jean. Je bandais si bien que ça se voyait comme le nez au milieu de la figure. Nous entendîmes le retour de la vendeuse. Claudia s'éloigna, m'abandonnant avec mon érection devant le miroir. Alors que je m'apprêtais à trouver refuge dans la cabine, elle me stoppa tout net.

– Puisque monsieur est en tenue, pouvez-vous prendre immédiatement les mesures pour les ourlets ? demanda-t-elle à l'employée de la boutique.

Bien évidemment, celle-ci accepta très volontiers et je fus prié de monter sur une petite estrade. Claudia nous faussa compagnie pour repartir en quête de chemises susceptibles de lui plaire. La jeune femme blonde s'empara d'une boîte d'aiguilles et s'agenouilla devant moi. Ce que je craignais ne manqua pas de se produire. Son regard s'attarda sur mon entrejambe gonflé. Mes joues s'enflammèrent. Pour rompre un silence devenu embarrassant pour tous les deux, elle crut bon d'engager la conversation.

– Ce pantalon vous va très bien, commença-t-elle en tirant sur le bas du vêtement.

Je marmonnai un remerciement qui l'encouragea à poursuivre.

– Vous avez de la chance d'avoir une mère si attentive et si élégante elle-même.

Il me fallut une seconde avant de réaliser. Puis ces paroles agirent comme une douche froide qui éteignit l'incendie de mes joues.

– Ce n'est pas ma mère, rétorquai-je sèchement.

Elle accusa le coup et m'adressa un regard gêné.

– Je suis navrée, bredouilla-t-elle. Je... j'ai terminé.

Dire que j'étais fâché était un euphémisme. Claudia le remarqua dès son retour.

– Que se passe-t-il ? s'étonna-t-elle lorsque je la suppliai de partir sans vouloir essayer le reste des vêtements.

Il lui suffit de constater la fuite de la vendeuse pour se douter de l'incident. Elle me coinça dans la cabine et exigea de savoir. Je n'étais pas disposé à pardonner à cette fille, mais je l'étais encore moins à blesser Claudia.

– Elle s'est permis une remarque qui ne m'a pas plu, bougonnai-je.

– Quelle remarque ?

– Ça n'a pas d'importance.

– Quelle remarque, Jérémy ?

Ses doigts capturèrent mon menton et m'obligèrent à affronter son regard soucieux.

– Elle pensait à tort que nous étions... de la même famille, expliquai-je à demi-mot.

Son visage inquiet se détendit.

– Je vois, affirma-t-elle. Et ce n'est pas une raison pour te mettre dans cet état. Tu laisses tes sentiments t'aveugler, Jérémy. Cette jeune femme n'a pas tort, je pourrais être ta mère.

– Mais ce n'est pas le cas, grognai-je.

– Si quelqu'un était en droit de se plaindre ici, ce serait moi. Pour autant, tu ne me vois pas si mécontente que cela.

L'argument était pertinent. Je poussai un soupir résigné. Elle me caressa tendrement.

– Si tu n'assumes pas la différence, il vaut mieux tout arrêter.

Son ton n'était pas menaçant, mais il me fit frémir. Par réflexe, je l'enlaçai pour l'empêcher de s'éloigner de moi.

– Ne dis pas une chose pareille, implorai-je.

– Dans ce cas, montre-toi à la hauteur de ce que j'attends de toi.

Je ne réfléchis pas vraiment à la manière dont je devais agir, ma réaction fut spontanée. Je fondis sur sa bouche et je l'embrassai en la serrant contre moi. Nous entendîmes les talons de la vendeuse, mais cela ne contribua qu'à augmenter mon désir pour Claudia. Et cette dernière répondait à mon baiser avec une sensualité qui me rendait fou. Elle m'insufflait ainsi la confiance qui m'avait fait défaut. Son attitude faisait de moi un homme et non plus le gamin râleur qui s'était présenté dans cette boutique. Sous la délicieuse caresse de sa langue, je prenais du galon. Je le sentais dans toutes les fibres de mon corps. Claudia le remarqua également. Je le lus dans ses yeux quand elle me repoussa doucement.

– Si tu terminais ces essayages, maintenant ? proposa-t-elle en souriant.

J'acquiesçai et la vendeuse fit son retour. Elle eut bien du mal à ne pas rougir devant moi. De nous deux, elle était la plus intimidée et se prit à me regarder différemment. Sans rechigner, je me changeai une bonne vingtaine de fois et me présentai au jugement des deux femmes. Curieusement, leurs avis coïncidaient systématiquement. Mon image d'adolescent s'effaçait petit à petit au profit de celle d'un type échappé d'un magazine de mode. Ma remarque les fit rire, mais elles s'unirent pour m'affirmer que cela en valait la peine. Claudia me fit cadeau d'un jean en toute fin de séance. Mais celui qu'elle me demanda de revêtir coûtait dix fois le prix du mien. Je ne fus pas autorisé à m'en plaindre, évidemment. Je pus néanmoins la remercier, à ma façon, quand nous fûmes rentrés à la librairie. Je m'employai alors à lui faire savoir que j'assumais très bien de l'aimer et de la désirer.

Je rentrai très tard à mon appartement. J'abandonnai dans le séjour les nombreux sacs qui contenaient ma nouvelle penderie et allai me coucher, épuisé de plaisir et ravi de l'être. Je retrouvai Claudia, le lendemain, au restaurant. J'aimais sa façon de me contempler. Mon apparence lui plaisait énormément et elle ne se priva pas de me le faire savoir.

– Tu remarqueras la manière dont les femmes te regardent, me dit-elle en délaissant le menu dans lequel elle avait déjà fait son choix.

Je l'avais noté, sans le faire exprès. En vérité, je m'étais surtout interrogé sur ce qui clochait pour attirer ainsi l'attention.

– Tu connais l'histoire du vilain petit canard ? me demanda-t-elle, d'un air très sérieux.

– Celui qui se transforme en cygne ?

– Il ne se transforme pas, il est un cygne, rectifia-t-elle en buvant une gorgée de champagne. Il fallait seulement qu'il grandisse et en prenne conscience.

– J'étais un vilain petit canard ?

– Oui. Un oisillon tombé du nid.

– Comment as-tu deviné que je pouvais changer à ce point ?

– L'expérience, mon Cher.

Ce rappel de son âge ainsi que des précédents élèves qu'elle avait eus me fit froncer les sourcils.

– Les choses sont ce qu'elles sont, on ne peut effacer le passé ni occulter ce qui dérange. Il faut s'en accommoder et en tirer le meilleur parti, Jérémy.

– Dixit la prof de philo, la taquinai-je en retrouvant le sourire.

– Exactement.

Elle m'invita à trinquer et ce sujet fut clos. Il n'en demeurait pas moins que j'appréhendais un peu mon retour au lycée. À en juger à l'expression ahurie de Thomas, j'avais eu raison de me méfier. Fort heureusement, il eut le tact de me congratuler plutôt que de se ficher ostensiblement de moi.

– Tu ressembles aux mecs qui bossent avec mon père, affirma-t-il, évoquant pour la toute première fois les fonctions de monsieur de Sommevieille.

– C'est un compliment, ça ?

– Un peu, mon neveu ! Je te jure que tu ne ferais pas tache dans le décor d'une ambassade.

J'allais répliquer quand Valentine fit son apparition. Je vis ses joues virer du blême au rose soutenu en l'espace de deux secondes. Elle traversa l'espace qui nous séparait sans pouvoir se remettre d'une visible émotion.

– Ferme ta bouche, Val, t'es pas un poisson, lui balança un Thomas moins généreux qu'avec moi. Tu ne reconnais pas ton petit ami ?

Elle l'ignora superbement pour me couvrir d'un regard émerveillé qui finit par m'embarrasser.

– Bonjour, je suis Jérémy, plaisantai-je pour la faire sortir de la stupeur qui la privait de paroles.

– Oui, bredouilla-t-elle en rosissant un peu plus.

Elle approcha et leva la main vers mon col de chemise entrouvert.

– Tu es superbe, lâcha-t-elle enfin. Que t'est-il arrivé ?

– Ça ne se voit pas ?

– Si... si bien sûr, mais... comment ça se fait que...

Pour mettre fin à ses questions, je l'embrassai. Mon offensive eut pour effet immédiat de l'ébahir davantage. Thomas fit une moue éloquente quand je l'interrogeai d'un regard dubitatif, un peu plus tard.

– Elle était déjà sous ton charme, tu viens juste de la rendre complètement chèvre. Je suis certain que sa petite culotte est à tordre, commenta-t-il avec son humour très personnel.

À en juger à la façon qu'elle eut de se coller à moi toute la journée, je finis par croire qu'il avait raison.

– Elle est amoureuse de toi, c'est aussi simple que ça, confirma Claudia quand je lui en parlais, le mardi soir.

– Je ne fais pourtant rien pour l'encourager, me défendis-je, un peu agacé pour le tournant que prenaient les choses.

– Tu entretiens le doute et tu la maintiens dans l'espoir que tout est possible.

– Que devrais-je faire, selon toi ? Lui dire qu'elle se trompe ?

– Non, pour la bonne raison qu'elle ne se trompe pas.

– Je ne partage pas ses sentiments. Je t'aime, toi !

– Ne serais-tu pas en train de confondre le sexe et l'amour, Jérémy ?

– Comment le saurais-je ?

– C'est juste, admit-elle rapidement. Sans doute faudrait-il creuser la question.

– Que mijotes-tu ? m'alarmai-je en la voyant songeuse tout à coup.

Son sourire ne fit qu'augmenter mes soupçons.

– Je suppose que tu ne veux rien me dire.

Elle se coula entre mes bras et m'offrit ses lèvres auxquelles je ne résistai pas.

– Il se peut que je te donne un nouvel exercice très bientôt, minauda-t-elle entre deux baisers.

Je ne cherchai même plus à savoir, j'avais dépassé la limite, mon sexe entra en éruption. Je promis d'obéir aveuglément tandis qu'elle m'entraînait vers la méridienne.

## CHAPITRE 19

Le jeudi, mon portable me tira du sommeil où la séance de natation en compagnie de Maxime m'avait précipité.

– Bonjour, Jérémy, fit une voix de velours que j'aurais reconnue entre toutes.

– Tu ne m'as pas réveillé ainsi depuis longtemps.

– Les circonstances ne s'y prêtaient plus. Mais aujourd'hui, je compte te soumettre à une petite épreuve.

Rien que d'entendre ça, mon érection matinale s'en trouva renforcée au point de me faire grimacer.

– Je t'écoute, consentis-je aussitôt.

– Je voudrais que tu portes le pantalon noir, le premier que tu as essayé l'autre jour.

– Ça ne me paraît pas insurmontable, affirmai-je en me levant pour ouvrir ma penderie où j'avais tout consciencieusement rangé.

– Sans rien en dessous.

Je faillis rire, mais je m'en abstins.

– C'est quoi, le but ?

– Tu t'en rendras rapidement compte.

– Et c'est tout ?

– C'est tout.

– Pas de photo ni de vidéo ni de messages pour te donner mes impressions ?

– Non. Tu viendras me le dire en personne.

Ses paroles étaient chargées de promesses si sensuelles que mon sexe connut un sursaut. Lui qui ne débândait pas fut ému au point de laisser couler une larme que je cueillis du bout des doigts.

– Je vais jouir sans même me toucher si tu continues.

– Garde tes forces pour ce soir.

– Bien, maîtresse, la narguai-je en sortant le pantalon de l'armoire.

Elle raccrocha après m'avoir souhaité une bonne journée.

Une bonne journée !

Elle ne pouvait commencer mieux et, selon toute vraisemblance, allait s'achever en apothéose. Cela me mit d'excellente humeur. Je pris une douche rapide, me rasai et, conformément aux conseils du coiffeur, j'ébouriffai mes cheveux avec le gel hors de prix que Claudia avait acheté.

Si mon sexe s'était un peu assagi sous l'eau, il connut un regain d'émotion quand j'enfilai mon pantalon. Clairement, il me manquait quelque chose en dessous et je sus, à l'instant, que l'exercice ne serait pas si simple qu'il y paraissait en théorie. C'était loin d'être confortable. Mes testicules et mon pénis en liberté devinrent une obsession. Mes bourses en particulier subissaient sans arrêt le frottement de la couture.

Ce fut pire lorsque je sortis de chez moi. Il faisait humide dehors. Le vent glacial agit comme une morsure sur mon entrejambe et je ne me détendis qu'en m'asseyant en salle de classe. Dès lors, je fus largement moins volontaire que d'habitude pour quitter ma chaise. Je craignais à tout moment que ma

nudité se remarque. Par chance, personne ne s'aperçut de mon embarras et je mis mon manque d'entrain sur le compte d'un petit refroidissement qui me privait d'énergie. Si Thomas, sceptique, me regarda de travers, Valentine eut la gentillesse de me plaindre et me recommanda d'aller très vite me remettre au chaud quand vint la fin des cours. J'étais donc autorisé à filer.

J'espérais que l'issue de cette journée m'apporterait une récompense à la hauteur de ce que j'avais enduré. Aussi, le seul fait de rejoindre ma rue à pied depuis la station de métro m'excita prodigieusement. Ma queue ballottait de moins en moins dans mon pantalon à l'approche de la librairie. Claudia exerçait toujours le même puissant pouvoir sur mes sens. Je n'eus pas un mot à dire en entrant dans le magasin. Elle se coula tout contre moi et empoigna ma verge gonflée au travers du tissu. Je fus envahi d'une douce chaleur qui compensa largement les températures hivernales que j'avais subies. Son regard vert se fit malicieux.

– Comprends-tu l'intérêt de la chose ? me demanda-t-elle tout bas.

Sa caresse ferme me mettait au supplice. J'aurais voulu qu'elle me délivre de la prison de mon vêtement et qu'elle me soulage de la tension qu'elle avait si bien provoquée, mais elle n'en fit rien. Sitôt que j'eus confirmé que la leçon avait été apprise, elle s'écarta.

– Tu as beaucoup de travail ? interrogea-t-elle.

– Un peu.

– Dans ce cas, tu devrais t'y mettre immédiatement.

Son conseil avait des accents impérieux auxquels je savais qu'il ne fallait pas résister. Claudia ne faisait jamais rien sans raison valable et tôt ou tard, j'aurais l'explication de cette étrange manœuvre. J'allais donc m'installer dans le bureau et je m'attelai à un devoir d'histoire. Pendant que je composais, j'entendais ses talons marteler régulièrement le parquet. Je prêtai bientôt plus d'attention à son remue-ménage qu'à ma copie déjà bien noircie. Impatient, j'abandonnai mon stylo pour la rejoindre. Elle me regarda approcher avec un peu d'étonnement.

– Tu as terminé ?

– Oui, presque, mentis-je.

– Très bien, dans ce cas, pourrais-tu monter ces livres là-haut ? demanda-t-elle en me désignant le sommet de l'étagère.

Je lui rendis volontiers ce service, elle m'en remercia d'un sourire avant de repartir vers son comptoir où se dressait encore une pile d'ouvrages de tous les genres.

– Tu as fait ton marché ?

– Un bouquiniste a cessé son activité sur les quais. Il m'a cédé l'ensemble de son stock. Il restait des choses intéressantes.

Elle consulta sa montre. L'heure de la fermeture approchait. Ce simple petit rappel provoqua un sursaut dans mon pantalon. J'étais en train d'acquérir des réflexes étonnants et cela m'amusa.

– Pourquoi souris-tu ? me questionna-t-elle.

– Parce que tu me fais bander.

– Je vois ça.

Sa manière de regarder mon indéniable érection m'excita davantage. Je m'apprêtais à la prendre dans mes bras quand la clochette tinta, annonçant un client de dernière minute. Claudia n'en parut pas surprise. Je compris subitement son souci de l'heure et sa distance à mon égard alors qu'elle m'avait soumis à une épreuve en découvrant qui nous gratifiait une visite si tardive.

Juliette approcha d'une démarche chaloupée en raison des talons très hauts qu'elle portait malgré la pluie et le froid qui rendaient les trottoirs glissants. Exagérément maquillée, elle arborait un sourire

rouge sang aussi remarquable que sa poitrine. Le souvenir de mes rêves torrides m'assaillit. Ça ne m'était plus arrivé depuis un bon moment. Je croyais même avoir oublié cette femme.

Pourquoi revenait-elle précisément aujourd'hui ?

Mon trouble dut se lire sur mon visage. Claudia m'adressa un singulier regard.

– Peux-tu garder la boutique quelques minutes, comme l'autre fois ?

Je ne pus m'empêcher de chercher un sous-entendu à ces paroles sur lesquelles elle avait insisté d'un ton énigmatique. Elle attendait ma réponse, ce qui ajouta à mes soupçons. Intrigué, j'acquiesçais forcément. Les deux femmes se dirigèrent vers le fond du magasin. Pour me donner une meilleure contenance, je pris aussitôt la suite de ma patronne dans le rangement des livres qui restaient sur le comptoir. Je fus cependant très vite arrêté dans mon élan. En allant chercher les premiers ouvrages, je remarquai que la porte du bureau n'était pas entièrement fermée.

Claudia ne m'avait-elle pas recommandé de faire « comme l'autre fois » ?

Peut-être devais-je y voir une invitation à les espionner de nouveau. J'approchai sur la pointe des pieds et fis un pas de côté qui me situa idéalement dans l'angle étroit s'ouvrant directement sur la méridienne. Le spectacle qui s'offrit alors à moi me cloua sur place. Toutes deux étaient assises sur la banquette et s'embrassaient. Mais ce ne fut pas ce qui retint essentiellement mon attention, car sous mes yeux s'exhibaient les seins nus et lourds de Juliette. Tout en baisant sa bouche, Claudia les pétrissait avec une délicatesse très féminine. De manière fulgurante, j'eus envie de peloter sans vergogne ces mamelons qui ne demandaient visiblement que ça. Mes fantasmes prirent soudain une époustouflante matérialité et ma queue s'enflamma. Dans l'affolement qui me saisit, j'eus un mouvement de recul qui réveilla la lame traîtresse du plancher. Claudia ne parut pas étonnée ni mécontente de me surprendre. Elle se leva simplement et vint à ma rencontre sans manifester d'émotion particulière.

– Va fermer, et reviens, me commanda-t-elle.

J'obéis comme un automate. Je traversai rapidement la boutique, verrouillai la porte et repris le chemin du bureau. Contre toute attente, Claudia m'accueillit d'un baiser langoureux qui me propulsa au comble d'un désir déjà bien aiguisé. Mon pantalon ne devait sûrement plus rien cacher de mes envies. Ma sensuelle maîtresse me relâcha et se tourna vers le canapé.

– Je te présente Juliette, me dit-elle comme si la situation était des plus normales.

Je marmonnai un bonjour ému. La femme se leva et vint me tendre la main. Je m'en saisis timidement sans pouvoir éviter de lorgner sa poitrine indécente qui ballottait. Ma confusion grimpa en flèche lorsque Claudia se plaqua au dos de son amie et s'empara de ses seins pour les malaxer sous mon nez. Elle pinça les tétons roses ; j'eus très chaud.

– Ça te fait envie ? me demanda-t-elle sans détour.

Je déglutis, affolé tant par le spectacle qu'elle m'imposait que par sa question. J'avais peur de la blesser, mais le fait était que oui, j'avais envie toucher ces bijoux qui s'offraient généreusement à mon regard. Je tentai néanmoins de me défendre de l'avoir voulu. Alors elle délaissa sa victime et m'attira à elle. Sans rien ajouter, elle prit mes mains et les força à ce contact que je désirais. La peau de Juliette était douce, ses seins étaient lourds et moelleux à souhait. Ma maîtresse me vola un baiser et m'encouragea dans un murmure à me laisser aller à toutes mes pulsions. Je compris le message. Puisque j'y étais invité, je me penchai sur le sein droit que je relevai vers ma bouche. Ma succion énergique fit gémir Juliette.

– Il est gourmand.

J'entrepris de têter le second avec la même voracité que le précédent.

– Aaah, oui ! s'exclama-t-elle en se cambrant.

Pendant que je titillais ses mamelons, son amie la débarrassa de sa jupe. Elle se plaqua ensuite contre elle et la caressa lentement.

– Cela te convient-il ? lui demanda-t-elle à l'oreille.

– Ne m'avais-tu pas parlé d'autre chose ? répondit Juliette dans un soupir d'aise.

Claudia m'arracha à ma tétée. Étourdi, j'oubliai de me soucier de ce que je venais d'entendre.

J'aurais dû.

Sans un mot, elle baissa ma braguette, fit jaillir mon sexe du pantalon, puis se détourna pour l'offrir au regard de sa complice. Celle-ci afficha une mine admirative et approcha. Comme dans un rêve, je la vis descendre à mes genoux et ouvrir ses lèvres rouges. Je me sentis soudain comme aspiré. Ma queue disparut presque entièrement dans sa bouche affamée. C'était brûlant, grisant, effrayant. Je n'osais pas bouger de peur de perdre mon intégrité physique. Heureusement, Juliette me libéra très lentement.

– Il est... magnifique, affirma-t-elle en se léchant les babines. Je n'ai pas pu tout prendre.

Claudia eut un sourire.

– Je savais qu'il te plairait.

Ces aveux me troublèrent. Je compris à ce moment-là de quelle préméditation je venais d'être victime. J'étais exhibé comme une bête de foire, utilisé comme un simple objet par la femme que j'aimais. Alors que j'étais jaloux du moindre regard qu'on posait sur elle, elle, au contraire, me donnait à une autre, en sa présence, comme si cela n'avait pas d'importance. J'avais cependant dépassé le stade critique où le désir l'emporte sur la raison. Je ne dis rien, laissant cette inconnue se régaler de ma queue. J'aurais dû en avoir honte, mais ce n'était pas le cas. Je réalisai malgré moi que cela ajoutait grandement à mon excitation. Je n'avais pas choisi de tromper Claudia, je ne faisais qu'obéir à ses ordres et cela m'exonérait de toute faute envers elle. Je lui adressai un regard éperdu où elle lut l'effarement que me provoquait cette découverte. Tandis que son amie entamait un va-et-vient très humide sur mon sexe, elle se blottit contre moi, rassurante et cajoleuse.

– Profite de ce moment, me susurra-t-elle en amadouant mes lèvres.

Sa langue s'enroula autour de la mienne pendant que celle de Juliette parcourait ma verge gonflée à bloc par cette révélation. À cette seconde, j'étais le plus heureux des hommes. Je dégageai les seins de Claudia de leur cage de dentelle et je les pétris en même temps que je redoublai d'ardeur à l'embrasser.

Des ronronnements d'aise montaient à mes oreilles et me ravissaient. Mon pénis était tout entier prisonnier des mains et de la bouche de Juliette. Elle le serrait fort et le suçait avec une fougue incroyable. Je ressentis bêtement comme une fierté de pouvoir la satisfaire ainsi. Son énergie à me pomper me causa néanmoins une petite souffrance qui me fit grimacer. Claudia s'en aperçut. Elle me priva de ses seins magnifiques et de ses baisers pour s'agenouiller à son tour.

Mon cœur eut un raté lorsqu'elle me confisqua aux lèvres avides de Juliette pour m'engloutir. La comparaison pouvait paraître graveleuse, mais je me sentis aussitôt chez moi dans sa bouche. Je retrouvai sa douceur à me sucer, sa tendresse à me lécher, sa chaleur contre mon ventre. Je poussai un soupir de soulagement. C'était divin au point que je fermai les yeux.

Je les rouvris quand elle déboutonna mon pantalon et m'en délesta promptement. Elle rendit alors ma verge à Juliette pendant qu'elle se penchait davantage pour embrasser mes testicules. Je ne pus retenir un râle rauque. J'étais littéralement dévoré par ses deux femmes qui ne me laissaient aucun répit. Elles se relayaient sur mon pénis royal, alternant douceur pour l'une et vivacité pour l'autre. Mes jambes tremblaient, je crus que j'allais décharger plus d'une fois, mais en expertes de la chose,

elles ne me le permirent pas.

Claudia se releva la première et entreprit de me défaire de ma chemise. Ses mains glissèrent sur mes épaules et caressèrent mon torse. Mis à nu, j'étais livré tout entier à leur gourmandise. Juliette se redressa à son tour et lécha mes tétons pointus. J'étais leur proie et je sombrai irrémédiablement dans un pur plaisir qui me donnait le vertige. Sans que je réalise comment, je me retrouvai bientôt près de la méridienne. Juliette s'assit devant moi et recommença sa terrible technique d'aspiration. Claudia me tenait les hanches, caressait mes fesses, flattait de temps en temps mes bourses pendant que ma verge s'enfonçait régulièrement dans cette bouche insatiable. Je respirai plus rapidement.

– C'est loin d'être fini, murmura-t-elle à mon oreille.

– Je vais devenir dingue, prévins-je d'une voix enrouée.

Sa langue me contraignit au silence. J'ouvris plus largement son corsage et traquai ses seins.

– J'ai envie de toi, lui confiai-je quand elle m'en laissa l'occasion.

Ces quelques paroles produisirent leur effet. Elle arrêta le va-et-vient de Juliette sur ma queue raide. Elle appuya ensuite sur les épaules de son amie, l'invitant ainsi à se caler contre le dossier du canapé, puis elle lui ôta le string dont la couleur rouge affichait une teinte plus foncée au niveau de l'entrejambe. Elle écarta largement ses cuisses et promena une main joueuse sur sa chatte épilée. Elle eut un sourire en sortant ses doigts mouillés de l'intimité qu'elle visita sans vergogne.

– Jérémy n'est pas le seul à avoir envie, la taquina-t-elle.

– Je n'y tiens plus, admit Juliette.

Je n'osais comprendre. Claudia me coula un regard où je lus une détermination sans faille. Elle tira de sa poche un petit sachet que je reconnus. La confusion m'envahit de nouveau.

Pouvait-elle vraiment exiger ça de moi ?

J'ouvris la bouche pour protester quand elle appliqua le préservatif sur mon gland mouillé, mais elle ne m'en accorda pas le droit.

– Je tiens à ce que tu termines cet exercice, me dit-elle tout bas en déroulant la capote d'une main habile.

– Exercice ? relevai-je, penaud.

– Il ne faut pas confondre le sexe et les sentiments, Jérémy. Baise-la comme elle le mérite. S'il te plaît. Je saurai te prouver la différence après.

– Seras-tu ma récompense ? demandai-je, plein d'espoir.

– Si tu parviens à la faire jouir, je te donnerai tout ce que tu voudras.

Sa voix de velours s'infiltra comme un poison dans mes veines. Sa bouche revint se poser sur la mienne comme pour mieux me convaincre de l'impérieuse nécessité de lui obéir. Envoûté par le désir qu'elle ranimait sans cesse en moi, je ne pouvais que me soumettre. Et j'aimais ça à un point qui me faisait presque peur. Moi, le puceau de province, je ne me reconnaissais plus. Je m'apprêtais à enfourcher une femme sur ordre et j'en éprouvais, sur l'instant, une envie bestiale. Claudia me ramenait à la source, à la définition primaire de l'acte sexuel, au coït animal. Mes instincts prirent donc le dessus, chassant les derniers scrupules de mon esprit redevenu lucide. Je m'avançai, et me calai contre Juliette. En maîtresse absolue, Claudia pointa elle-même mon pénis vers l'orifice humide qui s'impatientait d'être conquis. Je donnai alors le coup de reins attendu. Juliette se raidit sous cet assaut brutal.

– Il cogne au fond, lança-t-elle d'un ton extatique, il est si fort en moi...

Son amie l'incita à s'allonger un peu plus et m'ordonna de recommencer. Je m'exécutai aussitôt et sans état d'âme. Je glissai facilement dans cette chair chaude et trempée. Juliette soutenait ses jambes pour mieux m'accueillir.

– Il me remplit, gémit-elle en secouant la tête.

Tandis que j'ondulais sans faiblir entre ses cuisses blanches, ma chère professeure vint se plaquer dans mon dos. Ses mains s'arrimèrent à mes hanches et elle me poussa pour accentuer mes mouvements. Ce faisant, elle murmurait de suaves paroles, ponctuant ses encouragements de petits baisers sur ma nuque qui me faisaient frissonner.

– Regarde comme elle aime ça, me chuchota-t-elle tandis que Juliette se tortillait sous mes assauts. Ralentis maintenant.

Elle appuya sur mes fesses pour me forcer à m'enfoncer complètement dans le ventre de ma partenaire. Cette dernière manifesta bruyamment son plaisir.

– Je n'ai jamais pris une bite comme celle-là, hulula-t-elle.

– Je suis ravie qu'elle te plaise. Je suis certaine que Jérémy apprécie également le compliment.

En effet, je la remerciais d'un coup de reins plus vigoureux qui lui tira un cri effarouché.

– C'est trop bon. Je te jure que si mon mari en avait une pareille, je n'aurais aucune raison d'être infidèle.

– Il y a toujours une bonne raison d'être infidèle pour celles qui le désirent, la contredit Claudia. Le tout étant d'assumer ses actes.

Je prenais une leçon dans la leçon. Le fait que Juliette soit mariée ajoutait du crédit aux enseignements ma professeure. Cette femme pratiquait le sexe parce qu'elle aimait ça. Et moi, je lui donnais ce qu'elle voulait, pas par amour, mais par désir pour une autre. J'aurais pu chercher d'autres motivations, mais je n'étais pas en point de me creuser les méninges. Ses seins énormes ballottaient vivement sous mon nez. C'était un spectacle magnifique. Claudia remarqua sans mal l'attraction qu'ils exerçaient sur moi. En quelques mots, elle m'incita à céder à la tentation. J'empoignai donc les deux gros mamelons et me penchai dessus pour les téter de nouveau. Je fus obligé de ralentir un peu la cadence, mais ma queue se trouva parfaitement bien enfouie dans ce ventre si accueillant.

Mes mains ne suffisaient pas à contenir cette opulente poitrine que je malmenais à loisir. J'y enfonçais mes doigts, je pinçais, serrais, malaxais, je la suçais, la mordais sans que Juliette se plaigne d'autre chose que de plaisir. C'était fascinant. Dès lors, je fus définitivement convaincu de mon goût pour les femmes plantureuses, aux formes généreuses, aux talents d'expertes et à la libido débridée. Je sus que pour le reste de mon existence, elles seraient mon fantasme absolu. Fort de cette assurance, je redoublai d'ardeur à parfaire cette première expérience. Juliette poussait des couinements d'extase chaque fois que je tirai sur ses tétons et soupirait quand ma verge envahissait son antre de plus en plus mouillé.

– Il va me rendre folle, gémit-elle en secouant la tête.

– Serais-tu en point de jouir ? interrogea Claudia d'un ton léger.

Pour toute réponse, elle haleta en me couvant d'un regard fiévreux, puis elle se pâma en se cramponnant à la couverture. Je perçus l'humidité accrue de son ventre, de même que les contractions qui agitaient son vagin. Je me redressai et ralentis jusqu'à ne plus bouger, espérant ainsi économiser mes forces pour profiter pleinement de ma future récompense. Claudia m'offrit un autre de ces merveilleux baisers qui me privaient de toute faculté mentale. Elle m'allongea sur la banquette. J'en conclus immédiatement qu'elle comptait se donner à moi, ici et devant témoin, et ma verge se trouva formidablement compressée dans le préservatif que je n'avais pas l'habitude de porter. C'était oublier un peu vite son machiavélisme. Obsédé par mon désir pour elle, je ne pris pas garde au signe qu'elle adressa à Juliette. Aussi, j'eus une réaction un peu vive lorsque cette dernière s'empala d'un coup sur ma queue fièrement dressée. Claudia appuya sur mes épaules et me força à me rallonger sur le canapé.

– Sois sage, me murmura-t-elle en effleurant mes lèvres pendant que sa complice me chevauchait déjà avec une énergie renouvelée. Nous profiterons d'autres réjouissances à un meilleur moment.

Je comprenais sa réserve, et j'étais rassuré, même si ma déception était encore vivace.

– J'ai tellement envie de toi, boudai-je entre deux baisers.

– Désires-tu un petit avant-goût ?

– S'il te plaît, plaidai-je dans un soupir.

Elle posa une dernière fois sa bouche sur la mienne, puis se redressa. Sans se presser, elle se déshabilla devant moi. Ce seul spectacle propulsa mon sang à toute vitesse vers ma queue qui bénéficiait encore à Juliette. Celle-ci gloussa en s'enfonçant complètement sur moi.

– Oh ! Il bande de plus en plus fort. Qu'est-ce que c'est bon !

Claudia me sourit. Je me sentis stupidement rougir. Elle caressa ma joue chaude, puis elle prit appui sur le bord de la méridienne pour passer une jambe de l'autre côté de ma tête. Elle s'installa à califourchon au-dessus de mon visage. Ses effluves enivrants envahirent mes narines. Elle descendit sur ma figure et m'imposa son sexe, me donnant ainsi l'autorisation de le lécher.

Excité comme je l'étais, je dégustai sa chatte avec un appétit féroce, parcourant les moindres recoins pour ne rien perdre de sa saveur. J'entendis son approbation lorsque ma langue pénétra son vagin, je sentis les légères ondulations de son bassin quand je tétai son clitoris saillant. Enfoui entre ses cuisses, le nez fourré dans son intimité, je ne pouvais que deviner ce qui se passait au-dessus de moi. Claudia et Juliette jouissaient toutes les deux de moi tout en s'embrassant et se pelotant les seins. J'étais en train de vivre la plus belle et la plus hallucinante expérience de ma vie. J'aurais voulu qu'elle dure infiniment. C'était cependant présomptueux.

Des décharges électriques de plus en plus fortes contrac-taient mes bourses et tétanisaient mon pénis soumis à la danse lascive des hanches de Juliette. J'étouffai mes gémissements en soudant mon visage à la chatte ouverte de Claudia. J'empoignai ses cuisses qui gardaient ma tête prisonnière et je les serrai davantage contre moi.

– Il va bientôt jouir, ralentis, conseilla-t-elle à sa copine qui obéit aussitôt.

J'en fus soulagé sur l'instant. Cela me permit de repartir en excursion dans les orifices de ma belle amante. Elle écarta elle-même ses fesses pour me donner son anus à lécher. Je manquai alors de décharger. Seul un grognement de ma part signifia l'alerte et elle me confisqua son sublime cul pour me rendre son bouton rose dont je repris la tétée. Pendant ce temps, Juliette ondulait plus lentement sur ma queue brûlante. Malgré cette prévention, je sentis l'imminence de l'orgasme. Je m'appliquai donc à sucer Claudia avec toute la maîtrise dont j'étais capable. Par chance, elle ne résista pas. Ses mains se crispèrent sur les miennes. Son nectar chaud et odorant se répandit sur mon visage et remplit ma bouche. Je n'eus que le temps de déglutir pour pouvoir reprendre une autre gorgée de ce divin breuvage. Je m'empressai ensuite de la lécher pour ne pas en perdre une goutte. Elle émit un long soupir, puis elle se releva. Ma figure était trempée d'elle.

– Tu as encore fait des progrès, me chuchota-t-elle à l'oreille. Pour un peu, je t'obligerais à me faire jouir ainsi tous les jours.

– Je ne demande que ça, lui répondis-je, haletant et ravi.

– Gourmand !

J'aimais son sourire, ses caresses, son regard vert posé sur moi. Il brillait de tout ce qu'elle ne voulait pas me dire. De son côté, Juliette, excitée par le spectacle de son amie, ne tarda pas à succomber de nouveau au plaisir. Ma cavalière se planta tout droit sur moi et clama haut et fort sa jouissance. Mon ventre et mes cuisses furent inondés à leur tour. De toute évidence, ce second épisode avait ouvert les vannes de son corps. Essoufflée et tremblante, elle attendit de reprendre ses esprits

avant de me libérer. Claudia me fit alors mettre debout et me retira le préservatif qui me comprimait.

– Tu as mérité de goûter à la potion de jeunesse, annonça Claudia à son amie, sur un ton joueur.

Sous mes yeux ébahis, Juliette s’agenouilla et me tendit son visage. Claudia m’invita à me donner tout seul le coup de grâce. Sans réfléchir, j’obéis et je me branlai devant mon étonnante spectatrice. Mes bourses durcirent et un trait de lave parcourut ma queue avant de s’abattre sur la figure de Juliette. Au plaisir physique que je ressentis alors s’ajouta une curieuse impression de toute puissance. Je tenais ma verge serrée dans ma main et je bénissais cette femme d’un sperme que réclamait sa bouche grande ouverte. La deuxième salve atteignit son objectif. Surprise, elle eut un sursaut qui lui fit fermer les yeux. Bien lui en prit, car un troisième jet plus liquide macula son front et dégouлина jusque sur sa joue. Elle se lécha les lèvres et avala tout ce qu’elle put.

– Il est délicieux, commenta-t-elle en récoltant du bout des doigts ce qui avait échappé à sa gourmandise.

Je restai là, debout, le souffle court et la tête aussi vide que mes couilles à contempler cette femme qui se régalaient de ma semence comme s’il s’était agi d’une crème dessert. Je la trouvais belle ainsi, à genoux devant moi, ses gros seins humides et brillants soulevés par sa respiration rapide. Claudia lui vola un peu de sperme qui tachait son front et le dégusta en m’adressant un regard admiratif.

– Je dirais même qu’il n’a jamais été meilleur, affirma-t-elle en venant se réfugier dans mes bras.

Juliette la rejoignit. Elles m’embrassèrent, chacune leur tour, comme pour me remercier. Leurs mamelons s’écrasaient sur ma poitrine. À n’en pas douter, j’étais au Paradis.

\*\*\*

– La leçon a porté ses fruits, n’est-ce pas ?

Blotti dans les bras de Claudia, le nez enfoui entre ses seins, je poussai un soupir d’aise en guise d’approbation. Elle venait tout juste de me donner la récompense que j’attendais avec tellement d’impatience. J’étais mort, épuisé, mais heureux. Pour l’occasion, elle avait fermé la boutique un peu plus tôt, le vendredi soir, et m’avait exempté de révisions qui pouvaient être remises au lendemain. À son regard joueur, j’avais compris aussitôt. Je n’imaginai cependant pas qu’elle me viderait de cette façon, m’envoyant trois fois de suite au tapis sans me permettre de souffler. Elle-même avait joui au point de crier, ce qui n’était pas habituel chez elle. J’en conclus que j’avais été à la hauteur de ses espoirs.

Rassasié de plaisir, je me laissais dorloter sur sa poitrine où j’entendais battre son cœur. Son téton pointait juste devant mon nez. Je ne résistai pas à l’envie de le prendre en bouche. Elle ne m’en priva pas, bien que je l’eus déjà longuement sucé.

J’adorais ces moments de tendre complicité après l’amour. Je savais que ce n’était que provisoire, qu’elle m’échapperait quelques instants plus tard pour redevenir ma maîtresse, ma prof, ma patronne, mais cela n’avait pas grande importance tant que j’étais dans ses bras. Elle caressa mes cheveux, remonta un peu son sein pour m’offrir plus d’aisance et posa sa joue sur le sommet de mon crâne. Son parfum m’enveloppait comme un nuage invisible, protecteur et rassurant. J’étais de nouveau enfant après avoir été un homme.

Le sentiment de puissance que j’avais éprouvé en éjaculant sur le visage de cette femme à mes genoux ne quittait plus mon esprit. Je délaissai quelques secondes mon biberon pour enfin m’épancher sur la question. Claudia m’écouta avec attention, puis caressa mon front plissé par l’inquiétude que me causait sa réaction.

– De tout temps, les hommes se sont crus supérieurs parce qu’ils possédaient un pénis. Le symbole phallique illustre la puissance depuis des millénaires, expliqua-t-elle doucement. Tu n’es pas différent

de tes congénères, Jérémy.

– Tu es déçue ?

– Pourquoi serais-je déçue ?

– Je n’ai pas fait preuve de beaucoup d’élégance.

– Dans ce genre de situation, je t’assure que les femmes n’attendent pas particulièrement de l’élégance.

Son ton avait des accents rieurs qui me firent relever la tête. Ses beaux yeux pétillaient.

– Nous aimons être bousculées dans nos habitudes, expliqua-t-elle. Juliette ne souhaitait pas autre chose. Vois comme elle s’est vautrée à tes pieds en réclamant que tu l’inondes de sperme.

– Pour la peine, je crois qu’elle a eu son compte, ricanai-je.

– Je m’étais gardée de la prévenir de ta prodigalité en la matière.

– Tu n’as pas été charitable.

– Je l’aurais privée d’une vraie bonne surprise.

– Pourquoi a-t-elle fait ça ? renchéris-je, curieux. N’est-elle pas heureuse avec son mari ?

– Cela n’a rien à voir. Juliette est une femme très bien, et je te garantis que personne ne pourrait soupçonner qu’elle se conduit de cette façon. Mais, en arrivant à un certain âge, les femmes ont besoin de se rassurer, de vérifier que leur séduction fonctionne toujours. Elles sont à une époque de leur vie où elles se débarrassent de leurs complexes et veulent jouir pleinement de tous les plaisirs. Il s’avère, malheureusement pour certaines d’entre elles, que cette période correspond à un moment où leur compagnon est moins opérationnel.

– Pourquoi ?

– Le travail, la routine, la lassitude, les soucis... les motifs ne manquent pas.

– Toutes les femmes de quarante ans ne trompent pas leur mari.

– Beaucoup y songent, ne serait-ce qu’en rêve.

– Et toi ?

Je ne m’attendais pas à ce qu’elle me réponde, mais l’heure était visiblement aux confidences.

– J’ai la chance d’avoir toujours pu réaliser mes rêves, me dit-elle en me cajolant.

– Tu m’en fais vivre un.

– J’en déduis que tu as beaucoup apprécié cet exercice.

Mes doigts jouaient avec son téton droit. Un frisson marqua sa peau fine.

– Je t’aime, lançai-je en me pelotonnant contre elle.

Bien évidemment, elle n’allait pas me répondre, mais sa manière de me gratifier d’une caresse n’était pas anodine et me comblait de bonheur.

– Puis-je te poser une autre question ? osai-je après quelques secondes de silence.

– Bien sûr.

– Pourquoi as-tu choisi Juliette ? Parce qu’elle est une de tes amies ?

– Entre autres, oui.

– Savais-tu qu’elle trompait son mari ?

– Oui.

– Avec toi ?

– Parfois.

– Tu aimes aussi les femmes ?

– J’aime le plaisir, Jérémy. Qu’il provienne d’un homme ou d’une femme m’importe peu pourvu qu’il soit à la hauteur de ce que j’attends.

– Crois-tu que Juliette a été comblée ?

– En douterais-tu ?

– D'un point de vue physique, non, mais d'un point de vue moral ?

– Tu lui as offert la part de rêve qu'elle désirait. Elle n'en demandait pas davantage.

– Est-ce que c'est elle qui l'a évoqué ou est-ce toi qui l'as proposé ?

– Nos intérêts étaient convergents. L'évidence s'est imposée.

– Étais-tu certaine que j'accepterais ?

– Oui.

– Je voudrais que tu me dises très honnêtement ce que tu as ressenti en me voyant la baiser.

Je savais que je franchissais la limite, mais la curiosité l'emportait sur la prudence. Claudia releva mon menton et riva ses beaux yeux sur les miens.

– Jérémy, la jalousie ne me concerne pas. À l'inverse, j'éprouve beaucoup de joie et de fierté à te voir jouir comme je le souhaite et j'aime que tu prennes du plaisir à m'obéir.

– Comment voudrais-tu que je n'en prenne pas ? Juliette était...

Ne trouvant pas les mots justes, je dessinai en exagérant sa poitrine dans l'espace. Claudia se mit à rire.

– C'était une autre raison de mon choix. Je savais qu'elle te plairait, expliqua-t-elle.

– Crois-tu que je sois normal d'aimer ça à mon âge ?

– Pourquoi ne le serais-tu pas ? Beaucoup d'hommes adorent ça. Ce n'est pas une question d'âge.

– J'ai réalisé que si je ne portais aucune attention aux jeunes filles, c'est tout simplement parce que j'aime les femmes, les vraies, avec de gros seins, des hanches qu'on peut empoigner, confiai-je sans réserve. Tu vois ce que je veux dire ?

– Je vois très bien. Mais je trouve que tu te détermènes avec trop de précipitation. Tu réagis à chaud, avec passion, juste après une aventure qui t'a séduit, mais que sais-tu de ces jeunes filles que tu prétends ne pas désirer ?

– Elles ne m'intéressent pas.

– Je ne te croirai que si tu mets ton jugement à l'épreuve.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Que tu fasses l'expérience d'en baiser une.

Je me redressai d'un coup. Elle soutint mon regard alarmé avec sa tranquille assurance.

– Tu plaisantes ?

– Pas du tout. Il s'agit d'ailleurs de ton prochain exercice. Ensuite, tu pourras légitimement exprimer ta préférence. Et il y en a une dans ton entourage qui ne demanderait pas mieux que de te prêter son concours.

– Quoi ? Valentine ? m'exclamai-je. Tu veux que je baise Valentine ?

– Oui.

J'étais sidéré par sa proposition.

– Si je fais ça, elle ne me lâchera plus.

– Et alors ? Tu peux te permettre d'avoir une petite amie, non ?

– C'est toi que j'aime.

Elle haussa un sourcil et ses traits se fermèrent. Je craignis d'avoir épuisé sa patience.

– Je n'ai plus l'âge d'être une petite amie, Jérémy, me dit-elle en maîtrisant chacune de ses paroles. Je ne peux t'offrir qu'une partie des choses qui te manquent. Et en aucun cas, je ne peux le faire de manière officielle sans jeter l'opprobre sur nous. Valentine a les moyens de te faire progresser en pleine lumière. Elle est intelligente, cultivée, ambitieuse et plutôt jolie, ce qui ne gâche rien. Tu devrais bien réfléchir avant de rejeter cette idée.

– Mais... toi ? gémis-je en tentant de la prendre dans mes bras.

Elle se laissa faire et posa sa tête contre mon épaule.

– Je n'en ai pas terminé avec toi, murmura-t-elle d'une voix douce. Cela ne changera rien entre nous.

– Comment pourrais-je m'organiser si Valentine devient officiellement ma copine ? Elle aura forcément des attentes plus fortes qu'aujourd'hui.

– C'est tout l'art de la jonglerie politique. Toi qui te destines à ce métier, je t'offre l'occasion de faire tes premières armes.

Ses seins étaient plaqués contre moi, mes mains descendirent le long de son dos, suivirent la courbe de ses reins et appuyèrent sur ses fesses. Elle se frotta contre mon sexe endormi depuis de longues minutes après avoir tant donné. Il suffit pourtant qu'elle me pousse ainsi dans mes retranchements, qu'elle m'impose encore un exercice contre lequel j'avais toutes les raisons de m'élever pour que je bande à nouveau.

Dans un élan irrésistible, je la renversai sur la banquette. Elle ouvrit simplement les cuisses et je plongeai au fond de son ventre trempé de nos précédents ébats. Le trouble et la colère qu'elle avait allumés dans mes veines me redonnaient une énergie farouche. Je la possédai à coups de reins vengeurs qui la firent soupirer et se cramponner à mes bras qui la maintenaient prisonnière. Nous restions silencieux, mais nos yeux ne se quittaient pas. Les siens étaient magnifiquement provocateurs et m'incitaient à plus de violence. Claudia assumait ses décisions et me permettait, à sa façon, de manifester mon désaccord. Elle se faisait victime autant que bourreau. Elle me rendait fou. Je redoublai d'ardeur à pilonner sa chatte. Je voulais l'entendre se plaindre, la voir se pâmer, sentir sa jouissance inonder ma queue.

– Je la baiserai, puisque c'est ce que tu veux, grognai-je en m'enfonçant complètement en elle.

– Oui, c'est ce que je veux, confirma-t-elle en se soudant fermement à moi. Et je tiens à en avoir la preuve.

– La preuve ? Mais comment ?

– Peu importe. Je te laisse libre de la méthode, mais ne tarde pas trop.

– Tu es diabolique, l'accusai-je en martelant ses fesses.

– Cela ne semble pas t'effrayer plus que ça.

– Je t'ai donné mon âme, mon cœur et mon corps. Tu disposes de moi comme tu en as envie. Je n'ai plus les moyens d'avoir peur. Ma seule crainte aujourd'hui est de te perdre. Je ferai tout ce que tu voudras.

– Commence par me faire jouir, ordonna-t-elle avant de m'accorder ses lèvres.

Je traquai sa langue en même temps que me déhanchais sans relâche. Elle noua ses jambes autour de ma taille et accompagna mes mouvements. Ses petits coups de reins ajoutèrent aussitôt à mon excitation. Malgré mes orgasmes précédents, je me sentais parfaitement en point de récidiver sur le champ. Je m'enfonçai plus loin dans son corps et me frottai à son clitoris saillant. Elle mouillait tellement que son plaisir coulait le long de mes cuisses. Elle étouffa enfin un gémissement dans notre baiser. Son vagin se contracta violemment et un flot brûlant se répandit. J'adorais ça. Je cessai de l'embrasser pour la regarder jouir. Ses traits bouleversés la sublimaient tout comme la rougeur qui colorait ses joues et sa gorge. Aucune autre femme ne pouvait me rendre plus heureux, j'en étais certain. Et s'il fallait passer par cette épreuve qu'elle m'imposait pour le lui prouver, j'étais prêt à le faire.

J'attendis qu'elle s'apaise en l'admirant, puis je me retirai. Claudia s'empara aussitôt de ma queue raide et me branla vivement. Aux premiers signes annonciateurs, elle pointa ma verge vers sa poitrine

scintillante de sueur. Je déchargeai en grognant. Ses seins furent aspergés d'un sperme plus liquide, mais pas moins abondant. J'étais terrassé. Je m'effondrai sur ma sublime maîtresse sans me soucier une seconde de l'état dans lequel je l'avais mise. Elle referma ses bras autour de moi. Les battements de mon cœur se calèrent sur les siens. Son parfum était nuancé d'une odeur plus âcre, mais elle me grisait.

– Je t'aime, murmurai-je avant de sombrer dans le coma.

## CHAPITRE 20

J'étais un peu nerveux, Thomas le remarqua.

– Un problème ? m'interrogea-t-il en me voyant scruter la porte de la salle de cours.

– Non, aucun.

Rassuré, il se lança dans le récit de son week-end. Je l'écoutais d'une oreille distraite en songeant au défi auquel j'étais à présent confronté. J'ignorais comment j'allais aborder Valentine. Au déjeuner, la veille, Claudia m'avait rappelé mon engagement. Quand j'avais voulu qu'elle précise ses motivations, elle avait seulement insisté sur le fait que la jeune fille pouvait m'être précieuse. Je n'en étais pas convaincu, mais à force d'y penser toute la nuit, j'avais fini par croire qu'elle avait peut-être raison. En tout cas, Valentine était l'une des rares personnes que j'appréciais vraiment. Malgré son côté parfois superficiel lorsqu'elle répondait aux provocations de Thomas, elle faisait preuve de calme et d'une conversation enrichissante. Avec elle, je pouvais évoquer tous les sujets sans peur de me heurter à l'incompréhension. Sans doute ferait-elle, en effet, une petite amie agréable. Et, bien entendu, je savais qu'elle n'attendait que ça. Elle ne m'avait pas caché ses intentions. Je craignais juste de dévoiler trop crûment les miennes. Je n'étais pas comme Thomas, à proposer de coucher comme on invite à boire un verre. Valentine n'était pas non plus de ces filles qu'on renverse à la légère. Les choses entre nous étaient claires depuis ce fameux jour où j'avais visité sa chambre. J'avais conscience de ma responsabilité. Mon voisin cessa de parler en la voyant entrer. Il suivit mon regard qui ne quittait plus ma cible et se pencha à mon oreille.

– T'as des projets ? chuchota-t-il.

– Si tu me fous la paix, qui sait ?

– C'est vrai ?

Je lui répondis d'un haussement de sourcil. Curieux, il se mua en statue pour mieux observer. Comme à son habitude, Valentine m'embrassa avec une certaine pudeur avant de s'installer à ma droite.

– Tu as passé un bon week-end ? me demanda-t-elle en remarquant mon insistance à la regarder.

– Excellent. Et toi ?

– J'ai révisé la philo.

Son ton morne fut accompagné d'une grimace.

– À vrai dire, je n'étais pas motivée, expliqua-t-elle.

La perche était belle, je m'en saisis aussitôt.

– Peut-être te faudrait-il encore un répétiteur ?

Son regard se mit à briller d'une lueur nouvelle.

– Tu es sérieux ?

– Toujours, tu le sais bien.

– Je croyais que tu n'avais pas le temps.

– Je pourrai éventuellement m'arranger.

– Mais ton job à la librairie ?

– Comme tu as pu le constater, ma patronne est compréhensive. Mes études sont importantes et si je lui dis que j’ai besoin de réviser, elle n’y verra pas d’inconvénients à condition que je la prévienne suffisamment tôt.

– J’en serais vraiment très heureuse, se réjouit-elle en rosissant.

– Alors, ça marche.

Mon assurance la laissa bouche bée. Elle me couvait d’un regard qui en disait long sur ses sentiments. Notre échange fut interrompu par l’arrivée du professeur. Elle profita d’une pause, un peu plus tard, pour me faire répéter que c’était bien ce que je voulais. J’allais jusqu’à le jurer. Par discrétion, nous évitâmes d’en discuter devant Thomas qui nous lorgnait d’un œil soupçonneux. Aussi, à la fin de la journée, seule la proposition avait été lancée. Les modalités restaient à définir.

Dans la soirée, en soulevant les poids que Maxime m’avait dévolus, je ruminais l’affaire. Je ne m’imaginai pas culbuter ma victime dans sa chambre avec le risque de voir débouler ses parents ou sa sœur. Le plus simple était encore de l’inviter chez moi. J’ignorais cependant si elle allait accepter.

Malgré la fatigue physique d’une heure intensive d’entraînement, je dormis mal. Je préférais largement que mes pensées soient emplies de Claudia. Elles étaient, hélas pour moi, tournées vers cette jeune fille qui ne se doutait pas de mes obscurs desseins. Je me faisais l’effet d’être un prédateur et je n’aimais pas ça.

Mon humeur n’était donc pas au beau fixe, le lendemain. Tout le monde s’en rendit compte, y compris Valentine qui se soucia de savoir si je renonçais à notre projet. J’éludai la question en prétextant la nécessaire information de ma patronne. Elle goba mon excuse et retrouva le sourire.

Claudia ne se montra pas si crédule ni si indulgente lorsque j’évoquai mes hésitations.

– Tu connais les risques d’un refus de ta part, me prévint-elle sèchement.

Ses menaces jetèrent un froid, mais son regard s’éclaira d’une étincelle joueuse.

– Je préférerai récompenser tes succès, minauda-t-elle en soulignant mes lèvres boudeuses du bout de son index.

– Tu sais ce qui me comblerait ? décidai-je tout à coup.

– Dis-moi.

– Si je t’apporte la preuve que j’ai baisé Valentine, je veux te prendre, là, dans la boutique, contre le comptoir, à mon gré, sans me soucier de ton plaisir, juste pour le mien.

– Si tu m’apportes cette preuve, je me soumettrai à ton caprice, promit-elle.

Ma queue eut un sursaut dans mon pantalon. Mon esprit s’enflamma et fut aussitôt empli de ce seul objectif. Valentine n’était plus une fin en soi, mais un moyen d’obtenir ce dont je rêvais. L’épreuve ne me paraissait plus insurmontable, mais terriblement exaltante. Je resserrai mon étreinte autour de Claudia et je répondis à son baiser. Elle m’écarta rapidement pour me renvoyer à mes études. J’obéis sagement. L’heure n’était pas encore aux réjouissances, mais j’appréciais beaucoup l’impatience qui m’habitait désormais. Je n’avais donc pas d’autre choix que d’agir avant les vacances qui s’annonçaient. Je ne pouvais supporter l’idée d’attendre deux semaines de plus. Concentré et motivé, je mis progressivement en place tous les éléments du piège que je destinai à Valentine.

\*\*\*

La nuit portant conseil, je me réveillai en pleine forme et décidé à mener à bien mon entreprise. Après tout, j’étais le plus grand bénéficiaire en cas de réussite. J’allais baiser deux femmes qui ne demandaient que ça.

Valentine était déjà là quand j’arrivai au lycée, le mercredi. Elle fut immédiatement rassurée par la manière dont je l’embrassai. Mes lèvres se posèrent tout près des siennes et s’attardèrent un peu plus

que d'ordinaire. Une chaleur vive gagna sa joue.

– Je serai libre pour toi, vendredi, lui dis-je sur le ton de la confiance.

Elle s'écarta un tout petit peu pour juger de mon sérieux.

– Tu as parlé à ta patronne ? demanda-t-elle comme si elle ne voulait pas se réjouir trop vite.

– Oui. Dans la mesure où les vacances débutent le lendemain, elle pouvait difficilement me le refuser. Elle m'accorde la soirée, mais je dois cependant faire une course pour elle juste avant. Cela t'ennuierait-il de venir réviser chez moi ? Nous y gagnerions beaucoup de temps et nous y serions tranquilles.

– Chez toi ? hoqueta-t-elle en rougissant de plus belle.

– Ça t'embête ? Je te raccompagnerai ensuite, si tu veux... ou au pire, mon canapé est convertible.

Je m'attendais à ce qu'elle rejette vertement mon audacieuse proposition, il n'en fut rien. Je vis son visage s'illuminer comme si je venais de lui décrocher la lune. Avant même qu'elle me réponde, je conçus quelques petits scrupules qui me firent hésiter à sa place.

– Mais si tu trouves ça inconvenant, on peut remettre les révisions à un tout autre jour.

– NON ! s'exclama-t-elle en posant une main sur mon bras. Ça me va tout à fait, au contraire. C'est juste que... je ne pensais pas que tu ferais ça pour moi.

Une fine mèche de ses cheveux vola devant ses yeux pétillants. Du bout des doigts, je l'écartai. Elle me considéra alors avec une très visible émotion.

– Pourquoi ne ferai-je pas ça pour toi ? demandai-je en souriant.

Je crus voir une banquise fondre au soleil. Je profitai de sa stupeur et de mon incontestable avantage pour me pencher très lentement sur elle. Elle retint son souffle au moment où ma bouche effleura la sienne. Je ne cherchai pas à obtenir plus que ce délicat contact que je lui imposais presque par surprise. Je perçus le frémissement de ses lèvres, la caresse légère d'un soupir. Curieusement, cela me fit plaisir. Ce baiser plein de tendresse me réconciliait avec moi-même.

– Oh ! Oh ! Ça se précise !

Cet imbécile de Thomas me fit sursauter en beuglant dans mon dos. Valentine s'écarta de moi comme si nous venions d'être pris en faute. Elle assassinat notre camarade d'un regard empli d'intentions vengeresses. Je lui saisis la main. Ce geste assumé la calma immédiatement.

– Alors, les amoureux ? insista l'importun de service en s'asseyant près de moi. Se dirigerait-on enfin vers le chemin qui mène à l'extase ?

– En tout cas, toi, tu as trouvé celui du lycée, c'est un miracle, répondis-je, avec amusement.

– J'aurais raté un si merveilleux spectacle. Vous étiez trop choux. Je m'en veux presque de vous avoir interrompus.

– Je me demande ce qui te pousse à venir.

– Mais c'est très simple... mon père menace de me couper les vivres si je ne raccroche pas au peloton.

– À ta place, je commencerais à chercher d'autres moyens de subsistance.

– J'apprécie ton optimiste, Jérémy. Sans blague, il faudra que tu me files un coup de main un de ces quatre.

Ces paroles produisirent l'effet que je craignais sur Valentine.

– Je te trouve vraiment gonflé, explosa-t-elle en se penchant par-dessus ma table.

Devinant qu'il n'était pas aussi désinvolte qu'il y paraissait et le sentant sur le point de répliquer, je jugeai qu'il était temps de mettre les choses au clair.

– Quand bien même je t'apporterais toute mon aide, je ne passerai pas les examens à ta place, Thomas, lui dis-je avec tact. Il arrive un moment où colmater les brèches ne suffit plus.

– Mon bateau prend l'eau, c'est ça ?

Son ton était celui de l'incurable plaisanterie, mais ses accents trahissaient l'inquiétude qui germait dans son esprit.

– Ton manque d'assiduité et de travail augure mal de la suite. Je n'ai pas la vocation d'un Saint Bernard, prévins-je à toutes fins utiles.

– D'autant que tu vas bientôt diversifier tes activités, on dirait, insinua-t-il en lorgnant du côté de Valentine.

– Cela devrait, en effet, te renseigner sur mon prochain emploi du temps.

– Je suis mal placé pour t'en faire le reproche, admit-il en soupirant. Très bien ! Je vais donc ramer comme un galérien dans mon navire qui prend la flotte.

– Ce serait bien, oui.

Je ne savais pas si cet avertissement porterait ses fruits, mais il me libérait d'une charge. Valentine, elle, lui tint rigueur à la fois de son intrusion dans notre intimité et de son culot à solliciter mon aide. Elle le bouda ostensiblement durant toute la journée. Cela ne facilita pas les échanges, et permit encore moins que nous discussions tous deux de notre futur rendez-vous.

J'y réfléchis en enchaînant les longueurs de bassin auxquelles Maxime me soumit, le soir venu. Je devais informer Claudia de mon plan. Même si c'était elle qui m'y forçait, j'appréhendais la manière dont j'allais lui présenter les choses. J'avais peur d'être ridicule à ses yeux. Aussi préfèrai-je évoquer le sujet dès mon arrivée dans sa boutique, le jeudi. Je débitai mon discours d'une traite devant une Claudia attentive qui croisait les bras sur sa poitrine pour m'écouter. Cela mettait d'autant plus ses seins en valeur et m'attirait irrésistiblement au point que, dans ma hâte à les retrouver sous ma main, je précipitai la conclusion de mes propos.

– Elle m'accompagnera demain, après les cours. J'ai prétexté devoir passer ici quelques instants pour une course importante afin de justifier qu'elle vienne chez moi.

– Je vois que mentir pour parvenir à tes fins ne te rebute pas plus que ça, me dit-elle sur un ton taquin. Ne devais-tu pas rentrer en Normandie pour les vacances ?

– Puisque tu m'obliges à des travaux supplémentaires, je suis bien contraint d'aménager mon emploi du temps. Et je serais un menteur si cela n'était pas l'exacte vérité, mais ce ne sera pas le cas. Je passerai ici, comme je l'ai indiqué.

– Et quelle sera donc cette course si importante que tu ne puisses la remettre à plus tard ?

J'adorais quand elle jouait avec moi comme une chatte avec une souris. Je ne demandais pas mieux que de tomber entre ses griffes. Je la coinçai contre une étagère sur laquelle je posai mes mains de chaque côté de sa tête. Ma belle prisonnière ne sembla pas surprise de cette offensive de ma part. Elle continuait à me défier du regard et mettait le feu dans mes veines. J'éprouvais comme un sursaut de virilité qui me faisait oublier toute réserve à son égard.

– Je viendrai prendre une avance sur ma récompense.

– Tu es bien certain de ta réussite.

– Je n'en doute pas une seconde.

Ma bouche approcha de la sienne. Elle ne se défendit que par jeu.

– Je te trouve pressé tout à coup de baiser cette jeune demoiselle, murmura-t-elle, diablement tentatrice.

– Pour avoir le plaisir de te baiser, toi, comme j'en ai envie, je suis prêt à tous les sacrifices.

Je n'attendis pas qu'elle renchérisse, je forçai ses lèvres et m'emparai de sa langue. J'aurais voulu la prendre là, tout de suite, au beau milieu de cette librairie qui servait de cocon à nos amours impudiques. Je la serrai contre moi en l'étourdissant d'un baiser passionné. Je guettais malgré moi le

moment où elle jugerait que cela suffisait et m'écarterait d'elle. Elle n'en fit rien. Elle répondait à mon élan en se soumettant à mes caresses. Elle ronronna même quand je poussai l'audace jusqu'à empoigner son sein droit et à le pétrir.

– Si tu ne m'arrêtes pas immédiatement, ce n'est pas une avance sur ma récompense que je vais m'octroyer, mais la récompense tout entière, grognai-je en la pelotant vigoureusement.

– Crois-tu que ce serait vraiment pour me déplaire ?

– Ne me dis pas ça.

Ma voix avait pris des accents rauques que je ne lui connaissais pas. Je pensais que Claudia abusait de provocation à mon égard pour s'assurer que je saurais être obéissant, et je luttais de toutes mes forces pour ne pas flancher. Elle enlaça ma taille et remonta sa jambe pour l'arrimer à ma hanche. Dans un élan irrépressible, je la plaquai contre l'étagère et je relevai sa jupe sur sa cuisse. Elle se mit à onduler contre moi, se pressant fermement contre mon sexe dur.

– Je ne peux plus, soupirai-je en pétrissant ses fesses dénudées.

– Alors, prends-moi.

Ces mots agirent comme un détonateur. En quelques secondes, je libérai ma queue fiévreuse et je l'enfonçai d'un coup brutal au fond de son vagin trempé. Je sus à cet instant qu'elle partageait le même désir insensé et cela me rendit encore plus fou d'elle. Elle se cramponnait à mes épaules tandis que je la soumettais à des ruades féroces qui la poussaient durement contre les livres. Ces derniers étaient à l'origine de notre rencontre, ils nous offraient une cachette et se faisaient désormais les témoins de nos ébats passionnés.

Son souffle devint plus rapide au fur et à mesure que je martelais son ventre. Assuré de tenir le choc, je la soulevai pour la souder plus intimement à moi. Elle noua ses jambes autour de ma taille et subit mes impétueuses offensives en retenant difficilement ses gémissements. J'étais dopé au plaisir, jamais je n'avais été aussi conscient de ma nouvelle force qui la faisait paraître si légère entre mes bras. Je pris un supplément de confiance en moi dont elle se rendit compte. Ses beaux yeux sondèrent les miens pendant que j'emplissais rageusement son corps.

– Fais-moi jouir, ordonna-t-elle.

Je donnai un coup de reins qui planta mon sexe dans le sien, puis je me contentai de glisser lentement tout en la maintenant contre moi. Je sus immédiatement que cela fonctionnait. Sa respiration devint plus profonde. Elle se cambra et renversa la tête. Je devinai l'instant exact où l'orgasme la submergea. Son vagin se contracta si fort qu'il entraîna ma propre jouissance. Je la serrai à la briser tandis que nous partagions le même plaisir, là, debout, au fond de la boutique, seulement protégés par une étagère pleine de vieux livres.

Elle me conduisait lentement, mais sûrement à une complète dépendance d'elle. Plus elle se donnait à moi, plus je la désirais. Et si mes études demeuraient brillantes, ce n'était que par sa seule exigence, parce qu'elle faisait de ma réussite une condition indispensable à la poursuite de notre relation. Claudia était ma maîtresse, dans tous les sens du terme et j'étais prêt à obéir à tous ses ordres... tous. Sans regret, sans remord, sans scrupule. Et concernant Valentine, j'en avais d'autant moins que je ne faisais que répondre à ses avances.

\*\*\*

La main de Valentine tremblait un peu dans la mienne tandis que nous abordions ma rue. Cela aurait pu être à cause du froid hivernal, mais j'avais plutôt le sentiment qu'elle était émue et ne s'en cachait pas. J'appréciais ce naturel et cette spontanéité qui la rendaient différente des autres filles que je côtoyais. Nous étions faits pour nous entendre.

Jusqu'à quel point ?

Nous n'allions pas tarder à le découvrir.

Comme prévu, et malgré la température glaciale, je la fis attendre un instant sur le trottoir en lui assurant que je serais rapide, puis je poussai la porte de la librairie. Claudia avança de cette démarche ondulante qui me captivait. Elle regarda ma compagne au-dehors sans manifester d'émotion particulière.

– Je tiens mon engagement, lui dis-je d'un ton volontairement provocateur.

– Apparemment, insinua-t-elle trop calmement pour mes nerfs à vif.

– Demain, tu en auras la preuve.

Elle concéda un sourire et croisa les bras sur sa poitrine. Un court instant, j'oubliai mon invitée qui patientait en piétinant devant la boutique. Claudia, elle-même, m'en fit la remarque.

– Ne la fais pas attendre ou tu auras affaire à un glaçon, me conseilla-t-elle avec humour.

J'acquiesçai et m'apprêtai à la quitter lorsqu'elle me rappela et me tendit un petit sac. Intrigué, j'y jetai un œil et j'y découvris quelques préservatifs.

– Juste au cas où tu n'y aurais pas songé, précisa-t-elle en souriant.

– J'y ai songé.

C'était la vérité. L'épisode « Juliette » m'avait appris par la pratique que la plus grande prudence s'imposait en dehors des rapports que j'avais avec Claudia. Elle m'avait dépucelé, me baiser sans précaution était son droit, sa prérogative et je ne m'en plaignais pas. Pour les autres, c'était différent. L'idée du préservatif m'est donc naturellement venue à l'esprit dès le départ. J'avais choisi une pharmacie au hasard parce que j'avais remarqué, en passant, qu'un homme était au comptoir. C'était assurément stupide de jouer la préférence masculine, mais cela m'avait permis de franchir plus facilement le cap de ce premier achat. Et vu le stock dont je bénéficiais désormais, j'étais tranquille pour un bon moment.

Néanmoins, je pris le sachet qu'elle me destinait et le fourrai dans la poche de mon manteau. Nous nous dévisageâmes en silence, les mots étaient superflus. Je ne la saluai même pas avant de quitter la librairie. Elle m'accompagna jusqu'à la porte qu'elle referma derrière moi. Je sentis son regard nous suivre tandis que Valentine et moi traversions la rue.

Cette dernière se montrait pareillement muette. Mais dans son cas, je pouvais aisément le comprendre. Je me souciais davantage de savoir à quoi Claudia songeait quelques minutes auparavant. Je dus renoncer à mes cogitations en parvenant sur le palier après avoir gravi les trois étages. Galamment, je cédai le passage à mon invitée. Si d'ordinaire je n'étais pas du genre désordonné, pour cette occasion particulière, j'avais fait un ménage méticuleux qui me valut immédiatement un compliment. Je démarrai donc sur de bonnes bases. Pour ne pas la brusquer, je la laissai librement faire le tour de la pièce principale. Bien entendu, elle se dirigea tout droit vers la bibliothèque dont elle entreprit l'inventaire.

– Nous avons les mêmes goûts, dit-elle, visiblement satisfaite de le constater.

Cette entrée en matière me plut et me rassura également. J'étais tout aussi novice qu'elle dans cette façon de procéder. Je n'avais jamais invité une fille chez moi et encore moins avec l'arrière-pensée de la baiser. Pour mon confort personnel, je décidai de faire comme si de rien n'était et de me concentrer sur l'objet avoué de sa venue ici.

– Je t'offre un truc à boire et on commence ? suggérai-je en ouvrant le réfrigérateur. Coca, ça te va ?

– Très bien, accepta-t-elle en se séparant enfin de son gros manteau qu'elle abandonna sur le dossier

d'une chaise.

Je lui tendis un verre et l'invitai à prendre place près de moi sur le canapé. Mon ton calme et mon comportement identique à celui que j'avais habituellement la mirent à l'aise. Sans perdre de temps, je sortis l'artillerie lourde. Bouquins et notes en pagaille envahirent la table basse, et je l'assommaï déjà des notions de philosophie dont elle s'était plainte quelques jours auparavant. Elle tenta de suivre de son mieux, mais je m'aperçus que mon attitude la déstabilisait de plus en plus à mesure que nous progressions. Si c'était une façon pour moi de gérer mon stress, je devinai qu'elle s'attendait à autre chose.

– Tout va bien ? demandai-je en la voyant sourciller devant son livre ouvert.

– Oui, ça va. J'ai juste l'impression... d'être en cours.

– Un cours particulier, rigolai-je pour la détendre.

– Tu n'as jamais envisagé d'être prof ?

– Je ne crois pas être assez patient pour ça.

Elle acquiesça d'un signe de tête. Une coupure s'imposait.

– Tu as faim ? J'ai une pizza prête à être réchauffée.

– Quelle heure est-il ? s'étonna-t-elle.

– Presque vingt heures.

– Déjà ?

– Es-tu contrainte par l'heure ?

– Pas du tout, répondit-elle un ton plus bas. Je... J'ai prévenu que je risquais de ne pas rentrer avant demain.

Le marron de ses yeux prit une nuance de chocolat fondu. Au moins, les choses devenaient claires. Je ne pouvais reculer davantage sauf à passer pour un incapable. Je repoussai une mèche de ses cheveux derrière son épaule. Une bouffée de son parfum m'assailit. Je profitai de ce qu'elle était attendrie par ce geste pour me pencher sur elle et apprivoiser sa bouche.

Valentine retenait les leçons. Comme je l'avais réclamé lors de notre premier tête-à-tête, elle me laissa l'entière initiative de ce baiser. Je n'eus cependant pas de mal à persuader ses lèvres de s'ouvrir. J'entendis son soupir quand ma langue caressa la sienne. Je pris soin de me montrer doux, presque timide, comme tout bon débutant se doit de l'être.

Ce petit amuse-gueule commença d'échauffer ma libido, je fus rassuré de sentir mon sexe durcir dans mon pantalon. Ce n'était vraiment pas le jour pour une panne, car je ne pensais pas pouvoir compter sur l'assistance de ma partenaire. Fort heureusement, je songeai à la promesse de Claudia, à Claudia elle-même, à ses seins dont je raffolais. Mon imagination s'emballa au point que je me montrai, malgré moi, plus empressé. Une de mes mains alla se poser sur sa poitrine qui n'avait pourtant rien de comparable avec celle de ma voluptueuse maîtresse. Je réalisai trop tard ma maladresse et je m'écartai prudemment.

Contre toute attente, elle protesta et noua ses bras autour de mon cou pour me ramener contre elle. À cet instant, je ne doutai plus qu'elle m'était acquise. Je glissai ma main sous son pull, dans son dos. Je perçus le frissonnement de sa peau. Ma caresse s'aventura sur son ventre, remonta vers son sein gauche. Ma paume suffisait à le contenir tout entier. Je me sentis très curieux de savoir de quelle manière j'allais pouvoir en jouer. La tension grimpa d'un cran dans le baiser que nous échangeons ainsi que dans mon pantalon. Je dus interrompre ce gentil prélude pour attaquer le vif du sujet.

– Me jugerais-tu avec autant de bienveillance si je te disais que j'ai envie de toi ? murmurai-je en sondant son regard brillant.

– Je me demandais quand tu allais te décider, répondit-elle dans un souffle.

Son sourire confirmait ses paroles, j'avais partie gagnée. Je me levai en lui prenant la main.

– Il te reste une pièce à visiter.

Tandis que je l'entraînais vers ma chambre voisine, elle nicha son visage contre mon épaule. J'arrêtai nos pas sur le seuil de la pièce.

– Tu en es sûre ? insistai-je en la devinant plus fébrile.

– Je ne suis plus vierge, si c'est ce qui te préoccupe, dit-elle d'une petite voix. Mais je... enfin... je ne l'ai fait qu'une fois.

– N'aie pas peur, la rassurai-je en mesurant ma responsabilité.

Mes mains se fauilèrent sous son pull, et je fis passer son vêtement par-dessus sa tête. Je découvris sa poitrine si menue que son soutien-gorge faisait office de gadget ornemental plutôt que de véritable lingerie. Je l'enlaçai et la repoussai doucement vers le lit où je l'allongeai. Nous reprîmes des embrassades qui nous donnaient confiance.

Après quelques secondes, je me décidai à traquer les agrafes de son soutien-gorge inutile. Elle rougit délicieusement, mais se laissa mettre torse nu sans protester. Bien que très petits, ses seins arboraient de gros tétons foncé qui pointaient durement. J'eus aussitôt envie de souder ma bouche à l'un d'eux. Je pris à le rouler entre mes lèvres un plaisir différent qui m'amusa plus que je ne l'aurais imaginé.

De toute évidence, Valentine, elle, faisait l'expérience de sa première tétée. Ses couinements d'extase en étaient l'aveu, et à les croire, elle était déjà prête à jouir. J'avais tout intérêt à passer à l'étape suivante sans trop tarder. Sous le choc de ces préliminaires inédits pour elle, elle se laissa déshabiller. Elle souleva les fesses pour me permettre de lui ôter son jean. Elle eut conscience de sa nudité lorsque je cessai de la téter pour la regarder. Elle paraissait plus fragile et si jeune.

Pour ma part, je regrettai le corps rassurant de Claudia où je me sentais à l'abri, materné au creux de ses formes rondes et confortables. Celui de Valentine m'obligeait à endosser un rôle radicalement différent où j'avais tout à craindre de mon emportement. Si je n'étais plus un puceau maladroit, je n'étais pas censé faire étalage de connaissances en la matière qui n'auraient pas manqué de la surprendre. Je devais ralentir la cadence sous peine de me trahir.

– Tu as la peau douce, murmurai-je.

Si je le pensais, je trouvais néanmoins ces paroles d'une banalité affligeante. Par chance, elles produisirent l'effet escompté chez ma copine. Elle osa déboutonner ma chemise, puis promena sa main sur mes abdominaux dessinés à force d'entraînement. Son contact était timide et se cantonnait à quelques centimètres carrés pudiques. Je devinai à son regard soucieux et à la manière dont elle mordillait sa lèvre inférieure qu'elle avait d'autres confidences à faire.

– Qu'y a-t-il ? finis-je par demander en retenant son geste.

– Jérémy... il y a certaines choses que je n'ai jamais faites et que je ne... enfin... tu comprends, je...

– Oui, je comprends.

Qu'elle me suce ou non n'avait pas d'importance. Du moins, pas vraiment, pas avec elle. Je ne m'étais fait aucune illusion sur le sujet, je savais depuis le début que je ne devais compter que sur moi-même pour entretenir le désir. Pour la rassurer et me donner l'élan qui manquait, je fis vagabonder ma main sur ses courbes adolescentes. Son pubis était en partie épilé, sa toison noire dessinait un « V » très net. Elle devait avoir fait ça récemment, peut-être pour l'occasion. Mes doigts glissèrent sur ses poils, elle se raidit un peu. Je me penchai alors sur elle et l'embrassai de nouveau.

– J’ai envie de découvrir, murmurai-je en amadouant sa bouche. Si tu devenais mon professeur, à présent ?

Cet argument très opportuniste fit mouche. Sa main se posa sur la mienne et la fit descendre un peu. Ses cuisses s’entrouvrirent. Je ne sus pas définir exactement ce que je lus dans son regard quand elle guida mes doigts sur les lèvres encore fermées de sa chatte. Le chocolat fondu de ses iris était teinté d’un éclat de défi, comme si elle était fière d’accomplir ce geste. Elle écarta un peu plus les jambes. Ses doigts mêlés aux miens forcèrent doucement son intimité et glissèrent dans sa fente humide. Un soupir creusa sa poitrine.

– Moi aussi, j’ai envie de toi, souffla-t-elle comme une excuse embarrassée.

Mon index effleura son clitoris saillant. Elle se cambra. Ses joues rouges, ses yeux fiévreux, sa respiration plus rapide témoignaient de son émotion. Je dus abandonner mon nouveau jeu à peine entamé et me lever du lit pour me défaire du reste de mes vêtements. Elle me regarda sans bouger, étendue sur ma couette à peine froissée. Le spectacle la fit sourire jusqu’à ce que ma queue raide jaillisse de mon boxer. Intérieurement, je conçus une grande satisfaction à voir son amusement se muer en consternation. Je fis mine d’ignorer sa réaction et j’ouvris le tiroir du chevet. J’y récupérai un préservatif et le lui tendis.

– Tu veux t’en charger ?

Cette petite blague déclencha le rire nerveux qu’elle contenait depuis quelques minutes.

– Mon Dieu ! Non, refusa-t-elle en repliant les jambes et en serrant les genoux dans un réflexe défensif qui me fit m’esclaffer à mon tour.

– Quoi ? continuai-je donc sur le même ton léger.

– Bon sang ! Jérémy, tu caches bien ton jeu.

Je me rallongeai contre elle et allai la becoter de nouveau.

– Si je te fais peur, on peut arrêter, proposai-je malicieusement.

Pour toute réponse, elle m’attira à elle. Ma langue traqua la sienne, et ce baiser nous remit dans une ambiance sensuelle propice à l’avancée des opérations. Je me redressai pour enfiler le préservatif comme Claudia me l’avait enseigné. L’inquiétude se mêla à la gourmandise dans le regard attentif de ma spectatrice. Je lui souris en appuyant sur ses genoux pour la faire céder.

Ses yeux plongèrent dans les miens en même temps que mon sexe s’enfonçait en elle. Je réalisai qu’elle avait cessé de respirer quand elle relâcha l’air de ses poumons dans un gémissement très sonore. Soucieux de la quiétude de mes voisins, je plaquai ma main sur sa bouche tandis que ma queue envahissait son vagin étroit. Son corps presque vierge ne me permettait pas de prendre mes aises comme j’en avais l’habitude. Alors que Claudia accueillait entièrement ma verge gonflée et nue dans son ventre mouillé de plaisir, ma nouvelle et inexpérimentée partenaire se contractait autour de la capote qui me privait de sensations. Je m’immobilisai au-dessus d’elle. Très tendrement, j’embrassai son front, son nez, ses joues, ses lèvres.

– Je ne vais pas te faire mal, promis-je tout bas. Si c’est le cas, arrête- moi.

Elle acquiesça d’un signe de tête en déglutissant bruyamment. Je me risquai à un premier va-et-vient, sans forcer. Elle souffla d’aise. J’étais donc autorisé à récidiver. Chacun de mes coups de reins me faisait pénétrer un peu plus loin dans sa chair, mais je ne la sentais pas se détendre complètement. Par chance, je me souvins de ses tétons mûrs comme de petites groseilles. Je me penchai de nouveau sur sa poitrine que mes sages ondulations laissaient immobile. Elle se mordit les lèvres quand je me remis à suçoter ses pointes rouges d’excitation. L’effet fut immédiat, mon terrain de jeu devint plus glissant, facilitant mes mouvements.

Hélas, je m'obligeais ainsi à des contorsions et un rythme qui me faisaient désespérer de parvenir à la faire jouir avant la fin de la nuit. Cantonné au B.A-BA de la pratique sexuelle, l'ennui me guettait... pire, je craignais encore la panne. Je fis donc une nouvelle fois appel à Claudia et à ses efficaces leçons.

« Nul besoin de se précipiter pour conduire une femme au plaisir, il suffit de tendresse et de persévérance », m'avait-elle dit ce fameux jour où je m'étais cru si malin.

Je mis aussitôt en application ses enseignements, je m'enfonçai lentement, profondément, dans le ventre de Valentine et me pressai contre sa chatte. Elle se frotta instinctivement à moi. Peu à peu, sa respiration accéléra, ses doigts se crispèrent sur mes bras. Jamais je ne répondis à son impatience grandissante, je gardai la même cadence lancinante et caressante. Elle ondula plus vite. De la voir bouger ainsi et s'affoler chaque fois que mon sexe la remplissait commençait à m'exciter très agréablement. Je résistai cependant à la tentation d'augmenter le rythme. Bien m'en prit, car je fus récompensé de mes valeureux efforts. L'orgasme de Valentine se lut dans son regard braqué sur moi en même temps que je percevais les contractions de son vagin. Elle ne cria pas. Sa bouche s'ouvrit tout grand, mais aucun son n'en sortit. Elle était comme pétrifiée.

Sachant que je n'aurais pas d'autre opportunité que celle-là, je profitai de sa stupeur pour laisser libre cours à mes élans. Mes coups de reins plus rapides et plus brutaux redonnèrent à ma compagne assez de voix pour exprimer sa vive émotion. Pressé d'en finir avec cette interminable séance, je ne cherchai plus à la faire taire, je me ruai entre ses cuisses au gré de ce que me commandait mon propre corps. Malgré ses gémissements, mon esprit se fixa sur Claudia, sur ce que j'envisageai d'obtenir d'elle. Cela suffit à ouvrir les vannes. Je serrai les dents pour ne pas ajouter au vacarme, puis je cessai de malmener ma compagne en éjaculant dans le préservatif. Elle se calma immédiatement et me contempla comme si je venais de lui décrocher la lune.

– J'ai joui, souffla-t-elle, émerveillée. Jérémy, j'ai joui.

Je déglutis, inspirai un grand coup avant de répondre d'une voix un peu éraillée par l'effort.

– J'en ai bien l'impression.

Elle se redressa subitement contre moi et souda ses lèvres aux miennes. Nous nous laissâmes retomber sur le lit en nous embrassant. Elle était comblée et visiblement très heureuse de l'être. Moi, je réfléchissais déjà à la manière de prouver ma brillante réussite à ma chère maîtresse.

\*\*\*

Bien que réglée au minimum, l'alarme de mon portable me réveilla en sursaut. Je bondis sur l'appareil pour en stopper la sonnerie. Valentine grogna et me tourna le dos. C'était la première fois que je partageais mon lit avec une fille. Sa présence ne me dérangeait pas tellement, je n'étais pas parvenu à fermer l'œil, de toute façon.

Vaincue par la fatigue et une grosse émotion, elle s'était endormie rapidement, la tête posée sur ma poitrine, tandis que, du bout des doigts, je dessinais machinalement des ronds sur son épaule. Avec elle, tout était différent, comme inversé. En temps ordinaire, c'était moi qui aurais niché mon nez entre les seins de Claudia et elle qui m'aurait administré des caresses apaisantes.

Elle voulait que j'en prenne conscience, c'était fait, mais cela n'avait absolument rien changé à mes préférences. Au contraire, mes goûts s'en trouvaient d'autant plus renforcés. J'aimais bien Valentine, mais je n'avais pris aucun plaisir à la baiser. Et plus j'y pensais, plus je me sentais frustré. Une pointe de colère assaisonnait désormais ma déception, car j'imaginai bien que ma copine de lycée ne considérerait plus notre relation de la même manière. Alors, au lieu de dormir, je cogitai sans cesse aux moyens que j'avais de convaincre Claudia de la réussite de mon entreprise, d'une part, et de

maintenir Valentine à une distance qui éviterait d'éveiller les soupçons, d'autre part.

À moins que...

Je fus saisi d'un frisson désagréable. À force de réfléchir, mon esprit devait s'emballer, car il était impensable que Claudia m'ait obligé à cette expérience pour se débarrasser de moi. Le doute s'installa néanmoins, obsédant au point que je pris la décision d'en avoir le cœur net au plus tôt.

Je me levai en prenant soin de ne pas déranger ma voisine qui avait remonté la couette jusqu'au-dessus de sa tête, et je gagnai la salle de bains. Je me douchai et m'habillai rapidement. Je guettaï ensuite l'ouverture de la boutique par la fenêtre du séjour. Il était neuf heures et quart. Je bus une tasse de café avant d'aller secouer Valentine. Elle émergea des draps, les cheveux en bataille et le visage marqué par les plis de l'oreiller. J'en aurais sûrement ri en me moquant gentiment si je n'avais pas eu d'autres préoccupations en tête. Son regard me détailla et j'y lus son étonnement.

– Tu es déjà prêt ? Quelle heure est-il ? marmonna-t-elle en se redressant.

– Ma patronne m'a généreusement accordé ma soirée d'hier, mais, en échange, je lui ai promis ma présence ce matin.

– Tu ne me l'avais pas dit, me reprocha-t-elle.

– Je ne voulais pas gâcher d'avance notre rendez-vous, affirmai-je en modulant ma voix et en caressant sa joue fripée, toute chaude de sommeil.

Je marquai un point, elle sourit et m'embrassa. Je cédaï brièvement à son baiser avant de la repousser.

– Je dois y aller, je suis déjà en retard. Tu trouveras tout ce qu'il te faut dans la cuisine et dans la salle de bains. Prends ton temps. Par contre, sois gentille de me rapporter la clé de l'appartement au magasin en partant.

– Oui, pas de problème, bredouilla-t-elle en bâillant.

Je la laissai s'étirer dans mon lit et je dévalai l'escalier. Mon cœur battait la chamade en ouvrant la porte de la librairie. Claudia était en train de retirer des livres d'une étagère. Elle arrêta son geste et me regarda approcher. Ses beaux yeux verts tombèrent sur moi.

– N'étais-tu pas censé être à bord d'un train pour la Normandie, ce matin ?

Son ton posé et apparemment indifférent était teinté d'une curiosité qu'elle ne put me dissimuler.

– Je le prendrai en temps voulu, répondis-je avec une assurance qui lui fit froncer les sourcils. Je crois que tu as besoin d'un coup de main.

Je n'allai pas l'embrasser. Je me dirigeai tout droit vers la pile de livres qui gisait sur le sol. En passant, je surpris sa moue dubitative et je m'en réjouis intérieurement. Elle s'installa à son comptoir, ouvrit le fichier sur lequel nous allions travailler et sans même se retourner me donna le signal.

– Je t'écoute, dit-elle d'une voix neutre.

Je commençai alors à lui énoncer, par auteur, par titre et édition, chacun des ouvrages que je rangeai ensuite dans un carton destiné à être expédié à un collectionneur canadien. Elle compilait mes renseignements sur un document qui ressemblait à une facture. D'être ainsi occupé réduisait mon impatience de voir Valentine arriver, mais ne m'empêchait pas de consulter régulièrement ma montre.

Les minutes passant, ma nervosité montait. Aussi lorsque la clochette tinta, je frôlai l'arrêt cardiaque. Je jouai mon rôle jusqu'au bout, demeurant accroupi près du carton pratiquement rempli.

– Tu as de la visite, me prévint ma patronne.

Tandis que je me relevai, elle salua poliment une Valentine encore tout intimidée de se retrouver face à elle. Cette fois, je ne fis rien pour éviter la confrontation, au contraire. Je contournai le comptoir et allai au-devant de ma copine.

– Tu as trouvé tout ce dont tu avais besoin ? demandai-je sans baisser la voix.

Elle rougit légèrement en se sentant la cible du regard clair de ma belle patronne.

– Oui, merci. J’ai... fait un peu de rangement. Tiens, voilà ta clé.

Elle me l’a tendit comme si elle lui brûlait les doigts. Par égard pour sa pudeur, je l’emmenai à l’écart en direction de la sortie.

– Je suis désolé pour cette petite cachotterie de ce matin, mais je tenais à cette soirée, dis-je très calmement.

Ma sincérité n’était pas à mettre en doute, seules mes motivations pouvaient être interprétées différemment selon qu’on se plaçait du côté de Valentine ou du mien. Elle prit cela comme un véritable hommage, et son visage s’éclaira d’un magnifique sourire.

– J’ai passé une nuit... merveilleuse.

J’étais certain que Claudia entendait tout, et la façon dont Valentine rougissait était en soi un témoignage éclatant du trouble que lui causait notre conversation. Mais j’en voulais davantage, l’aveu clair, la preuve indiscutable.

– J’espère que je n’ai pas été trop maladroit.

Cette fois, ma camarade s’empourpra jusqu’au front. Elle coula un regard furtif vers le comptoir où ma patronne faisait semblant d’être occupée avant de le plonger dans le mien.

– C’est moi qui ai dû te paraître bien niaise, s’excusa-t-elle. Toi, tu as été... formidable, comme toujours.

Ses yeux s’embruèrent un peu. Il était temps de faire retomber la pression.

– J’en suis content. J’avoue que j’étais tout aussi nerveux que toi.

– Je t’admire vraiment, Jérémy. Quoi que tu entreprennes, on dirait que tout est facile, évident et se conclut forcément par ta brillante réussite.

– Je ne suis pas le seul garçon au monde à avoir joui, la taquinai-je, par jeu.

– Oui, mais tu m’as fait jouir, moi, chuchota-t-elle en approchant ses lèvres des miennes.

Je me reculai pour préserver la bienséance, elle le comprit et ne m’en tint pas rigueur.

– Quand pars-tu pour la Normandie ? demanda-t-elle pour changer de sujet.

– En fin d’après-midi, lorsque j’aurais fini ce que j’ai à faire ici.

Valentine sut qu’il était temps de mettre un terme à notre conciliabule.

– Je t’appelle demain ? proposa-t-elle.

– Non, moi, je t’appellerai, si tu veux bien.

Elle acquiesça. Je la raccompagnai jusqu’à la sortie et lui offrit un bref baiser d’au revoir. Je refermai ensuite la porte et donnai très ostensiblement un tour de clé dans la serrure. Lorsque je fis de nouveau face à Claudia, elle affichait ce fameux petit sourire énigmatique qui me plaisait tant. Elle avait quitté son bureau pour s’adosser à une étagère et me regardait venir tranquillement vers elle. Ses yeux de jade brillaient de malice et me provoquaient au point que je bandais comme un fou.

Nous étions parvenus au moment décisif, ce moment où les dettes de jeu se payent. Et pour une fois, elle était ma débitrice. Les fantasmes les plus insensés m’étaient passés par la tête. Cette scène, je l’avais vécue cent fois en rêve, je la voulais tout aussi exceptionnelle. Je savais précisément ce que je désirais obtenir d’elle. J’espérais seulement qu’elle tiendrait parole, même si, depuis la veille, j’avais tout lieu de croire que ce serait le cas.

Sans mot dire, je lui tendis la main. Elle m’accorda la sienne et se laissa conduire vers le fond de sa boutique. Je n’avais pas envie de l’embrasser comme d’habitude. Je ne convoitais pas non plus ses seins avec le même dévorant appétit. Un instinct plus sauvage s’était emparé de moi. Nos regards se jugèrent et elle le comprit sans mal. Elle aurait pu en rire, elle n’en fit rien. Elle garda un silence chargé de promesses. Mon désir fut alors poussé à son paroxysme, je ne pouvais attendre une

seconde de plus.

Je la poussai sans ménagement contre son comptoir, l'obligeant à me tourner le dos et à se pencher sur la table. Dès lors, je ne connus aucune hésitation. Je remontai sa jupe jusqu'au-dessus de ses fesses et contemplai un instant cette croupe tendue et habillée de dentelle noire. Je baissai ensuite sa petite culotte sur ses cuisses, à la limite de la jarretelle de ses bas et la forçai à écarter un peu plus les jambes. Ce spectacle sublime était en soi une fabuleuse récompense, mais également une divine torture. Mon pénis se consumait de l'intérieur. J'eus peur de ne pas tenir le choc.

Alors que Claudia patientait, silencieuse et obéissante, penchée sur sa table, je déboutonnai mon pantalon. J'eus conscience, à ce moment très précis, que ce souvenir resterait gravé pour toujours dans ma mémoire. Je m'efforçai de respirer aussi calmement que possible en admirant ce postérieur dénudé, affligé dans une posture qui affolait mes sens. Je sortis mon sexe atrocement dur de sa prison de toile et approchai de ma docile victime. Je fis voyager ma verge sur le fessier rebondi qui s'offrait à elle.

Claudia gardait le silence. Accoudée sur la table, elle semblait fixer un point dans le vide. Mon contact brûlant sur sa peau la fit très légèrement frissonner, cela suffit à me rassurer. Son indifférence n'était qu'affectée et contribuait ainsi à fouetter mon orgueil masculin. Puisque visiblement, nous concevions les choses de la même façon, il était inutile de perdre plus de temps. Je me saisis de ma queue et la guidait fermement vers l'ancre humide où elle était manifestement attendue. D'un coup de reins, j'entrai au Paradis.

Malgré son obstination à ne rien exprimer, Claudia ne put me cacher son émotion. Jamais elle n'avait tant mouillé. Mon membre la transperça sans aucun mal et se planta au fond de son vagin trempé. Je restai comme ça, immobile et ravi, confortablement installé dans sa chair chaude et moelleuse. Mais je fus très vite rattrapé par mes désirs. J'empoignai solidement ses hanches et lui infligeai aussitôt d'énergiques ruades. Je plongeai avec délices dans sa chatte.

Un filet brillant se mit à couler le long de sa cuisse gauche. Je ralentis et me retirai d'elle pour admirer mon œuvre. Elle avait joui, j'en étais certain. J'avais perçu les contractions de son vagin et chacun de mes coups avait provoqué de petits bruits particuliers qui prévenaient de l'inondation imminente. Elle n'avait rien dit, je n'avais même pas entendu un soupir. Or, je la voulais à mes pieds.

D'une main déterminée, je l'obligeai à écarter encore un peu plus les jambes et appuyai sur ses reins. De l'autre, je promenai mon membre gonflé dans sa fente. Ma caresse n'était pas anodine. Mon gland tout mouillé de son plaisir s'immisça entre ses fesses, contre ce petit trou bien serré qui depuis quelque temps causait beaucoup d'agitation dans mes rêves. Je sentis Claudia se tendre sous ma poigne. Je la maintins plus durement contre le bureau. Puis, fort de mes certitudes de débutant, je poussai contre son anus.

Mon membre lubrifié par son nectar glissa sans pouvoir pénétrer son objectif. Un peu vexé, je récidivai en appuyant plus fort, mais je connus le même insuccès. Ma troisième tentative se conclut pareillement par un dérapage incontrôlé. Agacé, je grognai d'impatience, ce qui fit enfin réagir Claudia. Elle se contorsionna un peu pour s'emparer de mon sexe et le pointa elle-même vers son orifice.

– Ne bouge pas ! m'ordonna-t-elle.

J'obéis sans chercher à comprendre. Ses hanches se mirent à danser lascivement pendant qu'elle me tenait fermement contre elle. Je n'osai plus faire un geste, j'étais fasciné. Sous mes yeux ébahis, elle força mon pénis à l'intérieur d'elle. Seul mon gland était entré, mais je sentis immédiatement la différence. C'était très chaud et étroit. Fabuleusement excitant.

Elle me libérait sa poigne et reprit sa position accoudée sur la table. Je compris que je devais

accomplir le reste. Instinctivement, je sus que je ne pouvais agir autrement que par la douceur. Je donnai donc des petits coups de reins qui m'emmenaient un peu plus loin en elle. Je notai la chair de poule qui marquait la peau de son beau fessier chaque fois que j'approfondissais mon exploration.

Mon cœur bondit quand je fus entré tout entier. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce spectacle que je m'étais contenté de fantasmer. Je ne sus pas immédiatement si c'était meilleur ou moins bon que de lui prendre sa chatte accueillante. C'était tellement différent. J'éprouvais le sentiment étrange et inédit d'être enfin le maître de cette femme. Je la contemplai, courbée, soumise, empalée sur ma queue dominatrice. Je me régalai au point qu'une décharge me parcourut. J'eus peur de jouir avant d'avoir pleinement profité de ce cadeau merveilleux.

Pour mieux satisfaire mes appétits de voyeur, je posai les mains sur ses fesses blanches et les écartai un peu. Puis j'entamai un lent va-et-vient sans jamais sortir de son orifice, de peur de ne pas savoir y rentrer. Mais au fur et à mesure que le plaisir m'envahissait, mon impétuosité prit le pas et je commis l'erreur. Je fus complètement subjugué par la vue de ce trou béant qui semblait me supplier de le combler de nouveau. Je m'y enfonçai avec une joie féroce qui me procura tant de sensations que je décidai de recommencer plusieurs fois de suite. Alors j'entendis un soupir, un seul.

Je redoublai d'énergie. Je voulais l'écouter gémir et se plaindre. Hélas, encore une fois, j'étais bien présomptueux de croire que je pouvais conclure ainsi cette première expérience. Des élancements crispèrent mes testicules et d'autres parcoururent ma verge fiévreuse. Je ne pouvais aller plus loin. Mon corps me trahissait. Il n'obéissait plus à mon cerveau qui lui conseillait de ralentir pour profiter encore, mais se ruait de plus en plus brutalement à l'assaut de sa victime. Rien ne pouvait plus empêcher sa course folle vers l'orgasme. Mes doigts s'enfoncèrent dans la chair laiteuse de Claudia.

– Non, non, non, marmonnai-je en luttant désespérément contre moi-même.

Claudia m'acheva d'une parole.

– Viens !

Elle appelait ma jouissance et je la lui donnai sur ordre, par à-coups qui me faisaient rugir d'un plaisir sans aucune mesure avec ce que j'avais pu connaître jusque-là. Je me cramponnai à elle tandis que je remplissais son corps de ma semence. J'étais vaincu, terrassé et tremblant. Je m'abattis contre elle, sur le comptoir, jusqu'à ce que mon sexe cesse enfin de me tourmenter. Dans cette position, il fut très vite expulsé de sa confortable cachette. J'eus un rire nerveux qui permit à Claudia de reprendre aussitôt les commandes. Elle me repoussa et me fit face après s'être allègrement débarrassée de sa petite culotte et avoir rajusté sa jupe. Par habitude, elle rectifia son chignon qui avait à peine souffert de nos exploits. Enfin, ses yeux clairs tombèrent sur moi qui attendais, penaud, essoufflé, la queue pendante et la mise largement plus débraillée que la sienne. Une lueur singulière illuminait son regard, un éclat différent qui me rendit nerveux tout à coup, comme si elle me jugeait coupable. Aussi, je me crus en devoir de plaider ma cause, tel un enfant pris en faute.

– Tu avais accepté de te plier à mon caprice.

Son fin visage à peine rosi par le plaisir reflétait une vague hésitation. En une seconde, pourtant, elle se ressaisit.

– Jeune impatient ! me lança-t-elle d'un ton délibérément neutre qui m'obligea à me soucier des conséquences de mes actes.

– Tu es fâchée ?

– Je le devrais, répondit-elle sévèrement.

Puis ses traits et sa voix s'adoucirent. Elle approcha de moi, leva la main vers ma figure encore toute chaude d'émotion et souligna mes sourcils froncés par l'inquiétude.

– Mais, je m'y attendais, ajouta-t-elle en se coulant contre moi.

Ces paroles libérèrent brusquement toutes les tensions dans mon esprit et dans mon corps. Si j'avais pu, j'aurais hurlé mon bonheur. Mais, bien sûr, Claudia ne m'en laissa pas l'occasion. Son regard redevint sérieux. Je compris que je n'allais pas m'en tirer si facilement.

– Si je ne suis pas étonnée de cette initiative de ta part, n'espère toutefois pas que je t'en félicite. Aussi brillant soit-il, l'élève ne se dispensera pas des leçons du maître.

– Ou de sa maîtresse, murmurai-je en lui embrassant les doigts.

À mots couverts, elle m'annonçait des heures divines. Mon cœur s'enflamma et malgré toutes ses préventions, je l'enlaçai pour l'enfermer entre mes bras. Elle ne fit aucune résistance. Un petit sourire étira ses lèvres rouges que je convoitais avec une dévorante envie. Dans sa façon de répondre à mon baiser, je perçus un abandon qu'elle n'avait encore jamais eu. Il était cependant inutile de chercher à savoir, la moindre question m'aurait valu d'être mis à la porte.

– N'as-tu pas un train à prendre ? finit-elle par s'étonner en me voyant si peu disposé à la quitter.

D'un air malicieux, je haussai les épaules et l'obligeai à constater mon état. Elle se mit à rire aux éclats, un rire perlé qui me rendit follement heureux.

– En effet, que dirait maman ? me taquina-t-elle en attrapant ma main. Viens, je vais m'occuper de toi.

Je la suivis vers la pièce du fond qui nous faisait tout à la fois office de bureau et de boudoir. Elle en referma la porte en me donnant l'ordre de m'allonger sur la méridienne. Et bien sûr, j'obéis.

## CHAPITRE 21

Dans le train qui m'emmenait vers la Normandie, le dimanche matin, je somnolais en regardant défiler le paysage. Je revivais en pensées cette folle journée de samedi qui m'avait ouvert la voie à des plaisirs que je ne soupçonnais pas si intenses et voluptueux. Je rêvais de Claudia penchée sur son bureau, je me revoyais descendre sa lingerie de dentelle sur ses cuisses. Chaque image était gravée dans ma mémoire, dans mon corps, à tel point que je bandais en me rappelant la puissante émotion qui m'avait saisi en pénétrant son orifice si serré que son assistance m'avait été nécessaire.

Mon éducation ne m'avait pas préparé à cela. Le sujet était de ceux qu'on n'évoque pas, même dans le cercle le plus intime de sa famille. Il n'avait pas été non plus abordé au temps du lycée avec les copains. Je ne faisais pas partie de ces garçons censés être intéressés par un thème aussi vulgaire. En réalité, dans mon entourage, seul Thomas parlait librement de sexe. Sans prétendre qu'il était responsable de quelques changements en moi, il m'avait permis d'enrichir ma culture. Afin de ne pas afficher ma totale ignorance de certaines pratiques avec lesquelles il semblait à l'aise, j'avais visionné plusieurs vidéos sur internet. Si jusque-là, je n'avais qu'une idée bêtement anatomique de ce qu'était la sodomie, j'avais découvert ces images avec un étonnement mêlé de gourmandise et la nuit suivante avait été agitée de fantasmes inédits.

Si je n'en avais pas parlé à Claudia, c'était par peur de sa réaction. Et puis, il y avait eu ce défi qu'elle m'avait imposé et la façon dont elle s'était donnée à moi, la veille, contre une étagère de sa boutique.

Pendant les quelques heures qui avaient précédé mon arrivée à la librairie, combien de fois ai-je imaginé le scénario ?

Un scénario idéal et qui, par miracle, s'était déroulé en tous points comme je l'avais espéré. Son magnifique cul offert à ma queue impatiente, sa jouissance dégoulinant le long de sa cuisse, mes mains plaquées sur ses fesses pour mieux profiter du spectacle et, là, sous mon nez, son anus serré qui s'entrouvrait de temps en temps sous la pression de mes appuis. Si j'en avais rêvé, je n'avais rien prémédité. Mais elle avait promis de se soumettre à mon caprice... Alors... La tentation avait été la plus forte.

Et Claudia ne s'était pas défendue.

À ma première tentative, je m'étais attendu à ce qu'elle se redresse et me repousse. Elle était restée accoudée sur la table. Il m'avait même semblé sentir sa croupe se tendre vers ma queue raide lorsque je récidivai pour la deuxième fois.

Quel imbécile !

Comment avais-je pu croire que c'était si facile ?

Mon égo en avait pris un coup et sans l'aide de ma merveilleuse maîtresse, j'aurais sûrement renoncé ou débandé, ce qui aurait été tout aussi humiliant dans un cas comme dans l'autre. Au lieu de cela, elle m'avait offert, une fois encore, la plus belle des leçons.

La sonnerie de mon téléphone me tira de ma rêverie. Le nom de Valentine s'affichait sur l'écran. Je n'avais pas songé à elle une minute. J'hésitai à décrocher, j'étais censé être en Normandie depuis la

veille au soir. Je refusai l'appel sans état d'âme. Elle s'obstina une seconde fois et finit par laisser un message sur le répondeur dans lequel elle exprimait son étonnement de ne pas avoir de mes nouvelles. En guise de conclusion, elle espérait que je me manifesterais rapidement parce que je lui manquais déjà beaucoup.

Par la vitre du train, je reconnus les verts pâturages normands.

J'allais être privé de Claudia pendant deux semaines.

Je réalisai subitement à quel point cela m'était insupportable, et en subissant les embrassades enjouées de ma mère, ce fut pire. Au premier « poussin », je compris que je ne tiendrais pas le coup. Néanmoins, je fis bonne figure et encaissai en souriant les compliments sur ma belle allure. Au dîner, mon père profita d'un aller-retour de ma mère à la cuisine pour me questionner sur mon job d'appoint. Je saisis cette opportunité pour lui faire croire que cette absence me mettait en délicatesse avec ma patronne.

– Elle était au courant de ta situation, non, s'étonna-t-il à voix basse.

– Les congés scolaires sont les moments où les étudiants sont les plus disponibles. Elle comptait sur moi et je dois dire... que je comptais aussi sur elle.

– À quel titre ?

– C'est une ancienne prof de philo, elle m'aide beaucoup dans mes révisions. Je lui dois en grande partie mes bons résultats.

– Si je comprends bien, tu aurais préféré rester à Paris, devina-t-il pendant qu'un chantonement nous parvenait de la pièce voisine.

– Oui, mais maman aurait été tellement déçue.

– Certainement, admit-il sans détour. Mais il faudra bien qu'elle se fasse un jour à l'idée que tu ne vivras pas toujours dans ses jupons. Fais comme bon te semble, fiston.

– De quoi parliez-vous ? voulut savoir la curieuse en nous surprenant penchés l'un vers l'autre comme deux complices.

– Du fait que Jérémy ne pourra rester qu'une semaine à la maison, balança son mari, sans aucun ménagement.

Ma mère blêmit et posa mécaniquement les plats sur la table. Son beau sourire s'était évanoui et elle me regardait d'un air qui me commandait de démentir.

– Oh, non ?! gémit-elle. Mais tu viens seulement d'arriver ! Ce n'était pas prévu comme ça.

– Je sais... commençai-je avant d'être interrompu par un index maternel pointé vers moi.

– C'est cette fille ! Comment s'appelle-t-elle déjà ? Celle qui suit les mêmes études que toi.

N'étant pas préparé à devoir mener bataille si tôt, je n'avais pas envisagé d'arguments. Mon silence et ma stupeur furent donc interprétés comme un aveu.

– Valentine ! se souvint ma mère à qui ce genre d'information échappe rarement. C'est ça, Valentine. C'est plus sérieux que tu n'as bien voulu le dire, n'est-ce pas ? Et puis, tu as tellement changé... un homme ne fait pas tant d'efforts sinon pour séduire une demoiselle.

Je jetai un coup d'œil anxieux vers mon père qui me conseilla d'un imperceptible hochement de tête de me lancer dans cette voie plutôt que dans une autre.

– Nous nous entendons bien, confirmai-je malgré moi.

– Mais pourquoi ne l'as-tu pas invitée à venir ici pour ces vacances ? Elle aurait sûrement apprécié l'air de la mer.

– Elle ne peut pas quitter Paris, maman, expliquai-je en inventant au fur et à mesure.

– Oh ! Et pourquoi ?

– Parce que ses parents travaillent et qu'elle doit s'occuper de sa sœur.

Ce dernier mensonge eut raison de l'obstination maternelle. Étant elle-même l'aînée d'une famille nombreuse, elle connaissait l'importance de ce rôle. Elle en fut attendrie.

- Elle doit être bien, cette petite. J'aimerais beaucoup la rencontrer.
- Une... prochaine fois, peut-être, soupirai-je en baissant le nez vers mon assiette.

\*\*\*

Je me fis un devoir d'appeler Valentine, le lendemain. Je m'installai au salon et je choisis le moment où j'étais certain que ma mère entendrait notre conversation. Mon interlocutrice fut si heureuse qu'elle en bredouilla. Mon silence durant deux jours l'avait inquiétée, je lui jurai que tout allait bien, mais qu'il n'était guère facile de s'isoler dans cette famille.

- Tu as ta mère sur le dos, c'est ça ? comprit-elle.
- C'est ça.

Aussi, s'abstint-elle d'aborder LE sujet qui me rendait nerveux. Passé cela et la météo pluvieuse de ce mois de février, il ne nous restait guère qu'à évoquer nos études et nos diverses révisions obligatoires. Quand elle s'en plaignit, je lui rappelai qu'en plus, je devais bosser mon concours d'entrée à Science-Po, ce qui étouffa ses récriminations. Je fis exprès d'en rajouter dans la quantité, si bien que lorsque je raccrochai, ma mère sortit de sa cachette où elle n'avait pas perdu une miette de ce que j'avais pu dire et me regarda avec embarras.

- Je n'avais pas conscience que tu avais tant de travail, Jérémy, s'excusa-t-elle.
- C'était prévisible. Je n'ai pas manqué de le signaler.
- Je comprends désormais. Je suppose qu'à Paris et avec Valentine, c'est plus facile qu'à la maison.
- Ici, j'aime venir me reposer et ne rien faire, affirmai-je en lui souriant gentiment.
- Quand envisages-tu de repartir ?
- Dimanche soir, comme d'habitude.

Elle acquiesça malgré sa déception et ne chercha plus à me retenir. Durant cette courte semaine, elle fit de son mieux pour m'être agréable. Valentine téléphonait quasiment chaque jour, et je ne m'isolais pas pour lui parler. Il ne fut donc question que de boulot.

En revanche, il m'était interdit d'appeler Claudia. C'était pourtant elle qui occupait l'essentiel de mes pensées. Il me tardait tellement de la retrouver. J'ignorais comment elle réagirait, peut-être même allait-elle me punir, mais je n'avais pas d'autre choix. J'étais si impatient que je pris ma décision dans le train qui me ramenait à Paris, le dimanche, après les traditionnelles embrassades au bout du quai.

Bien entendu, la grille de la librairie était baissée quand je m'arrêtai sur le trottoir à plus de vingt heures. Je tirai néanmoins mon portable de la poche de mon manteau et composai un message en indiquant simplement que j'étais rentré à Paris. Je cliquai sur « envoi » comme on joue sa vie sur un coup de dés.

Je demurai immobile quelques instants, dans l'espoir très vain qu'elle me réponde. Elle n'avait aucune raison de le faire. Au moment où je repris mon sac de voyage pour traverser la rue et monter chez moi, mon téléphone vibra. Mon cœur se mit à battre plus fort en voyant le nom de Claudia sur l'écran. Je cliquai fébrilement.

- Où es-tu ? me demanda-t-elle dans son style toujours très direct.
- Devant ta librairie.
- Pourquoi es-tu revenu si tôt ?
- Je suis... gravement en manque de toi.

Il y eut un bref silence, puis sa voix de velours résonna de nouveau à mon oreille attentive.

– Je vais t’envoyer des consignes par SMS, suis-les !

Je ne cherchai pas comprendre, je lui signifiai mon accord et elle raccrocha immédiatement. Le premier message me parvint moins d’une minute plus tard. Il m’invitait à prendre à droite sur le boulevard, puis encore à droite dans la deuxième rue et m’arrêter à la hauteur des numéros 85 à 87.

Je parcourus rapidement le trajet et stoppai mes pas devant une grille portant l’adresse indiquée. Derrière cette clôture ouvragée, je distinguai une cour intérieure éclairée par deux lampadaires anciens qui diffusaient une lumière pâlotte qui permettait cependant d’y voir suffisamment. Un massif d’arbustes figés par l’hiver en occupait le centre. Autour, je comptai trois immeubles indépendants, mais dont le style était identique. L’un était situé juste en face de moi, les deux autres de chaque côté. Je signalai mon arrivée par un SMS.

« Sur le digicode, 394B. Traverse le patio jusqu’en face » me répondit-elle pareillement.

Je tapai le code et la barrière s’ouvrit dans un cliquetis métallique. Elle se referma automatiquement après mon passage. J’étais tout à la fois impressionné et anxieux de savoir où cette petite excursion me menait. Je n’osais croire ce que mon esprit échafaudait comme hypothèse. Je supposai que le « patio » était cette cour aux allures de jardin privé. Je respectai les consignes du message et allai buter contre l’obstacle d’une porte massive. Par chance, un interphone me donna l’indication des noms des occupants des lieux. J’eus malgré moi un sourire en y découvrant, au premier étage, celui de Simiènev suivi de la lettre C.. Sans hésiter, j’appuyai sur la sonnette correspondante.

– Tu as trouvé, c’est bien.

La voix de Claudia était teintée d’amusement. Mon cœur se mit à battre plus fort à mesure que mes espoirs grandissaient.

– Et maintenant, je fais quoi ? demandai-je sur un ton que je voulais aussi joueur que le sien.

– Je t’ouvre.

Un signal sonore retentit, et j’entrai dans le hall. Celui-ci n’avait rien de folichon et devait dater de Matusalem. Je n’y trouvai pas d’ascenseur malgré les six étages annoncés. Par contre, je repérai très vite une porte dont le décor me rappela immédiatement celle qui fermait le bureau de la librairie. En un éclair, je refis le trajet pour réaliser que je n’étais finalement qu’à deux rues de la mienne et quasiment à l’endroit où devait se tenir la boutique. Les paroles de Monsieur Albert me revinrent en mémoire :

« Dans ces vieux immeubles, une porte conduit à une autre et c’est ainsi qu’on peut changer de quartier sans avoir vu la lumière du jour ».

À coup sûr, celle-là était bien celle du magasin. Je ne fus pas très longtemps distrait par ma découverte. Une lumière jaillit au pied d’un vieil escalier. J’y vis comme une impérieuse invitation. Je grimpai quatre à quatre les marches usées, et je m’arrêtai au premier. Je ne pouvais guère me tromper, chaque étage ne desservait qu’un seul appartement. Mon cœur battait une chamade que je ne savais comment apaiser. Là encore, je n’eus pas le temps de me ressaisir, la porte s’ouvrit devant moi.

Les mots me manquèrent tout à coup, je demeurai pétrifié sur le seuil à la regarder, n’osant croire tout à fait à ce qui se passait. Claudia portait une sorte de peignoir japonisant en soie noire décorée de motifs colorés. Elle avait troqué sa coiffure d’ordinaire très stricte contre un chignon plus lâche. Quelques mèches de ses cheveux encadraient son visage et lui conféraient un air plus doux. Et, fait inédit, elle était pieds nus. Elle sourit en constatant ma stupeur.

– Entre ! me dit-elle gentiment.

J’agis comme un automate, si bien que ce fut elle qui me débarrassa de mon sac de voyage. Son geste me réveilla et je réalisai enfin l’immensité de l’événement.

– C’est... chez toi ? bredouillai-je.

Comment aurais-je pu en douter ?

Dans cet endroit, tout me rappelait sa propriétaire, des meubles anciens au style baroque à la décoration soigneusement choisie. J’étais dans un écrin de velours dont le joyau se tenait devant moi, le sourire aux lèvres et le regard malicieux. Elle leva la main et rectifia le col de ma veste.

– Alors, comme ça, tu es gravement en manque de moi, minaуда-t-elle de cette manière féline à laquelle je succombais systématiquement.

– Comme tu ne m’autorises pas à t’appeler, je suis revenu pour te le dire, plaidai-je, tendu. Je... je ne pensais pas que tu...

Elle m’interrompit en glissant ses doigts sur ma bouche et approcha de moi d’un tout petit pas qui mit son corps en contact avec le mien. Je sus aussitôt qu’elle était nue sous son peignoir. Mon sexe s’enflamma si brutalement que je faillis en grimacer.

Elle me confisqua mon manteau et alla le déposer sur un fauteuil voisin. Puis elle revint vers moi. J’étais encore tellement stupéfait que j’ignorais comment me comporter. Je n’étais pas en terrain connu. En un mot, j’étais perdu. Elle le lut dans mon regard, et se hissa sur la pointe des pieds pour atteindre ma bouche. Ses lèvres câlinèrent les miennes. Je n’osais même plus respirer.

– Tu as bien fait de revenir, Jérémy, murmura-t-elle en me bécotant.

Ces paroles calmèrent mon anxiété. Je me permis d’enlacer sa taille et de l’attirer tout contre moi. La soie douce m’électrisa les doigts. Cette décharge se diffusa jusque dans mon sexe qui pulsa douloureusement.

– J’ai besoin de toi, soufflai-je, éperdu.

Je n’attendis pas sa réaction, je forçai ses lèvres et traquai sa langue. Elle répondit à mon baiser avec la même impatience. La suite fut un véritable tourbillon. Elle m’entraîna vers sa chambre tout en me déshabillant, semant mes vêtements en chemin. Je ne résistai pas longtemps à l’envie d’ouvrir son kimono et d’empoigner ses seins. Ivre de désir, je ne m’intéressais à rien d’autre qu’elle. Je l’aurais prise, là, dans la seconde, sur le tapis ou debout contre un mur si elle ne m’avait pas fait languir jusqu’à son lit. À bout de souffle, je la relâchai pour la dévorer d’un regard fiévreux. Je lus la même flamme dans le sien. Ce fut suffisant pour déclencher la tempête.

Je la renversai sans plus attendre, je m’enfonçai en elle. Elle se cambra en gémissant. Jamais, elle ne s’était offerte si passionnément, si librement. Son attitude me fouetta le sang. Mes coups de reins devinrent brutaux, j’attrapai ses poignets pour la maintenir à ma merci pendant que je ravageais son ventre. Ses seins lourds se soulevaient au rythme effréné de mes ruades. Je m’en saisis d’un et me penchai pour y souder ma bouche. Elle poussa un petit cri sous la succion trop avide que je lui infligeai, mais cela ne m’arrêta pas. Je ralentis seulement mes ondulations pour mieux profiter de ma tétée. Alors, Claudia noua ses jambes autour de ma taille et suivit la danse lascive de mes hanches.

Ma queue allait et venait dans sa chatte délicieusement mouillée tandis que je tirai sur son téton durci. C’était encore meilleur. Elle me caressait les cheveux en appuyant parfois sur ma tête lorsque je me montrais plus gourmand. Ses mains descendirent sur mes épaules, le long de mon dos et se plaquèrent sur mes fesses.

– Fais-moi jouir, dit-elle d’une voix sourde.

Je me redressai entre ses cuisses que je maintins largement écartées et je lui obéis avec toute l’énergie dont j’étais capable. Je martelai sa chatte de coups de boutoir de plus en plus amples et violents qui me conduisaient inexorablement vers le même but qu’elle visait. Je commençai à pousser des grognements chaque fois que mon membre gonflé cognait contre le fond de son vagin.

Bientôt, elle se cramponna aux draps et renversa la tête. Un gémissement rauque s’échappa de sa

gorge et ma verge fut soudain comprimée au point que je n'osais plus bouger. La fulgurante contraction de son corps ne dura que quelques secondes. Un liquide chaud jaillit de son ventre jusque sur le mien. Je savais cela possible, je n'imaginai seulement pas qu'elle en était capable.

Dans cette débauche de plaisir, elle recommença à onduler, comme pour m'inviter à en faire de même. Je ne me fis pas prier deux fois. Mon orgueil de mâle était dopé par ce spectacle inédit et troublant. Je m'étendis sur elle pour aller chercher ses lèvres.

– J'aime te voir jouir, soufflai-je, émerveillé.

Elle pressa sur mes fesses pour m'attirer tout au fond d'elle et m'embrassa avant d'ouvrir des yeux magnifiques.

– Viens, me répondit-elle. Donne-moi ton plaisir.

Comment résister ?

Ses soupirs et ses caresses m'affolaient. Dans un élan, je fis ce dont j'avais envie depuis longtemps, je passai la main dans ses cheveux et détachai son chignon. Un éclat de fierté contrariée illumina son regard plongé dans le mien. Je me contentai de sourire. Ce soir, j'étais le vainqueur, quoi qu'elle en dise. Elle garda donc le silence en subissant les assauts de ma queue passionnée. Plus je m'essoufflai sur son corps, plus elle me maternait. Ses seins plaqués contre ma poitrine me rendaient fou. J'atteignis bientôt la limite. Le front en sueur, les dents serrées, je jetai mes dernières forces à la remplir de moi. La jouissance fut si subite qu'elle m'arrêta tout net. J'éjaculai au fond d'elle en tremblant des pieds à la tête. Elle m'enlaça pour me consoler. Les soubresauts de ma queue s'apaisèrent, j'étais vidé, dans tous les sens du terme. Je m'abandonnai à son étreinte, épuisé au point de ne plus pouvoir formuler une pensée cohérente. Je m'endormis dans son corps, bercé par ses caresses, enivré par son odeur.

\*\*\*

– Puis-je te poser une question ? demandai-je en caressant son téton gauche avec le bout d'une mèche de ses cheveux.

Claudia ne répondit pas immédiatement, je quittai son épaule sur laquelle je me reposais pour m'accouder et la regarder. Elle ouvrit les yeux et me sourit. Elle était magnifique. Je m'étais attendu à ce qu'elle me jette à la porte de chez elle, la veille au soir, elle n'en avait rien fait. Au contraire, elle avait plaisanté en désignant mon sac de voyage.

– Puisque tu as tout ce qu'il te faut, je pense que tu peux rester, m'avait-elle dit sur un ton joueur.

Il avait fallu qu'elle m'attire de nouveau à ses lèvres, à son corps, et me prive une fois encore de toute faculté de raisonnement pour que je réalise finalement que c'était vrai. J'avais passé la nuit la plus merveilleuse de toute ma vie.

Puis le lundi était arrivé. Je n'avais pas été réveillé par une sonnerie quelconque, mais par une sensation puissante. Claudia se régala de mon érection matinale. Le rêve continuait. Elle m'avait sucé lentement tout en caressant mes testicules. Je l'avais admirée sans pouvoir détacher mon regard d'elle. J'avais joui dans sa bouche, c'était ainsi qu'elle l'avait voulu. Elle avait partagé dans un baiser le goût de ma semence dont elle n'avait pas perdu une goutte. Elle m'avait ensuite pris dans ses bras en me recommandant de me reposer encore un peu. J'étais trop heureux pour désobéir et j'étais resté longtemps à l'abri de son étreinte, à écouter son cœur battre.

Petit à petit, mon esprit était sorti des brumes du sommeil et les pensées qui l'agitaient m'obligèrent à rompre ce moment enchanteur.

– Je peux ? insistai-je.

– Oui, tu peux, accepta-t-elle, amusée par ma timide obstination.

– Tu m’as dit que Simiènev était un nom d’emprunt. C’est pourtant bien celui qui est indiqué sur l’interphone.

Elle s’étira comme une chatte et se tourna vers moi. Sa nudité laiteuse attira ma main qui effleura ses courbes parfaites.

– Simiènev est mon nom d’épouse, se décida-t-elle d’un ton plus sérieux. J’ai préféré le conserver... une sorte d’emprunt, n’est-ce pas ?

Je cessai net de la caresser, surpris par cette confidence.

– Tu es mariée ? m’inquiétai-je malgré les révélations que m’avait faites monsieur Albert.

– Je l’ai été.

– Tu as divorcé ou... ?

J’hésitai à évoquer un deuil pour éviter de la faire souffrir. Au lieu de ça, elle eut un petit rire étonnant et se rallongea sur le dos, offrant ainsi ses seins à ma main vagabonde.

– Les deux, en fait.

– Comment ça, les deux ?

– Mon mari est décédé peu après notre séparation.

Mes doigts effleurèrent son téton qui réagit. Une chair de poule couvrit sa peau.

– Cela t’ennuie de me raconter ? réclamai-je en poursuivant ma douce torture qu’elle semblait apprécier.

Elle m’adressa un regard empli de tendresse et croisa ses bras sous sa tête pour mieux profiter de mes cajoleries.

– J’avais à peine dix-neuf ans quand je me suis mariée, lui en avait vingt de plus que moi.

Bien qu’interloqué, je me gardai d’interrompre son récit. Ma main marqua seulement un bref arrêt dans sa caresse, mais je me ressaisis très vite. Claudia prit une inspiration avant de continuer.

– À cette époque, j’étais une jeune fille innocente et follement romantique. Dimitri était un homme superbe, galant, hautement érudit et d’un charisme époustouflant. J’ai été séduite au premier regard au point de ne pas écouter les conseils de prudence de ma famille. J’ai tout quitté pour le suivre et l’épouser.

Elle marqua une pause, ouvrit les yeux sur le plafond. J’y lus comme une tristesse qui m’ennuya.

– Que s’est-il passé ?

– Dimitri m’a poussée à terminer mes études, m’a communiqué sa passion pour les livres et la philosophie.

Malgré ces propos élogieux, je perçus une réticence.

– Mais ?

– Dans le même temps, il s’est également occupé de mon éducation sexuelle. Or, dans ce domaine, il n’avait aucune limite.

Un frisson la parcourut. Je n’osai plus bouger. Claudia baissa les yeux sur moi et me sourit d’un air rassurant. Elle décroisa les bras et sa main se posa sur la mienne.

– Certaines personnes ont l’art de pousser les expériences jusqu’au bout et les sentiments à leur paroxysme. Dimitri était de ceux-là. Je l’ai découvert un peu tard, à mes dépens.

– C’est pour cette raison que tu sembles toujours si maîtresse de toi ?

Ma question me valut une caresse sur la joue.

– J’ai appris à taire ma souffrance, ma jalousie, ma colère et même mon amour... jusqu’à ne plus rien éprouver du tout.

– C’est pour ça que tu as divorcé ?

– Notre mariage a duré plus de douze ans. Dimitri avait vieilli mais, comme toujours, il a fait

preuve d'élégance. Il m'a accordé ce que je lui demandais et nos routes se sont séparées. Six mois plus tard, le notaire m'a contactée en m'annonçant qu'il était mort d'une crise cardiaque. Les circonstances dans lesquelles ce drame s'est produit étant probablement scabreuses, je n'ai pas souhaité en savoir davantage.

– Pourquoi le notaire ? m'étonnai-je.

Claudia eut un petit rire amer.

– Malgré les innombrables conquêtes de Dimitri, j'ai été son unique épouse, la seule, donc, à pouvoir jouir de son héritage.

– Et était-il riche ?

– Très ! s'exclama-t-elle, soudain plus gaie.

Mon air ahuri augmenta son amusement.

– Grâce à lui, j'ai pu racheter la librairie de monsieur Albert et faire enfin ce que je voulais.

– Et tu n'as jamais songé à te remarier, me risquai-je en la sentant disposée aux confidences.

Son sourire s'éteignit un peu et elle me regarda d'une singulière façon.

– J'ai pris goût à la liberté.

– Et moi ? Que suis-je pour toi ?

– Tu es ma liberté.

– Combien d'élèves as-tu accueillis ici ?

Je savais ma question trop audacieuse et m'attendais aux pires conséquences. Au lieu de ça, Claudia se coula sur moi et sa bouche effleura la mienne.

– Aucun, murmura-t-elle avant de me faire taire d'un baiser enflammé.

Je me laissai étourdir par ses caresses, par son corps chaud sur le mien qui réveillait un désir dont je doutais être rassasié un jour.

Jamais Claudia n'avait été plus proche de moi, plus sincère, plus tendre et sensuelle. Je commençais à comprendre certaines choses, certains traits de son caractère, certaines de ses réactions. Et je ne l'en aimais que davantage. Elle pouvait tout prendre de moi, je lui donnais tout, jusqu'à ma dernière étincelle de vie. Et en ce lundi matin, elle paraissait bien décidée à ce qu'il en soit ainsi.

## CHAPITRE 22

Durant cette journée de février qui allait s'inscrire à tout jamais dans ma mémoire, je ne quittai le lit de Claudia que pour y revenir aussitôt. J'étais son prisonnier volontaire et elle, la plus ensorceleuse des geôlières. Je pus néanmoins m'intéresser à son environnement très féminin. L'appartement n'était pas grand. En dehors du séjour, il comportait une cuisine, une salle de bains de taille moyenne et une unique chambre dans laquelle je me plaisais désormais beaucoup. À l'image de la librairie, il avait subi assez peu de modifications et la propriétaire avait respecté l'ambiance feutrée qui s'en dégageait naturellement. C'était comme un cocon où elle se réfugiait chaque soir après avoir fermé sa boutique.

– Toujours seule, me confia-t-elle dans un murmure quand je l'interrogeai sur ses habitudes. Les livres sont mes meilleurs compagnons.

– Et ces garçons dont tu es ou as été la maîtresse ?

Elle eut un petit sourire narquois qui m'indiqua qu'elle n'était pas dupe de ma question.

– Je ne confonds pas les choses, Jérémy.

– Ne m'avoueras-tu jamais la vérité à ce sujet ?

– Pas aujourd'hui, en tout cas. Le moment serait mal choisi.

– Pour quelle raison ?

Elle fit courir le bout de son index sur mon ventre et descendit ainsi jusqu'à mon sexe détendu.

– Je t'avais promis une leçon, dit-elle en me couvant d'un regard provocateur.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine, mon pénis en fit un autre dans sa main.

– S'agit-il de celle à laquelle je pense ?

– Assurément.

J'adorais quand elle prenait ce ton qui ne me donnait aucun espoir de me sortir du piège où elle m'avait enfermé.

– Je suis tout à toi, soupirai-je tandis qu'elle me branlait très doucement.

– Je ne l'entendais pas autrement.

Ses paroles eurent un écho particulier dans mon esprit.

Était-ce un aveu de sa part ou une illusion de la mienne ?

Elle ne m'accorda pas le loisir d'y songer plus amplement. Elle se pencha sur mon bas-ventre et commença par lécher ma verge de la base jusqu'au gland qu'elle maintenait décalotté. Du bout de sa langue, elle fit le tour de la couronne et le dégusta comme une friandise, à petits coups gourmands qui me faisaient serrer les dents. Sa main libre alla empoigner mes bourses et les pétrit délicatement, jouant avec l'une puis avec l'autre. Je sentis un trait de salive descendre le long de mon membre redevenu raide. Elle s'en servit pour agrémenter ses caresses. Je roucoulai d'aise en renversant la tête sur l'oreiller.

Sa langue suivit le même chemin et s'attaqua en douceur à mes testicules attendris par le massage. Je perçus leur contraction sous l'assaut des petits baisers qu'elle leur donna. Je ne pus retenir un cri quand elle goba l'une de mes boules. Je me redressai comme un ressort pour la dévisager. Nos regards se croisèrent. Je sus que j'étais déjà un homme mort. Elle me libéra pour revenir à ma queue

qu'elle engloutit sans me quitter des yeux. Je vivais la plus douce des souffrances avec une véritable fascination. Et elle en jouait, prolongeant à loisir le supplice qu'elle m'infligeait.

– Allonge-toi, finit-elle par m'ordonner alors que je m'étais accoudé pour mieux profiter du spectacle.

J'obéis. Elle s'installa entre mes jambes qu'elle força à s'écarter pour l'accueillir.

– Ferme les yeux.

Je cédaï encore et toujours à son injonction. Je sentis en premier ses cheveux chatouiller ma peau, puis la chaleur de son haleine sur mon gland sensible. Elle recommença à me sucer.

– Quoi qu'il arrive, laisse-toi faire, entendis-je.

Je marmonnai un « oui » intrigué. Elle m'en récompensa d'un baiser sur le sexe. Elle ne le reprit pas en bouche, mais le lécha sur toute sa longueur. Elle poursuivit son humide voyage entre mes fesses. Je cessai tout net de respirer. Claudia s'en moqua. Sa langue s'introduisit sans complexes dans ce que j'avais de plus intime. Mon anus se contracta violemment, mais, sous l'effet des caresses mouillées qu'elle lui prodiguait, il se détendit tout seul. L'opération séduction fonctionna si bien que je m'offris sans pudeur à cette exploration inédite tout en croulant sous une avalanche de sensations extraordinaires.

Claudia m'avait promis une leçon, elle me la donnait avec bien plus de tendresse que je n'en avais eue à son égard. Je me cambrai pour lui faciliter la manœuvre et lui signifier ainsi que j'aimais être son élève attentif. Mon comportement la confirma dans sa méthode. Sa langue fut bientôt assistée de son index. Je poussai un râle d'émotion lorsqu'elle l'enfonça dans mon orifice. Elle l'y laissa sans bouger, le temps que je m'habitue.

– Il est bon que tu saches, me dit-elle d'une voix suave.

– Apprends-moi, suppliai-je, les yeux fermés, les mains cramponnées au drap.

Elle entama alors un petit va-et-vient qui me propulsa dans un univers totalement inconnu. Constatant que j'appréciais, elle ajouta son majeur et poussa plus loin. Je fus brusquement traversé par un courant électrique qui me tétanisa sur le lit. Les doigts de Claudia pressèrent l'intérieur de mon ventre et me firent onduler malgré moi.

– N'as-tu jamais entendu parler du massage prostatique ? me demanda-t-elle tout bas.

Je fus incapable de lui répondre autrement que par un signe de tête négatif. Elle appuya plus fort, je gémis tant j'eus peur de décharger à la seconde. Elle réajusta sa position entre mes jambes et sa bouche reprit possession de mon sexe qui s'était un peu assoupli. J'entrai au Paradis ou en Enfer, je n'étais plus en mesure de faire la différence, de toute façon. Claudia me dépucelait une seconde fois. Cette seule idée qu'elle me ravissait mon autre virginité me comblait d'un bonheur si vif qu'il n'était pas question pour moi de m'y soustraire. En plein délire, je m'entendis approuver quand elle accéléra la cadence entre mes fesses. Sous l'effet conjugué de ses manœuvres expertes, je ne sus pas tenir très longtemps.

– Je vais jouir, me lamentai-je.

En réalité, j'éjaculais déjà. Pas de la manière pulsative dont j'étais coutumier, mais d'une façon peut-être encore plus troublante, comme si je me lâchais dans sa bouche. Claudia retira ses doigts à ce moment-là et se régala de ma semence. Elle me buvait à mesure que je me vidais sur sa langue. Bouleversé, je me mis à pleurer comme un enfant. Elle me libéra quand je n'eus plus rien à lui donner et s'allongea sur moi. Elle m'embrassa sur la figure et le cou, effaçant mes larmes de ses baisers. Je la pris dans mes bras et la serrai fort contre moi. Lorsque je pus enfin ouvrir les yeux, je contemplai son visage rayonnant. À ce moment-là, j'eus l'impression qu'elle m'appartenait vraiment.

– Je t’aime, lui dis-je dans un élan irrépressible.

Elle sourit et souda ses lèvres aux miennes.

– Je voudrais pouvoir rester comme ça, avec toi, tout le temps, insistai-je en me défendant de son assaut destiné à me faire taire.

Mes mains vagabondaient sur son corps nu. Elles remontèrent pour encadrer son visage. Elle sut que je parlais sérieusement.

– Rien ne t’en empêche, céda-t-elle d’une voix douce.

Je crus rêver... avoir mal entendu.

– Serais-tu en train de me dire que je peux rester ici ? m’exclamai-je, abasourdi.

– Il ne semble pas avoir dit autre chose.

Je m’apprêtai à fondre sur sa bouche quand elle recula.

– Mais à une condition.

– Laquelle ?

– Je veux que tu travailles et que tu révises. Si tes résultats baissent, je te renvoie chez toi.

– N’y compte pas, grondai-je en la capturant pour la ramener sous moi.

Elle se laissa faire en riant. Je n’étais plus en état immédiat de la satisfaire de ma queue, mais je disposais d’autres atouts et elle fut rapidement informée de mes intentions à son égard. Comme toujours, je commençais par ses seins moelleux entre lesquels j’enfouis mon nez avant de les téter à tour de rôle. Elle adorait ça, je le savais et je prenais plaisir à lui en donner ainsi. Elle pressait sur ma tête, se cambrant pour mieux me nourrir. Ma main descendit et je plongeai à mon tour les doigts dans sa chatte, ils en ressortirent trempés. Je n’en fus pas étonné. Elle poussa un soupir quand j’effleurai son clitoris déjà tendu, prêt à endurer le plus divin des supplices. Seulement, j’avais envie de lui donner autant de plaisir qu’elle m’en avait donné. Je n’allais pas me contenter d’une méthode aussi simpliste.

Je me détachai de ses mamelons pour me glisser entre ses jambes. Devinant le sens de ma démarche, elle s’accouda et ouvrit largement les cuisses. Son odeur capiteuse me monta directement au cerveau et me fit aussitôt saliver. Je jouai avec ses nerfs comme elle avait joué avec les miens, ne lui accordant que de petits baisers sur son clitoris impatient. Son niveau d’humidité grimpa en flèche. Elle me parut plus délicieuse que jamais. Je lapai son nectar enivrant avec une application forcenée qui la fit respirer plus rapidement. Mes mains s’emparèrent de ses fesses et l’amenèrent à ma bouche. Claudia eut un cri lorsque je soudai mes lèvres à son bouton saillant et que je me mis à le sucer avec avidité.

À mesure que son plaisir montait, que je la sentais onduler contre mon visage, je retrouvai une vigueur que je ne soupçonnais pas possible. Et pourtant, je bandai de nouveau, aussi dur que la première fois. Mes pensées un peu confuses convergèrent aussitôt vers un souvenir trop récent et trop vivace. Sans cesser de lécher la prodigieuse chatte de ma belle maîtresse, je me fis un devoir d’appliquer ses leçons. Je sortis mon index mouillé de son vagin pour le diriger plus bas, vers ce nouveau terrain de jeu où je mourrai d’envie d’approfondir mes connaissances. Claudia eut un petit rire charmant lorsque je caressai doucement son orifice.

– M’autorises-tu ? demandai-je en bon élève courtois.

– Te le refuser serait un manque de pédagogie.

J’obéis donc et la pénétrai lentement. Je ne rencontrai aucune résistance, au contraire. Elle n’attendait visiblement que ça en me fournissant tout le lubrifiant naturel nécessaire.

– Oui ! approuva-t-elle quand j’entamai le même va- et-vient que j’avais subi de sa part. Tu apprends

vite.

– Parce que j’ai un excellent professeur, rétorquai-je avant de me pencher sur son pubis lisse et si attirant.

Je bus une autre rasade du nectar qui coulait jusque sur ma main, puis constatant l’aisance avec laquelle je fouillai son intimité, je décidai d’ajouter un doigt.

– Ne me fais pas jouir, me dit-elle d’une voix enrouée. Pas maintenant.

– Que dois-je faire ? interrogeai-je en quittant à regret son bouton rose et dur que ma langue prenait plaisir à titiller.

Elle me jeta un regard si brûlant que je compris avant même qu’elle me réponde. Je me redressai entre ses cuisses largement écartées, elle se cala contre moi en soulevant légèrement le bassin et enroula ses jambes autour de ma taille. J’empoignai ma queue gonflée et tendue et l’enduisis de sa mouille si parfaitement adaptée à l’exercice. Je la pointai ensuite vers son anus où mon index jouait les éclaireurs. Cette fois, je ne connus aucun dérapage. J’entrai en elle en terrain conquis. Je retirai mon doigt et plaquai mes mains sous ses fesses pour la maintenir au bon niveau. Je la pénétrai, lentement, à petits coups de reins qui m’ouvraient le royaume des cieux. Elle m’observait en fronçant les sourcils, son expression était redevenue sérieuse, presque grave, j’eus peur de lui faire mal. Elle le devina à mon hésitation.

– Tu ne t’es pas posé tant de questions, l’autre fois.

– Je ne voyais pas ton visage, l’autre fois, me défendis-je.

– Continue, va plus loin, souffla-t-elle en resserrant ses jambes dans mon dos.

Je poussai et mon sexe tout entier disparut en elle. Je perçus des petites contractions qui agirent comme des caresses. Je restai immobile un instant, savourant pleinement cette union exceptionnelle de nos corps.

– Et que vois-tu sur mon visage, maintenant ? me demanda-t-elle doucement.

– Tu aimes ça, souris-je, émerveillé par l’éclat de son regard.

– Fais-moi jouir, Jérémy.

C’était une supplique, pas un ordre. J’en fus ému et un peu troublé.

– Fais-nous jouir, rectifia-t-elle en renversant la tête sur l’oreiller.

Je me retirai lentement d’elle. Ses doigts se crispèrent sur le drap, lorsque je replongeai au plus profond de ses entrailles. Il n’en fallut pas plus pour que je me déchaîne. Pendant que je l’enculais avec passion, elle s’empara de ma main et la guida vers sa chatte. Je compris la leçon. Je pus sentir ma queue au travers de la mince paroi de son vagin. C’était incroyablement bon.

Son clitoris palpita sous la pression de mon pouce. Ses soupirs se muèrent en gémissements qui me rendaient fou. J’allais et venais de plus en plus vite dans son anus devenu très docile sous mes ruades brutales et elle en réclamait davantage. Ses reins se creusèrent, elle accompagna chacun de mes mouvements pour mieux s’empaler sur mon sexe brûlant. Et elle mouillait encore et encore. Elle se mit soudain à haleter et ferma les yeux. Une contraction plus forte emprisonna mon pénis et fit saillir son bouton hyper sensible.

Un jet chaud fusa sur ma main et mon ventre. Je ne bougeai plus jusqu’à ce qu’elle m’ordonne de jouir à mon tour sur elle. J’attendis qu’elle s’apaise un peu pour me retirer. Conformément à son injonction, je me branlai énergiquement en me tenant bien droit. Il ne fallut pas longtemps avant que le coup parte, si rapide que je n’eus pas l’occasion d’exprimer mon plaisir. Ce ne fut qu’à la deuxième salve qui s’abattit sur son ventre que je rugis de bonheur.

À bout de forces, essoufflé, je demeurai agenouillé, prostré entre ses cuisses. Je ne pouvais faire autre chose que d’admirer mon œuvre disséminée en petites flaques nacrées sur sa peau. Je tendis la

main et j'étais mon sperme jusque sur ses seins. Elle ne dit rien. Elle me regarda faire, un vague sourire sur les lèvres. Lorsque j'eus fini, elle m'attira sur elle et nous nous endormîmes aux bras l'un de l'autre.

\*\*\*

Certes, j'étais en vacances. Claudia, elle, ne l'était pas. Elle m'en fit le rappel, le lendemain en m'entendant grogner de déplaisir au son du réveil. J'étais encore sur mon nuage, au lit d'un ange et je voulais que cela dure éternellement. Hélas ! Mon ange avait les idées plus claires que moi.

– Je ne te chasse pas d'ici, me consola-t-elle en m'enivrant de caresses maternelles.

Distrait par ses seins qui se soulevaient lentement sous mon nez au gré de sa respiration, je décidai de jouer l'élève indiscipliné. J'attrapai un de ses mamelons pour le porter à ma bouche.

– Jérémy ! me gronda-t-elle avec des accents rieurs. Tu m'écoutes ?

Je secouai la tête d'un geste affirmatif sans lâcher son téton sur lequel je tirai avec délectation. Comprenant que je m'obstinerai, elle céda en faisant mine d'être fâchée. J'étais persuadé qu'en réalité, elle ne savait plus résister au plaisir que je lui donnais.

– Il est bientôt huit heures, répéta-t-elle. Je dois aller ouvrir la librairie. Et toi, tu ferais bien de te mettre au travail.

– Oui, maîtresse, répliquai-je très vite avant de fondre sur son second sein.

– Tu es impossible, grommela-t-elle en me laissant pourtant me rassasier d'elle.

Pour combler ma faim, il m'en fallait plus. Je la repoussai sur le lit sans tenir compte de ses protestations. Elle pouvait bien se débattre, j'étais devenu suffisamment fort pour la contraindre. Prisonnière de mon étreinte, elle dut subir une nouvelle fois mes assauts impétueux. À n'en pas douter, elle avait libéré le monstre lubrique qui sommeillait en moi. Elle ne s'en plaignit que pour la forme, car, à en juger à la manière dont son corps répondait au mien, elle y prenait largement sa part. Emporté par mon élan matinal, je risquai à tout moment de décharger mon trop-plein d'énergie. Je ralentis la cadence, à la plus grande satisfaction de ma délicieuse professeure qui jouit la première.

Profitant de sa faiblesse, je terminai ma cavalcade en apothéose. Par vengeance, elle n'eut aucune pitié pour moi et m'échappa sitôt que je manifestai mon apaisement.

– Je te donne trois minutes pour te lever et me rejoindre, lança-t-elle en prenant la direction de la salle de bains.

Je m'effondrai sur le lit en bataille, seul, le souffle court et le cœur battant. L'espace d'une seconde, je me demandai s'il était possible de se lasser d'une femme comme Claudia. La seconde d'après, j'avais résolument refusé d'y croire. J'entendis le bruit de la douche. Je n'allais pas rater si belle occasion. Je bondis au travers de la pièce et la rejoignis sous la pluie chaude qui tombait sur ses épaules. Elle me jeta un coup d'œil méfiant tandis que je me collais à elle.

– Je ne fais qu'obéir à tes ordres, lui précisai-je, malicieux.

– Eh bien, continue ! me rétorqua-t-elle en s'écartant prudemment de moi.

Elle m'abandonna pour aller se sécher et s'habiller. Je finis de me réveiller en m'ébrouant sous l'eau. Quand elle réapparut, elle était telle que je la trouvais tous les jours, parfaitement maquillée et coiffée, juchée sur ses talons vertigineux. Je connaissais désormais l'autre facette de cette femme énigmatique. Sur le moment, je ne sus déterminer laquelle je préférais. Les deux me faisaient bander pareillement. Sous ses allures de libraire sexy en diable, elle excitait mes fantasmes. Dans l'intimité de son appartement, sans artifices, elle les réalisait tous au centuple. Elle approcha de moi de sa démarche chaloupée et me confisqua le drap de bain pour me sécher une épaule. J'étais au garde-à-vous, prêt à l'écouter.

– J’ai ramené ton sac de voyage dans la chambre, me dit-elle. Dépêche-toi de te préparer. Je dois te montrer quelque chose.

Quelques minutes plus tard, après avoir avalé un café et grignoté quelques toasts dans la cuisine, nous descendîmes tous les deux au rez-de-chaussée. Claudia avança jusqu’à la porte qui avait attiré mon attention, l’avant-veille, et ouvrit une vieille boîte aux lettres accrochée au mur, sur le côté droit. Elle y prit une clé sur un petit clou et l’enfonça d’un coup sec dans la serrure récalcitrante qui finit par céder. Puis elle m’invita d’un geste de la main à entrer. Mes doutes furent immédiatement levés. Nous étions bien dans le bureau de la librairie. Cependant, une question me brûla les lèvres.

– Pourquoi laisses-tu la clé si facilement accessible ?

– Parce que monsieur Albert vient parfois lorsque je suis absente.

– Ne serait-il pas plus pratique qu’il ait un double ? Cela ne me paraît pas tellement prudent.

– Pour entrer, il faut connaître le code de la grille et celui de l’immeuble, savoir où se trouve la clé et...

Elle désigna un interrupteur juste derrière moi où un voyant rouge clignotait. Elle appuya sur le bouton et me sourit.

– Savoir comment désactiver l’alarme avant qu’elle te perce les tympans.

– Ah ! OK, je vois.

Ma mine penaude l’amusa. J’aurais aimé la reprendre dans mes bras, mais la Claudia de ce mardi matin était redevenue très sérieuse.

– Maintenant, libre à toi de disposer de cet accès comme tu le voudras.

J’acquiesçais, trop heureux d’apprendre ainsi que j’étais autorisé à envahir son appartement.

– Puis-je aller chercher quelques affaires chez moi.

Elle me désigna la boutique au-delà de la porte ouverte.

– Tu connais le chemin.

Je déposai un rapide baiser sur ses lèvres et traversai le magasin. Je déverrouillai la grille et actionnai le mécanisme qui la fit monter lentement. Claudia avait déjà pris place à son comptoir et je savais que je la retrouverais pareillement en revenant. Je me pressai de gravir les trois étages et de rassembler quelques vêtements et livres dont j’avais besoin. Ce fut le moment que choisit Valentine pour appeler. Au fond, j’en fus soulagé. Elle s’étonna bien de mon silence, la veille. Je prétextai une visite dans la famille et une légère fatigue. Elle crut volontiers mon mensonge lorsque je lui racontai le programme de ma journée en Normandie. Devinant au calme qui régnait autour de moi que j’étais seul, elle osa, cette fois, revenir sur notre nuit commune.

– J’aimerais tellement qu’il en ait d’autres, Jérémy.

– Je... vais m’organiser, éludai-je, embarrassé.

J’aurais bien voulu passer à un sujet moins scabreux, mais elle était lancée.

– As-tu parlé de moi à tes parents ?

– Très vaguement, avouai-je. Je n’ai pas caché que tu étais une très bonne amie.

– Une bonne amie ?

– Je crains que ma mère ne soit pas encore tout à fait prête à entendre autre chose, inventai-je.

– Mes parents seraient ravis de faire ta connaissance, au contraire.

Cette annonce me fit grimacer.

– Un jour, oui, peut-être, marmonnai-je.

– Cela t’ennuie ?

– Non, mais... je suis concentré à fond sur mes études, et en ce moment...

– Je sais. Mais nous avons le temps.

Je retins un soupir de soulagement et abrégai la séance de torture.

– Je dois te laisser, je ne suis plus seul, mentis-je à nouveau.

– Tu me rappelles dès que possible ?

– C'est promis.

Nous nous quittâmes sur un « au revoir » précipité et je rangeai très vite mon portable au fond de ma poche.

Valentine !

Tout entier absorbé par le rêve éveillé que me faisait vivre Claudia, j'avais superbement réussi à l'oublier. D'un coup, toutes mes obligations me retombèrent sur les épaules. Je descendis brutalement de mon nuage. Or, je voulais prolonger la magie tant que je le pouvais. Je fourrai en hâte mes affaires dans un autre sac et retraversai la rue. Claudia était au téléphone quand je lui passai devant. Elle hocha la tête en comprenant mon geste. Je pris le chemin inverse de celui du matin, et remontai dans l'appartement.

En bonne maniaque, elle avait déjà rangé les quelques vêtements que j'avais ramenés de Normandie. Je n'eus qu'à ajouter ceux que je venais d'apporter. Je supposai que le moindre désordre me vaudrait une remarque et me pliai donc à ses exigences de perfection. Lorsque j'eus fini, je me mis au travail dans le séjour et ne relevai la tête qu'aux environs de midi, quand mon estomac me signifia qu'il était temps de faire une pause. Ignorant des habitudes de Claudia, je préférai aller la retrouver en bas. Je fermai l'appartement et descendis. La porte du bureau n'étant plus verrouillée, j'entrai librement. Je m'arrêtai sur le seuil, l'oreille aux aguets. Je reconnus la voix de monsieur Albert qui prononçait mon prénom. Intrigué, je restai là, immobile et silencieux. Le ton du vieil homme avait des accents à la fois stupéfaits et mécontents.

– Alors, tu as fait ça ?! C'est de la folie.

– Oui, je le sais, consentit Claudia.

– Pourquoi l'as-tu installé chez toi ? insista-t-il. Que se passe-t-il donc, mon enfant ?

– Il se passe que... Jérémy n'est pas comme les autres. Il me rend vivante, Albert. Tu comprends ?

Vivante.

Il y eut un silence lourd. Mon cœur cogna si fort contre mes côtes que j'eus peur qu'ils l'entendent. Je cessai de respirer en attendant la suite.

– Depuis Dimitri, je n'ai plus jamais ressenti une telle chose, ajouta-t-elle plus bas.

– Que comptes-tu faire maintenant ?

– Pour le moment, je prends ce qu'il veut bien me donner.

Je reçus ces paroles comme une gifle. De nous deux, c'était Claudia qui me donnait le plus.

Que pouvais-je donc lui offrir ?

– Envisages-tu de le mettre au courant de la suite des événements ?

– Non, répondit-elle avec plus d'assurance. Je ne peux pas courir un tel risque. Jérémy est promis à un avenir que je n'ai pas le droit de compromettre de cette façon.

Je ne comprenais rien à leur étrange discours, et la curiosité me plantait derrière cette porte qui nous séparait. J'espérai qu'un mot de l'un ou de l'autre éclairerait ma lanterne.

– Faut-il que tu sois amoureuse ! soupira monsieur Albert, inquiet.

Mon sang fila à toute vitesse dans mes veines et fit rougir mes joues.

Se pouvait-il que cette femme sublime soit véritablement amoureuse de moi ?

Je prêtai fébrilement l'oreille dans l'espoir d'une confirmation qui ne vint pas. Claudia avait dû faire un geste qui m'avait privé de sa réponse.

– Tu t'exposes à de nouvelles blessures, prédit son ami.

- Je suis prête à les assumer.
- J’espère que tu sais ce que tu fais.
- Ne t’inquiète pas, j’ai déjà pris mes dispositions.
- Tu ne seras donc jamais raisonnable ? la morigéna-t-il gentiment.
- On ne l’est jamais dans ces cas-là, répliqua-t-elle plus légèrement.

J’y entendis enfin l’aveu de ses sentiments. Mon pouls accéléra au point que je fus saisi d’un petit vertige. Je reculai involontairement d’un pas et le parquet grinça. La conversation d’à côté cessa tout net. Je fis alors du bruit et soufflai un bon coup avant d’ouvrir la porte en grand. Je simulai la surprise en allant saluer monsieur Albert. Ce dernier me retourna mon bonjour en m’observant. Je fis mine de ne m’apercevoir de rien. Claudia, elle, affichait son air serein, mais ses yeux brillaient plus intensément comme si elle s’était retenue de pleurer. Elle croisa mon regard anxieux et se détourna en changeant de sujet.

- N’avez-vous pas faim, tous les deux ? nous demanda-t-elle.
- Je venais justement aux nouvelles, avouai-je.
- Et si nous allions manger dans une petite brasserie à quelques rues d’ici ? proposa-t-elle.
- Permettez, jeunes gens, que je vous invite, intervint monsieur Albert, nous indiquant ainsi son intention de participer aux agapes.
- Je suppose que refuser te ferait offense ?! le taquina Claudia.
- En effet.

Quelques instants plus tard, nous nous attablions tous les trois autour d’une nappe à carreaux et nous déjeunâmes en parlant philosophie. Si je n’appris rien de plus, ce jour-là, je fus au moins bénéficiaire d’une leçon supplémentaire conduite de manière fort agréable par deux véritables experts en la matière.

## CHAPITRE 23

À vivre chez Claudia, je découvris très vite qu'elle était aussi bon cordon bleu que professeure. Elle concoctait des plats simples et rapides, mais excellents, que nous dévorions, en tête-à-tête, dans la cuisine où j'aimais la contempler en train de s'activer. C'était là le seul domaine où elle refusait de me donner des leçons. J'avais le droit d'apprécier le résultat, pas de me mêler de la réalisation. Je ne m'en plaignais pas au demeurant. J'étais logé, nourri, bichonné et instruit à longueur de journée.

Après l'heure de fermeture de la librairie, je retrouvais l'autre Claudia, celle qui m'enseignait l'art du sexe et du plaisir sous toutes ses formes, sans retenue, sans interdit, m'autorisant toutes les explorations et m'incitant sans relâche à la curiosité en alimentant mes fantasmes les plus fous. Je me montrai le plus studieux des élèves, le plus fougueux des amants, et j'en étais récompensé au-delà de toutes mes espérances. Jamais semaine de vacances ne fut plus enrichissante que celle-là, à tous points de vue.

J'oubliais le monde extérieur, à commencer par Valentine qui avait essayé à plusieurs reprises de me joindre. Je rechignai à faire durer ce que je considérais comme un mensonge, mais Claudia paraissait y tenir pour une raison que je m'obstinais à ne pas comprendre. Valentine ne pouvait m'apporter davantage qu'elle. J'appréciais la première en tant qu'amie, j'aimais passionnément la seconde. Par prudence, je ne revins jamais sur la conversation que j'avais surprise entre monsieur Albert et elle, le mardi. Mais j'avais acquis la certitude de ses sentiments et tout en elle me le démontrait chaque jour un peu plus. Obéissant, je passai les coups de fil qu'elle exigea de moi, mais sans entrain. Mon interlocutrice le ressentit, je ne fis rien pour démentir. Tandis qu'elle s'impatientait de reprendre les cours, je voyais la fin des vacances arriver avec morosité.

– M'autoriseras-tu à rester après la rentrée ? m'inquiétai-je au matin du vendredi, tandis que je promenais mes doigts sur la peau de velours de ma maîtresse blottie contre moi.

– Il ne me semble pas t'avoir signifié ton congé après cette date. Pourquoi cette question ?

– Parce que tu ne m'as rien dit à ce sujet.

– Ici, comme en bas, tu connais mes conditions. Je ne pensais pas avoir à te les rappeler.

Je les connaissais, en effet. Je lui devais une docile soumission et une sage application à étudier, à défaut de quoi, elle me chasserait de chez elle en guise de punition. J'acquiesçai en soupirant. Elle s'accouda et m'observa avec perspicacité.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

Les mots échangés entre elle et monsieur Albert volèrent dans mon esprit et faillirent passer le barrage de mes lèvres. Je les retins, mais la curiosité me rongea. Mes doigts montèrent le long de son bras et soulignèrent son téton rose pour l'amadouer et me donner le courage qui me manquait pour l'affronter bien en face.

– Me trouves-tu vraiment différent des autres ?

– Tu es le garçon le plus doué et le plus intelligent que j'ai rencontré depuis longtemps.

– Depuis... Dimitri ?

À sa manière de me regarder, je sus qu'elle avait compris. Elle n'en parut pas surprise outre mesure ni décontenancée.

– Oui, depuis Dimitri, avoua-t-elle sans se défaire.

– Est-ce là tout l'intérêt que tu me portes ?

Sa main cajoleuse effleura ma joue comme pour effacer les marques d'inquiétude sur mon visage. La tendresse illumina ses yeux.

– Mon intérêt pour toi dépasse de très loin ce que tu peux imaginer, confia-t-elle à demi-mot. Je te prédis un avenir brillant, Jérémy. Et si je peux y contribuer à ma façon, j'en serai très fière.

– Tu en fais partie, murmurai-je en bécotant son épaule.

– Ton avenir proche, oui. Mais il ne faut pas te contenter d'une courte vue.

– Que veux-tu dire par là ?

– Que j'ai le double de ton âge, tout simplement.

– Je ne vois pas quel est le problème.

– Pour le moment, il n'y en a pas, céda-t-elle en se coulant contre moi.

Sa manœuvre séductrice fonctionna si bien que je me pliai de bonne grâce à sa diversion. J'y repensai plus tard, quand elle fut descendue dans la boutique en me laissant en compagnie de mes livres. Je ne voyais pas pourquoi la question de son âge qui ne l'embarrassait pas le jour des fameux essayages constituait désormais un argument qu'elle retournait contre elle. Peut-être mon interrogatoire et le fait d'avoir mentionné son défunt mari l'avaient-ils bouleversée malgré son apparente impassibilité. Sous son allure parfaite et sa sérénité inébranlable, Claudia dissimulait des blessures profondes et des failles qu'elle s'évertuait à combler. Ces quelques jours passés dans son intimité me permettaient de les ressentir, notamment lorsqu'il lui arrivait de chercher refuge entre mes bras plutôt que de me mater comme à son habitude. Ma force et ma présence lui procuraient un réconfort évident. Il ne fallait néanmoins pas espérer qu'elle le reconnaisse si facilement.

\*\*\*

Vers le milieu d'après-midi, ce vendredi-là, elle m'expédia un SMS me priant de la rejoindre. J'empruntai le chemin du bureau et la trouvai en manteau, prête à sortir.

– Je dois faire une course urgente. Peux-tu me garder le magasin quelques instants ? Je ne serai pas longue.

Bien entendu, j'acceptai sans réserve et je m'installai au comptoir avec un ouvrage pioché au hasard d'une étagère voisine. J'étais plongé depuis une dizaine de minutes dans ma lecture lorsque la clochette égrena ses notes de musique. J'entendis un pas rapide sur le parquet, mais je ne reconnus pas le bruit habituel des talons de ma chère patronne. Mon étonnement dut se voir sur mon visage quand je relevai la tête, car Sven ne put contenir un éclat de rire. J'étais largement moins heureux de sa visite.

– Claudia s'est absentée un moment, l'avertis-je avant qu'il ait pu dire un mot. Si tu as besoin de quelque chose, il te faudra revenir plus tard.

– Je peux tout aussi bien l'attendre ici, elle sait pertinemment que je devais passer.

Il avança jusqu'à la table et y posa négligemment une fesse.

– À ce que je vois, Claudia en a presque terminé avec toi, lança-t-il en me toisant.

– Qu'est-ce que cela signifie exactement ? grommelai-je, subitement inquiet.

– Allons, allons ! Ne t'a-t-elle donc pas expliqué qu'elle ne faisait jamais rien pour rien ?

– Si, et alors ?

– Alors ? Elle te réclamera bientôt le retour sur investissement.

– De quoi parles-tu ?

– Des petits services particuliers qu'elle exigera que tu lui rendes.

« Les services particuliers. »

Cette expression me rappela le déjeuner durant lequel Maître Diles nous avait interrompus. Un frisson désagréable parcourut mon échine. Je n'étais pas certain d'avoir envie d'en savoir davantage. Ces paroles vaguement menaçantes s'ajoutaient à celles prononcées par monsieur Albert, et entamaient ma joie et mon bonheur. Je ne pouvais cependant pas nier que Claudia me cachait des choses, mais je préférais l'apprendre de sa bouche plutôt que de celle de Sven qui savourait de me voir aussi perplexe devant lui. Je m'apprêtais à le lui rétorquer de façon cinglante quand la clochette se fit de nouveau entendre. Cette fois, le pas m'était familier. Le visage de Claudia se ferma lorsqu'elle nous trouva en tête-à-tête et qu'elle constata la tension qui m'animait.

– Tu es en avance, fit-elle sèchement remarquer à son coursier.

– Pour une fois, répliqua-t-il sur un ton désinvolte.

Elle me jeta un coup d'œil méfiant en ôtant son manteau et déposa un colis sur le bureau.

– Peux-tu monter cela dans l'appartement ? me demanda-t-elle plus gentiment.

Je devinai qu'elle m'éloignait délibérément, mais je n'avais pas le choix. Je pris le paquet. Je passai la porte et m'arrêtai après quelques pas pour tendre l'oreille.

– Alors ? Quand vas-tu le mettre sur le marché, celui-là ? attaqua Sven, à peine avais-je disparu.

– Je te défends de te mêler de ce qui ne te regarde pas, répondit-elle d'une voix sourde où pointait la colère.

– Oh ! Tu te le réserves encore un peu. Il doit avoir des qualités certaines.

– Ajoute ne serait-ce qu'un mot et tu es viré.

– Tu sais que ça n'y changera plus grand-chose, Claudia. Depuis le temps que je travaille pour toi, je me suis fait ma petite clientèle.

– Parce que tu espères qu'elle te restera fidèle dès que j'aurais annoncé que tu ne bénéficies plus de mon patronage ? Maître Diles est un ami de très longue date, il suivra mes conseils, lui, comme les autres. Ce sont mes clients, pas les tiens, n'oublie jamais cela.

– Tu n'as personne pour me remplacer dans le créneau.

– Ton créneau, ricana-t-elle. Parce que tu te crois réellement irremplaçable ?

– Ton petit chéri n'apprécierait probablement pas que tu prennes un nouvel élève quand bien même ce serait une pédale.

– Si ce sont des menaces que j'entends, tu peux bien te les garder.

– Pas des menaces... non, mais je l'ai trouvé encore bien ignorant de tes activités occultes.

– Ce ne sont pas tes affaires. Et si tu veux continuer à travailler, je t'invite à te taire et à obéir aux ordres. Suis-je assez claire ou dois-je, dès à présent, décrocher mon téléphone pour annuler ton rendez-vous ?

Il y eut un silence lourd durant lequel j'évitai de respirer pour ne pas trahir ma présence, puis Sven céda.

– Donne-moi le livre !

J'entendis le bruit du papier kraft qu'on déchire. J'en profitai pour me sauver jusqu'à l'appartement. J'avais la tête encore pleine de cette étrange conversation.

De quelles activités occultes pouvait-il s'agir ?

Hélas, les quelques éléments que j'avais glanés n'étaient pas de nature à me rassurer. Je n'osais pas redescendre dans la librairie, même si je me doutais que Sven devait être parti depuis un moment. Je ne parvenais pas non plus à me concentrer sur quoi que ce soit. Je fus presque soulagé d'entendre

approcher les talons de Claudia et de voir la porte de l'appartement s'ouvrir. Son beau visage d'ordinaire si serein ne dissimulait pas son mécontentement. Machinalement, je consultai l'heure à ma montre. Il était un tout petit peu plus de dix-huit heures.

– J'ai fermé plus tôt, expliqua-t-elle en comprenant mon geste.

Elle avança jusqu'à moi et s'installa sur la chaise voisine tout en me dévisageant d'un air soucieux qui me mettait mal à l'aise. J'eus besoin de crever très vite l'abcès.

– Est-ce à cause de Sven ?

– Je ne te le cache pas. Jérémy, je veux savoir très précisément ce qu'il t'a dit.

J'abandonnai mon crayon sur la table pour aborder franchement le sujet qui me minait depuis plusieurs jours. L'heure était venue, inévitable.

– Il m'a prévenu que je devrai très bientôt te payer en retour de l'investissement que tu as fait sur moi. Il a évoqué... tes services particuliers.

Je vis les mâchoires de Claudia se contracter sous l'effet de la colère. Son sourcil droit se leva après une courte réflexion, comme chaque fois qu'elle prenait une décision. Avant qu'elle m'en fasse part, je tins à vider mon sac très honnêtement.

– J'ai aussi entendu la suite de votre discussion, ainsi que celle que tu as eue avec monsieur Albert, l'autre jour.

Ses lèvres rouges se pincèrent, son regard se voila légèrement.

– Et qu'en as-tu déduit ?

– Si je fais le bilan de tout ce que j'ai glané comme informations depuis que je te connais... tu n'es pas une libraire ordinaire.

Elle opina en tentant un sourire.

– Je ne m'en suis pas cachée, je crois.

– C'est vrai. Tu m'as seulement maintenu dans une ignorance confortable.

– Pour ton bien.

L'éclat farouche de ses yeux m'assura de sa franchise. Hélas pour elle, je ne comptais pas en rester là.

– Pardonne-moi, Claudia, mais c'est trop tard, j'ai besoin de comprendre, à présent.

– J'ai commis l'erreur de te sous-estimer, Jérémy. Je reconnais mes torts.

Je reçus ces mots comme une gifle, elle s'en aperçut et avança la main pour prendre la mienne par-dessus la table. Je la lui cédai sans réagir.

– Tu m'as demandé plusieurs fois si j'avais eu d'autres élèves comme toi, commença-t-elle. Tu t'en es même montré jaloux.

– Et tu ne m'as jamais vraiment répondu... hormis pour Sven.

– Sven est un cas à part. Et sans ses visites à la boutique, tu n'aurais rien su.

Je me levai pour faire quelques pas dans la pièce. Claudia demeura calmement assise à sa place, attendant que je reprenne l'initiative de l'interrogatoire que j'avais entamé. Alors, je posai la question qui me tourmentait tant depuis des mois.

– Combien de garçons ?

– Quatre, en tout, y compris Sven.

– Ont-ils tous bénéficié des mêmes... « enseignements » que moi ?

– Presque, oui, à l'exception de deux d'entre eux.

– Lesquels ?

– Sven et toi.

– Moi ? m’exclamai-je, interloqué.

– Tu es le seul à qui j’ai ouvert mon lit.

Sa voix de velours agit comme un doux venin sur mon cerveau en pleine ébullition. Et le pire, c’était que je ne doutais pas une seconde de la sincérité de ses paroles.

– Et Sven ?

– Ce vaurien fut une erreur de jugement de ma part qui s’est avérée extrêmement payante.

– Une erreur ?

– Il est entré un jour dans la librairie, il y a presque deux ans. Il était tout aussi innocent et impressionné que toi, mais il m’a fallu plus de temps pour l’apprivoiser.

– Mais tu y es parvenue, marmonnai-je, résigné.

– À ce titre, je peux même me glorifier d’avoir été la première et la seule femme à qui il a accordé ses faveurs.

Je décelai une pointe d’humour.

– Comment ça, la seule femme ? Tu veux dire qu’il est...

Je laissai ma phrase en suspens, Claudia se chargea de la conclure un peu brutalement.

– Sven est homosexuel, oui.

Je contins un hoquet de stupeur qui la fit sourire.

– Tu ne l’avais pas remarqué ?

– Non. À vrai dire, il est tellement... arrogant... et j’étais si convaincu que lui et toi...

– Ne t’avais-je pas averti que la jalousie rendait aveugle ? murmura-t-elle en se levant pour me rejoindre.

Je me laissai étreindre sans résister et je plongeai tout droit dans ses yeux clairs ensorceleurs.

– Et les deux autres ? insistai-je néanmoins.

– Ils ont été de bons élèves en leur temps et je bénéficie d’un juste retour de ce que je leur ai enseigné.

– De quelle façon ?

– Ils offrent à certains de mes clients les services que je leur demande.

– Quels genres de services ?

Son regard captura le mien pour ne plus le lâcher. Je me tus en redoutant déjà d’entendre sa réponse.

– Des services d’ordre sexuel.

La vérité avait jailli de sa bouche, crue et troublante. Pourtant, je n’en étais pas véritablement surpris, comme si une voix intérieure m’avait mis en alerte depuis longtemps. Depuis le premier jour peut-être. Je m’étais efforcé de ne pas l’écouter. Mais, à cet instant, elle éclatait à mes oreilles et rebondissait dans mon crâne.

– Tu les... prostituées ? reformulai-je pour être bien certain d’avoir compris.

– Ce sont assurément les termes qu’on emploierait pour me condamner.

Je la dévisageai en m’attendant à voir son image s’étioiler d’un coup, mais il n’en fut rien. Comme le jour de la signature du fameux contrat, j’eus le sentiment d’avoir vendu mon âme au diable et d’en être infiniment heureux. Alors que j’aurais dû être profondément choqué, et quitter sans tarder cet appartement où elle me retenait prisonnier volontaire, je conçus une étrange fierté à entendre ses confidences. Je devais être complètement fou. Mais si je l’étais, c’était d’elle. La légère inquiétude qui avait voilé son regard se dissipa quand elle sentit que je me détendais entre ses bras.

– Je ne voulais pas que tu l’apprennes ainsi, s’excusa-t-elle.

– Quand comptais-tu me mettre au courant ?

– Je n’avais pas l’intention de te le dire.

– Ton projet initial n’était-il pas d’user de moi comme de tes précédents élèves ?

Mon ton vaguement accusateur lui fit froncer les sourcils. Elle caressa ma joue que le sang avait désertée.

– C’était le cas, jusqu’à ce que je réalise que c’était impossible.

– Pourquoi, impossible ?

– Parce que tu as devant toi un avenir brillant que je ne peux me permettre de compromettre en t’exposant de la sorte.

– Tu n’as pas eu autant de scrupules avec mes prédécesseurs, lui fis-je remarquer, intrigué par sa réserve.

– Non.

– Pour quelle raison ?

– Aucun n’avait ta valeur. S’ils étaient assez cultivés pour franchir le seuil de ma boutique et présentables pour en faire des hommes désirables, ils n’étaient pas promis à un parcours professionnel comme celui qui t’attend.

– Et si j’échoue ?

Elle secoua la tête en me souriant tendrement.

– Tu n’échoueras pas, Jérémy. Je ne te le permettrai pas.

Je fondis sous son haleine qui balaya mon visage. Ses lèvres effleurèrent les miennes. Le monde venait de s’effondrer et tout était pour le mieux puisque Claudia m’embrassait, puisqu’elle déboutonnait ma chemise et faisait courir ses paumes douces et chaudes sur ma peau, puisqu’elle m’entraînait lentement vers sa chambre.

\*\*\*

Comme chaque fois que nous faisons l’amour, le temps n’avait plus aucune importance, ni pendant ni après. Cette nuit-là, Claudia s’évertua à le suspendre à l’infini, usant de tous ses charmes pour mieux m’étourdir. Et elle y parvint sans aucun mal. Je fus vidé de toute mon énergie tant physique que morale au point de m’endormir, la tête sur sa poitrine tandis qu’elle me berçait comme un enfant, me consolant de la peine qu’elle avait pu me faire. L’affaire était cependant trop grave pour que ma conscience s’en trouve si facilement lavée. Au matin du samedi, je repris l’initiative, à la fois de nos ébats, et de mes questions sur l’oreiller, après l’avoir fait jouir à en crier.

– Depuis quand exerces-tu tes « activités clandestines » ? lui demandai-je en jouant avec une mèche de ses cheveux.

– Depuis que j’ai acheté la boutique, il y a quatre ans maintenant.

– Monsieur Albert est-il au courant de tout ?

– Il a connu mes intentions dès le départ, mais comme il en allait de la survie de sa librairie, il m’a soutenue dans ce projet sans vouloir en savoir davantage que le strict minimum. Je crois que ça l’amuse, au fond.

– Quatre ans, ça fait un garçon par an, comptai-je avec un brin d’ironie.

– J’aime quand les choses sont bien faites et je prends le temps nécessaire à ce qu’elles le soient, répliqua-t-elle sur le même ton facétieux.

– Même avec Sven ?

Elle eut un rire qui fit délicieusement trembler son sein tout près de ma bouche. Je lui donnai un baiser dont elle me remercia d’une caresse.

– Même avec lui, oui.

– Comment t’y es-tu prise ?

– Tu es bien curieux encore !

– S’il te plaît ? plaidai-je en la bécotant jusque dans le cou.

– Je n’ai pas agi autrement qu’avec toi.

– Et il s’est laissé faire ?

– Je n’ai pas le souvenir qu’on m’ait résisté un jour, gloussa-t-elle en frissonnant sous les assauts de ma langue courant sur sa peau.

– Comment as-tu deviné qu’il préférerait les hommes ?

– En constatant qu’il prenait un plaisir incomparable au massage prostatique.

Je m’arrêtai tout net pour la regarder. Elle éclata de ce rire perlé qui m’enchantait tant que je l’imitai malgré moi.

– Pour m’en assurer, j’ai usé du même exercice que pour toi sauf que ce n’est pas à Juliette que j’ai fait appel, mais à un autre garçon, continua-t-elle lorsque je l’en priai.

– Tu es... diabolique, l’accusai-je, faussement choqué.

– Il ne s’en est pas plaint, au contraire. Je l’ai révélé à lui-même et depuis, il arrondit substantiellement ses fins de mois.

– Auprès de ta clientèle masculine, si je comprends bien.

– Si je te dis que Sven est le sex-toy préféré de Maître Diles et que ce dernier aime partager ses jouets avec quelques amis, en serais-tu surpris ?

Je fis une moue dubitative en réfléchissant.

– Non, pas vraiment. C’est ce qu’il appelle tes « services particuliers » ?

– En effet.

– Et les menaces de Sven, tu les prends vraiment à la légère ?

Elle haussa une épaule d’un geste désinvolte avant de se couler entre mes bras, câline comme une chatte.

– Sven a un caractère impulsif, mais il sait où se trouve son intérêt. Quant à Maître Diles, il n’a confiance qu’en moi.

– Tu as de nombreux clients ?

– Assez pour employer mon personnel.

– Comment t’est venue cette idée ?

Elle nicha son nez contre ma poitrine et me respira profondément. Ses mains vagabondèrent le long de mon dos.

– Dimitri m’a mise sur la voie dès le début de notre mariage. Je n’ai fait que suivre son exemple en inversant simplement les rôles.

Je perçus l’amertume dans sa voix. Je l’écartai de moi pour en juger sur ses traits, dans son regard qui ne me mentait jamais. Elle ne se défaussa pas.

– J’ai tout appris de cet homme, Jérémy, confia-t-elle. Le meilleur comme le pire, l’amour et la jalousie jusqu’à la haine. Puis l’habitude finit par recouvrir les scrupules d’un voile de poussière.

– Pas toujours, apparemment, la démentis-je doucement. Tes scrupules se sont réveillés à mon égard.

Sa main glissa jusqu’à mon sexe tendu qu’elle empoigna fermement

– Pas seulement mes scrupules, souffla-t-elle en recommençant à me branler.

Je n’eus pas le temps de m’opposer à son offensive, j’étais déjà vaincu. Sa bouche s’empara de ma queue, ses doigts audacieux me soumirent de nouveau au plus divin des supplices. Quand elle estima m’avoir suffisamment rendu esclave d’elle, elle se dressa au-dessus de moi et s’empala d’un coup sur mon membre fièrement levé. Si chaque confession devait être suivie d’un tel traitement, j’étais

volontaire pour me faire curé de sa paroisse.

\*\*\*

Ce samedi-là, la librairie ouvrit avec deux heures de retard sur l'horaire habituel. Claudia s'en moqua lorsque je m'en souciais en allant remonter la grille à la porte d'entrée.

– T'es-tu seulement amusé à compter le nombre de clients qui passent le seuil du magasin ? me lança-t-elle en même temps qu'elle déballait un carton empli de vieux journaux.

– Non, je l'avoue. Pas beaucoup, sûrement.

– Statistiquement, je reçois deux acheteurs par semaine, quatre à cinq curieux qui repartent systématiquement les mains vides.

– Tu m'avais dit que tu travaillais avec des professionnels, sur commande, lui rappelai-je.

– C'est juste, et heureusement. Monsieur Albert avait une excellente réputation qu'il m'a transmise et il continue d'ailleurs à faire quelques transactions pour mon compte.

– Mais ça ne suffit pas, commentai-je en revenant vers elle.

– Non, ça ne suffit pas.

– Et as-tu besoin de cette couverture pour mener à bien tes autres... activités ?

– Je pourrais m'en passer, en effet. Mais il se trouve que je me sens ici dans mon élément, que j'aime cette boutique et que cela me donne une vitrine très respectable.

– De même qu'elle constitue un redoutable piège à adolescents à peine pubères, la taquinai-je.

Elle haussa les sourcils et me tourna le dos pour s'éloigner vers le bureau en faisant claquer ses talons sur le parquet.

– Du moins, pour ceux que les livres intéressent encore, rétorqua-t-elle en chemin.

Je me retins de rire franchement. Claudia était la plus impertinente et la plus exceptionnelle des femmes. Je comprenais, dès lors, qu'on pouvait la désirer tout autant que moi. Quelque chose avait changé entre nous durant cette semaine. Je n'étais plus jaloux, j'étais fier. En m'ouvrant son lit et son cœur, en me révélant ses secrets, elle faisait de moi son amant, son partenaire, son complice. Ce dernier mot aurait dû me faire trembler de peur, il me remplissait de joie. Un lien nouveau s'était créé entre nous, un lien solide tricoté de confiance mutuelle, un lien qui nous soumettait l'un à l'autre. Je n'étais plus seul esclave de ses tendresses et de son corps, Claudia m'appartenait enfin, et en toute conscience.

## CHAPITRE 24

Le dimanche midi, Claudia n'entendit rien changer à nos habitudes malgré mon insistance à vouloir la garder au lit. Je me retrouvai donc, un peu boudeur, à la table d'un grand restaurant où elle m'invitait une fois encore, sans plus me donner le choix de l'établissement que du contenu de ma propre assiette. Bien que parfaitement au courant de mon humeur rétive, elle me parla essentiellement du programme chargé qui m'attendait dès le lendemain. Elle évoqua les oraux auxquels elle promit de me préparer au plus tôt. J'eus beaucoup de mal à lui cacher mon agacement.

– Ne m'oblige pas à revenir sur les termes de ton engagement, me gronda-t-elle en me voyant réduire machinalement un bout de pain en miettes.

– Je sais à quoi je me suis engagé. Et j'ai conscience qu'il s'agit de mon avenir, j'en avais conscience avant de te rencontrer, lui rétorquai-je plus vivement que je l'aurais souhaité.

Je regrettai aussitôt mon accès de colère et poussai un soupir tandis qu'elle s'était contentée d'exprimer son étonnement par un haussement de sourcil subtilement dosé.

– Je suis désolé, m'excusai-je. Je crains d'avoir beaucoup apprécié ces vacances à tes côtés. Je n'ai aucune envie de m'éloigner de toi.

– Dès le début, je t'ai prévenu qu'il était hors de question que tu te détournes de tes études. Je te donne et je continuerai à te donner tout ce que tu désires, Jérémy. Tu n'as aucune raison de t'inquiéter. Je ne te chasse pas, à ce que je sache.

Sa main se posa sur la mienne au travers de la table. Je me sentis aussitôt apaisé.

– Et... pour Valentine ? me risquai-je puisque le sujet était sur le tapis.

Un serveur vint récupérer nos assiettes vides. Claudia reprit sa main et ses traits redevinrent plus graves. Elle attendit le départ du jeune homme pour me répondre sans détour.

– Tu n'auras qu'à me prévenir des jours qui te conviendront pour la recevoir chez toi.

Ses paroles me firent l'effet d'un coup de massue et je mis quelques secondes à réaliser l'énormité de ce qu'elle me proposait.

– Parce que tu crois que je vais continuer à la...

– Je te le conseille très fortement, me coupa-t-elle en soutenant mon regard où elle ne pouvait lire que la stupéfaction.

Ce n'était pas un conseil, c'était un ordre. Mais sans doute redoutait-elle une réaction trop brutale de ma part et avait préféré user de termes plus diplomatiques. Le résultat était cependant le même.

– Pourquoi exiges-tu ça de moi ?

– Pour plusieurs raisons tout à fait évidentes, rétorqua-t-elle sur un ton provocateur qui m'incitait clairement à réfléchir.

– S'agit-il encore d'un autre de tes exercices ?

– J'y vois, en effet, une forme de pédagogie. Moi, je te nourris de mon savoir, tu n'as qu'à ouvrir le bec. Avec Valentine, tu apprends à voler de tes propres ailes. Elle a le même âge que toi, très peu d'expérience, cela t'oblige à la prudence.

– Et à l'ennui.

– Il ne dépend que de toi de ne pas t’ennuyer.

– Pour quelle autre raison dois-je continuer à la baiser ? demandai-je en usant délibérément d’un terme cru destiné à lui signifier mon désaccord.

– Elle nous procure une couverture parfaite.

– Pardon ?

– Ne trouves-tu pas que ton comportement suscite déjà suffisamment l’étonnement de ta famille et de tes amis ?

Sa question fit mouche. Je me remémorai toutes les excuses que j’avais fournies aux uns et aux autres pour justifier de ne jamais être disponible. Ma farouche détermination à vouloir n’appartenir qu’à Claudia m’avait coûté bon nombre de mensonges. Plusieurs fois, j’avais perçu l’inquiétude chez mes parents et le soupçon dans la voix de Valentine. Quant à Thomas, lui ne doutait de rien, mais avait le tact ou la paresse, selon les moments, de ne pas me harceler. À l’inverse, lorsque j’évoquais Valentine, cela semblait normal pour tout le monde.

D’un côté, je transgressais la morale en me jetant aux pieds d’une femme scandaleuse, de l’autre, j’empruntais la voie qu’un garçon de bonne famille se devait de suivre. De toute évidence, on ne me permettrait pas de faire valoir le moindre argument, le choix s’imposait de lui-même. Aux yeux de tous, Claudia ne pouvait représenter que le mal, Valentine le bien. J’optais cependant et sans réserve pour la première, quitte à me damner. Et s’il fallait pour cela utiliser des artifices méprisables, je me jugeais prêt à le faire. J’avais vendu mon âme au diable et j’étais loin de le regretter.

– J’ai compris, annonçai-je, résolu. Je m’arrangerai avec Valentine.

– Je n’en attendais pas moins de toi, sourit ma démoniaque complice.

Après le repas, un taxi nous ramena chez Claudia. Nous passâmes le reste de l’après-midi, installés dans le canapé. J’étais allongé, les yeux fermés, la tête posée sur ses cuisses pendant qu’elle lisait à voix haute un extrait de Madame Bovary. Narrée par elle, cette histoire d’amour au parfum de souffre prenait une saveur particulière, elle me renvoyait à la nôtre, interdite, immorale, douloureuse parfois. Je m’imprégnais de chaque mot, de chaque silence avec ferveur. Claudia ne cessait de me caresser que pour tourner une page.

Si ce bonheur était le fruit de l’enfer, tant pis !

J’étais heureux ainsi et cela dura plusieurs heures. Je ne repris pied dans la réalité qu’en début de soirée, lorsque Valentine appela afin de s’assurer que j’étais rentré sans encombre à Paris. Je ne pouvais lui en faire le reproche, c’était convenu entre nous. Je jouais donc pleinement mon rôle sous le regard approbateur de mon hôtesse. Quand je raccrochai après m’être faussement réjoui de retrouver la jeune fille, cette dernière me récompensa dignement de ma prestation. Agenouillée entre mes jambes, sa bouche gourmande dévorant tour à tour chacun de mes masculins attributs, elle me fit immédiatement comprendre où était mon intérêt.

Cet épisode apéritif me laissa rêveur, j’eus peur qu’elle me propose de rentrer chez moi, comme elle le faisait avant, afin d’être frais et dispo pour le lendemain. Ce ne fut pas le cas, au contraire. Elle m’entraîna dans son lit, et ses arguments pour me faire dormir furent assurément très efficaces. Quand elle en eut fini de moi, je sombrai dans le sommeil, épuisé d’un plaisir qu’elle avait entretenu et renouvelé jusqu’à ce que je demande grâce.

Évidemment, j’eus toutes les peines du monde à émerger, le lundi matin, lorsque le réveil sonna. Je voulais rester sous la couette, avec elle tout contre moi, mais Claudia se montra intraitable. Elle obtint cependant ma boudeuse coopération au prix de la promesse qu’elle me suceraient encore le soir venu.

– Si Maxime te laisse en état d’apprécier, ricana-t-elle en se sauvant du lit où je tentais de la retenir.

J'ouvris un œil consterné. J'avais aussi oublié Maxime. J'enfouis ma tête sous un oreiller en me lamentant.

- Je n'ai pas fait le moindre exercice physique durant ces quinze derniers jours.
- D'un point de vue purement sémantique, c'est faux. Tu as même beaucoup donné de ta personne.
- Tu vas me rendre dingue, soufflai-je en m'étirant.
- Un peu de sport devrait te remettre les idées en place.

Sa façon de me taquiner m'incita à me lever pour la poursuivre. De jeu en jeu, de plaisanterie en plaisanterie, elle parvint ainsi à ce que je sois prêt juste à l'heure. Avant de me mettre dehors, elle me donna un baiser prometteur dont je gardai longtemps le goût sur la langue. Je pris le métro et fis le trajet jusqu'au lycée porté par la délicieuse perspective de nos retrouvailles.

Contrairement à ce que je craignais, ma bonne humeur ne fut pas entamée. Ma prétendue petite amie se pendit à mon cou. Le baiser que nous échangeâmes n'avait pas la saveur envoûtante de celui de Claudia, il était timide, presque maladroit. Comme prévu, je dus prendre garde à ne pas la brusquer, mais cela suffit amplement à lui faire plaisir. Par chance, je n'eus pas à m'étaler sur mes vacances normandes, Thomas déboula comme une tornade. Sa mine bronzée témoignait de ce qu'avait été son programme. Fi des révisions, il s'était consacré au surf des neiges, à la raclette et autres gourmandises pas forcément gastronomiques. Je fus content de l'écouter débiter ses sornettes. Trop heureuse d'être à mes côtés, Valentine lui prêta aussi une oreille complaisante.

Cette première journée se déroula au mieux jusqu'à la fin des cours où je dus justifier de quitter tout ce petit monde pour aller souffrir en salle de sport. Au vu de ma transformation physique, Thomas hésita à me taquiner sur le sujet. Il me traita seulement de masochiste. Quant à Valentine, elle respecta scrupuleusement ma décision sans broncher.

Quarante minutes plus tard, j'étais moins vaillant. Maxime m'attendait de pied ferme et je compris ma douleur après deux semaines d'inactivité. Il ne m'épargna rien. Sous prétexte de désintoxication, je subis un entraînement quasi militaire, engueulades à l'appui. Lorsqu'il me relâcha, j'étais cuit.

Claudia se retint de rire en me voyant passer la porte de chez elle, réduit à l'état de larve. Charitable, elle m'expédia sous la douche et me prépara un dîner réconfortant. Malgré toute ma bonne volonté, il me fut difficile de contenir mes bâillements à table. Incapable de faire autre chose, j'allai me coucher dès qu'elle me le permit. Elle me rejoignit dans le lit, mais ses caresses eurent pour effet de m'achever. Je m'endormis sans avoir obtenu ce que j'avais réclamé le matin. Toutefois, Claudia était une femme de parole. Ce qu'elle n'avait pu me donner le soir, elle me l'offrit au réveil, profitant de mon érection opportune. Sa bouche me tira des bras de Morphée pour jeter dans les siens. J'oubliai mes courbatures jusqu'à la jouissance qui me tendit comme un arc. Alors, je poussai un râle tant de plaisir que de souffrance.

- À ce rythme-là, je serai mort avant la fin de la semaine, soupirai-je en reprenant mon souffle sur la poitrine de mon adorable bourreau.
- À ce rythme-là, tu risques surtout d'être en retard au lycée.
- Tu n'as aucune pitié pour moi ?
- De la pitié ? Non.

Je saisis la perche qu'elle me tendait et la renversai sur le lit tout en pesant sur elle.

- Si ce n'est pas de la pitié, qu'est-ce donc ?

Alors que je m'attendais à ce qu'elle poursuive sur le même mode joueur, une lueur étrange passa dans son regard.

- J'envie ta jeunesse, Jérémy.

Je redevins aussitôt sérieux et la dévisageai avec anxiété.

- Pourquoi me dis-tu ça ?
- Parce que c’est la vérité.
- Quelle vérité ? On s’en fout de l’âge, c’est toi-même qui me l’as dit.
- Peut-être me suis-je trompée.
- Je déteste ce que tu es en train d’insinuer.

– Je n’insinue rien. Simplement, j’aimerais, de temps en temps, faire preuve de la même insouciance que toi. Or, tu sais bien désormais que je ne peux me le permettre.

– C’est faux, réfutai-je avec vigueur. Ici et avec moi, tu peux tout te permettre. Qu’avons-nous à craindre ?

– Rien, tu as raison, admit-elle en se coulant tout contre moi.

Je sentis qu’elle m’accordait ce point pour ne pas se livrer davantage. Ce nuage obscurcit mon ciel durant toute la journée. Le soir, je la retrouvai dans sa boutique, souriante et superbe dans une nouvelle robe qui moulait ses hanches d’une irrésistible façon. L’accueil qu’elle me réserva me fit oublier mes craintes. Comme avant les vacances, je pris possession du bureau pour y travailler jusqu’à l’heure de la fermeture, puis nous montâmes tous les deux dans notre nid discret au premier étage où elle pouvait s’abandonner à l’insouciance entre mes bras.

\*\*\*

Mon emploi du temps était réglé comme du papier à musique. Je vivais à cent à l’heure, au rythme des cours au lycée, des révisions imposées par mon professeur particulier qui se montrait un jury exigeant et impitoyable, des entraînements sportifs hebdomadaires avec Maxime, et des rendez-vous programmés avec ma soi-disant petite amie. Sur l’ordre de Claudia, je dus consentir à accorder quelques sorties divertissantes à Valentine. Chacune de ces soirées se terminant dans mon appartement où je ne mettais plus les pieds que pour accomplir ce que certains appellent le devoir conjugal, à ceci près que Valentine et moi n’étions pas mariés ni même fiancés. Mais, bien entendu, ce qui devait arriver arriva, et je dus subir un déjeuner dominical chez ses parents auxquels je fus présenté. Ils se montrèrent accueillants et gentils, mais j’enrageai intérieurement d’avoir dû renoncer à Claudia pour la journée. Celle-ci me fit le reproche de m’emporter quand je lui racontai l’assommante cérémonie du repas et la nécessaire étape du questionnaire sur « qui suis-je » et « que comptes-tu faire dans la vie ». Contrairement à son conseil, je refusai tout net d’avertir ma mère de ce déjeuner auquel on m’avait presque contraint. Elle en aurait déduit n’importe quoi... le pire, assurément.

– Il faudra bien un jour que tu prennes tes responsabilités, déclara Claudia tandis que j’arpentais le séjour comme un lion en cage.

– Pourquoi devrais-je faire cela ? m’arrêtai-je subitement en me tournant vers elle.

– Parce que, maintenant, elle est officiellement ta petite amie et que ce sont des choses qui se font naturellement.

– Elle n’est ma petite amie que parce que tu m’y obliges.

Claudia haussa un sourcil et se pinça les lèvres d’un air sceptique.

– Tu ne rechignes plus tellement à la ramener chez toi.

Ce n’était pas faux. En quelques semaines, Valentine avait un peu progressé au lit. Je m’ennuyais moins et trouvais désormais ces escapades divertissantes. Divertissantes... tout au plus. Je ne prenais pas de véritable plaisir à jouir dans une capote et à attendre que le matin me rende la liberté de rejoindre l’unique femme que je désirais. Je lui faisais chaque fois un rapport exhaustif sur la manière dont je m’étais comporté entre les cuisses de ma copine. Pour le reste, nous en étions presque au même point. La seule avancée notoire consistait dans le fait que Valentine osait désormais

toucher mon sexe sans menacer de tomber dans les pommes.

– Avec un peu de bonne volonté, dans dix ans, elle me suce, rouspétai-je un jour où mon exaspération l'emporta.

– Certaines femmes refusent catégoriquement de pratiquer la fellation.

Elle était tranquillement assise près de son comptoir, les jambes croisées, à me regarder faire les cent pas entre deux étagères.

– Jamais je ne pourrai supporter de vivre avec une telle femme.

Ma hargne la fit rire brièvement, mais elle reprit très vite son sérieux.

– Si je ne t'avais rien appris de cela, tu ne te sentiras pas frustré à ce point aujourd'hui.

Je m'arrêtai net et me tournai vers elle.

– Tu ne vas tout de même pas t'en faire le reproche ? m'exclamai-je, soucieux de l'entendre s'accuser ainsi.

– Ce serait tout aussi inutile que de te reprocher à toi d'aimer cela, affirma-t-elle en m'adressant un regard ensorceleur.

J'avançai vers elle avec l'assurance que me donnait désormais l'habitude de nos relations. Un léger sourire étira ses lèvres rouges terriblement tentantes.

– Sais-tu seulement à quel degré de frustration tu m'exposes chaque fois que tu me demandes de baiser Valentine ?

Ma provocation produisit exactement les effets que je supposais. Claudia afficha une moue faussement navrée et attrapa la boucle de ma ceinture pour m'attirer plus près d'elle.

– Je reconnais être bien cruelle avec toi, parfois, minauda-t-elle en déboutonnant mon pantalon.

– Tu n'imagines pas à quel point, soupirai-je en même temps que ma queue disparaissait dans sa bouche.

Livré à ses succions et caresses expertes, je ne tins pas plus de cinq minutes. Comme chaque fois qu'il nous arrivait de jouer ainsi dans la librairie ouverte au public, elle avala ma jouissance sans en perdre une goutte. Tremblant et hagard, je la contemplai quand elle se redressa dignement pour me rhabiller correctement ensuite. Cette femme avait l'art de me vider le cerveau en même temps que les couilles.

\*\*\*

Mon émerveillement ne retombait pas malgré le temps qui passait. Au contraire, chaque jour, je trouvais Claudia plus belle et plus désirable. Mes rêves continuaient à être emplis d'elle. Or, je rêvais éveillé depuis ce dimanche de février où elle m'avait ouvert son lit. Je le lui disais souvent, elle m'en récompensait de tendresses sans jamais s'aventurer à exprimer autrement ses sentiments à mon égard. À défaut de mots, je me contentais de ces démonstrations d'attachement, sinon d'amour. Je n'essayais même plus de lui soutirer des aveux auxquels elle se refusait et qui m'auraient valu des ennuis.

Elle demeurait tout aussi discrète au sujet de ses « activités occultes » comme je les appelais pour la titiller, quelques fois. Sur ce point-là, ma curiosité ne fit qu'amplifier au fil des semaines quand je croisais Sven, chaque vendredi, peu avant la fermeture de la librairie, et qu'elle le renvoyait avec une nouvelle « course » à faire et des recommandations presque toujours identiques. L'arrogance du jeune homme ne me faisait plus aucun effet. Il s'en rendit compte, d'ailleurs, et en devina la cause.

– Elle t'a dit ? m'interrogea-t-il à demi-mot, un soir, profitant de ce que Claudia s'était brièvement éloignée.

Je lui confirmai d'un simple « oui » qui mit un terme à notre échange ainsi qu'à son mépris envers moi. Sous le regard incrédule de sa patronne, il alla jusqu'à me saluer en partant. Le moment me

parut donc idéal pour attaquer directement la principale intéressée qui me lorgnait d'un air méfiant.

– Suis-je autorisé à te poser quelques questions ?

Elle croisa les bras sur sa poitrine, espérant sans doute me distraire, mais ses pièges ne fonctionnaient plus aussi efficacement sur moi. Constatant que je ne lâcherais pas le morceau, elle céda.

– Pourquoi Sven vient-il à la boutique alors que je n'ai jamais vu tes deux précédents élèves ?

– Tout simplement parce que Sven est réellement mon coursier.

– Et les autres, que sont-ils ?

– L'un est étudiant en médecine, l'autre, dans le domaine du graphisme.

– Quel âge ont-ils ?

– Ils ont tous les deux vingt et un ans.

– Ils « travaillent » régulièrement pour toi ?

– Assez régulièrement.

– Et ça paye bien ?

Elle me jeta un coup d'œil soupçonneux.

– J'ai envie de savoir... rien de plus, me défendis-je.

– Tout dépend de la qualité de leur prestation.

– Ce sont tes clients qui les rémunèrent directement ?

– Jamais. Toutes les transactions financières passent par moi.

– En liquide, je suppose.

– Oui.

– Je comprends mieux maintenant.

– Satisfait ?

– Comment cela fonctionne-t-il ?

– Je les contacte par téléphone lorsque j'ai une réservation de la part d'une cliente. Chacune ayant sa préférence, je sais lequel des deux envoyer auprès d'elle.

– Et... pour Sven ?

– Lui, c'est un cas à part. Les études n'étant pas son fort, je l'ai embauché pour garder le contrôle sur lui.

– Il travaille plus que les deux autres, on dirait.

– Je t'ai dit qu'il était une erreur qui s'était avérée très payante, sourit-elle. Comme tu as pu le voir, Sven s'adapte à tout et il plaît énormément à ma clientèle masculine. Cette dernière accepte de dépenser beaucoup d'argent pour ce genre de prestations très particulière et assez rare à Paris, sauf à mettre sa santé en jeu. Or, ce qui est rare a de la valeur, je ne vais pas te l'apprendre.

– Comme certains de tes livres, en somme.

– En effet, admit-elle en appréciant la comparaison.

– Et Sven, il aime ça ?

– À n'en pas douter.

– S'agit-il toujours des mêmes clients ou en as-tu des nouveaux quelques fois ?

– Dans ce secteur d'activité, la plus grande prudence s'impose, Jérémy. Il arrive que j'envoie mes garçons chez une cliente qui ne figure pas dans mon fichier, mais uniquement si cette dernière m'a été expressément recommandée par quelqu'un de confiance. Il se peut également que certaines prestations soient des commandes pour des relations d'affaires. Dans ces cas-là, mes clients apportent des garanties financières supplémentaires pour couvrir le risque.

Je restai admiratif de cette organisation parfaitement huilée. Claudia me parut plus formidable encore. Si, par la suite, je ne l'importunai plus avec mes questions, ces révélations me trottèrent longtemps en tête et alimentèrent, malgré moi, de nouveaux fantasmes. Tout comme Juliette avait fait irruption dans mes rêves sans que je le veuille, les clientes de Claudia prirent peu à peu consistance dans les limbes de mon sommeil, sollicitant de moi que je leur donne le plaisir pour lequel elles dépensaient sans compter. Avec fierté, je les voyais toutes se pâmer sous les assauts prodigieux de mon sexe loué pour l'occasion.

Après tout, Claudia n'avait-elle pas envisagé de faire de moi l'un de ces poulains ?

Bien que parfaitement comblé sexuellement, je me surpris à imaginer ce qui aurait pu arriver si elle était allée jusqu'au bout de son projet.

À quels bras aurais-je été livré ?

Y aurais-je pris du plaisir comme avec Juliette ou aurais-je ressenti le même ennui que lorsque je baisais Valentine ?

En étais-je seulement capable ?

Je n'en avais pas la moindre idée. Nuit après nuit, j'y songeai davantage au point que je finis par m'en ouvrir auprès de la seule personne qui pouvait m'entendre sur le sujet. Claudia garda son air impassible pendant que je lui racontais mes tourments, un samedi soir, après avoir vécu une journée maussade. Je pris de nombreuses précautions de langage pour ne pas la blesser, mais je ne pouvais lui cacher indéfiniment ce qui perturbait mon sommeil et me donnait des sueurs nocturnes dont elle s'était d'ailleurs aperçue. Elle m'écouta jusqu'au bout. Son visage ne marqua pas de signe d'étonnement ni de colère. Ce silence et ce calme m'accablaient, je me jetai dans ses bras pour lui demander pardon.

– Pourquoi t'excuses-tu d'une chose qui est entièrement normale ? me dit-elle doucement en me rassurant de ses caresses.

– Parce que je t'aime et que je n'ai aucune raison de penser à d'autres femmes.

– Tu as pourtant bien rêvé de Juliette et je n'y ai vu que la réaction naturelle d'un garçon de ton âge, avide de découvertes. Il n'y a pas de motif pour que je m'offusque davantage cette fois-ci. Si je devais être jalouse, je le serais bien plus de Valentine, tu ne crois pas ?

Je m'écartai pour la dévisager d'un air penaud.

– De Valentine ? Mais, c'est toi qui...

Elle posa ses doigts sur ma bouche pour me faire taire et me sourit.

– Oui, c'est moi qui t'envoie la baiser, conclut-elle pour moi. Et je n'en suis pas jalouse, je ne l'ai pas été non plus de Juliette que je t'ai offerte délibérément. Je sais comment sont les hommes, Jérémy. Je connais tes désirs. Quant à tes fantasmes, je les alimente chaque jour un peu plus. Je ne peux m'élever contre quelque chose dont je suis à l'origine. Je commettrais là une grave erreur de jugement qui nous ferait du tort à tous les deux.

Ses paroles s'infiltrèrent dans mon cerveau comme un sournois poison. Plutôt que de faire repentance comme je l'imaginai au départ, je me risquai subitement à formuler un vœu très différent.

– Je voudrais essayer... une fois, rien qu'une fois, comme tu as fait avec Juliette.

Je pris conscience de l'énormité de ma demande en la prononçant. Je ne sollicitai rien d'autre que d'être prostitué à mon tour, et par la femme que j'aimais, en plus. Elle soutint mon regard sans qu'aucune émotion n'altère ses traits fins.

Peut-être s'attendait-elle à ce que je réalise l'inconséquence de mes propos ?

Mon sang circulait à toute vitesse dans mes veines, mes joues brûlaient, pourtant je ne retirai pas ma

scandaleuse candidature à être ainsi utilisé, au contraire, j'insistai.

– Je veux seulement savoir, pour comprendre et ne plus m'en faire des films.

– As-tu conscience de ce que tu me demandes, Jérémy ?

Ses yeux avaient un éclat plus dur et sa voix était devenue plus sourde. Ce furent les seuls indices de son état d'esprit. Et cela me plut énormément.

– Juste avant la rentrée, tu m'as promis de me donner tout ce que désirerais, lui rappelai-je avec un peu d'impertinence.

– Je t'ai dit aussi que je ne voulais pas courir le risque de compromettre ton avenir. Mes clients sont, pour certains, des personnages puissants, et ils ont, en général, une excellente mémoire.

– Je suis jeune et je n'en suis qu'au début de mes études qui s'annoncent encore longues. En quoi une aventure d'une ou deux heures pourrait-elle compromettre mon avenir ?

– Tu n'as aucune idée de ce que c'est.

– Serais-tu inquiète à ce point pour moi ?

D'un coup, j'inversai les rôles et l'enlaçai. Son corps se plaqua contre le mien. Je la sentis vaguement trembler, mais elle ne s'en défendit pas.

– Si j'ai renoncé à faire de toi l'un de mes employés si particuliers, ce n'est pas sans raison et il me semble te l'avoir expliqué.

– Sur ce point, j'ai parfaitement compris, mais dans ce cas, pourquoi me gardes-tu près de toi si je ne te suis plus d'aucune utilité par ailleurs ?

J'aimais l'étincelle qui alluma son regard. Poussée dans ses retranchements, prisonnière de mon étreinte solide, elle était acculée à se battre sur un terrain où elle évitait soigneusement de s'aventurer.

– Tu me permettras d'avoir aussi le droit de faire ce que bon me semble de mes investissements. Avec toi, j'ai décidé de miser sur un objectif à plus long terme qu'avec les précédents, voilà tout.

– Faire de moi un homme influent qui te protégerait, par exemple ?

Elle afficha une moue adorable. Je la soupçonnai de se retenir de sourire.

– Par exemple, admit-elle sur un ton plus léger.

– Mais... c'est du très long terme, ça, Madame Simiènev, la taquinai-je en approchant lentement mes lèvres des siennes.

– Et beaucoup de travail.

– Ceci explique donc cela, murmurai-je en effleurant sa bouche.

– Exactement, souffla-t-elle, alanguie.

Je lui donnai alors le baiser qu'elle attendait. Mais cet échange m'avait ouvert d'autres appétits. Sans crier gare et encore moins lui demander l'autorisation, je la soulevai dans mes bras et l'emportai vers sa chambre. À sa manière de me regarder, je sus qu'elle était sous le charme de mon initiative. Au fil des semaines, je m'émancipais de ma condition d'esclave soumis à ses ordres pour devenir son amant. J'en revendiquais le titre, je m'en arrogeais les droits. Le rapport de forces s'équilibrait à mon profit, mais elle ne s'y opposait visiblement pas. Elle ne fit pas non plus opposition à l'effraction que j'entrepris de son soutien-gorge pour en extraire les deux bijoux qui faisaient toujours autant mon régal. Je mis tellement d'avidité à la téter qu'elle renversa la tête en gémissant. Je n'attendis pas qu'elle se ressaisisse, je remontai sa jupe sur ses cuisses entre lesquelles je m'imposai. Pour la première fois, elle cria quand je la pénétrai de toutes mes forces. Elle m'adressa un regard fiévreux. Dans le mien, elle lut toute ma détermination à la convaincre de l'évidence. Je l'aimais passionnément.

Si je voulais baiser d'autres femmes, je ne voulais le faire que sous son ordre. Et je ne le désirais que parce qu'elle enflammait mon imagination. Elle seule. Elle me jetait en pâture pour mieux me

reprendre ensuite. Alors elle les effaçait toutes de ma mémoire au moment même où je pensais à elle, où mes yeux se posaient sur elle. J'étais prêt à le lui prouver de toutes les manières possibles, y compris la plus contestable et la plus compromettante pour moi. D'un coup de reins brutal, je me plantai dans son ventre et me penchai sur elle en capturant ses poignets.

– Je veux le faire, Claudia, affirmai-je d'une voix rendue plus grave par l'excitation.

Je n'eus pas besoin de préciser de quoi il s'agissait, elle avait parfaitement compris.

– N'apprendras-tu donc jamais la patience ? râla-t-elle, essoufflée par l'émotion.

– Tu as ouvert les vannes.

Pour le lui prouver, je lui infligeai un nouvel assaut de ma queue qui buta contre le fond de son vagin de plus en plus mouillé. Elle réussit à contenir un autre cri, mais son regard perdit de sa provocation. Je ne la jugeai cependant pas assez coopérative. À l'aide de mes genoux, je forçai ses jambes à s'écarter davantage et je commençai à onduler, confortablement enfoui en elle, sollicitant ainsi de mon bas-ventre son clitoris saillant. L'effet ne se fit pas attendre, mon sexe évolua très vite dans un véritable bain de plaisir. Sa respiration devint plus rapide et ses hanches se mirent à danser au rythme des miennes.

– C'est déloyal, se plaignit-elle d'une voix enrouée, sans me quitter des yeux.

– J'ai été à bonne école.

– Dans ce cas... puisque tu y tiens, haleta-t-elle en luttant déjà contre un orgasme imminent.

Je cessai de bouger pour la dévisager. Elle était magnifique ainsi, complètement débraillée, le chignon défait, captive de ma poigne et prête à céder à mon caprice. L'émotion bouleversait les traits de son visage d'ordinaire si serein. J'aurais voulu la garder à ma merci pendant des heures, mais les contractions que percevait ma verge nichée dans sa chair m'obligeaient à précipiter les négociations.

– Puisque j'y tiens... ? l'interrogeai-je avec amusement.

– Je choisis la cliente et le moment, et tout cela dépendra de tes résultats aux prochains examens.

Le compromis me parut juste. Je lui fis part de mon accord en traquant sa langue. Au premier mouvement de mon sexe dans son ventre, elle gémit. Je redoublai d'ardeur à l'embrasser. À vrai dire, je n'en menais pas beaucoup plus large qu'elle. Je ne pouvais tenir très longtemps, mais je voulais qu'elle capitule la première. J'appliquai donc ses leçons à la lettre. Elle m'inonda aussitôt de son plaisir explosif. Je profitai de sa reddition pour jeter mes dernières forces dans cette bataille dont j'étais vainqueur. Je jouis au fond d'elle, l'écrasant de tout mon poids, étouffant mon râle dans le même interminable baiser. Je ne la libérai que pour reprendre mon souffle avant de m'abattre de nouveau sur elle. Nous restâmes enlacés ainsi très longtemps, sans bouger. Je ne désertai son ventre trempé que parce que je débandai et je le regrettai. J'aurais voulu dormir dans son corps.

– Je t'aime, marmonnai-je enfin, soucieux de son silence prolongé.

Je me redressai un peu pour la regarder. Ses yeux étaient étrangement brillants.

– Tu pleures ? m'alarmai-je immédiatement.

Elle secoua la tête et déglutit avant de me rassurer d'une voix très douce.

– Non, c'est juste que je ne me souviens pas avoir joui de cette façon.

La stupéfaction qui s'afficha sur mon visage la fit soudainement rire. Son corps tout entier vibra sous le mien. Je fus contaminé par la même hilarité. À cet instant, elle retrouva ses gestes maternels qui me réduisaient à l'état de dépendance. Elle me caressa, me prit dans ses bras et je fourrai mon nez entre ses seins. Je respirais son odeur à pleins poumons, j'entendais son cœur battre plus lentement. Tout était parfait dans le meilleur des mondes.

## CHAPITRE 25

Durant les jours qui suivirent, mon rythme de travail atteignit son maximum. Les épreuves écrites d'admissibilité à Sciences Po occupèrent l'essentiel de mon temps. Valentine en avait saisi l'importance et évitait de se plaindre de l'espacement de nos sorties et ébats associés. Elle me proposa son aide pour réviser tout en sachant que je la refuserais, ce que je fis. Même Thomas me fichait une paix royale, affirmant qu'il s'était, lui aussi, mis au boulot. Je le taquinai en déclarant qu'il valait mieux tard que jamais. Seuls les entraînements avec Maxime furent maintenus, car ils offraient une parenthèse physique dans un emploi du temps presque exclusivement cérébral. Et je mettais dans les exercices imposés par mon coach autant d'énergie qu'à étudier. De son côté, Claudia fut la plus efficace des répétitrices. Elle supervisait en permanence mes dissertations pour le lycée, profitait de chaque instant pour m'interroger et m'obliger à revenir sur un point du programme que j'étais censé connaître sur le bout des doigts. Je ne fus jamais pris en défaut. Et pour cause. De mes efforts et de ma réussite dépendait le sort de chacune de mes nuits.

Les épreuves d'admissibilité eurent lieu au début du mois de mars. J'étais prêt, mais un léger stress m'accompagna jusqu'à la table où je devais composer en Histoire. Il cessa dès que je découvris le premier sujet portant sur la Première Guerre mondiale. J'eus un sourire, la chance était de mon côté, ce thème étant l'un de ceux que je connaissais le mieux. Après quatre heures intensives, je rendis ma copie. Il me fallut bien sûr rassurer tout le monde d'un SMS modérément enthousiaste. La seule à qui je ne cachais pas mon optimisme fut Claudia. En professeure expérimentée, elle refusa de me féliciter avant que tout soit terminé. Elle ne me priva cependant pas de ses caresses, le soir venu. Il ne fut alors plus question d'examen, de révisions, mais de plaisir et de jouissance suivis d'un sommeil réparateur.

Je me levai en forme, le lendemain, pour la deuxième session. On nous servit du grand classique, là encore. Un extrait des Misérables de Victor Hugo à commenter. C'était très largement à ma portée. Pour la dernière étape, j'avais opté pour l'Anglais. C'était ce que je maîtrisais le moins, mais le coefficient plus faible de cette ultime épreuve permit que je sois relativement détendu.

Lorsque je rentrai à la librairie, le vendredi, ma bonne humeur ne fut même pas altérée par la présence de Sven près du comptoir. De le voir me rappela la promesse que j'avais soutirée à sa patronne. Sans attendre les résultats, je m'estimais en droit d'obtenir la récompense de tous mes efforts. Claudia haussa un sourcil pointilleux quand je reformulai ma demande, le soir venu.

– Tu es bien sûr de ta réussite, se méfia-t-elle.

– Je suis prêt à engager tous les paris que tu souhaites.

– J'accepte de te faire confiance, Jérémy, mais...

– Mais ?

– Si tu n'as pas été à la hauteur de ce que tu prétends, tu quitteras définitivement cet appartement et tu ne remettras plus un pied à la boutique.

Comme toujours avec elle, je tenais la menace pour très sérieuse. Aussi ne fis-je pas le malin à nier sa capacité à se passer de moi. Je la pris dans mes bras et la plaquai contre moi. Ses seins s'écrasèrent sur ma poitrine, je promenai mes doigts sur leur renflement.

– Je n’ai aucune crainte, affirmai-je tout bas.

Elle laissa mes lèvres folâtrer sur les siennes avant de céder à mes taquineries.

– Jeune prétentieux !

– Tu me trouvais trop timide jusque-là. C’est à croire que tu as réussi à me changer.

– Je dois avouer que j’ai un peu peur que l’élève dépasse la maîtresse.

– Peur ? m’étonnai-je. Pour quelle raison ?

– Parce que je n’aurai bientôt plus rien à t’apprendre.

– Quelle importance ? Nous profiterons ensemble de nos connaissances communes.

Ma langue effleura l’ourlet de sa lèvre inférieure, je sentis son haleine balayer mon visage dans le soupir qu’elle émit.

– Ton appétit féroce de tout ne te laissera jamais comblé très longtemps, Jérémy.

Je n’appréciais pas tellement son insinuation. Je resserrai mon étreinte autour d’elle.

– De toi, je ne serai jamais rassasié, déclarai-je avant de l’étouffer d’un baiser enflammé.

Elle ne lutta pas et se soumit, cette nuit-là, à ce qu’elle avait appelé « mon appétit féroce ». Je la dévorai toute entière, de la tête aux pieds, je me régalai de sa bouche, de ses seins, de sa chatte. Je la fis jouir en la léchant, rien que pour le plaisir de la boire, jusqu’à la dernière goutte. Libéré du poids des examens, dopé par sa manière de répondre à mes caresses, par le velouté de sa peau, ses formes voluptueuses, grisé par son nectar aux vertus revigorantes, je ne comptai pas m’arrêter en si bonne voie. Je repartis à la conquête de son corps en usant de ma meilleure arme. Ma queue gonflée investit tout d’abord sa bouche qu’elle quitta ensuite à regret pour aller prendre possession de son ventre si mouillé qu’elle s’y glissa avec presque trop de facilité. Mais je bandais tellement fort que ma belle maîtresse m’accueillit en manifestant son émoi. Ses mains se crispèrent sur les muscles tendus de mes bras tandis que je redoublai d’ardeur à ravager son vagin. Je ne lui laissai pas la moindre chance de s’en sortir avant d’avoir joui une deuxième fois. Je profitai alors de l’affolement que lui causa cet orgasme pour m’introduire dans la dernière place forte, la plus difficile à prendre, en principe. Submergée par le plaisir, Claudia planta ses ongles dans ma peau au moment où mon pénis bien raide se plantait, lui, dans son anus. Cette attaque sournoise la fit crier, secouer la tête. Je me régalai de la voir capituler de cette manière. Ses reins se creusèrent tandis que je me frayais un chemin dans ses entrailles chaudes et serrées. Je ne pus résister à la tentation de la taquiner un peu. Je stoppai ma lente progression dans sa chair et me penchai légèrement sur elle.

– Avoue que tu aimes ça, lui murmurai-je d’une voix grave qui me surprit moi-même.

Une lueur fabuleuse éclaira son regard qui se braqua sur le mien. Sa respiration était erratique, son front couvert d’un voile de transpiration, elle avait les joues rougies d’avoir joui, le sein palpitant sous l’effet d’un rythme cardiaque accéléré. Je la trouvais plus sublime dans la défaite que dans toutes ses victoires précédentes sur le timide puceau que j’étais. Elle prit une inspiration plus profonde et déglutit.

– S’il te plaît !

– S’il me plaît quoi ?

– Encore.

Sa voix mourut dans un soupir. Je considérai sa demande comme un aveu suffisant et je m’enfonçai un peu plus en elle. Elle ondula légèrement pour favoriser ma percée. Je m’immobilisai de nouveau quand mon sexe eut entièrement disparu dans son orifice coopératif. Nos regards s’accrochèrent dans un silence chargé d’une émotion palpable. Soudain, je vis briller une larme au bord de ses cils. Elle lut mon trouble sur mon visage et perçut mon hésitation. Alors, elle m’attira sur elle.

– J’aime ça, Jérémy, avoua-t-elle enfin, sans détour.

Elle noua ses jambes autour de ma taille et entama une danse lascive qui me rendit toute ma fougue. Sa capitulation était complète. J’étais ivre de bonheur au point que je ne ménageai pas ma peine. Je martelai son cul avec tant d’énergie qu’il en rougit presque autant que si je l’avais fessé.

Claudia ajouta à mon excitation en se caressant sous mon nez et en se pinçant les tétons et se pétrissant les seins de son autre main. Je me redressai contre elle pour admirer ce fabuleux spectacle dont je ne pensais pas me lasser un jour. Bien sûr, elle jouit encore. Son plaisir gicla en une fois sur mon ventre collé à elle. Il n’en fallut pas davantage pour provoquer le mien. Je n’eus même pas le temps de me retirer, j’éjaculai tout au fond d’elle. Chaque salve me parut plus brûlante que la précédente au point que j’en rugis comme un animal. Les contractions de son corps répondaient à celle de ma queue. Le flot finit cependant par se tarir. Un sentiment d’anéantissement m’envahit. Je demeurai sans force, le cœur battant, les poumons en feu. J’étais incapable du moindre geste. Claudia se dégagea doucement et m’enlaça. Elle m’allongea sur lit sans que j’aie repris véritablement connaissance. Elle passa une main tendre sur mon front humide me couva d’un regard fantastique. Je voulus parler, elle me l’interdit de son index sur mes lèvres.

– Je te donnerai ce que tu veux, promit-elle tout bas, en me souriant.

Incontestablement, je l’avais surprise, comme si elle venait de réaliser que mes progrès avaient plus rapides que ce qu’elle avait prévu au départ. À n’en pas douter, c’était une lueur de fierté émue qui brillait dans ses beaux yeux. Je regrettai de n’avoir pu recueillir cette larme qu’elle avait laissé échapper sous l’effet du plaisir. Une seule et toute petite larme qui changeait tellement de choses entre nous.

\*\*\*

Passé le stress des examens, la routine recommença. Je ne pus faire objection aux réclamations de Valentine. Mais, ces rapports imposés par Claudia prirent une dimension nouvelle dans mon esprit. Plutôt que de me voir contraint de baiser ma petite amie, je m’imaginai déjà répondant aux ordres de ma maîtresse. Valentine ne sut rien des sombres pensées qui agitèrent mon cerveau au cours de nos ébats, mais elle y trouva son compte au point d’en alerter presque tout l’immeuble. Quant à moi, j’en ressentis un plaisir différent à défaut d’être plus intense, et qui ne fit qu’augmenter mon impatience.

– Le 4 avril, répondit Claudia quand je la sollicitai pour la énième fois, juste après le départ de Valentine de la boutique où elle était venue me rendre ma clé.

Moi qui avais préparé tout un discours, j’en restai bouche bée. Elle se tenait là, debout devant moi, près de son comptoir et me regardait avec amusement. Elle avait écouté très attentivement mon rapport sur la nuit que j’avais passée, chez moi, à transpirer sur le corps offert de ma camarade de classe. Sa poitrine se soulevait tranquillement au rythme régulier de sa respiration et mes doigts brûlaient de se poser sur sa peau soyeuse qui m’avait tant manqué. Mais l’annonce qu’elle venait de me faire coupait net mes élans. Je n’osais y croire tout à fait.

– Si tu renonces, il vaudrait mieux me le dire dès à présent, me lança-t-elle pour me faire réagir. Il s’agit d’une affaire importante que je ne peux rater et qui correspond en tous points à ce qui te convient.

– Je ne renonce pas, affirmai-je en me ressaisissant. Mais... puis-je en savoir un peu plus ?

– La cliente est la femme d’un potentiel futur sénateur américain. Lui est dévoré d’ambition politique, tu imagines donc que madame se sent très souvent délaissée. Ceci dit, ils forment un couple parfait sur une affiche électorale.

– Pourquoi, elle ? demandai-je, intrigué.

– Parce qu’elle vient à Paris, toujours seule, pour y faire quelques emplettes, quand le cœur lui en dit, et qu’elle a la mémoire d’un poisson rouge pour tout ce qui ne touche pas directement à la mode et la beauté.

– Superficielle et légère, commentai-je, narquois.

– Exactement... mais très riche.

– Le 4 avril, c’est le samedi avant Pâques.

– Oui, de sorte que si tu veux rejoindre tes parents, tu pourras le faire sans inconvénient.

– Il n’en est pas question.

Elle haussa un sourcil pointilleux en me fixant de son air de maîtresse d’école devant un élève récalcitrant.

– Il me semble pourtant que c’est ce que tu as dit à Valentine, tout à l’heure.

– C’est ce que j’ai prétendu afin qu’elle ne me harcèle pas. Mais j’ai déjà prévenu mes parents que je resterai à Paris pour préparer mes examens de fin d’année. Je n’ai pas du tout l’intention de m’éloigner de toi.

Elle eut beau tenter de contenir un vague sourire, ses lèvres rouges tremblèrent et son regard s’illumina d’une indéniable joie. Je lui tendis une main déterminée qu’elle saisit. Elle se leva, je l’attirai contre moi.

– Je suis ton esclave, murmurai-je amoureusement.

– Parfois, je me demande qui de nous deux est l’esclave de l’autre.

J’adorais l’éclat de ses yeux, le timbre de sa voix. Je buvais ses paroles.

– Je suis un très gros investissement, la taquinai-je tout bas.

– Sans conteste celui qui me coûte le plus.

Elle ne plaisantait pas. J’avais perçu la différence.

– Je t’aime, Claudia, lui susurrai-je en effleurant ses lèvres.

Elle ne répondit pas, comme d’habitude. Elle se laissa embrasser avant de me repousser gentiment et de me renvoyer à mes études. J’obéis, bien entendu, mais j’avais désormais l’esprit occupé par ce rendez-vous du 4 avril. J’y pensais tellement que je me surpris à bander. Je jetai rapidement un coup d’œil à ma montre, poussai un soupir et ouvris mon livre d’histoire.

Même absorbé par les devoirs et révisions, je lorgnai la date fatidique sur le calendrier avec une impatience mêlée d’angoisse. Plusieurs fois, je me dis à voix haute que j’allais bel et bien me prostituer. De l’entendre ne me fit pas plus d’effet que d’y penser. J’espérai uniquement être à la hauteur de ce que Claudia attendait de moi.

Les jours défilèrent à une vitesse incoyable. Le vendredi soir, tandis qu’elle me berçait comme un enfant, Claudia me livra les dernières informations sur la conduite que je devais tenir.

– Tu t’adresseras à l’accueil de l’hôtel, m’expliqua-t-elle. Et tu préciseras bien à la réceptionniste que tu dois remettre le paquet que je te donnerai, en mains propres, à ta cliente. Tu proposeras d’ailleurs qu’elle soit prévenue de ton arrivée.

Je l’écoutai, la joue posée sur son sein droit, profitant de sa douceur et de sa chaleur.

– Ça ajoute à la crédibilité ? marmonnai-je sans quitter mon moelleux coussin.

– C’est de cette façon que nous procédons depuis deux ans, répondit-elle, comme s’il s’agissait d’une évidence.

– Usait-elle toujours du même garçon avant ?

– Elle n’est venue que deux fois, elle a demandé à changer à chacun de ses séjours. J’ai donc trouvé l’occasion idéale pour la troisième.

– Que feras-tu l’année prochaine ?

– Son mari sera peut-être sénateur.

– Tu crois que ça la calmera ?

– Qui peut prévoir ?

J'approuvai en respirant son odeur, juste entre ses seins, là où elle était la plus enivrante. Elle caressa ma tête en me livrant les dernières consignes.

– Par prudence, ne donne pas ton vrai prénom.

– Et comment devrai-je m'appeler ?

– Pour Jérémy... Jimmy me paraît un raccourci idéal.

– Jimmy, répétais-je en titillant son téton du bout de mon index indiscipliné.

Sa peau réagit, son aréole se contracta et sa pointe rose foncé durcit. J'adorai ce jeu et Claudia ne m'en privait jamais, même lorsque nous discutons sérieusement comme c'était le cas. Elle me savait capable d'enregistrer à la perfection chacune de ses paroles, y compris et surtout si elle me laissait son corps à disposition.

– Tu n'auras besoin de rien d'autre que le livre que je vais te remettre, poursuivit-elle en me caressant les cheveux.

– Bien, maîtresse !

Et je bandais... évidemment. Je glissai sur elle de sorte qu'elle ne put ignorer mon émotion et cherchai sa bouche.

– Je serai exemplaire, murmurai-je, taquin.

– Tu es décidément infatigable, rouspéta-t-elle pour la forme avant de se soumettre de nouveau à ma fougue décuplée par mon imagination en feu.

\*\*\*

Mon cœur battait la chamade lorsque je pénétrai le hall de l'hôtel de luxe dont Claudia m'avait donné le nom juste avant mon départ. Je déposai ostensiblement mon paquet enveloppé de kraft sur le comptoir derrière lequel une réceptionniste m'adressa un bonjour aimable.

– Bonjour, j'ai un colis spécial pour madame Candy Carpenter. Je suis chargé de le lui remettre en mains propres. Pourriez-vous la prévenir de mon arrivée, je vous prie ?

– Tout de suite, acquiesça-t-elle. Qui dois-je annoncer ?

– Madame Carpenter attend cette livraison. Elle saura de quoi il s'agit.

Elle empoigna le téléphone, composa un numéro interne et patienta quelques secondes avant de s'exprimer dans un anglais parfait. Elle raccrocha, visiblement rassurée et me sourit de nouveau.

– Madame Carpenter souhaite vous recevoir dans sa suite. Un garçon d'étage va vous y accompagner.

Tout en me parlant, elle actionna un biper et un jeune homme accourut quelques secondes à peine après qu'elle eut terminé sa phrase. Une fois encore, je fus salué poliment. À son invitation, je le suivis vers les ascenseurs. Il sélectionna le dixième étage et les portes se refermèrent. Un silence lourd s'établit dans cet espace confiné. Sans virer paranoïaque, j'avais la désagréable impression que le garçon en question se doutait de la véritable raison de ma visite. Heureusement, en bon professionnel, il resta muet et fixait, comme moi, le tableau lumineux où défilaient les étages. Je contins un soupir de soulagement quand le dixième s'inscrivit et que l'ascenseur s'ouvrit. Sans attendre, je lui emboîtai le pas qu'il avait rapide dans un long couloir à la moquette épaisse. Il frappa à la porte indiquant le numéro 109 et nous patientâmes jusqu'à ce qu'on nous dise enfin d'entrer. Je m'introduisis dans le vestibule derrière lui.

Une grande et belle femme avança vers nous dans une démarche chaloupée. Elle était vêtue, coiffée

et maquillée comme celles qu'on voit dans les séries américaines. Un tel degré de perfection dans l'apparence devait à coup sûr lui prendre des heures dans la salle de bains. Cela m'empêchait de lui donner un âge dont je pouvais être certain. Je penchais pour une cinquantaine d'années sans pour autant être prêt à parier le solde de mon compte en banque là-dessus. Afin de ne pas être déçu, je ne m'étais préparé à rien en termes d'image. Contrairement à Juliette que j'avais préalablement aperçue, je ne baisais en rêve que des femmes sans visage. Comme toujours, Claudia avait eu le bon goût d'en choisir une qui ne pouvait que me flatter. Superficielle et légère, certes, mais incontestablement désirable, pulpeuse à souhait, juste un peu trop fardée, mais c'était sans doute ce qui préservait l'illusion de sa jeunesse.

Elle remercia le garçon d'étage en lui glissant un généreux pourboire. Je compris mieux le zèle de ce dernier à m'accompagner jusque-là. Elle attendit qu'il soit parti pour me regarder plus en détail. Chacun son tour, après tout et elle payait pour cela. Son examen silencieux contribua à faire grimper mon excitation. Si je savais fort bien pourquoi j'étais là, j'ignorais comment je devais m'y prendre pour aborder la chose. À tout hasard, je lui tendis le paquet que j'étais censé lui remettre.

– Madame Simiènev m'a chargé de vous porter ce livre, Madame Carpenter, dis-je d'une voix posée qui ne me trahit pas.

Elle approuva d'un signe de tête, saisit le colis et déchira le papier d'emballage. Un large sourire étira ses lèvres vivement colorées quand elle découvrit l'ouvrage dont moi, je n'avais pas la moindre idée. Ses premiers mots furent pour réclamer mon nom, dans un Français assez bon, mais avec un accent très marqué. Je répondis sans hésitation.

– Jimmy, Madame.

– Eh bien, Jimmy, votre patronne vous tient en haute estime, déclara-t-elle en désignant le livre qu'elle avait en mains.

Je compris l'allusion. Claudia avait choisi un exemplaire de *Au bonheur des dames* d'Émile Zola. Titre prometteur, en effet et qui correspondait bien à son humour. Madame Carpenter, ouvrit le bouquin et me tendit une carte de visite en posant sur moi son regard bleu très maquillé.

— Ceci est pour vous, je crois, dit-elle sur un ton amusé.

Je reconnus l'écriture fine et ronde de Claudia. « Avec mes compliments » avait-elle noté. En dessous, je trouvai, soigneusement collé, un petit sachet qui ne laissait planer aucun doute sur les véritables raisons de ma présence dans cet appartement. Comme elle l'avait indiqué, elle s'était occupée de tout, dans les moindres détails. Je dus rougir malgré moi, madame Carpenter eut un sourire. Puis elle me tourna le dos et s'éloigna lentement en tortillant ses fesses dans sa jupe moulante.

– Venez, lança-t-elle sans se retourner.

Je traversai ce qui faisait office de salon sans prêter beaucoup d'attention au décor pourtant luxueux qui m'entourait. J'étais bien trop préoccupé par ce qui allait suivre.

Le stress et l'adrénaline amplifiaient les palpitations qui agitaient mon sexe impatient d'en venir à l'essentiel. Sur les pas chaloupés de Candy Carpenter, j'entrai dans sa chambre immense. Je m'arrêtai net tandis qu'elle alla s'asseoir dans un large fauteuil. Elle croisa les jambes et m'observa durant un instant qui me parut une éternité. Je me sentais jugé, soupesé, examiné des pieds à la tête. Je fus soulagé quand son accent résonna de nouveau.

– Déshabillez-vous !

Conformément aux préconisations de Claudia, je m'exécutai sans protester en commençant par ma veste et ma chemise. Pendant ce temps, madame Carpenter jouait machinalement avec les longs

ongles manucurés de sa main droite. Ces griffes me parurent menaçantes à plusieurs égards. Au fur et à mesure que j'ôtai mes vêtements, ma gorge devenait plus sèche et mon ventre se nouait. Pour mon confort personnel, je décidai de ne pas faire durer l'exercice plus que nécessaire. Je me hâtai donc de me défaire de mon pantalon et je me redressai au garde-à-vous devant ma spectatrice attentive. Son regard s'éclaira subitement lorsqu'il se posa sur mon pénis fièrement tendu.

– Approche, commanda-t-elle en passant à un tutoiement révélateur qui ne me choqua pas outre mesure.

J'avancai sans me faire prier. Elle décroisa les jambes et s'installa sur le bord de son siège. Sans façon, elle s'empara de ma queue pointée vers elle et la serra comme en vérifiant la fermeté. Sa poigne s'allégea jusqu'à devenir caresse. En même temps, elle pétrit mes testicules contractés.

– Claudia n'a pas menti, tu as belle bite. C'est comme ça qu'on dit, n'est-ce pas ? s'enquit-elle presque innocemment.

– Oui, Madame, répondis-je, un peu crispé.

Elle se pencha en avant, sa bouche s'ouvrit et je me sentis littéralement aspiré à l'intérieur. Je serrais les dents pour ne pas gémir pendant qu'elle me pompait tout en malaxant mes bourses. Comme je l'avais supposé, ses ongles impressionnants flirtaient dangereusement avec ma peau. Ce mélange d'inquiétude et de plaisir brutal me faisait bander plus durement.

– Oh, my God ! soupira-t-elle en reprenant son souffle après quelques secondes d'une fellation particulièrement acharnée.

Elle contempla alors ma verge humide et raide avec une réelle gourmandise. Sans doute trop impatiente elle-même d'y goûter d'une manière différente, elle me réclama le préservatif offert par Claudia. J'allai récupérer la carte de visite dans mon pantalon et décollai la pochette que je lui remis.

– Allonge-toi là, me dit-elle en me désignant le lit immense chargé de coussins blancs.

Je me calai dans ce confort douillet en regardant madame Carpenter remonter sa jupe sur ses cuisses et s'agenouiller près de moi. D'un geste expérimenté, elle déroula la capote sur ma queue qu'elle avait contribué à rendre si grosse. Elle ne prit pas la peine de se dévêtir davantage, elle m'enjamba, écarta la ficelle de son string, et s'empala sans préavis sur mon pieu dressé.

– Ah ! That's so good ! s'exclama-t-elle d'une voix plus rauque.

Bien que préparé psychologiquement, je fus néanmoins sous le choc d'une telle offensive. Je reconnaissais volontiers que c'était bon, en effet, d'ouvrir comme ça, d'un coup, son vagin encore serré et de le remplir entièrement. C'était bon d'être l'objet d'une inconnue qui se servait de moi sans scrupules, sans tabou, sans question inutile.

J'eus peu de temps pour me ressaisir de cette première émotion, car ma cliente mit subitement autant d'énergie à me chevaucher qu'elle en avait mis à me sucer. Elle montait et descendait frénétiquement sur ma queue en marmonnant des « yes » essoufflés d'excitation. Elle mouillait tellement que ses allées et venues devenaient glissantes.

Dans son élan, elle trouva quand même le temps de déboutonner son corsage et de l'envoyer promener au pied du lit. Elle recommença ensuite à onduler sur moi usant au maximum de toute la longueur de ma verge. Je m'autorisai à lever les mains et à lui peloter les seins au travers du soutien-gorge blanc qu'elle avait conservé. Elle apprécia mon initiative et se pencha un peu plus sur moi. Je m'enhardis à dégrafer sa lingerie et à la lui enlever. Elle couina quand je soudai mes lèvres à son téton. Elle murmura des paroles incompréhensibles, mais dont je devinai le sens. Je m'employai donc à la sucer plus fort, à la mordiller pendant qu'elle profitait plus lentement de ma queue.

– Les Français sont les meilleurs amants du monde, déclara-t-elle en s'écartant sans prévenir pour s'allonger à mon côté. Prouve-le-moi. Fuck me !

Je me redressai et pris place entre ses jambes après lui avoir enlevé sa jupe et son string noyé. Pour être à la hauteur de cette réputation, je crus bon de la pénétrer de la même manière brutale qui semblait lui avoir tant plu quand elle avait entamé les hostilités.

– Oh ! Yes ! cria-t-elle. Fuck me ! Fuck me !

Encouragé par cette vibrante invitation, j'opérai un va-et-vient vigoureux entre ses cuisses largement ouvertes. Chacun de mes coups de reins était accueilli par une nouvelle salve de « yes » et de « fuck ». Plus je la baisais vite et fort, plus je recevais de compliments. Je mis donc autant d'ardeur que possible à lui labourer le ventre. Je n'étais pas en train de faire l'amour, j'étais un sportif en plein effort et mon engagement physique était salué par le même genre d'exclamations que celui dont usait Maxime pour me motiver. Ce n'était pas comme avec Juliette qui m'avait été offerte sur un plateau, ce n'était pas non plus comme avec Valentine avec qui je devais mesurer mes forces, cela n'avait rien de comparable non plus avec Claudia à qui je réservais le meilleur de moi-même, le plus vrai. Mais au fond, cette variété me faisait prendre conscience du caractère exceptionnel de ma maîtresse et cela me plaisait d'autant plus pour cette raison. Je pouvais bien baiser mille femmes, je n'appartenais qu'à une seule. En attendant, mon exercice du jour fit une annonce vibrante.

– I'm coming. I'm coming now !

La traduction était inutile, je sentais déjà les contractions de son vagin autour de mon sexe. Elle jouit assez longuement tout en réclamant que je continue. Ayant atteint mon objectif, et ne voyant pas l'intérêt de prolonger ce rendez-vous, je m'y employai volontiers jusqu'à ressentir à mon tour la montée de l'orgasme. J'éjaculai dans le préservatif, bien campé au fond de ma partenaire. Contrairement à elle, je mis un point d'honneur à ne pas manifester trop bruyamment mon plaisir. Je me retirai promptement pour reprendre mon souffle quelques instants à ses côtés. Elle ne jugea pas nécessaire d'en faire autant et s'enferma dans la salle de bains voisine.

Quand elle en sortit quelques minutes plus tard, j'étais rhabillé, au garde-à-vous dans le séjour. Hormis quelques cernes qui ombrèrent ses yeux trop bleus et trahissaient enfin son âge, elle avait retrouvé une allure très digne. Elle apprécia de me voir prêt à partir et non pas vautré dans son lit. J'avais bien enregistré les conseils de Claudia. Madame Carpenter s'empara de l'exemplaire de Zola et glissa une enveloppe sous la couverture, puis elle me le tendit.

– Vous direz à madame Simiènev que je vais encore réfléchir un peu, et que je lui rendrai visite demain matin.

J'acquiesçais d'un signe de tête et suivis le geste de la main de ma cliente qui m'indiquait le chemin de la sortie. Nous nous saluâmes poliment et la porte numéro 109 se referma. Dans l'ascenseur et tout le long du trajet qui me ramenait chez Claudia, je songeai à cette curieuse aventure. Je n'en éprouvais ni dégoût de moi-même ni culpabilité. Je regrettai même de n'en avoir pas profité un peu plus sachant que Claudia ne me permettrait probablement pas de recommencer.

– Tu as l'air bien rêveur, remarqua justement ma perspicace maîtresse.

Je lui racontai tout, par le menu, jusqu'à mon ressenti. Elle ouvrit le livre que je lui avais rendu et l'enveloppe de madame Carpenter. Elle contenait deux billets de 500 euros.

– Il s'agit de ton pourboire, m'annonça-t-elle. De toute évidence, elle aimait ta prestation.

Je demeurai tout penaud avec ces mille euros en main tandis qu'elle rangeait le livre dans un tiroir de son comptoir.

– Un pourboire ? me ressaisis-je.

– Comment préfères-tu appeler ça ? s'amusa-t-elle en revenant vers moi.

– Ce n'est pas le tarif habituel pour l'heure ?

– Tu plaisantes, j’espère ?

– Non, j’aimerais comprendre, insistai-je très sérieusement.

– Madame Carpenter viendra bien demain matin, comme elle te l’a annoncé. Il y a plusieurs semaines de cela, elle m’a passé commande d’un ouvrage très ancien en anglais que son mari souhait offrir au Président américain pour son prochain anniversaire. Elle le payera en liquide à un prix quelque peu majoré de la prestation dont elle a bénéficié.

– Et dans cette fameuse majoration, quelle part me revient ?

– En l’occurrence, aucune, répondit-elle, joueuse. Non seulement tu n’étais pas censé accomplir ce travail, mais tu m’as fait prendre un risque énorme. Je n’ai cédé à ton caprice que pour te faire plaisir.

– Mais sinon ? Quel pourcentage reverses-tu à tes poulains ?

– 30 %.

– À quel prix comptes-tu vendre ce livre, demain ?

– Quinze mille euros.

– Et je me contente d’un pourboire de mille ? C’est une honteuse escroquerie !

Je l’attrapai et la serrai solidement dans mes bras. Elle soutint mon regard amusé.

– Une forme de retour sur investissement, rectifia-t-elle.

– Au vu de ce que tu as misé sur moi, j’ai intérêt à être à la hauteur.

– Tu as intérêt, oui.

\*\*\*

Madame Carpenter vint à la boutique, le dimanche matin, comme prévu. Claudia ne voulut pas que je descende de l’appartement avant l’heure du déjeuner. Ce fut à la table du restaurant où elle m’invitait encore que je sus que la riche Américaine, enchantée par le service que je lui avais rendu, avait fait l’acquisition d’un second ouvrage, payé en liquide comme il se devait.

– Cher ?

– Cinq mille euros.

Je fis une moue admirative tandis que Claudia m’observait d’une insistante façon.

– Dont 30 % te reviennent, ajouta-t-elle sans ciller.

– Je croyais ne devoir prétendre à rien, m’étonnai-je sur un ton légèrement sarcastique.

– J’ai changé d’avis.

Une vague inquiétude me saisit. J’abandonnai ma fourchette pour la dévisager.

– À quel sujet, exactement ?

– Tu voulais te frotter à l’exercice, autant que tu le sois jusqu’au bout. Tu as accompli, et apparemment très bien, ce qu’on attendait de toi, il est juste que tu en reçoives la rémunération qui t’est due.

– J’étais loin d’imaginer ce que cela pouvait rapporter, admis-je, songeur.

– Méfie-toi des miroirs aux alouettes, Jérémy.

Je saisis le sens de son avertissement, mais il fallait bien convenir que l’activité se montrait tout aussi exaltante que payante.

– Tu n’es pas destiné à te prostituer.

Ses paroles volontairement crues ne suscitèrent que mon amusement. Elle s’en rendit compte.

– Ne me fais pas regretter d’avoir cédé à ton caprice, gronda-t-elle sans réussir à m’impressionner.

– Donc si je demandais à te rendre d’autres de ces services particuliers, tu t’y opposerais ?

Elle ne me répondit pas. Son regard avait cet éclat de colère contenue dont j’avais appris à me méfier.

– Je sais où se trouve mon intérêt, la rassurai-je sérieusement. Et ma curiosité a été satisfaite... merci.

Cet échange clôtura notre débat sur le sujet. Ses beaux yeux s'adoucirent et je récupérai toute sa confiance. Il ne fut plus question, dès lors, que de philosophie et de littérature jusqu'au soir qui me rendit enfin ma voluptueuse amante.

## CHAPITRE 26

Ce fut le treize avril, en pleine période de révisions que les résultats d'admissibilité au concours de Sciences Po tombèrent. J'étais reçu haut la main. L'annonce de ce succès me valut presque un triomphe auprès de Thomas, Valentine et quelques autres. Quant à mes parents, ils me félicitèrent à distance, soulagés et fiers. La seule dont j'attendais le jugement se montra, bien évidemment, moins euphorique. Elle me rappela que je n'avais accompli qu'une partie du chemin et que les oraux n'étaient pas une formalité. Elle me récompensa toutefois à sa manière, celle que je préférais, le soir venu.

Les vacances de printemps débutaient quelques jours plus tard, le dix-huit. Je ne pouvais éviter de rejoindre la Normandie. Avant cela, je fus invité à une fête surprise organisée par Thomas et Valentine. J'étais coincé de toutes parts et malgré mon désir de rester aux côtés de Claudia, je fus contraint d'honorer ce que je considérais comme une obligation.

– C'est une forme d'apprentissage de ton futur métier, me taquina Claudia tandis que je me préparais à sortir.

– Pourquoi ne viens-tu pas ? rouspétai-je.

– Trouverais-tu normal que ton employeur assiste à une fête privée ?

– La situation n'est pas tout à fait celle-là.

– Ne mélange pas tout, Jérémy. Je n'ai pas ma place là-bas.

J'eus beau batailler, elle résista jusqu'au bout et me mit pratiquement à la porte de chez elle. Je rejoignis le bar où nous nous étions donné rendez-vous sans grande gaîté de cœur. Je savais par avance ce que j'allais subir. Et je fus gâté. En habitué des nuits parisiennes, Thomas n'avait lésiné sur rien. Si j'avais cru qu'une dizaine de personnes suffiraient amplement à célébrer mes mérites, je m'étais trompé. Ce furent trente « copains » du lycée qui débarquèrent, et vinrent me faire part de leur joie à fêter cela avec moi. Le bar fut quasiment réquisitionné, notre assemblée bruyante faisant fuir les autres clients. Le patron ne s'en plaignit pas, Thomas s'arrangeait pour renouveler très régulièrement les consommations. Pour l'occasion, je fis exception à mes habitudes et je bus pas mal de champagne. Au bout de deux heures et de quelques verres, j'appréciais davantage les plaisirs nocturnes. Valentine fut alors une compagne dévouée, mais le long baiser que nous échangeâmes aux alentours de minuit me laissa un goût amer. Claudia envahit de nouveau toutes mes pensées. Elle me manquait. À ce moment précis où je fêtais une réussite que je lui devais en grande partie, elle me faisait défaut. Cela me parut injuste, insupportable.

– Mais il est encore tôt ! protesta Valentine, éberluée par ma décision aussi soudaine que définitive de rentrer.

– Je prends le train demain matin pour la Normandie.

Mon excuse lui signifiait par la même occasion qu'il était inutile de compter passer la nuit avec moi. Je n'eus qu'un mot à dire à Thomas qui comprit aussitôt. Il me frappa sur l'épaule et attrapa son manteau.

– Je te raccompagne en voiture, tu n'as pas l'air en forme pour le métro.

Je ne chipotai pas malgré mes doutes sur son propre taux d'alcoolémie. Je pris donc congé de ma petite amie sur un simple baiser qui la laissa déçue et probablement frustrée, mais, en toute vérité, je m'en moquais. Thomas et moi marchâmes en silence jusqu'à la rue voisine où il avait garé son véhicule. Un modèle étranger assez récent, bien sûr. Il démarra et après quelques mètres, il attaqua enfin le fond du problème.

– Tu ne pourras pas longtemps jouer sur tous les fronts, j'en sais quelque chose.

– De quoi tu parles ?

– De la double vie que tu mènes.

Je fis une grimace en m'efforçant de fixer mon attention sur les lumières de Paris. Mon silence valut tous les aveux.

– Tu croyais vraiment que je ne me rendrais compte de rien ? insista-t-il.

– Qu'est-ce qui t'a mis cette idée en tête ?

– Ton changement d'apparence, tout d'abord. Les provinciaux finissent toujours par s'adapter à la mode parisienne, mais chez toi, ç'a été une véritable transformation. Il ne fallait pas être grand clerc pour y voir l'influence d'une femme. Or, Valentine elle-même en a été surprise. J'en ai donc déduit qu'elle n'y était pour rien. Et puis, ta manière d'aborder la question du sexe a évolué tout aussi rapidement que ton allure.

– Valentine pouvait en être la cause.

Il accueillit ma réponse avec un ricanement.

– Arrête tes conneries, Jérémy ! Cette fille est et restera une coincée du cul, et tu le sais très bien.

J'approuvai d'un signe de tête suffisamment éloquent pour que nous tombions d'accord.

– Quant à ce que tu appelles ma double vie...

– Chacun a ses petits secrets, me coupa-t-il. Mais je tenais à t'avertir que Valentine est allée à plusieurs reprises chez toi sans te prévenir et qu'elle s'est étonnée de trouver porte close.

Je sentis le froid s'abattre sur mes épaules.

– Comment le sais-tu ?

– Elle est venue me demander si j'étais au courant de quelque chose.

– Et ?

– Je t'ai sauvé la mise à trois reprises en affirmant que tu étais avec moi.

– Elle ne m'en rien dit.

– Elle ne voulait pas passer pour une de ces filles jalouses et soupçonneuses. Elle se doutait que tu n'aurais pas apprécié.

Je me tournai vers Thomas qui conduisait tranquillement. Aucun de mes anciens amis ne m'aurait rendu pareil service. Et j'ignorais comment le remercier.

– Tu n'as pas à me remercier, refusa-t-il. Tu m'as déjà suffisamment filé de coups de main quand j'en ai eu besoin.

– Mais ce n'était rien en comparaison d'un...

– D'un mensonge ? J'y suis habitué, tu sais. Mon père est diplomate, souviens-toi !

J'acquiesçai en souriant. Nous nous lançâmes un regard complice qui scella entre nous un pacte d'amitié inédit pour moi. Puisqu'il respectait mes secrets, je ne lui en dévoilai rien, sauf l'adresse devant laquelle il me déposa. Il me souhaita simplement de passer une bonne nuit et de bonnes vacances. Nous nous promîmes de nous appeler et il redémarra, me laissant pantois sur le trottoir. Je composai le code de la grille, traversai le patio et grimpai au premier étage. La porte de l'appartement n'étant jamais verrouillée, j'entrai comme chez moi. Claudia était à demi allongée dans le canapé du salon, un livre en main, uniquement vêtue de son peignoir de soie. Elle s'inquiéta

aussitôt de ma mine trop sérieuse pour quelqu'un qui était censé avoir assisté à une fête.

– Que s'est-il passé ? demanda-t-elle en abandonnant sa lecture pour se lever.

Impatient, je quittai mon manteau pour aller l'enlacer.

– Il s'est passé que tu me manquais trop.

– N'aurais-tu pas un peu abusé de l'alcool ? devina-t-elle immédiatement.

– Juste un peu, je ne suis pas complètement ivre.

– Tu ferais mieux de te coucher.

Elle m'entraîna dans sa chambre et commença à me déshabiller. Ses gestes à la fois maternels et sensuels réveillèrent ma libido. Je m'acharnai à lui rendre la tâche difficile en essayant de dénouer la ceinture de son peignoir. Elle me gronda, mais j'avais dépassé le stade où la lucidité aurait dû m'arrêter. Je la soulevai de terre et la jetai sur le lit avant de m'abattre de tout mon poids sur elle.

– Je t'aime et je veux t'épouser, lançai-je avec détermination.

– Tu as trop bu, Jérémy Dancier.

– J'ai bu oui, mais pas assez pour ne pas savoir ce que je dis.

Elle essaya de se dégager, mais ma poigne l'en empêcha.

– Je ne te libérerai que lorsque tu auras dit oui.

Mon audace fit flamber ses yeux et son visage se ferma.

– Je ne me laisserai plus jamais contraindre par personne, Jérémy. Personne... même pas toi.

L'écho de ses souvenirs teinta sa voix d'une tristesse qui me fit immédiatement céder. Je la relâchai. Elle se leva et me désigna la salle de bains.

– Puisque tu as les idées suffisamment claires, tu sauras te débrouiller sans moi.

J'obéis et allai prendre une douche rapide qui me débarrassa des relents de cigarette et d'alcool. Je rejoignis Claudia dans le lit. Sans rien dire, je posai ma tête sur sa poitrine. Comme d'habitude, elle caressa mes cheveux. Et je m'endormis ainsi, comme une masse, jusqu'au lendemain matin.

\*\*\*

Une bonne odeur de café frais me réveilla. Je regrettai cependant très vite d'avoir quitté les bras de Morphée, un mal de tête lancinant me fit grimacer.

– Aspirine ? suggéra la douce voix de Claudia.

Je me redressai contre les oreillers, elle vint s'asseoir sur le bord du lit et me tendit un bol de café noir dans lequel elle avait mis un sucre. Elle connaissait désormais tous mes goûts et toutes mes habitudes, elle lisait en moi comme dans un livre ouvert.

– S'il te plaît, soupirai-je.

Elle quitta la chambre quelques instants pour y revenir, munie d'un verre dans lequel un comprimé achevait de fondre.

– Les bêtises se payent d'une façon ou d'une autre, déclara ma belle patronne en me voyant rechigner à boire l'amer médicament.

– Quelle heure est-il ? éludai-je d'une voix enrouée.

– Un peu plus de huit heures. Tu as juste le temps de te préparer pour aller prendre ton train. Vu ton état, je t'ai commandé un taxi.

Une petite alarme s'alluma dans mon esprit encore embrouillé. L'attitude de Claudia me parut différente, presque distante. Elle ne s'attarda pas à mon chevet, mais repartit dans la cuisine sans un geste de tendresse. Contrarié, je me levai et allai la retrouver.

– Y a-t-il un problème ? m'enquis-je sans détour.

– Il y en aura un si tu ne te presses pas.

Je n'aimais pas sa façon de contourner ma question et j'enlaçai sa taille pour la plaquer contre moi.

– Quelle bêtise ai-je faite ?

– Si je considère que tu étais sous l'emprise de l'alcool, aucune.

Je compris enfin et plongeai droit dans son regard méfiant.

– Je pense chacun des mots d'hier soir. Je t'aime, Claudia.

– Pour le moment, tu es ébloui, réfuta-t-elle.

– Non, je t'interdis de dire ça !

Mon ton grave et cassant la figea. Son visage d'ordinaire si impassible afficha cette tristesse qu'elle cherchait sans cesse à refouler.

– Tu peux dire ou faire ce que tu veux, tu ne changeras rien à ce que je ressens, repris-je plus doucement.

– Tu as raison, souffla-t-elle. Contre ça, je n'y peux rien.

Son air énigmatique m'inquiéta davantage.

– À quoi songes-tu ?

Elle se força à sourire et sa main se posa sur ma joue.

– Au fait que tu es décidément le plus exigeant et le plus impétueux des garçons et que mes efforts pour canaliser toute ton énergie n'y suffisent pas.

– En quoi est-ce mal ? ricanai-je, rassuré par la chaleur de sa caresse.

– Tu fonces tête baissée sans voir plus loin que le bout de ton nez. Prends le temps d'analyser les choses, et projette-toi dans l'avenir.

– Mon avenir, je le construis chaque jour avec toi.

– Je ne serai pas toujours là.

Je détestais entendre ça. Je resserrai mon étreinte. Sans quitter son regard, j'effleurai sa bouche de mes lèvres.

– C'est trop tard, Claudia. Tu fais partie de moi tout comme je fais partie de toi, à présent.

– Ça ne change rien au problème.

Elle venait de reconnaître à demi-mot qu'elle éprouvait la même chose que moi. Cela ne fit que renforcer ma détermination à la convaincre.

– Il n'y a de problème que celui que tu nous poses.

– Sans doute parce que je suis plus lucide que toi sur la situation. Tu as tendance à occulter certains éléments. Tu ne vois pas le danger qui te guette.

– Le danger ? répétai-je, légèrement sarcastique.

– Je ne suis pas la femme qui te convient, Jérémy. Tu es jeune et brillant, tu as l'avenir devant toi et tu auras besoin de quelqu'un qui te ressemble.

– C'est toi que je veux.

– Une femme qui pourrait être ta mère et dont les activités occultes relèvent du proxénétisme. Crois-tu vraiment pouvoir assumer le poids d'un tel secret et échapper longtemps à la rumeur ?

– Aujourd'hui, oui. Qu'ai-je à perdre ? Je n'ai rien commencé.

– Je refuse d'être un frein à ta carrière. Je fais tout ce qui est en mon pouvoir, au contraire, pour te porter à la place qui devrait être la tienne. Et nous étions d'accord tous les deux sur ce point.

– Je n'ai pas besoin d'être au sommet pour être heureux.

Elle secoua la tête et se dégagea de mes bras. Ses beaux yeux pétillaient de colère.

– Tu vas aller te changer et prendre le taxi pour la gare, m'ordonna-t-elle d'une voix où sourdait la menace. J'espère que ces vacances t'aideront à réfléchir à l'énormité de ce que tu viens de dire.

– Peut-être que tu devrais, toi aussi, réfléchir un peu, lui lançai-je, furieux de me voir éconduit de cette façon. Il ne tient qu'à toi que tout soit différent et tellement plus facile. Tu es terriblement... bornée.

Ce dernier mot tomba presque comme une insulte. Je m'en rendis compte au moment où il franchit mes lèvres, mais je ne le retirai pas. C'était la vérité. Je la regardai, statufiée au beau milieu de la cuisine. J'espérais que mes paroles provoqueraient un effet de choc, c'était apparemment le cas. Je n'eus pas davantage de pitié pour elle qu'elle n'en avait eue à mon égard. Je me détournai et gagnai la salle de bains comme elle me l'avait commandé. Quand j'en ressortis, dix minutes plus tard, elle avait préparé mon sac de voyage sur le lit.

– Dois-je prendre cela comme une invitation à ne pas revenir ? demandai-je avec amertume et anxiété.

– Je ne crois pas pouvoir t'en empêcher, répondit-elle d'une voix qui avait retrouvé toute son assurance.

J'approchai d'elle et glissai ma main sur sa nuque en écartant ses cheveux. Je déposai un baiser léger juste sous son oreille. Sa peau frémit, mais elle ne dit rien. Je m'en allai ensuite sans avoir croisé de nouveau son regard.

\*\*\*

Mes parents laissèrent s'écouler deux jours avant de se soucier de mon manque d'enthousiasme. Alors que je devais être heureux et fier de ma réussite, je ne leur offrais qu'un visage tourmenté et une humeur maussade. Ma mère la première fit un essai d'interrogatoire misant sur le fait que je souffrais de ma séparation d'avec Valentine.

– Pourquoi ne lui proposes-tu pas de venir passer quelques jours à la maison ? suggéra-t-elle.

Je raccrochais d'une conversation banale avec ma prétendue petite amie dont elle avait tout entendu. Je fus tenté par l'idée, mais plus par provocation envers Claudia que par réel désir d'accueillir la jeune femme. Mes doigts hésitèrent sur l'écran du portable, puis je me ravisai très vite. Claudia ne se serait jamais avouée jalouse. Elle aurait même été capable de me féliciter de cette initiative, quand bien même elle n'en aurait pas pensé un mot. En outre, faire entrer Valentine au sein de ma famille, c'était lui accorder une incontestable importance aux yeux de tous. De compliquée, ma situation devenait inextricable.

– Elle ne peut pas, mentis-je encore une fois.

– Sa petite sœur ?

Je constatai que ma mère avait bonne mémoire. J'avais pour ma part oublié ce détail inventé pour justifier mon précédent refus.

– Pas seulement. Elle doit sérieusement réviser pour les examens. Elle n'a pas les mêmes facilités que moi.

– Oh ! Je comprends, compatit ma chère maman. Et c'est avec toi qu'elle a l'habitude de travailler.

Ma confirmation mit fin à ce premier round. Le second eut lieu, après le dîner, le lendemain, et il fut mené par mon père, profitant de ce que ma mère était occupée en cuisine.

– Ce n'est pas la franche gaîté, fiston, attaqua-t-il en prenant sa place ordinaire dans le gros fauteuil près de la cheminée.

– Un peu de fatigue, sûrement.

– Tu n'as pas de problèmes, au moins ?

– Des problèmes ? Non.

– Tu travailles encore pour cette librairie ?

– De manière irrégulière, en fonction de mes révisions.

– Ta mère s’inquiète, tu sais ?

– Oui, elle me l’a dit. Mais je t’assure que tout va bien.

À l’intérieur, je brûlais de l’envie de passer aux aveux, de lui parler de Claudia, de lui dire à quel point cette femme me manquait. Depuis mon départ de Paris, je ne cessais de penser à elle. J’espérais de tout mon être que mes paroles incisives avaient pu provoquer un changement dans son esprit.

Tout me paraissait si simple. Un mot de sa part pouvait tout résoudre. Un « oui » aurait fait de moi le plus heureux des hommes. Pour elle, j’étais prêt à tout affronter, à tout quitter pour vivre à ses côtés. La carrière qu’elle envisageait pour moi et à laquelle je me préparais m’importait moins que son amour.

L’éloignement et le silence me devenaient chaque jour plus insupportables. Aussi, comme la fois précédente, je décidai d’écourter mon séjour en Normandie pour rentrer à Paris. Curieusement, mes parents ne firent aucun commentaire. Ma mère évita même de se lamenter en me reconduisant à la gare, le jeudi après-midi. Elle me recommanda seulement de penser à l’appeler de temps en temps en m’embrassant au bout du quai. Je promis volontiers.

Dans ce sens-là, le voyage me donnait des ailes et me rendait une bonne humeur qui m’avait déserté au moment où j’avais franchi le seuil de l’appartement de Claudia, mon sac sur l’épaule. Bien sûr, je n’avais pas prévenu la principale intéressée de mon retour tout comme je m’étais abstenu d’en informer Valentine. Seul Thomas était au courant et ce fut par hasard, parce que ce crétin appela tandis que j’étais dans le train. Il ne trouva rien d’autre à faire que d’en rire.

– Veux-tu que je vienne te chercher à la gare ?

J’acceptai sans réserve. Il se tenait sous le panneau d’affichage quand je débarquai, une heure plus tard. Il me donna une accolade amicale qui me fit plaisir.

– Je suis stationné en sac, me prévint-il en me tirant par le bras.

Nous nous pressâmes donc de rejoindre sa voiture. Pendant qu’il conduisait, je lui avouai que Valentine ignorait mon retour.

– Ne t’inquiète pas, je te couvre, s’esclaffa-t-il.

– J’ai l’impression que je t’amuse.

– Et comment ! Sous ses airs de premier de la classe et de gendre idéal, Monsieur Dancier fait des cachotteries. Elle doit valoir sacrément le coup, cette nana.

– Ce n’est pas une nana, corrigeai-je malgré moi. Elle est bien plus que ça.

– Sur ce point, je n’en doute pas. Il n’y a qu’à voir ce qu’elle a fait de toi.

– Tu es le seul à savoir.

Il me jeta un coup d’œil après s’être arrêté à un feu rouge.

– Je te l’ai dit, tu n’as rien à craindre de mon côté. Mais tu m’autoriseras tout de même à trouver cela jouissif.

– Jouissif... oui, admis-je, narquois. C’est le mot juste.

– T’es un petit veinard.

Sur ce, il redémarra et conformément à ma demande, il stoppa dans ma rue, à la hauteur de mon immeuble. Je risquai un regard vers la vitrine de la librairie. La boutique était encore ouverte à cette heure-là. Je remerciai Thomas qui repartit en riant toujours et je rentrai chez moi. J’y déposai simplement mes affaires et jetai un coup d’œil par la fenêtre avant de redescendre. Je me figeai.

Un garçon d’une petite vingtaine d’années s’arrêta devant la porte et entra sans hésiter. Mon sang ne fit qu’un tour. La jalousie que j’étais parvenu à museler m’envahit de nouveau. J’imaginai le pire. Ce jeune homme correspondait tellement bien aux critères de sélection de Claudia.

Se pouvait-il qu'elle ait déjà recruté un autre élève ? Je devais en avoir le cœur net. Je bondis au travers de l'appartement et dégringolai les trois étages au risque de me casser le cou. La clochette se déchaîna lorsque j'ouvris la porte du magasin. Claudia était en train d'emballer un livre. Le jeune homme attendait devant son comptoir en profitant bien du spectacle délicieux qu'elle offrait. Elle suspendit ses gestes, l'espace d'une seconde. Je lus la surprise sur son visage, puis elle se ressaisit et acheva son paquet qu'elle tendit au garçon. Elle le remercia de son achat, il en fit de même pour ses conseils et il s'éloigna vers la sortie.

– Qui est-ce ? interrogeai-je sans prendre le temps de la saluer.

Elle dédaigna me répondre. Je lui saisis le bras et l'entraînai de force dans le bureau. Elle ne broncha pas, ne se plaignit même pas que je lui faisais mal et pourtant j'avais conscience de ma brutalité. Sous l'effet de la colère, je peinaï à contenir mes élans. Elle le comprit, car elle ne se départit pas de son calme.

– J'en conclus que ta courte réflexion ne t'a pas conduit à de meilleures résolutions, dit-elle d'une voix basse aux accents résignés.

– Non, je n'ai pas changé d'avis.

Ma confirmation ne l'étonna pas.

– Qui était ce garçon ? insistai-je.

– Un simple client.

Son regard se fit plus étincelant tandis qu'un vague sourire étirait ses lèvres rouges.

– Tu ne changeras donc jamais ? me lança-t-elle, sur un ton plus léger.

Je suivis les ordres que me donnaient ses beaux yeux et son attitude aguicheuse. J'approchai d'elle et la repoussai contre le bureau.

– Pourquoi tiens-tu tellement à ce que je change ? murmurai-je en bécotant sa bouche si tentante. C'est comme ça que tu m'aimes.

Je n'attendis pas de réponse de sa part, je relevai sa jupe sur ses cuisses que je forçai à s'ouvrir. Nos regards restèrent accrochés l'un à l'autre tandis que je déboutonnais mon pantalon. Je lus le plaisir dans le sien au moment où je la pénétrai d'un coup de rein vengeur. Elle arrima ses jambes à mes hanches et noua ses bras autour de ma nuque. Je m'enfonçai au plus profond de son ventre. J'étais enfin de retour chez moi.

Elle me dévisagea d'une drôle de façon, puis me sourit. Je sus alors que j'étais pardonné et que je pouvais laisser libre cours à ma passion. Le bureau résonna bientôt de nos gémissements impossibles à contenir. Claudia finit par s'allonger à demi sur la table, m'offrant ainsi le droit de faire jaillir ses seins du soutien-gorge qui les maintenait prisonniers. La queue plantée dans ses entrailles, la bouche soudée à ses tétons, je me guérissais du manque cruel dont j'avais souffert. Il me sembla qu'elle y trouvait pareillement remède, car je l'entendis plusieurs fois m'exhorter à plus de violence. J'obéis docilement, quitte à laisser mes empreintes sur la peau tendre de ses cuisses.

Mes allers-retours devinrent plus amples et plus brutaux à mesure que je la voyais approcher de l'orgasme. Elle m'emportait avec elle vers le plaisir. Nous jouîmes ensemble, à quelques secondes près. Les contractions de son vagin déclenchèrent mon éjaculation. Je la remplis de moi, marquai mon territoire en rugissant comme un fauve tout en restant maître, pour une fois, de mes réactions. Elle était magnifique ainsi, débraillée, les seins à l'air se soulevant au rythme effréné de sa respiration haletante. Sans quitter son ventre chaud et trempé, je la contemplai avec plus de détermination encore.

– Épouse-moi ! lui lançai-je d'une voix rauque.

Elle se redressa et noua de nouveau ses bras autour de mon cou.

– J’ai un dernier exercice pour toi, annonça-t-elle comme si de rien n’était.

– Ta réponse est-elle subordonnée à ma réussite ?

– Oui.

Un nœud se forma dans ma gorge. Elle avait décidément l’art de me mettre au supplice. Je n’étais pas certain d’avoir le choix, cependant.

– Je t’écoute, cédaï-je.

– Je vais t’envoyer chez une cliente.

– Une habituée de tes « services particuliers » ?

– En quelque sorte.

– Je croyais que je n’étais pas destiné à ce genre de fonction.

– Je te l’ai dit, c’est un exercice. N’y vois pas autre chose.

– De mes prouesses dépendra mon avenir ?

– Nous en reparlerons après, si tu veux bien.

– Je suis à tes ordres.

– Tu n’obéis qu’à ce qui te plaît, me morigéna-t-elle en me repoussant.

– Et comme tout me plaît en toi...

Ma taquinerie la fit sourire. Je vis disparaître à regret ses seins sous la dentelle de sa lingerie. Je la ramenai contre moi dans une étreinte.

– Je ne suis pas rassasié de toi, l’avertis-je en l’embrassant.

– Accorde-moi le temps de fermer la librairie.

Je la relâchai juste le temps nécessaire à ce qu’elle aille baisser la grille devant la porte et me revienne. Il ne fut plus question ensuite qu’elle quitte mes bras jusqu’au lendemain.

## CHAPITRE 27

Le samedi suivant, j'étais au garde-à-vous devant le comptoir de la librairie, à regarder Claudia emballer l'exemplaire de *Au bonheur des dames* qu'elle avait exhumé du tiroir où elle l'avait rangé.

– Puis-je savoir quel ouvrage tu remets à Sven lorsqu'il vient chercher sa « commande ».

Elle eut un sourire, et attendit d'avoir terminé pour me répondre sur un ton amusé.

– Du côté de chez Swan.

Je ne pus m'empêcher de rire. Elle me tendit le paquet sur lequel était notée une adresse dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement. Contrairement à la première fois, elle n'avait rien voulu me dévoiler au sujet de la cliente. J'étais uniquement assuré que je ne courais aucun risque. Pour cette occasion, elle avait encore commandé un taxi qui s'arrêta en double file devant la boutique et klaxonna.

– Je ne le fais que parce que tu me l'imposes, précisai-je tandis qu'elle me pressait de partir.

– J'en suis parfaitement consciente, affirma-t-elle, aussi sereine que si elle m'envoyait chercher une baguette de pain à la boulangerie voisine.

Je renonçai à la cuisiner davantage et m'engouffrai dans la voiture. Je donnai l'adresse au chauffeur et m'abîmai dans la contemplation du paysage pour éviter de penser à ce que je m'apprêtais à faire. Ma première expérience entre les bras de madame Carpenter avait suffi à satisfaire ma curiosité. Depuis, occupé par les examens et choyé par Claudia, je n'avais plus éprouvé le même brûlant désir d'aller voir ailleurs si la chair était aussi tentante. Mes fantasmes avaient tous repris le visage et le corps de ma sublime maîtresse. Et cet exercice auquel elle me soumettait m'avait valu quelques sueurs nocturnes. J'avais perdu cette insouciance du débutant.

Le taxi me déposa devant un immeuble cossu. Sur l'interphone, j'appuyai sur la sonnette qui portait l'indication du nom de ma cliente. Je fus surpris qu'une voix d'homme me réponde.

– Bonjour, j'ai un colis à remettre à madame Douvrant de la part de madame Simiènev, débitai-je très vite.

– Au troisième, porte de gauche.

Ces quelques mots plutôt secs s'accompagnèrent immédiatement de l'ouverture automatique de la porte. J'entrai dans le hall de l'immeuble et allai droit jusqu'à l'ascenseur. Pendant la montée, je pianotai nerveusement des doigts sur le livre qui devait m'assurer d'être reçu. Je remarquai que je ne bandais pas. Sur le palier du troisième, je me dirigeai vers l'appartement qu'on m'avait indiqué. Je sonnai et attendis un court instant. Un homme vint m'ouvrir. Malgré son élégance et sa prestance, il accusait une soixantaine d'années. Je reconnus la voix de l'interphone lorsqu'il me réclama le livre. Je le lui remis, il le déballa et eut un sourire teinté d'ironie.

– Suivez-moi, je vous prie, me dit-il sur un ton plus amène.

Je l'accompagnai en silence au travers d'un vaste appartement luxueusement meublé et décoré, puis il me céda le passage sur le seuil d'une chambre deux fois plus grande que mon studio tout entier. Au fond de la pièce, une autre porte était entrouverte.

– Chérie ? lança l'homme. Il est arrivé.

Ce fut ainsi que je sus que je devais me trouver en présence de monsieur Douvrant. Au vu de son

âge, je commençais à craindre le pire. Aussi la surprise me cloua sur place quand je vis apparaître celle que j'étais censé baiser. Une superbe blonde d'une petite trentaine d'années émergea de la salle de bains, uniquement vêtue d'un déshabillé blanc qui ne dissimulait rien de son anatomie parfaite. Au premier coup d'œil, il était évident que ses seins ronds et gonflés ne devaient leur volume qu'au talent du chirurgien esthétique auquel elle avait eu recours. Elle avança vers moi en souriant.

– Claudia nous avait caché cette perle, s'exclama-t-elle à l'adresse de son mari.

Ce dernier se contenta d'un signe de tête et se tourna vers moi.

– Avez-vous ce qu'il faut ?

Un peu décontenancé par la situation, je ne compris pas immédiatement le sens de sa question.

– Pardon ?

– Disposez-vous de préservatifs ? précisa-t-il.

Je me ressaisis et extirpai de la poche de mon pantalon le sachet que Claudia avait pris soin de me donner avant mon départ.

– On peut commencer ? s'impatienta la jeune femme.

Contre toute attente, monsieur Douvrant alla prendre place dans un large fauteuil situé juste en face du lit. Il croisa les jambes et s'accouda tel un spectateur au théâtre. Sur le moment, je me sentis démuni, mais contrairement à moi, ma cliente savait parfaitement ce qui convenait de faire.

– Il est tout mignon, gloussa-t-elle en déboutonnant ma chemise après avoir retiré ma veste. Et musclé, ajouta-t-elle en découvrant mes abdominaux forgés par les heures d'entraînement avec Maxime.

Elle me tira par le bras jusqu'à son lit où elle s'allongea.

– Léchez-lui la chatte, ordonna alors son mari sans se départir de son calme ni de sa position.

La dame écarta largement les jambes. Je me penchai sur son pubis entièrement épilé et commençai par l'embrasser. Son odeur n'était pas désagréable et cette mise en bouche activa enfin un début d'érection dans mon pantalon. J'appréciai moins ses soupirs à répétition chaque fois que ma langue effleurait son clitoris. Celui-ci me parut bien plus gros que celui de mes autres partenaires. Je pouvais aisément le sucer. La dame manifesta son approbation par des exclamations de plaisir.

– Oh ! Il est bon, gémit-elle en se cambrant pour se souder un peu plus à mes lèvres.

– Veux-tu qu'il te fasse jouir ainsi ? s'éleva la voix neutre de son mari.

– Non. Celui-là a l'air particulièrement doué, ce serait dommage de se priver du reste.

– Très bien. Arrêtez, jeune homme, s'il vous plaît !

J'obéis et me redressai en attendant l'ordre suivant.

– Je veux le faire, intervint ma cliente en s'attaquant sans tarder à ma ceinture.

Elle acheva pareillement de me dévêtir. Intimidé par la présence de son époux, je bandais moins fermement que d'habitude, mais la taille de mon pénis sembla la satisfaire. Elle émit un grognement de contentement en le prenant en bouche. Cette fellation appliquée me rendit une vigueur plus flatteuse.

– Mais regarde-moi ça ! se réjouit-elle en présentant mon sexe à son mari comme s'il s'était agi d'un objet.

Elle ôta ensuite son fin peignoir et l'expédia au pied du lit. Elle appuya sur mes épaules pour m'inviter à m'allonger. Elle déchira l'emballage du préservatif qu'elle m'enfila elle-même et m'enjamba résolument. Déjà bien excitée, elle n'eut aucun mal à s'enfoncer sur ma verge dressée.

– Il me remplit le ventre, commenta-t-elle avec légèreté.

Je pouvais confirmer ce point, mon gland butait contre le fond de son vagin humide. Elle se mit à me chevaucher, doucement au début, puis de plus en plus vite. Cette position me permettait d'oublier

son mari assis dans son fauteuil et qui assistait à toute la scène. Ainsi je pus prendre quelques initiatives, empoigner ses hanches pour amplifier ses mouvements. Ses seins artificiels ne bougeaient quasiment pas malgré sa cavalcade. De fait, ils ne me tentèrent pas du tout. J'encaissais là une grosse déception. En attendant, ma cavalière s'essouffla et délaissa sa monture pour se tourner vers son compagnon.

– Tu aimes ? lui demanda-t-elle en minaudant.

Il répondit par un « oui » qui paraissait contraint. Elle s'agenouilla sur le lit, se pencha en avant et me tendit sa croupe. Je compris l'invitation et me relevai contre ses fesses. Cette fois, je faisais directement face à monsieur Douvrant. Nos regards se croisèrent. Dans le sien, je crus lire une certaine tristesse qu'il s'empressa de faire disparaître pour m'intimer l'ordre de prendre sa femme comme elle le désirait. La levrette énergique que je lui fis subir fut ponctuée de commentaires plus ou moins vulgaires de la part de ma victime. Les mâchoires de l'homme assis devant nous se contractaient de temps à autre, mais il ne bougeait pas, observant le spectacle comme s'il était rivé à son fauteuil, incapable d'en sortir de lui-même. Madame Douvrant mouillait de plus en plus. Je pensais que l'heure de la délivrance était imminente et j'accélérai malgré moi pour en finir au plus vite. C'était sans compter sur la gourmandise de la coquine.

– Chéri ? haleta-t-elle en m'obligeant à stopper mes ondulations frénétiques. Je veux tout.

Sans autre précision, monsieur Douvrant ouvrit le tiroir d'une commode située à côté de son fauteuil et en sortit un tube. Puis il se leva et approcha de nous. Madame s'écarta et offrit son cul à son époux. Celui-ci déboucha le tube sans se presser et en pointa l'embout contre l'orifice encore inexploré de sa femme. Il y déversa une bonne dose d'un gel transparent. D'une main douce, il caressa le postérieur tendu, puis enfonça sans manière un doigt dans l'anus qui n'attendait visiblement que ça. Madame roucoula d'aise et le remercia. Il retourna alors à son fauteuil et à sa posture immobile. Pendant tout ce temps, j'avais commencé à débander. Ma cliente s'en désola et entreprit de me masturber vigoureusement jusqu'à ce que je retrouve la fermeté nécessaire à l'accomplissement de ma mission. Je n'eus guère plus le choix de l'initiative. Elle m'enjamba de nouveau et s'empala elle-même sur mon sexe. Je la sentis descendre lentement, mais sûrement, en habituée de la chose. Plus elle s'enfonçait plus son visage rayonnait. Elle avait relâché ma queue pour maintenir ses fesses largement écartées en y plaquant ses mains. Ce fut ainsi qu'elle commença à onduler, profitant de mon imposante présence dans ses entrailles.

– C'est bon, affirma-t-elle en faisant danser ses hanches. J'aime quand ils en ont une grosse comme ça.

En mon for intérieur, je me demandais ce que pouvait ressentir son mari en entendant de tels propos et en voyant pareille scène. J'avais un peu de mal à comprendre. Heureusement pour ma santé d'esprit, madame Douvrant se chargea de me priver de penser. Elle accéléra d'un coup, exploitant pleinement toute la longueur de ma verge pour se faire plaisir. À plusieurs reprises, elle se retira complètement pour mieux se remplir de moi. Un commentaire de son mari me fit entendre qu'elle lui donnait ainsi la possibilité d'admirer son anus béant.

– Ton trou est magnifique, Chérie, dit-il d'une voix sourde.

Rassurée par ces paroles qu'elle attendait visiblement, elle revint s'asseoir sur ma queue et me chevaucha de plus belle. Je finis par craindre qu'elle ne se lasse jamais. Quelques sensations parcouraient mes testicules. Je n'allais pas tenir indéfiniment. Par chance, elle se releva pour s'allonger au travers du lit. Je fus prié de terminer ma tâche dans le même orifice. Y rentrer ne fut pas très difficile. Elle remonta les jambes et les maintint bien ouvertes pour me faciliter la manœuvre. Pendant que je menais une danse régulière contre ses fesses brillantes de gel, elle se masturbait d'une

main nerveuse en couinant des « oui » de plus en plus sonores. Elle jouit en criant. Je fus aussitôt prié de me retirer. J'obéis, un peu penaud, la queue raide et presque en point d'éjaculer.

– Ôtez votre préservatif, me demanda alors monsieur Douvrant.

Je m'exécutai sans bien comprendre. Sa femme, essoufflée, mais visiblement ravie se pencha de nouveau devant moi et engloutit mon sexe jusqu'à ce que j'atteigne la limite. Je jouis sur son visage en contenant quelques gémissements plaintifs. Ses joues, son menton furent maculés de ma semence. Elle semblait beaucoup aimer cela. Du bout de son index, elle ramassa un peu de sperme et le porta à sa bouche.

– Hummmm... en plus, il est délicieux, déclara-t-elle.

Sans crier gare, elle bondit du lit et courut s'asseoir sur les genoux de son mari.

– Merci, Chéri, lui dit-elle comme une enfant qu'on aurait gâtée.

Il lui sourit en l'invitant à aller se débarbouiller. Elle acquiesça volontiers et m'adressa un regard amusé avant de disparaître dans la pièce voisine.

– Prenez vos affaires et suivez-moi ! ordonna mon hôte.

Je récupérai mes vêtements et je lui emboîtai le pas, nu comme un ver, jusqu'à une autre salle d'eau où il me laissa seul le temps nécessaire à ce que je fasse une toilette rapide et me rhabille. Je le retrouvai dans le séjour où il m'attendait. Il me rendit l'exemplaire du livre de Zola et me pria de présenter toutes ses amitiés à Claudia. Dans la seconde suivante, j'étais dehors, sur le palier. Il était un peu plus de vingt et une heures.

Pendant le voyage en métro qui me ramenait, je restais songeur à m'interroger sur le sens exact de cet exercice. Un débriefing s'imposait. Ma belle maîtresse attendait mon retour en lisant dans le canapé, comme à son habitude. Curieusement, sa première question fut de me demander si j'avais faim. Elle m'accueillait ainsi avec le même détachement que lors de mon départ. Cela ne fit que précipiter ma réaction. Je lui rendis le bouquin en transmettant les salutations de monsieur Douvrant. Tranquillement, elle ouvrit la page de garde et y récupéra une enveloppe dont elle sortit une liasse de billets neufs.

– Ce cher Bernard connaît parfaitement mes tarifs, sourit-elle avant de me couler un regard malicieux. Je suppose que madame a apprécié de se faire sodomiser par toi.

– Comment le sais-tu ?

– Cinq mille euros correspondent précisément à cette prestation.

– Cinq mille euros ? relevai-je, stupéfait a posteriori de m'être promené avec une telle somme dans le métro.

Claudia détacha plusieurs coupures de la liasse et me les tendit.

– Voici la part qui te revient.

Je ne bougeai pas, dédaignant même de regarder les billets qu'elle m'invitait à empocher.

– Je me fiche de cet argent.

Elle haussa son sourcil droit. J'avais capté toute son attention, je comptais bien mener la bataille sur le seul terrain qui m'importait.

– Je ne me suis pas rendu chez ces personnes pour en obtenir une rémunération, lui rappelai-je d'une voix aussi calme que possible. Il s'agissait, selon toi, d'un ultime exercice dont la réussite conditionnait ta réponse à la question toute simple que je t'ai posée.

Je la vis blêmir sous l'attaque à laquelle elle ne s'attendait pas.

– Dans ce cas, puis-je te demander ce que tu as pensé de cette expérience ? s'enquit-elle après avoir pris une inspiration comme celle que l'on prend avant d'affronter une épreuve.

– C'était un peu spécial.

– Peux-tu préciser ?

– Dans la mesure où je ne sais rien de ces gens, je n'ai pas la possibilité de les juger. Si c'est leur façon de se faire plaisir, tant mieux !

– Crois-tu sincèrement que de voir un jeune et fougueux inconnu baiser sa femme fasse vraiment plaisir à Bernard Douvrant ?

Elle marquait un point. Je me rappelai trop bien le regard empli de tristesse de cet homme statufié dans son fauteuil.

– Pourquoi reste-t-il si ça le fait souffrir ?

– Parce qu'il préfère savoir plutôt que d'imaginer. De cette façon, il conserve l'illusion d'être acteur de la sexualité de sa femme. N'as-tu jamais entendu parler du candaulisme ?

– Non.

– Il s'agit d'une pratique sexuelle qui doit son nom au roi Candaule. Ce dernier trouvait son épouse si belle et en vantait tellement les charmes qu'il finit par proposer à l'un de ses officiers de s'en assurer de visu. L'affaire ne se termina pas bien pour ce pauvre roi qui fut assassiné par cet officier, mais au moins, il a laissé son nom dans l'histoire. Depuis, on qualifie de candauliste, celui qui se complait à voir son ou sa partenaire s'envoyer en l'air sous son regard consentant.

– Est-ce que Bernard Douvrant baise encore sa femme ?

– Question très pertinente. Je connais Bernard depuis de nombreuses années. Il était un bel homme, il l'est encore d'ailleurs, tu as pu le constater.

– Je lui ai trouvé beaucoup de prestance, en effet, admis-je puisqu'elle paraissant attendre ma confirmation.

– Il était très sportif, séducteur, toujours dans l'action. Bien évidemment, il lui fallait une femme qui flatte son orgueil. Il s'est marié à trois reprises, choisissant chaque fois, une épouse de plus jeune alors que lui ne se voyait pas vieillir... jusqu'à ce que l'âge et la maladie le rattrapent.

– La maladie ?

– Il venait de fêter ses cinquante-cinq ans quand les médecins ont diagnostiqué chez lui un cancer de la prostate. L'opération l'a malheureusement privé de sa virilité. Cela faisait à peine deux ans qu'il avait épousé Béatrice. Alors que tout le monde pensait que cette blonde écervelée demanderait le divorce, elle est restée près de lui.

– Probablement par intérêt, estimai-je en me remémorant le luxe de l'appartement.

– Qu'importe le motif, elle lui a donné des preuves d'un attachement qui ont bouleversé Bernard. Il lui a proposé de prendre un amant, elle a d'abord refusé. Puis, un jour, ils en sont venus ensemble à la solution que tu connais. Bernard m'a demandé de l'aider. Sa confiance m'a honorée et j'ai été émue par sa démarche.

Je la croyais volontiers. L'éclat de ses yeux témoignait de sa sincérité. Je n'avais cependant toujours pas mis le doigt sur l'essentiel.

– Peux-tu me dire, à présent, quel était le but exact de cet exercice ?

– Tu ne vois pas ? me défia-t-elle. C'est pourtant simple. Tu as eu l'exemple d'un couple dont le mari a trente ans de plus que son épouse.

Ces quelques mots suffirent. Le brouillard se dissipa d'un coup dans mon esprit et je compris où elle voulait en venir. Si elle pensait m'avoir de cette façon, elle se trompait. Je secouai la tête et allai la tirer de force du canapé où elle s'était réfugiée.

– Tu n'as pas choisi le bon exemple, Claudia, l'avertis-je. Moi, je suis jeune et vaillant et compte le rester longtemps.

– J'ai vingt ans de plus que toi, Jérémy, se défendit-elle.

– C’est ce qui fait que je t’aime. Tu es magnifique.

– Aujourd’hui, mais demain ?

– On s’en fout de demain, bon sang ! m’énervai-je. Nous avons encore de belles années devant nous.

Elle poussa un soupir et se dégagea de mes bras.

– Alors, je dois considérer cet exercice comme un échec.

– Pardon ? hoquetai-je, ahuri.

– De toute évidence, nous ne voyons pas les choses de la même manière.

– Si tu voulais bien ôter tes œillères, ça irait mieux.

– Mes œillères ? ricana-t-elle avec amertume. Si j’en porte, et cela reste à démontrer, elles me permettent néanmoins de voir le danger alors que toi, tu te comportes en aveugle.

– Je ne sais pour quelle raison tu refuses d’admettre l’évidence, mais je ne renoncerai pas si facilement, je te préviens.

– Je crois que tu devrais rentrer chez toi.

Je m’attendais à cette sentence et je m’y étais préparé.

– Cela n’y changera rien. Tout au plus me conduiras-tu à provoquer une rupture plus rapide que prévu avec Valentine et l’école.

– C’est-à-dire ?

– Quel intérêt aurais-je à poursuivre une aventure sans lendemain et des études dont je n’aurais plus rien à foutre ? Puisque deux heures de mon temps valent cinq mille euros...

– Je t’interdis de faire ça ! explosa-t-elle dans un accès de fureur.

Jamais la colère de Claudia n’avait atteint un tel niveau. Je fus assez content d’assister à ce spectacle inédit. Ses joues se teintèrent d’un rouge soutenu et le vert de son regard vira à l’orage.

– Tu m’ordonnes, tu m’interdis, je t’obéis... souris-je. Jusqu’à quel point trouves-tu cela exaltant ?

Je m’approchai d’elle lentement. Je pouvais entendre les battements précipités de son cœur. Sa respiration plus rapide entrouvrait son peignoir de soie et dévoilait ses seins lourds et blancs. Nous nous affrontâmes en silence. Je ne la touchai pas, je me contentais d’imposer ma présence, mon corps presque collé au sien. Son regard plongé dans le mien perdit de son assurance.

– Aucun homme ne te soumettra jamais, n’est-ce pas ? repris-je tout bas. Tu n’en éprouves ni le besoin ni l’envie... jamais.

Je me penchai sur sa bouche, l’effleurai à peine. Ses lèvres frémirent. Son silence était ma victoire. Elle ferma les yeux pour ne pas se trahir quand je l’embrassai pour de bon. Je dénouai alors la ceinture de son peignoir et le fis glisser de ses épaules. Je la soulevai dans mes bras et l’emportai comme le plus beau trophée de mon existence pour la déposer dans l’écrin qu’il méritait : son lit.

Certes, Claudia jouit beaucoup et puissamment, mais tous mes efforts ne suffirent pas à la faire capituler. Elle eut raison de ma résistance physique et je m’endormis sans avoir obtenu ce que je désirais. Elle me trouva boudeur, le dimanche matin et s’en amusa. Elle avait pleinement récupéré ses moyens, tandis que je peinais à émerger du sommeil lourd dans lequel elle m’avait précipité.

– Nous en reparlerons tout à l’heure, au restaurant, promit-elle pour ne pas gâcher mon réveil.

Sur ces presque bonnes nouvelles, elle engloutit mon sexe en érection et lui fit subir un traitement si intensif que je fus bien incapable de porter la moindre réclamation. Je la regardais me sucer avec une telle gourmandise que j’en étais ébloui. J’adorais voir ses joues se creuser lorsqu’elle remontait lentement jusque sur mon gland dont elle faisait ensuite le tour du bout de la langue. Je me pétrifiai tandis qu’elle gobait mes testicules, l’un après l’autre pour les relâcher sans ménagement.

J’étais sans défense, livré à sa bouche qui me dévorait, à sa langue audacieuse qui s’égarait entre mes fesses. Je gémis de plaisir plus que d’étonnement lorsqu’elle enfonça délicatement ses doigts

dans mon anus tendrement humidifié par ses soins. Elle s'appliqua à me rendre fou avec un sadisme redoutable, me conduisant à plusieurs reprises à la limite de l'orgasme et me retenant à la dernière seconde, m'accordant juste le temps d'une respiration avant de recommencer son infernale manœuvre. Je m'accrochai aux draps froissés, je demandai grâce en la suppliant de me faire jouir.

Elle se montra sans pitié pour mes nerfs. Ses doigts allaient et venaient dans mon orifice acquis à sa cause, ils pressaient régulièrement sur le renflement de ma prostate pendant qu'elle me pompait sans relâche. J'essayai vainement de la tromper en taisant mes plaintes, mais elle n'était pas femme à se laisser si facilement berner. Les réactions de mon corps la renseignaient bien mieux que ne le faisait ma voix.

Je finis par ne plus compter le nombre de fois où je crus en ma délivrance avant de retomber dans des tourments de plus en plus insupportables. Enfin, elle décida de m'achever. L'onde fatale prit naissance sous ses doigts plantés au fond de mon ventre, elle envahit mes testicules qui se contractèrent violemment et remonta dans ma verge en traçant un sillon de feu sur son passage. Elle se déversa ensuite dans la bouche de Claudia qui s'en régala sous mon regard affolé.

Aucun son ne put sortir de ma gorge nouée. Je ne jouis pas par à-coups, je me vidais simplement sans pouvoir arrêter le flot. C'était comme si ma vie elle-même s'écoulait irrémédiablement entre ses lèvres. J'eus un dernier sursaut quand les doigts de Claudia se retirèrent de mon anus contracté, puis je m'abattis, anéanti sur les oreillers. Je sentis la caresse chaude de baisers qui remontaient le long de mon corps jusque sur ma bouche. Le goût de mon sperme sur sa langue avait une saveur particulière. Son amertume était moins marquée. Je n'étais plus en mesure de résister. Elle avait gagné cette manche-là, mais pas la guerre.

## CHAPITRE 28

La politesse due à ma bonne éducation m'obligea à réprimer mes bâillements à la table du restaurant dominical. J'étais tout aussi épuisé qu'après une séance de sport avec Maxime. En face de moi, Claudia m'observait avec ce petit air moqueur qui en disait long sur sa motivation à me sucer comme elle l'avait fait dès mon réveil. Je n'étais finalement sorti du lit que pour me préparer pour le déjeuner. Mais si elle avait l'expérience, je bénéficiais sans conteste de la jeunesse. Après avoir avalé l'entrée, j'étais de nouveau en état de lui rappeler sa promesse. Elle croisa ses doigts sous son menton et me sourit comme si elle s'y était attendue.

– J'admire ton endurance et ton obstination, commença-t-elle. Ce sont deux qualités qui te serviront tout au long de ta future carrière.

– Dois-je ainsi comprendre que je ne suis pas autorisé à abandonner mes études ?

– Pour moi, il n'en a jamais été question, et tu le sais bien.

– Tu connais mes conditions, Claudia.

Elle se pinça les lèvres dans une moue dubitative et me fixa plus intensément.

– Est-ce une menace ? s'inquiéta-t-elle.

– Non, il ne s'agit que d'une demande en mariage légèrement insistante.

Mon ton plus léger la rassura, mais je venais de comprendre que je disposais d'atouts non négligeables pour la contraindre si la persuasion n'y suffisait pas. Et elle le devina au grand sourire que je lui adressai.

– Très bien ! céda-t-elle enfin. Je te donnerai ma réponse, mais pas avant la proclamation des résultats de tes examens de fin d'année.

– Si c'est la seule garantie que tu exiges, je suis prêt à attendre encore un peu.

– C'est la seule, en effet, mais si je t'entends encore une fois évoquer la possibilité que tu arrêtes tes études, je ne prendrai même pas la peine de te recevoir.

– C'est un marché honnête, admis-je d'autant plus facilement que j'étais tout aussi certain de ma réussite aux examens que de ma volonté de lui prouver que je pouvais atteindre le sommet.

Puisque c'était la condition sine qua non qu'elle mettait à son accord, j'allais tout faire pour y parvenir.

Dès le lendemain, et malgré la séance de musculation avec Maxime, je réclamaï son active participation à mes révisions. La tête posée sur sa poitrine, je débitai de mémoire les dates du dernier cours d'histoire. Chaque soir, elle m'octroyait ainsi tout son temps. Sa patience et sa pédagogie étaient infaillibles. Elle jouait son rôle de professeure à la perfection, me poussant au plus loin de mes connaissances et me reprenant lorsque je faisais fausse route. Il m'arrivait parfois de décrocher, me laissant tenter par sa peau de velours sur laquelle glissaient mes mains ou par l'apparition impromptue d'un de ses tétons sous la soie noire de son peignoir. La leçon prenait alors fin en apothéose.

Durant cette période, je n'accordai à Valentine que de très maigres consolations. Cette dernière s'en plaignit d'ailleurs en me reprochant mon manque d'implication dans notre relation. Ne pouvant m'en

ouvrir auprès de ma maîtresse sans risquer son opprobre, je trouvai en Thomas un confident compatissant.

– Pourquoi ne romps-tu pas tout simplement ? me suggéra-t-il.

Sa désinvolture ne me choqua pas, je m’y étais habitué. Je persistai cependant à ne pas vouloir lui ressembler.

– Parce que nous sommes à moins d’un mois des examens et que si je fais ça, Valentine va se planter. Elle ne mérite pas un traitement aussi cruel.

– Tes scrupules t’honorent, Jérém’... mais j’aime autant te dire qu’elle a des doutes.

– À quel sujet ?

– Ta fidélité, mon vieux ! Les filles sont toutes les mêmes, dès que tu t’égares un peu, elles s’imaginent aussitôt que tu les trompes.

– Et à ton avis, quel est leur pourcentage d’erreur en la matière ? ironisai-je en le visant particulièrement.

– Ça dépend des types. Pour ce qui me concerne, elles ont raison à cent pour cent.

– Et pour moi ?

– Jusqu’ici, tu bluffais admirablement, mais depuis quelque temps, je crains que tu fasses de moins en moins illusion. Je t’avais prévenu.

– Quelle côte m’attribues-tu ?

– Selon moi, tu disposes encore d’un bon cinquante pour cent.

– Cela me donne donc de quoi tenir un mois, non ?

– Si tu relances un peu la machine, ça devrait le faire. Dans le cas contraire, tu t’exposes à un règlement de compte au plus mauvais moment. Te connaissant, Saint Jérémy, tu n’apprécieras pas du tout.

Ce fut ainsi que j’acceptai de recevoir à nouveau Valentine chez moi, un vendredi soir qui me parut formidablement ennuyeux. Bien évidemment, j’obtins pour cela l’aval de Claudia qui me félicita même de mon initiative. Je notai cependant son accueil plus froid lorsque ma prétendue petite amie vint, comme d’habitude, me rendre la clé de l’appartement au magasin, le lendemain. Par chance, Valentine ne s’aperçut de rien. Moi, je tins là, une occasion idéale de taquiner ma chère patronne. Elle se défendit inlassablement de toute jalousie, je fis semblant de la croire.

En vérité, Claudia ignorait que j’avais encore surpris, l’avant-veille, une conversation entre elle et monsieur Albert, dans la librairie. De sa bouche même, j’avais entendu des aveux qui m’avaient comblé de bonheur.

– Il suffit qu’il me regarde, qu’il me touche pour que je perde tout contrôle de moi-même. Il me tient tout entière dans sa main. Je n’imaginai pas que cela pouvait être possible... pas après Dimitri. Et pourtant..., avait-elle dit sans se douter de ma présence dans le bureau voisin.

Son ton résigné m’avait alarmé sur le moment, mais ces paroles signifiaient surtout ma victoire. Elle venait de confesser son impuissance à combattre son cœur et cela justifiait que je persiste. En ami, monsieur Albert s’était ému de la voir en pleine détresse. Elle avait affirmé d’une manière assez énigmatique qu’elle avait pris ses dispositions, que tout irait bien et qu’il ne devait pas s’inquiéter pour elle. Tout à ma joie, je supposai depuis qu’elle se préparait déjà au changement que je lui imposais. Je lui cachai donc cette découverte, craignant qu’elle s’en offusque. Par conséquent, rien ne vint obscurcir notre ciel sans nuage jusqu’aux oraux de Sciences Po qui me mirent un peu sur les nerfs.

Le neuf juin, j’étais convoqué devant le jury. Deux hommes et une femme m’évaluèrent sur des

questions aussi diverses que possible, passant de ma motivation à intégrer Sciences Po à l'organisation du Parlement européen. Au bout des vingt minutes que dura l'entretien, je sortis un peu groggy de la salle d'examen. Valentine et Thomas avaient tenu à m'accompagner. Nous allâmes boire un verre dans un café voisin. Bien entendu, ma mère appela et je répétais la manière dont s'était déroulé l'oral. J'essayai de paraître rassurant, mais avec le stress, j'étais loin d'être très sûr de moi. Je prétextai avoir besoin de repos et de détente pour fausser compagnie à Valentine. Elle fut un peu déçue, mais se montra compréhensive. Je refusai pareillement que Thomas me raccompagne. J'avais envie d'un peu de solitude, d'un moment de décompression avant d'aller rejoindre Claudia à qui je réservai le rapport exhaustif de l'épreuve.

Nous étions lovés l'un contre l'autre dans le canapé, j'avais posé ma tête sur ses cuisses et je racontai tout dans les moindres détails. Elle m'écouta en laissant jouer ses doigts dans mes cheveux, m'interrompit à deux reprises pour un complément d'information, puis attendit la fin de mon récit pour me faire part de son avis.

– Selon moi, tu as de très bonnes chances d'être reçu.

– Ton optimisme me rassure, soufflai-je en fermant les yeux pour me livrer plus sereinement à ses caresses.

– Tu n'en as pas terminé pour autant avec tes examens, me rappela-t-elle perfidement.

Je fronçai les sourcils en faisant une moue désapprobatrice.

– Pour ce soir, si.

Je me redressai d'un bond. Claudia devina sans mal mes intentions. Son regard s'éclaira d'une lueur malicieuse.

– Que deviennent tes projets de révision ?

Je me levai du canapé et l'attirai dans mes bras.

– Tout dépend de ce que tu entends me faire réviser, répondis-je en commençant à la dévêtir.

– De ce point de vue-là, tu connais tes classiques sur le bout des doigts.

J'aimais le son de sa voix dont les accents trahissaient son désir pour moi et le plaisir qu'elle prenait à ce que l'entraîne une fois encore, dans de fougueux ébats dont elle se régalaient sans vouloir l'avouer. Cette nuit-là, elle se montra particulièrement entreprenante. J'interprétais son attitude comme une forme de récompense à laquelle elle m'avait si souvent habitué. Elle mit dans ses élans amoureux une dose de passion supplémentaire qui me charma autant qu'elle me surprit.

Bien sûr, elle nia mes impressions lorsque je lui en fis part, le lendemain, mais le sourire qu'elle ne put contenir suffit à me donner raison. J'envisageai dès lors l'avenir avec la gourmandise de mes dix-neuf ans imminents. J'étais convaincu qu'en compagnie de cette déesse magnifique dont j'avais fait la conquête, rien ne me résisterait. Aussi me présentai-je aux examens finaux d'hypokhâgne sans aucune appréhension au contraire de Valentine qui n'était pas loin de la panique. Quant à Thomas, il se pointa avec une angoisse qu'il essaya de dissimuler sous une avalanche de plaisanteries parfois douteuses. Par chance, il comprit que je n'étais pas dupe et cessa de lui-même pour se ronger les ongles à la place.

Nous nous retrouvâmes à l'issue d'une matinée sous le signe de l'Histoire. J'écoutai les lamentations de Valentine, persuadée d'avoir échoué, et les tentatives volontairement maladroitement de Thomas pour dédramatiser la situation. J'avais hâte d'être au soir, de rejoindre le havre de paix et de sensualité que m'offraient l'appartement et les bras de Claudia. Le moment venu, cette dernière n'exigea pas que je lui raconte la journée par le menu. Elle se contenta de savoir que j'étais plutôt satisfait de moi. Elle réalisa alors mes rêves de tendresse et me renvoya au combat, le lendemain, frais, dispo et plus motivé que jamais.

À la mi-juin, tout fut terminé, mais curieusement, personne n'avait encore le goût à la fête. L'attente fébrile des résultats ne faisait que commencer. Pour moi, cela revêtait une double importance. J'étais impatient au-delà du descriptible.

– Il va falloir que je parle de toi à mes parents, annonçai-je un soir alors que je venais de passer un coup de fil à ma mère pour la rassurer une énième fois.

Claudia était en train de préparer le dîner. Elle suspendit simplement son geste sans se retourner.

– Il n'y a aucune urgence, estima-t-elle d'une voix trop neutre pour être honnête.

– Les résultats sont pour bientôt et mes parents comptent sur ma visite pour fêter ça. Le moment me paraît plutôt bien choisi.

– À ta place, j'attendrais d'être certain de ma réussite.

– Tu n'as pas confiance ?

Elle embarqua son saladier et le déposa sur la table du salon. Je pus enfin lire dans son regard l'anxiété qu'elle me cachait.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? m'alarmai-je en allant la prendre dans mes bras.

– Je trouve que tu précipites beaucoup les choses, Jérémy.

– Nous étions convenus que tu me donnerais ta réponse dès l'annonce des résultats. Il faudra bien que je les mette au courant, protestai-je.

– Comprends qu'aujourd'hui, ils s'attendent à ce que tu leur présentes Valentine.

Je ne pus contenir un petit éclat de rire. Rien ne pouvait me priver de mon bonheur présent et à venir, même pas ses préventions.

– Ils s'y feront, assurai-je en tentant de reprendre mon sérieux.

– Je te le répète, il n'y a absolument rien d'urgent. Profite donc de ton été. Il sera toujours temps, plus tard.

– Serais-tu en train de revenir sur ta décision ?

– Je ne te dois qu'une réponse, je te rappelle, sourit-elle pour m'apaiser.

– Moi, je n'attends qu'un « oui » de ta part.

Je me penchai sur ses lèvres. Elle céda à mon baiser. Elle arrêta cependant le vagabondage de mes mains sur sa poitrine pour me signaler qu'elle n'avait pas cuisiné pour rien. Amusé, je la relâchai pour passer à table. Bien évidemment, elle fut mon dessert.

\*\*\*

Les premiers résultats qui tombèrent furent ceux de Sciences Po. J'étais admis. Cette réussite déclencha les sanglots maternels au téléphone. Mon père me félicita. Mes amis encore dans le stress de l'attente de ceux d'hypokhâgne se réjouirent également. Cette fois, Claudia ne modéra pas ses éloges. Je la sentis fière de moi et elle s'attacha à me le prouver. Le Paradis m'était acquis, sauf que l'ange qui y habitait se chargea vite de me faire redescendre sur Terre en me rappelant que ce n'était qu'une première étape. La seconde fut franchie la semaine suivante avec le même succès. J'en fus d'autant plus heureux parce que Valentine était également admise en deuxième année et surtout, contre toute attente, Thomas décrochait son diplôme. Plus rien ne s'opposait à la fête. Hélas, Claudia refusa toujours d'y participer. Aucun de mes arguments ne parvint à la convaincre. Ma belle humeur fut un peu ternie. Thomas s'en aperçut dès mon arrivée dans la boîte de nuit où avaient lieu les festivités. L'explication sommaire que je lui donnai lui fit hausser les sourcils.

– Et Valentine ? me demanda-t-il.

Je fus très tenté de choisir cette occasion pour signifier à la jeune femme la fin de notre relation, mais encore une fois, j'eus des scrupules à la faire souffrir un soir comme celui-là.

– Plus tard, éludai-je sans entrain.

– C’est toi qui vois, mais à ta place, je ne ferais pas traîner les choses, me répliqua-t-il avec bon sens. Plus tu vas attendre, plus ce sera compliqué pour tout le monde.

– Je sais.

Thomas me fit un signe de tête pour m’avertir de l’approche de ma petite amie provisoire. J’eus du mal à me montrer aussi tendre et enjoué qu’il l’aurait fallu. Elle s’en plaignit, j’invoquai un coup de fatigue après ces mois de travail intensif.

– J’aimerais que nous parlions de nous, insista-t-elle alors que je souhaitais justement éviter ce sujet fâcheux.

Je trouvai alors les mêmes mots qu’avait utilisés Claudia.

– Le moment est mal choisi, Val... nous en discuterons à mon retour de Normandie, si tu veux bien.

– Je ne suis pas certaine que ce soit nécessaire d’attendre.

Je lus dans son regard qu’elle ne se faisait plus d’illusion.

– Tu ne m’aurais pas invitée à dormir chez toi, ce soir, n’est-ce pas ? ajouta-t-elle un peu tristement.

Puisqu’elle me tendait la perche, je la saisis malgré moi.

– Non, tu as raison.

Ses yeux de biche s’embruèrent. Je lui ouvris mes bras, elle se coula contre moi et posa sa tête sur mon épaule.

– J’aurais préféré que ça se passe autrement, soupirai-je.

– Aujourd’hui ou demain, ça n’y change rien. J’ai juste l’impression de t’avoir forcé la main et de n’avoir jamais su comment te séduire tout à fait.

J’eus un sourire involontaire. Elle avait fort bien analysé le cas.

– Je suis sincèrement désolé, lui dis-je à l’oreille.

– Pas tant que moi. J’aurais dû comprendre... le jour où tu es venu chez moi pour la première fois. Je prenais ta différence pour de la timidité... mais je me suis trompée.

Elle releva la tête pour me regarder.

– Tu es vraiment un être à part, Jérémy. J’envie celle que tu aimes.

J’eus subitement peur qu’elle ait deviné. Je ne répondis rien, cela valait mieux qu’un mensonge et évitait qu’elle creuse la question.

– Nos routes vont se séparer dès ce soir, conclut-elle d’une voix éraillée par l’émotion.

J’effaçai d’une caresse une larme qui roulait sur sa peau.

– À moins que tu me supportes comme ami, proposai-je gentiment.

– J’avoue que je n’en sais rien.

– Tu as mon numéro de téléphone... au cas où.

Elle déglutit et baissa la tête. Je l’embrassai sur la joue. Elle s’écarta, me jeta un dernier regard et s’éloigna dans la foule. Je n’étais pas fier de moi. Alors que tout devait concourir à mon bonheur, le sort s’acharnait à me compliquer l’existence. Thomas avait assisté à la scène, il n’y avait rien à ajouter. Au fond, il avait raison. Il me proposa de me ramener, je refusai. J’étais libre et confiant, autant en profiter un peu. Nous trinquâmes à notre amitié de plus en plus complice et aux filles qui nous rendaient dingues.

Je rentrai au petit matin, le dimanche. Claudia sommeillait paisiblement. Je pris une douche que j’estimai très nécessaire et me glissai sous les draps, tout contre le corps chaud et voluptueux de la belle endormie. Elle poussa un soupir et s’étira légèrement en me tournant le dos. Malgré la fatigue, son contact me fit bander. Je plaquai mon érection contre ses fesses. Elle creusa inconsciemment les reins. Je profitai de la situation pour me saisir de l’un de ses seins et le pétrir délicatement. Elle

m'appartenait, sans la moindre résistance.

Mon sexe tendu se frotta à la peau nue de son postérieur. Elle réagit en ondulant au même rythme. Elle était réveillée, je le savais. Je délaissai quelques secondes son mamelon tendre pour aider ma queue à s'immiscer entre ses cuisses. Elle se contenta de se cambrer un tout petit peu plus, mais ce fut suffisant. Je la pénétrai doucement. Ma main revint aussitôt à sa poitrine. Son téton avait durci, je le pinçai par taquinerie. Elle en mouilla d'autant plus.

Jamais je ne lui avais fait l'amour de cette façon. La sensualité de notre étreinte très lente avait quelque chose de bouleversant. Je m'enfonçai dans son ventre, la serrai contre moi, tout en la caressant. Je dégageai ses longs cheveux de son cou pour y déposer des petits baisers qui la firent frissonner.

– Je t'aime, murmurai-je à son oreille.

Alors elle tourna la tête vers moi et m'offrit sa bouche. Je la fis basculer sur le dos et me coulai sur elle. Je me sentis fondre en elle comme si nous formions plus qu'un. Elle plaqua ses mains sur mes fesses et accompagna mon doux va-et-vient. Aucun de nous ne voulut précipiter les choses. Chaque fois que je lui répétais que je l'aimais, elle me faisait taire dans un baiser de plus en plus torride.

À force, elle entama ma résistance et mes coups de reins devinrent plus rapides. Son excitation inondait déjà mon bas-ventre, elle n'avait pas encore joui. Elle me donna subitement soif d'elle. Je me retirai d'elle pour me pencher sur sa chatte languissante. Un ronronnement s'échappa de sa gorge lorsque ma langue parcourut sa fente avant de s'introduire à la source si prodigue de son plaisir. Elle écarta plus largement les jambes et posa une main sur ma tête.

Aucun alcool n'était plus grisant que son nectar, j'étais complètement accro au point d'en vouloir davantage. Soumis à la torture de ma succion sans pitié, son clitoris me donna ce que je désirais. Claudia poussa un cri et se crispa d'un coup. Un jet brûlant m'arrosa le visage et coula dans ma bouche avide. Satisfait, je me redressai et plongeai de nouveau tout entier dans son vagin trempé. Elle se contorsionna sous l'effet d'un orgasme fulgurant. Dopé par le spectacle et complètement ivre d'elle, je ne pus contenir mes élans. Je jouis dans une longue plainte tandis que je percevais autour de ma queue tendue à l'extrême les dernières contractions de son ventre. Elle me recueillit entre ses bras et me garda ainsi immobile et silencieuse. Seuls les battements de nos cœurs et nos souffles courts prouvaient que nous étions encore en vie.

\*\*\*

Je me réveillai seul dans le lit quelques heures plus tard. Je me levai, un peu hagard, et gagnai la cuisine d'où me parvenaient des bruits. Claudia sourit en me regardant arriver, nu et encore endormi.

– Je ne pensais pas te voir avant deux de l'après-midi, plaisanta-t-elle lorsque j'allai poser un baiser dans son cou.

– Quelle heure est-il ? marmonnai-je d'une voix éraillée.

– Pas loin de midi.

– Tu tiens absolument à aller au restaurant ? demandai-je en la trouvant déjà pimpante.

Elle me tendit un bol de café frais que je n'avais pas réclamé.

– Non, pas aujourd'hui.

J'avalai une gorgée brûlante et la contemplai. Chaque jour qui passait la rendait plus belle.

– Je suis officiellement en vacances, réalisai-je. J'espère que tu ne m'as préparé aucun programme.

– Le seul qui m'est venu à l'esprit devrait te plaire, répondit-elle en affichant une moue délicieusement taquine.

– Ah oui ? Et de quoi s'agit-il ?

Elle approcha de moi et s'empara sans préavis de mes testicules. Je me raidis, tout comme ma queue.

– Je crois que dans un cas comme le tien, le plus grand repos s'impose avant de rentrer en Normandie. Que diraient tes parents s'ils te voyaient si fatigué ?

– Je doute de beaucoup me reposer, couinai-je tandis qu'elle massait mes bourses d'une main ferme et experte.

– Tu n'auras rien à faire, promit-elle d'une voix suave en se hissant à ma bouche.

– Je suis ton esclave.

Elle empoigna mon sexe tendu et m'obligea ainsi à la suivre dans la chambre que je venais de quitter. Elle m'ordonna de m'allonger, ce que je fis bien volontiers, puis elle commença par détacher son chignon. Un à un, elle enleva ses vêtements et je découvris un superbe ensemble de lingerie que je ne lui connaissais pas. J'adorai la provocation dont elle jouait, juchée sur ses talons, les bas retenus par un porte-jarretelles et le soutien-gorge qui faisait outrageusement pigeonner sa voluptueuse poitrine où je rêvais déjà d'enfuir mon nez. Elle s'agenouilla sur le lit, au-dessus de moi et avança ainsi jusqu'à se positionner entièrement sur moi. Ses cheveux chatouillaient mon torse, ses yeux me défiaient. De chatte, elle devenait visiblement tigresse. Je m'apprêtais à succomber à ses coups de crocs. Claudia fit de moi sa proie, sa victime, son objet sans m'accorder de répit ni le droit de me plaindre.

Comment aurais-je seulement eu l'idée de me plaindre ?

Elle me suçait, me chevaucha à sa guise, suspendant le temps, repoussant toutes les limites de la décence. Affaibli, ébloui, enivré, je crus ma dernière heure arrivée quand elle s'empala sur ma verge dressée après m'avoir contraint à lui lécher l'orifice qu'elle conservait comme arme ultime. Elle m'ordonna de la regarder pendant qu'elle s'enfonçait inexorablement sur mon pieu raide d'avoir été branlé de main de maître. J'étais subjugué au point de ne plus respirer. Mes poumons ne retrouvèrent leur fonction que lorsque je fus totalement entré en elle. Elle entama ensuite une danse lascive. Ses seins ballottaient sous mon nez. Elle m'interdit de la toucher. Elle ajoutait ainsi un supplice au supplice qu'elle me faisait endurer. Je me raidissais chaque fois qu'elle se retirait de moi et retenais mon souffle quand elle se remplissait à nouveau de mon sexe soumis. Progressivement, elle me conduisait à la folie.

Qu'avais-je fait pour mériter pareille récompense ?

Étaient-ce les prémices de notre future relation ?

Je n'étais pas autorisé à parler, mais mon cerveau se livrait malgré moi à toutes sortes de suppositions... du moins quand elle lui en laissait l'occasion. Ma belle cavalière me jugea suffisamment sage et docile pour m'offrir un plaisir supplémentaire. Elle se pencha sur moi et imposa ses seins à ma bouche. J'en perdis définitivement la raison. Je la tétai goulûment, passant d'un mamelon à l'autre avec une avidité sans pareille. Je pressais, pétrissais, aspirais à lui en faire mal, je le savais... pire que ça, je le voulais. Elle gémit à plusieurs reprises, mais ne me priva pas de ce que je préférais. Lentement, elle continuait de glisser sur ma queue tout en savourant que je lui dévore ainsi la poitrine.

Je brûlais d'envie de la renverser, de la violer sans pitié jusqu'à ce qu'elle demande grâce, mais je n'en fis rien. Je sentais dans chacun de ses gestes qu'elle avait prémédité cet instant et qu'elle voulait qu'il soit tel qu'elle l'avait prévu. Je réprimais donc mes élans sauvages et demeurai son esclave. Toutefois, l'incendie qu'elle avait allumé dans mes veines gagnait peu à peu mon bas-ventre et ma verge devenait de plus en plus sensible aux caresses de son corps. Elle le devina à mon affolement, à la manière dont je me réfugiais entre ses seins en la suppliant. Elle ralentit à peine, me gardant sous

pression. Je pus néanmoins reprendre haleine, mais je lus dans son regard que j'allais continuer à souffrir. Elle donna un coup de reins qui m'arracha un cri, puis un autre, et un autre encore. Je me consumai de l'intérieur. Ma jouissance fut telle que je perdis le contrôle. Claudia fut victime de sa dextérité. Pour étouffer mes hurlements, je la mordis, marquant de mes dents son sein droit. Elle empoigna ma tête, ses doigts s'agrippèrent à mes cheveux, mais plutôt que de m'éloigner d'elle, elle me serra plus fort. Ses hanches accélèrent, je l'entendis haleter. Elle prononça mon prénom. J'y devinai un appel à l'aide. Alors je l'enlaçai et pris le relai avec ce qui me restait de forces. Elle se renversa en criant. Son plaisir explosif jaillit de nouveau, nous inondant l'un et l'autre. Je la ramenai contre moi. Nous nous regardâmes un bref instant, puis elle posa ses lèvres sur les miennes et força ma bouche. Ce baiser avait une saveur inédite, emplie de rage et de passion. Il me séduisit autant qu'il me terrifia.

Longtemps plus tard, quand je la rejoignis à la salle de bains où elle prenait sa douche, je constatai avec confusion à quel point j'avais été violent en la mordant. Son sein était auréolé d'une empreinte qu'elle allait conserver durablement. Je m'apprêtais à lui demander pardon lorsqu'elle m'imposa le silence d'un doigt sur mes lèvres.

– Ne dis rien ! m'ordonna-t-elle pendant que l'eau tombait en cascade sur nos épaules. Ne gâche pas tout.

Je fronçai les sourcils pour lui signifier mon trouble à l'énoncé de telles paroles. Elle secoua la tête et me sourit. Puis comme si de rien n'était, elle se décida à me récurer des pieds à la tête, sans omettre l'essentiel. Par chance, elle se montra extrêmement délicate avec cette partie de mon anatomie avec laquelle elle s'était visiblement bien amusée.

## CHAPITRE 29

Je devais prendre le train pour la Normandie en début d'après-midi, le lundi. Pour autant, ma chère compagne ne m'autorisa pas à flemmarder au lit. Sous son contrôle vigilant, je fus chargé de faire mes bagages. Elle insista pour que j'emporte l'intégralité des affaires que j'avais progressivement stockées chez elle. Même si cela ne constituait pas une montagne, mon seul sac de voyage n'y suffisait pas. Elle me fit cadeau d'une valise qu'elle utilisait pour ses déplacements.

– Mais je n'ai pas besoin d'emmener tout ça, rouspétai-je. J'ai encore des vêtements là-bas.

– Que tu n'as plus portés depuis longtemps ! Tu sembles avoir oublié que tu as légèrement gagné en carrure, me sourit-elle en soulignant mes épaules d'une caresse.

– C'est vrai, admis-je, assez flatté par le regard dont elle me couvait.

– Et puis, tes parents aussi ont le droit de te voir élégant.

Je me rangeai à ses arguments et la matinée fila comme de l'eau entre les doigts. Nous déjeunâmes sur le pouce avant qu'un taxi vienne me chercher.

– Dix jours sans toi, je ne pourrai jamais tenir, me lamentai-je alors qu'elle ne se départissait pas de son calme habituel. Pourrai-je t'appeler, au moins ?

– Si de me téléphoner contribue à te rendre plus malheureux encore, je n'en vois pas la nécessité.

Après la folle journée de la veille, son attitude plus distante m'agaçait. J'avais besoin de la sentir contre moi. Elle ne lutta pas contre mon étreinte, mais l'éclat de ses yeux était voilé.

– Avoue que je vais te manquer.

Une vague tristesse passa sur son fin visage.

– Oui, tu vas me manquer, dit-elle à voix basse.

C'était la toute première fois que je le soutirai si directement et si facilement un tel aveu. Puisqu'elle semblait dans de bonnes dispositions, je me risquai à pousser mon avantage.

– Pourquoi refuses-tu que je parle de toi à mes parents ?

– C'est encore trop tôt, Jérémy, se défendit-elle avec obstination. Ils t'attendent pour se réjouir avec toi de ta réussite, pas pour que tu leur annonces ce qu'ils prendraient à coup sûr pour une catastrophe.

– Je devrais bien évoquer nos liens privilégiés pour justifier que je rentre à Paris en plein mois de juillet alors que je suis censé être en vacances.

– Libre à toi d'imaginer ce que tu voudras, mais je te déconseille d'aller au-delà d'une certaine limite. Je ne vois pas pourquoi tu es si pressé.

– Parce que j'ai hâte de t'entendre m'accorder ce que je désire le plus au monde.

Elle secoua la tête d'un air désapprobateur, je l'arrêtai en capturant son menton. Mes lèvres effleurèrent les siennes.

– Tu seras ma plus belle récompense, ma plus grande victoire, murmurai-je.

– Tu as déjà tout obtenu de moi, pourquoi en exiger plus ?

– C'est toi qui m'as reproché un jour mon manque d'ambition, souviens-toi. Tu m'as conseillé de toujours viser le sommet. Maintenant, grâce à toi, je sais que je peux y parvenir. Je veux tout, mon Amour, à commencer par toi.

« Mon Amour » lui causa une émotion qu'elle ne put me cacher. Je la sentis trembler entre mes bras. Je forçai ses lèvres et m'octroyai le baiser dont j'avais envie. Elle s'y abandonna avec la même tendresse. Elle finit, hélas, par me repousser en entendant la sonnerie de son portable.

– Le taxi est là, dit-elle sur un ton mal assuré.

– Tu m'accompagnes en bas ?

Elle me suivit dans l'escalier jusque dans le hall. Je m'arrêtai une dernière fois pour l'embrasser encore. Elle posa la main sur ma joue et me sourit.

– Tout ira bien.

– J'ai déjà hâte d'être de retour.

Elle hocha simplement la tête et me regarda m'éloigner par le patio. Je me retournai avant de m'asseoir dans le taxi. Elle se tenait toujours debout, immobile sur le seuil de l'immeuble, les bras croisés autour d'elle comme si elle cherchait à se protéger du froid. La voiture démarra. Curieusement, je gardai d'elle cette dernière image où elle paraissait si fragile et démunie. Pour chasser le doute, je passai outre ses ordres et lui expédiai un SMS qui tenait en trois mots : « Je t'aime ».

Connaissant Claudia, la réponse était très incertaine. Pourtant mon portable vibra dans ma main quelques secondes plus tard. Mon cœur fit un bond dans ma poitrine en découvrant son message.

« Moi aussi ».

Je verrouillai aussitôt ce texto pour qu'il ne s'efface jamais de mon téléphone. J'étais heureux et soulagé. Ce voyage imposé en Normandie me parut moins pénible, et malgré ma promesse, j'envisageai bel et bien de parler de la femme qui faisait mon bonheur.

\*\*\*

Trois jours après mon arrivée, je dus sacrifier à l'interminable déjeuner qui réunit toute la famille. Grands-parents, oncles et tantes, tous attablés pour fêter ma réussite. Je fus très content de constater la fierté de mon père. Pour l'occasion, il avait pris quelques jours de congé qui nous permirent de discuter plus longuement au cours de promenades dans la campagne dont ma mère était exclue. En dehors des rues commerçantes, elle ne voyait aucun bénéfice à user ses semelles sur des chemins où il n'y avait rien d'autre à admirer que le paysage. Ce fut donc à lui que je fis encore la confidence de ce qui me préoccupait.

– Tu comprends, après toute l'aide qu'elle m'a apportée pour mes révisions et ma préparation, je ne peux faire autrement que de lui rendre service, commençai-je après une petite hésitation.

– Quand comptes-tu rentrer à Paris, dans ce cas ?

– La semaine prochaine.

– Ta mère sera déçue.

– J'espérais que tu lui en parlerais. Toi, elle t'écouterà, moi, elle ne va faire que de se lamenter.

– Je le lui dirai.

– Merci, papa.

Il s'arrêta au beau milieu du chemin de campagne, les mains dans les poches et un drôle de sourire aux lèvres.

– Elle te plaît, ta patronne, je me trompe ?

– Elle est merveilleuse, avouai-je sans détour.

– Ne serais-tu pas tombé sous le charme ?

– On peut dire ça comme ça.

Un peu embarrassé, je repris la marche, mon père m'imita.

– Quel âge a-t-elle ?

– Trente-neuf ans.

Je jetai un coup d'œil furtif sur mon compagnon de randonnée. Il se pinça les lèvres et son visage redevint plus sérieux.

– Il arrive souvent que les jeunes hommes soient séduits par des femmes plus âgées, dit-il en pesant chacun de ses mots. Mais cela ne doit pas te détourner de l'essentiel, fiston.

– Si tu connaissais Claudia, tu n'aurais aucune inquiétude à ce sujet. Elle a été une professeure impitoyable et n'a d'autre ambition que de me voir réussir.

– Pourquoi fait-elle cela ? s'étonna-t-il un peu.

– Parce qu'elle m'aime bien... je crois.

Par chance, le vent frais qui nous venait de face évita que je rougis de cette confession à demi-mot.

– Et cette Valentine dont m'a parlé ta mère ?

– Nos relations sont purement amicales, mentis-je une fois de plus. Par ailleurs, nos chemins vont se séparer. Elle poursuit khâgne en deuxième année, moi, je pars à Sciences Po.

– Et cet ami dont tu doutais qu'il réussisse ?

Je m'esclaffai volontiers.

– Celui-là est un sacré malin. Sous son apparence de fils à papa insouciant, il recèle de réelles capacités d'adaptation. Il est tout bonnement incroyable.

– Tu l'apprécies, on dirait.

– Il m'amuse autant qu'il m'impressionne.

– Qu'envisage-t-il de faire comme études maintenant ?

– Il s'est inscrit dans une école pour un master en communication et management. Cela lui correspond bien. Il réalisera de grandes choses, mais tout en ayant l'air de ne rien foutre.

Mon père approuva en riant. Nous rentrâmes à la maison une bonne heure plus tard. Je me sentais plus léger. Par contre, au dîner, l'humeur de ma mère me suggéra que d'apprendre mon départ prochain ne lui plaisait guère. Elle ne m'en toucha pas un mot cependant. J'y vis l'intervention autoritaire de son mari. Elle évita même de m'appeler « poussin » durant les jours qui suivirent. Ce fut, le mardi après-midi, sur le chemin de la gare où elle me conduisait, qu'elle osa enfin m'interroger.

– Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu travaillais ?

– Pour ne pas t'inquiéter pour rien.

– Je suis tout à fait capable de comprendre, tu sais ? s'énerva-t-elle malgré ses visibles bonnes intentions.

– Je le sais, mais il te faut du temps, et je n'en disposais pas, sauf à ce que nous nous fâchions, maman, répliquai-je calmement. Maintenant que les épreuves sont passées, c'était plus simple à expliquer.

Elle soupira à fendre l'âme.

– Et tu vas continuer à travailler pour cette femme ?

– J'en ai l'intention, oui.

– Et tes études ?

– Elles n'en ont pas souffert jusqu'ici, au contraire. Je ne vois pas ce qui changerait.

– J'espère que tu sais ce que tu fais, Jérémy.

– Je n'en ai jamais été plus certain.

Elle me jeta un coup d'œil où l'angoisse n'avait pas complètement disparu. Je compris que la tâche

n'allait pas être si simple. Claudia avait raison, il valait mieux prendre le temps. Ce qui m'importait le plus, c'était d'obtenir la réponse que j'attendais. Ensuite, tout irait bien comme elle l'avait promis juste avant mon départ.

J'embrassai ma mère et montai enfin dans le train qui me ramenait vers le bonheur. À mi-chemin, je ne résistai pas à l'envie de prévenir ma bien-aimée de mon arrivée imminente. Je cliquai sur son numéro, le répondeur se mit immédiatement en marche. Surpris, je tentai d'appeler sur le téléphone fixe de la librairie, mais je n'eus guère plus de succès. Je supposai qu'elle s'était absentée pour une vente ou une expertise. Je lui envoyai donc un simple SMS lui indiquant l'heure à laquelle j'escomptai me jeter dans ses bras. Lorsque le train entra en gare, elle n'avait toujours pas donné suite à mon message.

Je fus soucieux tout le long du trajet en métro, même si je reconnaissais là le style énigmatique de ma chère maîtresse. Un pressentiment me nouait la gorge. En arrivant dans ma rue, je constatai que la boutique était ouverte. Je m'y précipitai avec mes bagages que j'abandonnai dès l'entrée. Mon enthousiasme retomba comme un soufflet quand je vis monsieur Albert au comptoir. Le vieil homme me regarda avec un air si triste que l'angoisse m'envahit. Je ne le saluai même pas. Il ne me vint qu'une seule question à l'esprit.

– Où est-elle ?

Il prit une grande inspiration et sortit une enveloppe du tiroir. Il me la tendit en tremblant un peu.

– Elle a laissé ceci à ton intention, dit-il d'une voix émue.

J'hésitai à me saisir de la lettre, comme si j'en craignais déjà le contenu.

– Je crois que tu devrais la lire, insista-t-il.

J'obéis comme un automate. Je décachetai l'enveloppe et en tirai une feuille de papier sur laquelle je reconnus l'écriture fine et ronde de Claudia. Je retins mon souffle.

Jérémy,

Quand tu liras cette lettre, je serai partie depuis quelques jours.

Je sais que ce n'est pas la réponse que tu attendais, mais c'est la seule que je pouvais te donner.

Tu m'as si souvent dit que tu m'aimais, je ne t'ai jamais répondu. Pour cause, j'étais morte à l'intérieur depuis tant d'années, il m'a fallu du temps pour comprendre ce qui m'arrivait. Moi qui ne ressentais plus rien, j'ai été bouleversée par un gamin que j'ai vu se transformer en un homme superbe et sûr de lui. Tu m'as rendu la vie, l'amour que je croyais éteint sous la cendre, la joie. Tu m'as fait jouir et me sentir pleinement femme pour la dernière fois de mon existence. Ce présent-là n'a pas de prix, et c'est toi qui me l'as offert.

Le meilleur cadeau que je puisse te faire en retour, c'est de te rendre ta liberté et non pas de t'enchaîner à moi, dans une vie qui ne peut te permettre de briller comme tu le mérites. J'ai foi en toi plus qu'en quiconque. Tu voleras vers les sommets.

Je suis tellement fière de toi. Je t'en prie, fais en sorte que je le sois toujours.

Je t'aime.

Elle n'avait pas signé cette lettre, comme si elle ne s'était pas résolue à fermer la porte en s'en allant. Je lus une seconde fois avant de réaliser complètement. Je relevai ensuite des yeux incrédules vers monsieur Albert qui me regardait avec une insupportable compassion.

– Vous saviez ? lui demandai-je.

– Elle m'a prévenu peu avant son départ.

– Quand ? grognai-je en me laissant envahir par une colère sourde.

– La semaine dernière, le temps qu'elle mette de l'ordre dans ses affaires.

– Ce n'est pas possible... pas possible.

Refusant l'évidence, je me ruai vers le bureau et ouvrit la porte menant vers l'arrière de l'immeuble.

– Jérémy, ce n'est pas la peine, cria monsieur Albert en me suivant au rythme de ses vieilles jambes.

Moi, je volai dans les escaliers. Comme d'habitude, l'appartement n'était pas fermé à clé. Je déboulai au milieu du salon, le cœur battant. Le vide et le silence me frappèrent de plein fouet. Dans un fol espoir, je courus vers la chambre, ouvrit la penderie. Il ne restait plus rien de ses tenues qui faisaient mon bonheur. Elle avait tout emporté. Seul son parfum hantait encore les lieux. Je respirai à pleins poumons comme si ma vie en dépendait.

Elle était partie. Partie !

Alors le chagrin que mon cerveau s'efforçait de contenir atteignit mon cœur. Je me laissai glisser sur le sol et je pleurai comme le gamin que je n'étais plus censé être. J'entendis des pas derrière moi. Monsieur Albert posa une main amicale sur mon épaule.

– Pourquoi ? gémis-je entre deux sanglots. Pourquoi a-t-elle fait ça ?

– Parce qu'elle t'aime plus que tout. En te rendant ta liberté, elle t'en donne la plus belle preuve.

– Il y avait d'autres moyens.

– Je t'ai dit un jour qu'elle n'était pas le genre de femme qu'on pouvait apprivoiser.

– Je croyais avoir réussi.

– Tu as réussi. Elle a préféré vous infliger une blessure plutôt qu'une destruction progressive. C'est la plus belle entêtée que j'ai rencontrée. Elle n'aurait jamais changé d'avis, Jérémy, et malgré son amour pour toi, elle aurait sans cesse vécu dans la peur.

Je relevai la tête vers le seul homme qui semblait la connaître mieux que moi.

– La peur de quoi ?

– De te perdre, de vieillir... celle qu'on découvre également ses activités occultes et que cela te porte préjudice.

– C'est ridicule, protestai-je. Elle pouvait très bien tout arrêter.

– C'est précisément ce qu'elle a fait. Désormais, le temps n'a plus de prise ni sur elle ni sur toi. Elle n'a plus peur.

– Où est-elle ? répétai-je en me levant d'un bond.

– Je ne le sais pas.

– Vous mentez !

Il secoua la tête d'un air affligé.

– Nous nous sommes vus chez le notaire pour la dernière fois. Elle a refusé de me dire où je pouvais la joindre.

– Chez le notaire ?

– Elle est partie comme elle venue. Elle m'a rendu la librairie.

Un à un, mes espoirs se brisaient à mes pieds. Ils s'accompagnaient désormais des larmes qui coulaient sur mes joues. Monsieur Albert me toucha le bras.

– Elle avait totalement confiance en toi, ne la trahis pas.

– C'est elle qui vient de me trahir.

– Avec le recul, tu t'apercevras que c'est tout le contraire.

Avec le recul.

J'émis un ricanement amer. Monsieur Albert comprit qu'il ne servait plus à rien de discuter.

– Je redescends dans la librairie. Prends ton temps, mais ne te nourris d'aucune illusion, mon garçon.

Il s'éloigna, me laissant seul, abandonné et perdu. Je m'assis sur le lit où nous avons vécu de si

belles heures et qui était resté en place. Je poussai un cri de rage et de souffrance. Il fallut longtemps avant que je m'apaise. Je finis par me relever. Le parfum de Claudia s'était évaporé, je n'en gardais plus que le souvenir. Sans trop savoir pourquoi, je saisis mon portable et cliquai sur le numéro de Thomas. Ce dernier décrocha immédiatement et s'inquiéta de ma voix troublée.

– Est-ce que tu peux venir me chercher ? demandai-je sans autre précision.

– Oui, où ça ?

– Chez moi.

Il devina le malaise, car il n'hésita pas.

– Ne bouge pas, j'arrive, affirma-t-il.

Je traversai l'appartement en baissant la tête pour ne rien voir de ce qui faisait mon malheur. Et je m'enfuis sans me retourner en passant par le patio afin de ne pas croiser de nouveau monsieur Albert. Thomas débarqua moins d'un quart d'heure plus tard. C'était la première fois qu'il venait chez moi. Dès qu'il me vit, il comprit que l'affaire était grave.

– Si tu me disais ?

Alors je débballai tout, du moins l'essentiel. Certains secrets n'appartenaient qu'à nous. Le seul argument qui justifiait la fuite de Claudia fut donc officiellement cette différence d'âge qu'elle n'assumait pas. Thomas ne chercha pas à me convaincre qu'elle avait raison ou non. Fidèle à lui-même, il me tapa sur l'épaule et se leva.

– Tu ne peux pas rester ici à te morfondre. Embarque quelques affaires, je t'emmène.

– Où ça ?

– Au parc d'attractions des Sommevieille, répondit-il avec humour. Chez moi, quoi ! Mon père sera content de faire ta connaissance.

– Je ne veux pas déranger.

– Dans une baraque de trente pièces, tu rigoles ? Pour déranger, encore faut-il qu'on te trouve.

Sa joie de vivre fut un précieux réconfort. J'acceptai son invitation. Il alla récupérer lui-même mes bagages que j'avais laissés dans la librairie et les embarqua dans sa voiture stationnée un peu plus loin. La stupéfaction me priva de parole quand il s'arrêta vingt minutes plus tard devant le perron d'une demeure en pierre blanche de quatre étages. Il me bouscula pour me faire réagir.

– Bienvenu à Sommevieilleland !

– Je me méfierai de tes plaisanteries à l'avenir, promis-je, impressionné.

Il se mit à rire et déchargea son coffre. Il n'avait pas encore fini qu'un homme en costume sombre impeccable surgit de la maison et se précipita devant nous.

– Ah ! Merci, Jérôme, se réjouit Thomas. Pouvez-vous monter ces valises dans la chambre du second ?

– À côté de la vôtre, Monsieur ?

– Oui.

J'étais en train d'halluciner. J'attendis que le Jérôme se soit éloigné avec mon bagage pour me renseigner.

– C'est une sorte de majordome ou quoi ?

– Tout juste ! confirma mon copain, satisfait de la surprise. Viens, je te fais visiter les autres attractions.

Nous traversâmes rapidement une demi-douzaine de pièces qu'il ne prit pas le temps de détailler et nous nous arrê tâmes devant une double porte. Thomas frappa, puis entra en me faisant signe de le suivre.

– Papa, je te présente Jérémy Dancier, attaqua-t-il en se plantant devant un gigantesque bureau

derrière lequel se tenait un homme d'une cinquantaine d'années à l'allure très fringante.

Monsieur de Sommevieille ôta ses lunettes qu'il déposa sur la table et se leva. J'approchai comme si l'on m'avait jeté dans la fosse aux lions. Il était particulièrement intimidant. Pourtant, il me tendit une main cordiale. Sa poigne m'écrasa quelques phalanges, mais je m'efforçai de sourire.

– Depuis le temps que mon fils me parle de vous, j'étais impatient de faire votre connaissance, me dit-il.

J'en restai stupide une seconde avant de me ressaisir. L'ancien diplomate, désormais en poste au Quai d'Orsay, me désigna un siège en face de son bureau. J'allai m'y asseoir tandis que son reje-ton s'affalait dans un petit canapé un peu plus loin.

– Alors, comme ça, vous allez commencer Sciences Po.

Ma réponse affirmative lui permit d'enchaîner sur un interrogatoire digne d'un jury d'examen. Je passai ainsi près de deux heures à discuter avec lui. Quand je fus autorisé à quitter son bureau, j'étais comme sur une autre planète. J'en avais presque oublié mon chagrin.

– Je crois qu'il t'apprécie beaucoup, déclara Thomas en me guidant vers la chambre qui m'était dévolue. En tout cas, tu l'as impressionné.

– Moi ? Je l'ai impressionné ?

– Et pas qu'un peu. Je connais mon père, Jérem'. Cela faisait un moment que j'envisageais de vous présenter l'un à l'autre. Il peut t'être de bon conseil, tu sais.

– Oui... sans doute, marmonnai-je, l'esprit embrouillé.

– Je crois que le meilleur moyen de tourner la page, c'est de foncer droit devant. Tu n'es pas d'accord ?

Pour une fois qu'il me donnait une leçon, je dus reconnaître qu'elle était bonne. J'acquiesçai volontiers. Rien ni personne n'effacerait Claudia de ma mémoire et de ma chair, mais j'avais une promesse à tenir. Les études ont toujours été mon refuge, elles allaient continuer à l'être pour un moment.

\*\*\*

Sur l'insistance de mes hôtes, je passai trois semaines au sein de cette famille plutôt insolite où chacun faisait ce qu'il voulait au moment où cela lui plaisait. L'intendance était gérée par le dénommé Jérôme qui pilotait un personnel réduit mais efficace. Ainsi, madame de Sommevieille pouvait vaquer à ses occupations favorites, à savoir le shopping, les expositions et les réunions de commères comme disait son mari dès qu'elle avait le dos tourné. Elle était une femme élégante, cultivée et issue d'un milieu très bourgeois. Elle faisait parfaitement honneur à son rang, mais paraissait assez indifférente à ce qui se passait dans l'intimité de son foyer.

Hubert de Sommevieille, au contraire, était un homme bien plus chaleureux que le faisaient présager son abord et la particule de son patronyme. Durant tout le temps de mon séjour chez lui, il dégagea deux bonnes heures chaque jour pour bavarder avec moi. Quand la météo capricieuse le permettait, il nous arrivait de faire le tour du petit parc derrière la maison tout en devisant de mon avenir. J'écoutais ses précieux conseils, j'enregistrai les leçons comme je le faisais avec Claudia. Cette dernière ne quittait pas mon esprit, me torturait chaque nuit, mais je trouvais, près de cet homme éminent et de son turbulent fils, une heureuse diversion à mon chagrin.

Thomas était mon ami, il devint, dès lors, le frère que je n'avais jamais eu. Il m'avoua ressentir la même chose à mon égard. En dehors des quelques instants que je consacrai à son père, nous passions tout notre temps ensemble, profitant de ce que nous étions officiellement en vacances. Forcément, nous nous livrâmes l'un et l'autre à quelques confidences. Il ne fut pas étonné d'apprendre par ma

bouche quelle femme exceptionnelle était ma maîtresse.

– J’aurais aimé avoir ta chance, soupira-t-il, rêveur.

Je réalisai qu’en effet, j’avais été un sacré veinard en entrant dans cette librairie. J’eus soudain envie d’y retourner... un peu comme on revient sur les lieux d’une catastrophe afin de faire le deuil de ce qui n’est plus. Thomas accepta de m’accompagner. J’étais content qu’il soit là au moment de franchir la porte. La sonnette chanta. Je guettai malgré moi un bruit de talons qui ne vint pas. J’avançai vers le comptoir. Monsieur Albert leva les yeux par-dessus ses lunettes et m’adressa un pauvre sourire.

– Je m’attendais à ce que tu reviennes, affirma-t-il en guise de salut.

– Je voulais... m’excuser pour avoir été si abrupt envers vous.

– Tu es tout pardonné, Jérémy, chevrota-t-il. À ton âge, j’aurais été tout aussi impulsif.

– Avez-vous... des nouvelles ?

Il secoua la tête d’un air affligé. Mon cœur se serra. Par chance, la présence de mon ami me donna le courage de poursuivre cette entrevue.

– Et Sven ?

– Elle lui a signifié la fin de son contrat de travail dès le lendemain de ton départ.

– Comment l’a-t-il pris ?

– Avec toute l’arrogance qui le caractérise. Je pense que tu peux imaginer.

– Elle a donc vraiment tout abandonné ? demandai-je à demi-mot pour ne pas trahir le secret que seuls lui et moi partageons.

– Comment aurait-elle pu faire autrement ? C’était au-dessus de ses forces.

J’en ressentis comme une consolation. En faisant table rase, Claudia m’épargnait la rancœur et l’inévitable jalousie à laquelle elle me savait enclin.

– De quoi va-t-elle vivre à présent ?

– Il ne t’a pas échappé qu’elle dispose de ressources suffisantes pour mener une vie confortable. Elle ne travaillait ici que par plaisir et par amour des livres.

– L’héritage de Dimitri ?

Monsieur Albert acquiesça d’un signe de tête. Je n’avais pas besoin de plus amples détails. Les quelques confidences de madame Simiènev m’avaient déjà suffisamment éclairé sur la question. Elle n’avait jamais accepté de me dire d’où provenait la fortune de cet homme qu’elle avait épousé, tout comme la décence lui avait toujours interdit de m’en révéler l’importance. En tout cas, l’argent n’était pas un problème pour elle.

– Qu’allez-vous faire de la librairie ? repris-je après cette courte réflexion.

– Je vais essayer de trouver un nouvel acquéreur. Sinon, je devrai me résoudre à la fermer.

– Pourrai-je revenir vous voir de temps en temps ?

Il comprit certainement qu’au travers de cette question je voulais perpétuer le souvenir de Claudia, sans doute l’interroger encore sur des détails que j’ignorais, mais que la présence de Thomas m’empêchait d’évoquer.

– Tu seras toujours le bienvenu, répondit-il gentiment.

Sa voix avait perdu de sa gaîté, son attitude trahissait sa résignation et sa lassitude. Il souffrait indiscutablement. Avec la rage de ma jeunesse, je ne résolus pas à me laisser gagner par la mélancolie. Je remerciai poliment monsieur Albert et je m’en allai très vite.

– Est-ce que ce pèlerinage t’a été utile ? s’enquit mon ami en démarrant.

Je sentais de nouveau l’air entrer dans mes poumons, le sang circuler dans mes veines. J’eus même un sourire.

– Il a été déterminant, affirmai-je d’une voix apaisée.

À mes parents, je ne révélai rien de ce qu'avait été ma vie auprès de Claudia. Je leur mentis également sur les semaines que je passai chez monsieur et madame de Sommeville. J'évoquai uniquement un déjeuner auquel j'avais été invité et qui m'avait permis de faire leur connaissance. Ma mère se montra flattée, mon père y vit l'éventualité d'un futur appui de taille dans mon avenir. Je ne le démentis pas.

Hubert de Sommeville était un homme influent au carnet d'adresses extraordinaire. Et en effet, outre ses conseils, il m'avait promis son aide juste avant que je quitte sa demeure. J'en avais été ému.

Thomas n'en fut pas étonné. En dehors du lycée, je découvris en lui un tout autre garçon et je compris enfin comment il était parvenu à décrocher son diplôme. Derrière la façade parfois agaçante se cachait un jeune homme sensible, fidèle en amitié à défaut de l'être en amour. Son humour potache détournait volontairement l'attention de sa véritable personnalité. C'était sa manière de se préserver.

– Tu as vu où je vis, à quelle famille j'appartiens, me confia-t-il un jour. Je pourrai te retracer notre arbre généalogique en remontant presque à l'antiquité... tous des pontes, des gens nobles et riches. Si je devais en faire état sur ma carte de visite, elle serait en format parchemin. Ça fait du poids sur les épaules, tu sais ?

Et pour se libérer de ce poids, le descendant de cette illustre famille travestissait sa culture, sa réelle érudition, sa bonne éducation en s'affichant comme un trublion. Il avait fait tomber le masque devant moi et je ne l'en avais aimé que davantage.

Nous gardâmes le contact durant le mois d'août. Lui était parti à Saint-Tropez, comme chaque année, moi, je trompais l'ennui en Normandie. Ce n'était ni la même mer ni le même temps. Je m'attachai surtout à ne pas penser au passé, mais à préparer mon avenir. Je fus soulagé et très heureux de regagner Paris et mon appartement en septembre, juste avant la rentrée de Sciences Po. Ma première visite fut pour monsieur Albert. En quelques semaines, il me semblait avoir vieilli plus qu'en un an. Je ne m'attardai pas plus que nécessaire. Au fond, mes questions n'avaient plus d'importance. Je préférais garder entière la part de mystère que Claudia avait soigneusement entretenue. Elle alimentait encore mes fantasmes, c'était tout ce qui me restait d'elle... des souvenirs, des rêves et une ambition.

## CHAPITRE 30

Fidèle à mes promesses, je me jetai à corps perdu dans les études où mon excellence fut rapidement remarquée. J'enchaînai les deux premiers cycles de Sciences Po sans aucun problème. Pour la troisième et dernière année que je devais passer à l'étranger, je suivis le conseil d'Hubert de Sommeville chez qui j'avais l'honneur d'être très souvent invité. J'optai pour London School of Economics and Political Science. Ma mère se réjouit de ne pas me voir m'expatrier à l'autre bout du monde. Un simple voyage en Eurostar me permettait de revenir régulièrement à la maison. Je profitai à tous points de vue de cette année sur le sol britannique. J'y perfectionnai notamment mon accent approximatif et mon vocabulaire limité. Au bout de quelques mois, j'étais parfaitement bilingue.

Quelques semaines à peine avant la fin de cette année d'étude hors de France, je reçus un coup de fil de Thomas. D'ordinaire, il m'appelait pour plaisanter ou me faire le récit de ses frasques. Or, cette fois, je devinai immédiatement à sa voix que quelque chose clochait.

– Monsieur Albert est mort, lâcha-t-il après une courte inspiration.

Je me figeai dans le silence.

– Jérémy ? Ça va ?

Non, ça n'allait pas. Le vieil homme que j'avais appris à connaître et à aimer au fur et à mesure de mes visites à la librairie était pour moi le dernier lien qui m'unissait à Claudia. Trois ans s'étaient écoulés et je n'étais pas guéri d'elle. La blessure se remit à saigner.

– Jérémy ? insista la voix inquiète de mon ami.

– Quand est-ce arrivé ? articulai-je avec effort.

– Il y a quinze jours.

– Comment l'as-tu su ?

– Je suis passé dans ta rue, j'ai vu le rideau baissé et la vitrine toute vide. Je me suis arrêté et je suis allé interroger les commerçants voisins. Il est mort dans son sommeil, sans même s'en rendre compte.

– Où a-t-il été enterré ?

– Au Père-Lachaise. J'ai pensé que tu voudrais lui rendre un dernier hommage lorsque tu reviendras.

– Tu as bien fait, le remerciai-je, la gorge nouée.

Après quelques minutes supplémentaires d'un dialogue auquel je n'accordais plus tellement d'attention, Thomas me laissa digérer seul la triste nouvelle. Il ne subsistait plus aucun espoir. La lumière s'était éteinte... à tout jamais. Monsieur Albert venait de disparaître de mon existence, comme Claudia, sans faire de bruit ni dire au revoir. Je n'avais plus qu'à continuer mon chemin sans me retourner.

\*\*\*

Mon retour sur le territoire de France fut fêté comme il se devait par un Thomas extrêmement enthousiaste. Il venait de décrocher son premier emploi dans une boîte de publicité. Je n'eus pas

l'occasion de profiter très longtemps des congés que m'accordait la fin de mes études, un challenge de taille m'attendait : le concours d'entrée à l'E.N.A.. C'était un autre de mes engagements, je ne pouvais m'y soustraire. Ni mon esprit ni mon cœur ne me l'auraient permis. Et comme l'avait prédit dès le début celle qui fut ma mentore, la grande institution m'ouvrit ses portes quelques mois plus tard.

Je ne voulus cependant pas retourner dans mon ancien appartement. La vue de la librairie à l'abandon m'était insupportable. Mon père le vendit et mit l'argent qu'il en tira à ma disposition. C'était sa manière de me témoigner sa confiance et sa fierté. Je profitai d'une proposition intéressante de location à deux pas de la rue d'Assas, ce qui me simplifiait bien les choses.

Sur les bancs de cette grande école, je fis la connaissance d'une certaine Caroline Mayol. Intelligente, spirituelle et jolie brune, elle bénéficiait d'atouts suffisants pour que je la remarque. En outre, elle eut le bon goût de me sucer dès notre premier rendez-vous. Je n'avais pas baisé depuis cette dernière fois dans les bras de Claudia. Mon corps s'était progressivement endormi au profit de mon cerveau pendant toutes ces années à l'exception de séances de sport que je m'étais efforcé de conserver. L'appétissante mise en bouche de la jeune femme le réveilla.

Si je ne retrouvai pas sous mes mains la douceur, le moelleux, la volupté que j'aimais, cet ébat fut toutefois suffisant à me procurer un vif plaisir. Je ne rechignai donc pas à récidiver aussi souvent qu'elle le voulut. Et en la matière, elle se montra particulièrement gourmande. J'y voyais là une compensation avantageuse et notre relation prit rapidement un tournant plus officiel.

Lorsque j'évoquai son nom à un déjeuner chez les parents de Thomas, monsieur de Sommeville approuva. Il connaissait son père, haut magistrat estimé de tous. Il me conseilla par conséquent d'épouser la fille et de lui faire deux enfants. Je m'amusai de cette caricature, mais il parlait très sérieusement.

– L'homme politique doit rassurer, il doit donc se confondre avec les gens « normaux ». Avoir une femme, des enfants... quoi de mieux ?

J'enregistrai le conseil, mais j'attendis la proclamation des résultats finaux pour prendre une décision. Je terminai major de la promotion, Caroline me suivait de près. Elle opta pour un poste de chargée de mission au ministère de l'Éducation nationale, moi, j'intégrai, comme il se devait, le prestigieux corps de l'Inspection des Finances. Le littéraire que j'étais se passionna pour l'économie. Assuré dans nos fonctions, rien ne s'opposait au mariage auquel aspiraient nos familles respectives.

Bien évidemment, ce cher Thomas ne m'épargna pas une soirée d'enterrement de vie de garçon. Je fus entraîné presque malgré moi dans une boîte d'un genre un peu particulier. J'eus beau protester de ma fidélité, ce crétin connaissait désormais mes goûts en matière de femmes. Celle qui se présenta à moi eut raison de ma résistance. Son tour de poitrine équivalait presque celui de Juliette qui m'avait tellement ému la première fois.

Comment ne pas succomber à pareille tentation ?

– Tu auras toute la vie pour être sage... après, me susurra le traître qui s'apprêtait par la même occasion à se payer les services d'une blonde très volontaire.

Après tout ?

La demoiselle me prêta généreusement ses mamelons qui firent ressurgir tout un tas de souvenirs. Je fermai les yeux et me laissai emporter. Je léchai, tétai, mordillai à loisir sans qu'elle se plaigne. J'appréciai son silence, il me permettait de remonter le temps, de superposer l'image de Claudia sur ce corps qui s'offrait à moi. Je m'y vautrai donc avec la fougue qu'elle ranimait dans mes veines. Je revins à moi, une heure plus tard, quand la fille quitta le lit après m'avoir remercié de l'avoir fait jouir et en me présentant ses vœux de bonheur. J'aurais peut-être dû éprouver quelques remords, ce

n'était pas le cas. J'envisageais cela comme une parenthèse qui se referma lorsque je retrouvai Thomas sur le trottoir. Je savais déjà que c'était la première et la dernière fois.

– T'as plus qu'à te ranger maintenant, me taquina-t-il.

Ce fut chose faite, deux semaines plus tard, devant une assemblée de plus de cent personnes. Caroline devint officiellement madame Dancier et j'en étais heureux. Notre voyage de noces fut de courte durée en raison de nos obligations professionnelles respectives, mais celles-ci justifiaient aussi nos confortables salaires qui permirent de déménager de notre studio dans le XI<sup>e</sup> arrondissement à un spacieux appartement de six pièces dans le XVI<sup>e</sup>.

L'année suivante fut marquée par plusieurs événements. Tout d'abord, nous apprîmes par la presse le décès tragique de Maître Diles. Se sachant gravement malade, le célèbre avocat s'était donné une mort prématurée et volontaire dans son bureau. J'eus alors une pensée pour Sven. J'ignorais ce qu'il était devenu. Si je m'étais empressé d'user de mes fonctions pour pratiquer des recherches au nom de Simienv, le sort de l'ancien coursier m'importait peu. Dans le premier cas, mon enquête n'avait abouti à rien, Claudia avait soigneusement effacé toute trace de son existence. Dans le second, je préférais ne pas savoir.

Le deuxième événement fut politique. À l'occasion des élections présidentielles et législatives, la France bascula dans une majorité qui ne correspondait pas à mes inclinations. Aussi acceptai-je volontiers l'avantageuse proposition d'un ami personnel de monsieur de Sommevieille. Je me mis donc en disponibilité de la Fonction publique pour faire mon entrée au sein d'un groupe bancaire de renommée internationale. Je travaillais beaucoup, avec la même rage de réussir, si bien que je gravis très vite les degrés qui menèrent à l'aisance financière et à la notoriété.

Enfin, l'événement qui me réjouit le plus fut la naissance, en fin d'année, de mon fils Lilian, un beau gros bébé de presque quatre kilos qui fit le bonheur de ses grands-parents. Caroline prit tellement goût à son rôle de mère qu'elle me réclama de lui faire un autre enfant dans la foulée. Elle cessa toute activité professionnelle pour accoucher, dix-huit mois plus tard, d'une petite et adorable Clémentine. Mon contrat familial était rempli.

Emporté par toute cette agitation, je ne vis pas passer le temps. Aussi je fus le premier surpris quand on m'invita à m'engager dans la nouvelle campagne présidentielle qui allait débiter. Depuis mes années à Sciences Po, je m'étais contenté de militer à un niveau local. Cette fois, mon nom et mes fonctions me poussaient sur le devant de la scène politique. Après en avoir longuement discuté avec mes proches, je me lançai dans la bataille.

Je n'imaginai pas, en débouchant le champagne, le soir du second tour qui nous rendait le pouvoir, que je serais appelé, le lendemain par le futur chef du gouvernement en personne. Je crus rêver lorsque je m'entendis proposer le poste de ministre de l'Économie et des Finances. Monsieur de Sommevieille n'en fut pas surpris quand je lui téléphonai pour solliciter son avis. Je le soupçonnai même d'avoir soufflé mon nom aux oreilles présidentielles.

Quelques jours plus tard, et sans complexes, malgré mes trente-six ans tous neufs, je prenais mes nouvelles fonctions dans un costume taillé sur mesure. L'échange de portefeuille avec mon prédécesseur fut rapide, ni l'un ni l'autre n'ayant l'intention de nous attarder à une formalité désagréable. Tandis que je m'installais dans mon bureau à Bercy, mon secrétaire m'interrompt, l'air un peu ennuyé.

– On est venu me remettre un colis qui vous est personnellement destiné, Monsieur. Je ne me suis pas permis de l'ouvrir. Je ne sais pas si...

– De quel colis s'agit-il ?

Il avança et me tendit un paquet enveloppé dans du papier kraft. Mon cœur eut un raté. J'aurais

reconnu entre mille l'écriture fine et ronde qui mentionnait mon nom.

– Qui a apporté ça ? demandai-je d'une voix assourdie par l'émotion.

– Un coursier.

– Est-il encore là ?

– Non. Il a déposé le paquet en me précisant que c'était personnel, puis il a déguerpi. J'ai trouvé cela suspect, c'est la raison pour laquelle je m'inquiétais de savoir si je devais l'ouvrir.

– À quoi ressemblait ce coursier ?

– C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années.

Je renvoyai mon secrétaire à ses occupations et je m'assis avant de défaire l'emballage. Malgré moi, des larmes me montèrent aux yeux quand je découvris un exemplaire de *Au bonheur des dames*. Celui-ci était plus ancien que ceux dont je m'étais servi à deux reprises. Il s'agissait d'une édition originale sur papier courant, dotée d'une reliure en demi-marroquin indigo orné d'un motif floral doré. J'hésitai à l'ouvrir, mais je ne pus faire autrement. La page de garde était annotée. Pas de signature, c'était inutile, je n'avais pas oublié.

Je suis fière de toi, mais tu n'es pas encore au sommet. Tu peux faire mieux.

Je caressai ces quelques mots du bout des doigts. Tant d'années s'étaient écoulées depuis ce jour maudit. Pourtant, elle restait la même dans ma tête et dans mon cœur. Sans doute était-ce ce qu'elle voulait. De savoir qu'elle me suivait à distance me fit du bien. J'étais heureux qu'elle pense à moi. Elle avait dû hésiter longuement avant de m'écrire. Elle me faisait là un merveilleux cadeau en m'encourageant, à sa façon toujours aussi mystérieuse.

Dès lors, ce livre ne me quitta plus, tout comme sa lettre d'adieu que je gardais cachée dans un soufflet de mon portefeuille. Il trônait en permanence sur mon bureau, juste à côté de la photo de ma femme et de mes enfants. Il y était encore, quelques années plus tard, quand Thomas vint me trouver. Mon ami et confident s'était émancipé de son ancien patron pour fonder sa propre entreprise en communication qui fonctionnait très bien. À ce titre, il était devenu mon conseiller personnel et ne manquait pas à son devoir.

– En octobre a lieu le congrès national. Si tu mets la main sur le parti, Jérémy, tu te positionnes comme le seul candidat valable à la présidentielle. Et tu as de grandes chances d'y parvenir. Ta popularité est au plus haut.

L'enjeu était de taille, en effet. On m'avait néanmoins prévenu, alors que je n'étais qu'un naïf puceau provincial, qu'un tel jour pouvait arriver. À l'époque, je n'y avais pas cru. Mes yeux se posèrent sur le livre de Zola. Je m'en saisis et l'ouvris.

– Alors ? s'impacienta-t-il.

Claudia avait raison, je n'avais pas encore atteint le sommet qu'elle visait pour moi, mais rien ne m'interdisait d'essayer. Je relus sa dédicace, puis je souris à mon cher conseiller.

– Alors ? Eh bien, on y va !

FIN